Christophe

LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER

(1ère partie)

1896



édité par la
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

« *Le rire est un besoin physique qui dilate le parenchyme splénique et se traduit extérieurement par une contraction des muscles zygomatiques.* »

Dr GUY MAUVE.

« *Tout ce dont j'ai besoin en fait de facéties, je le trouve dans le* Camember. »

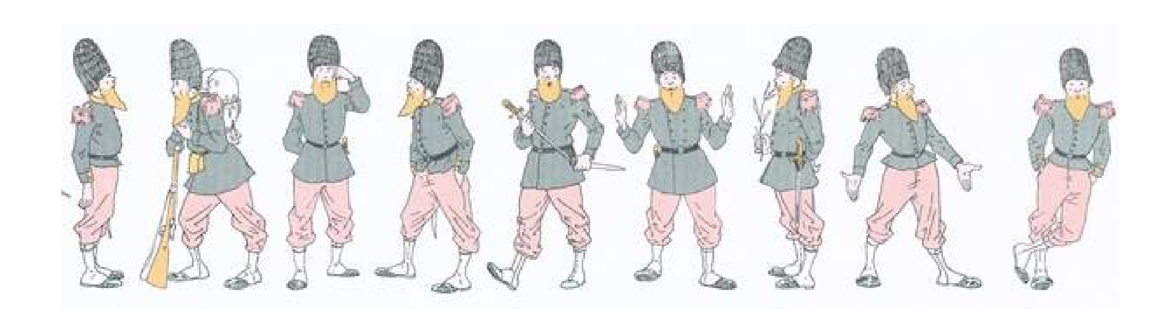
MON ONCLE.



CAMEMBER



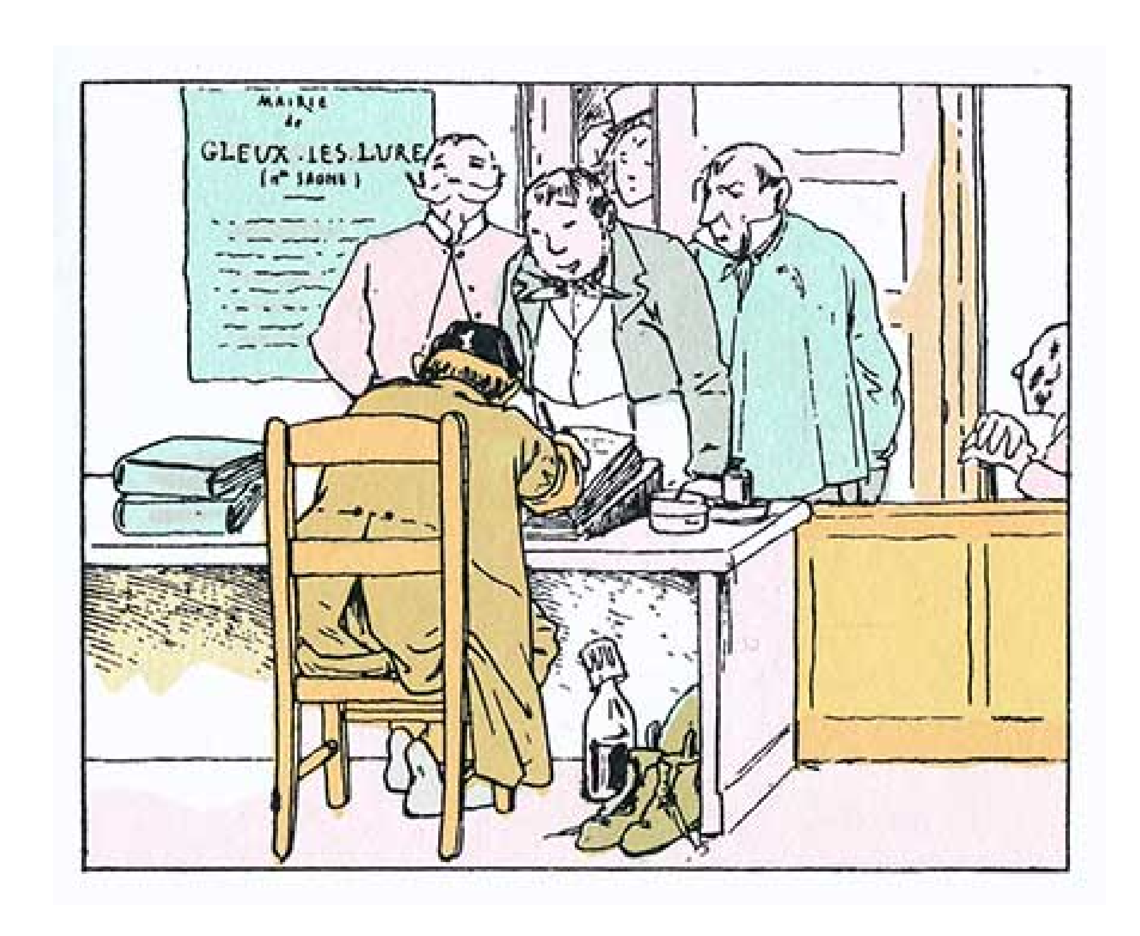
Histoire naturelle, véridique et compilatoire d'un sapeur qui portait la hache et le tablier à la fin du Second Empire. – Si l'auteur a choisi cette époque, ce n'est pas qu'il y ait été poussé par des considérations politiques ; c'est simplement afin d'avoir l'occasion et le prétexte d'orner l'occiput de son héros d'un de ces triomphants bonnets à poil, dernier écho de ceux qui furent les panaches blancs de la Grande Armée. – On admirera combien il a fallu de génie à l'auteur pour faire du neuf avec du vieux. – On y verra également comme quoi ce n'est pas sans avoir passé beaucoup de temps à l'ombre que le héros de ce remarquable ouvrage parvint à épouser mam'selle Victoire, ce soleil resplendissant de toutes les vertus domestiques.



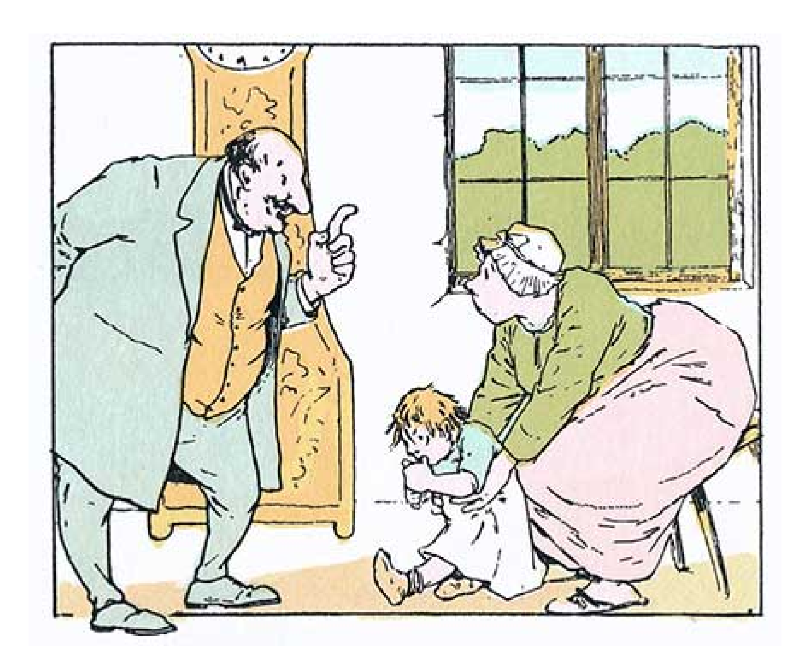
CAMEMBER EST PRÉSENTÉ AU LECTEUR



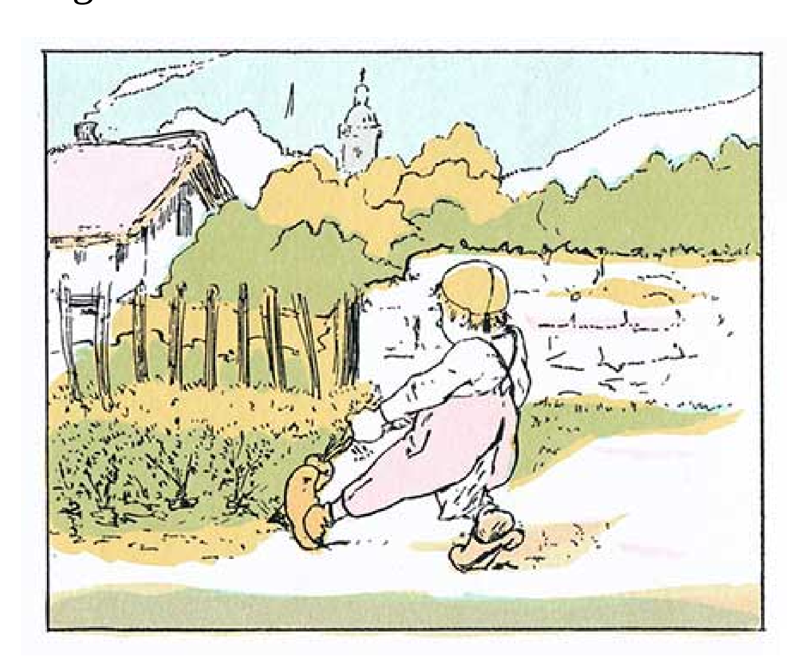
La première enfance de Camember



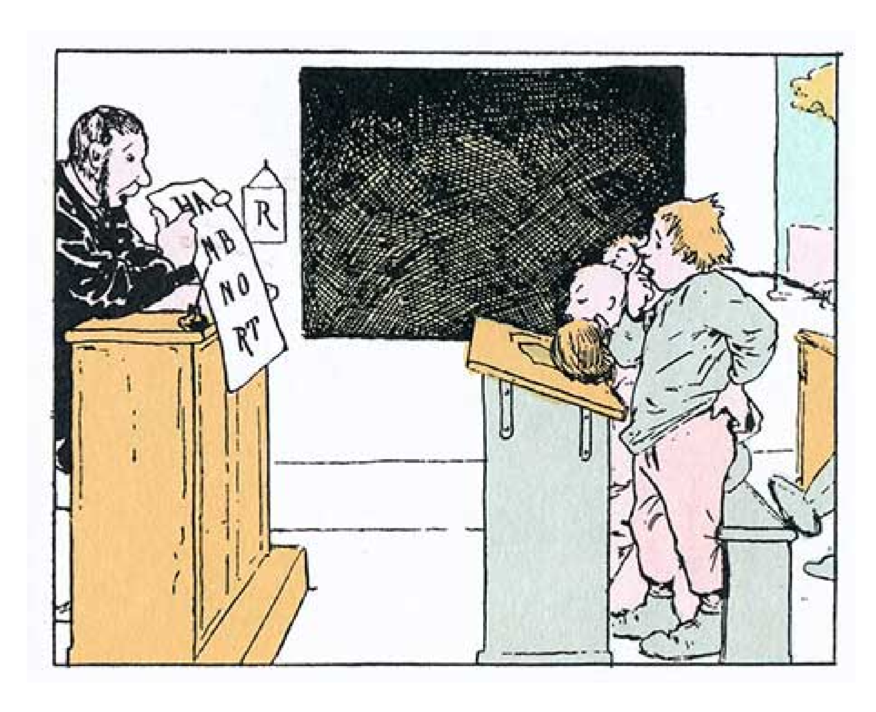
Le 29 février 1844, fut déclarée à la mairie de Gleux-lès-Lure (Saône-Supérieure), la naissance d'un enfant du sexe masculin, fils d'Anatole Camember, cultivateur, et de Polymnie Cancoyotte, son épouse. L'enfant fut inscrit sous les noms de François-Baptiste-Éphraïm.



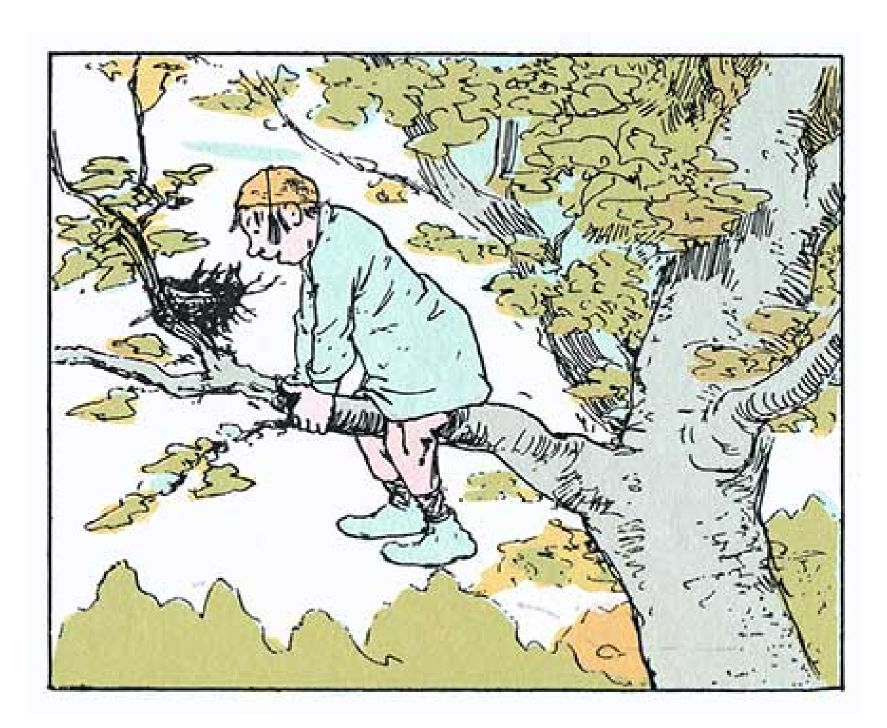
Consulté à son sujet, l'aimable et savant docteur Breuvage conseilla de le nourrir exclusivement de charcuterie et de farineux. Grâce à ce substantiel et hygiénique régime, Éphraïm devint rapidement un solide gaillard.



Aussi, dès l'âge de deux ans avait-il assez de vigueur pour tirer, dans le jardin paternel, les plus énormes carottes. Ces dispositions étonnantes n'auraient pas manqué d'inquiéter M. Camember père, si celui-ci avait été le moins du monde superstitieux.

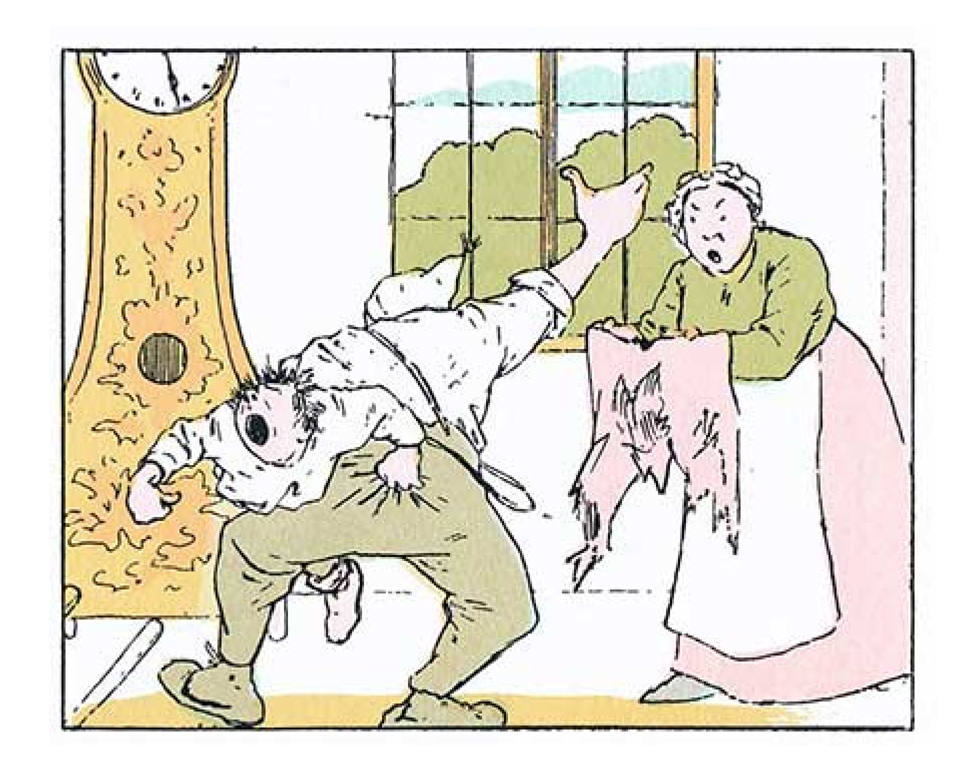


À sept ans, il commença ses études. Mais, dès le début, il manifesta le plus complet dédain pour la lecture. La lettre H longtemps, ô prédestination ! la seule qu'il reconnût sans hésiter. On verra plus loin pourquoi nous disons : « Ô prédestination ! Mais n'anticipons pas !

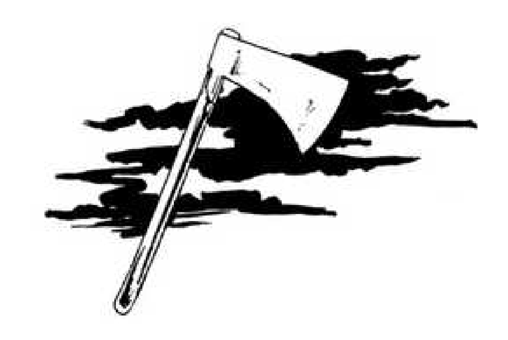


Si ses progrès dans les belles-lettres étaient plutôt lents, il avait, par contre, à force d'application, acquis les talents natu-

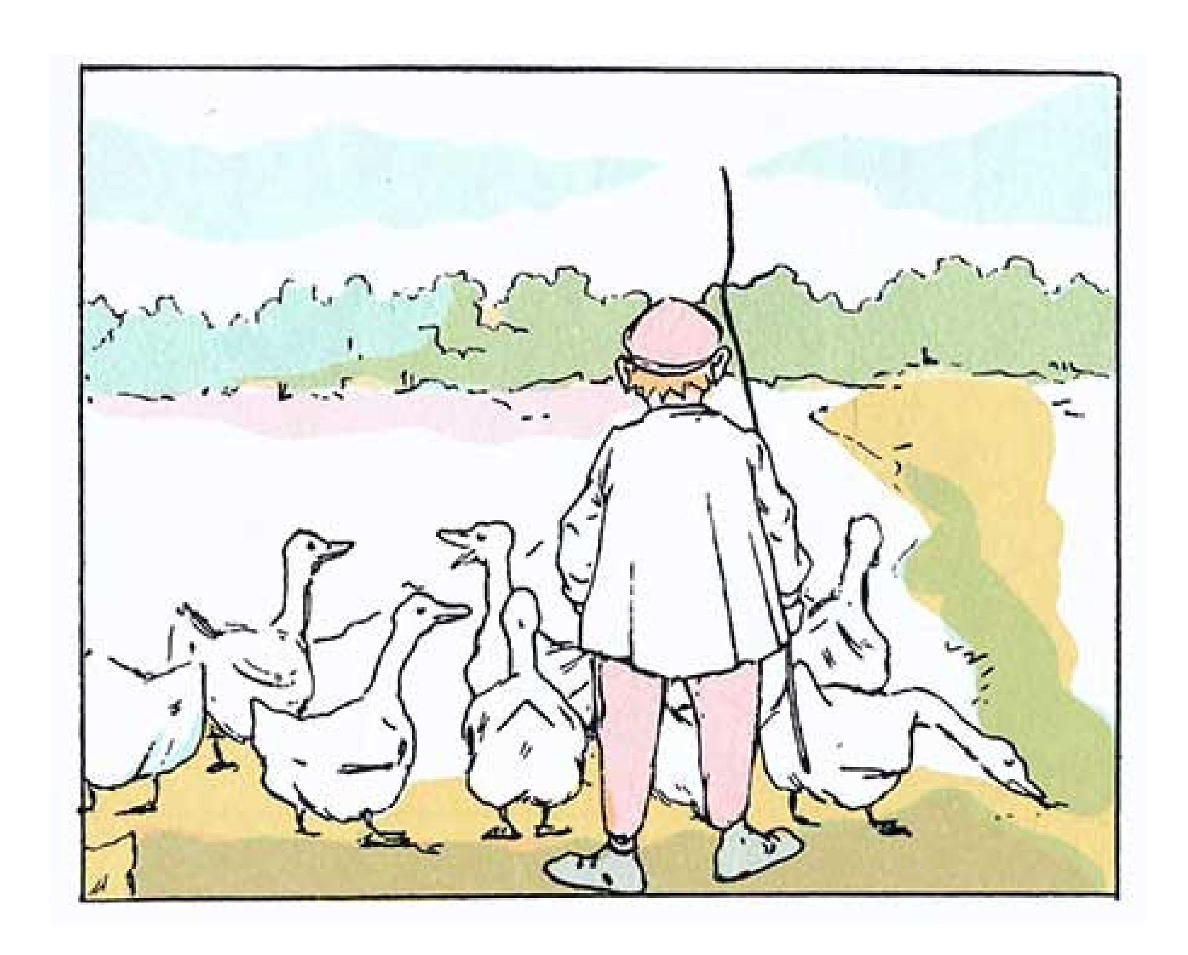
rels aux singes et dont il profitait pour se livrer avec ardeur à l'ornithologie, à laquelle il consacrait les nombreux loisirs qu'il savait se créer.



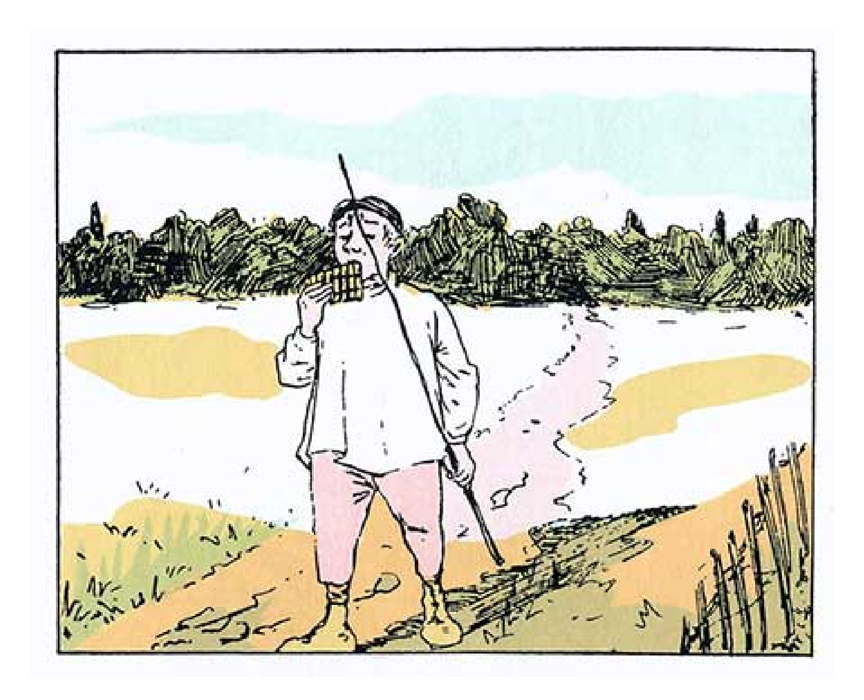
Mais, comme il sacrifiait généralement ses fonds de culotte à cette science remarquable, sa vocation se trouva contrariée par M. Camember père, dont l'intelligence, obscurcie par le terre-à-terre des occupations agricoles, ne comprenait rien aux spéculations scientifiques.



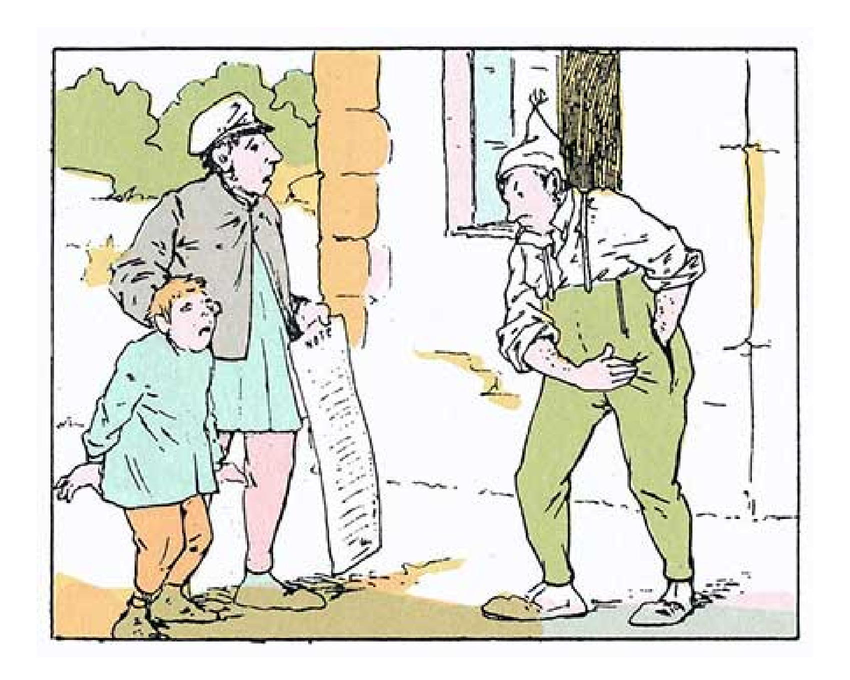
Camember à la recherche d'une position sociale



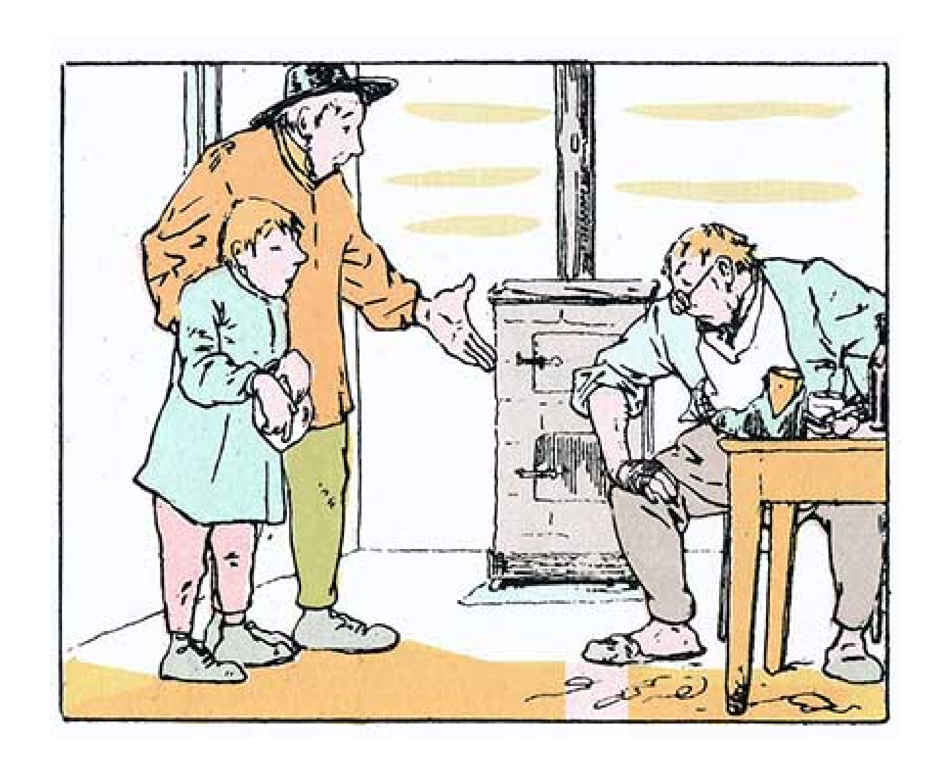
Son éducation terminée, et étant donné son goût pour l'ornithologie, on lui trouve un métier peu absorbant et qui éveille en lui de poétiques rêveries.



Malheureusement, ayant, à l'instar du regretté Pan, découvert les propriétés musicales des roseaux juxtaposés, il néglige complètement l'ornithologie pour la musique et laisse les palmipèdes, confiés à ses soins, contracter de funestes habitudes d'indépendance.



Ce qui n'est pas du goût de M. Camember père, lequel est régulièrement obligé de rembourser le prix des oisons égarés par le Mozart franc-comtois.

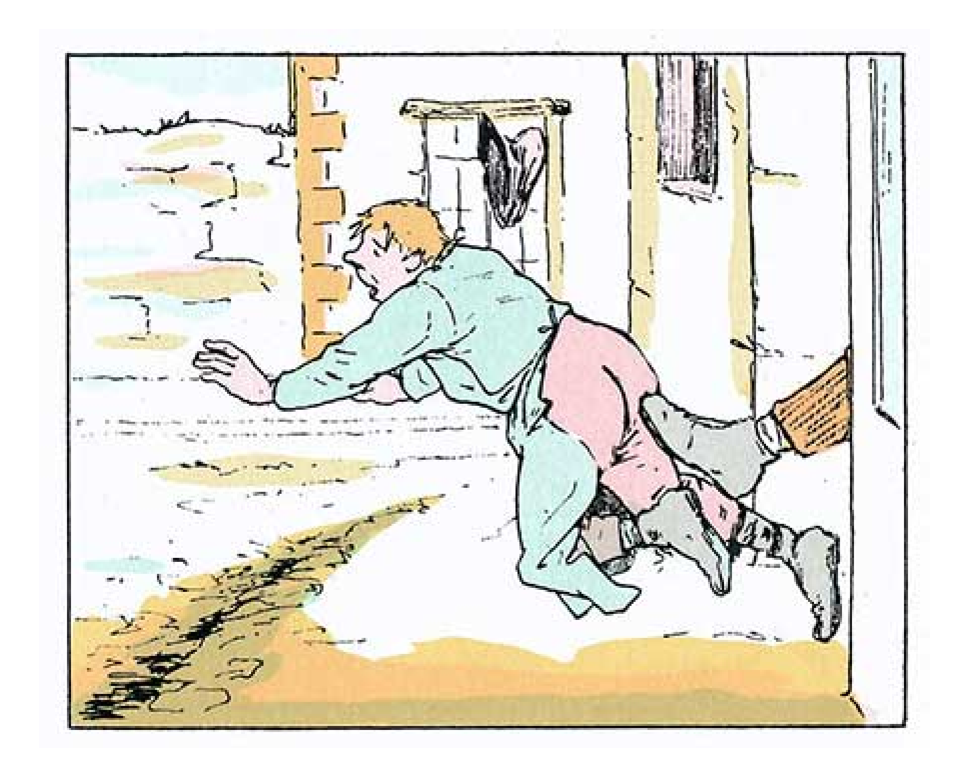


Aussi M. Camember père prend-il la résolution virile d'arracher son fils à ses tendances contemplatives en le mettant en apprentissage chez le père Christophe (fait le neuf avec du vieux).



Malheureusement Éphraïm, devant ses formes et ses tranchets, pense aux échos du bois du Mortare et méprise ses de-

voirs professionnels, ce qui amène parfois des explications vives.



Sorti de chez le père Christophe pour entrer chez le père Bibelot, Éphraïm persiste dans sa manière d'agir qui consiste à ne rien faire. Il est curieux à ce propos de remarquer comment les mêmes causes sont suivies d'effets analogues.



Camember tente de se rendre utile



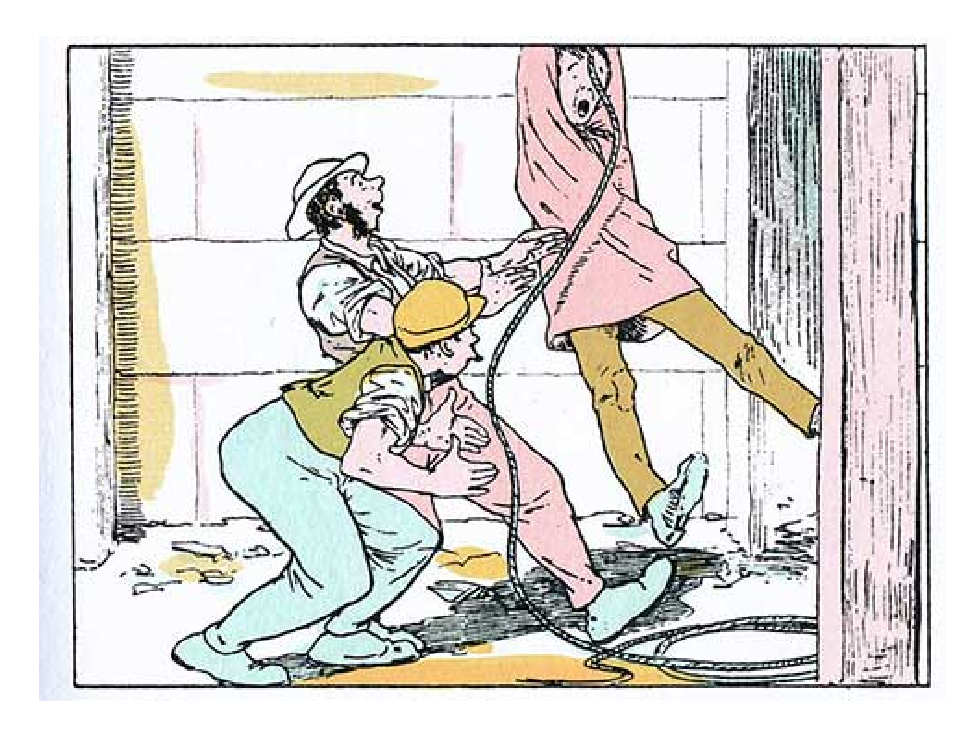
Camember, qui aimait beaucoup voir travailler les autres, regardait un jour deux maçons qui hissaient à grand'peine deux lourdes poutres au sommet d'une maison en construction.



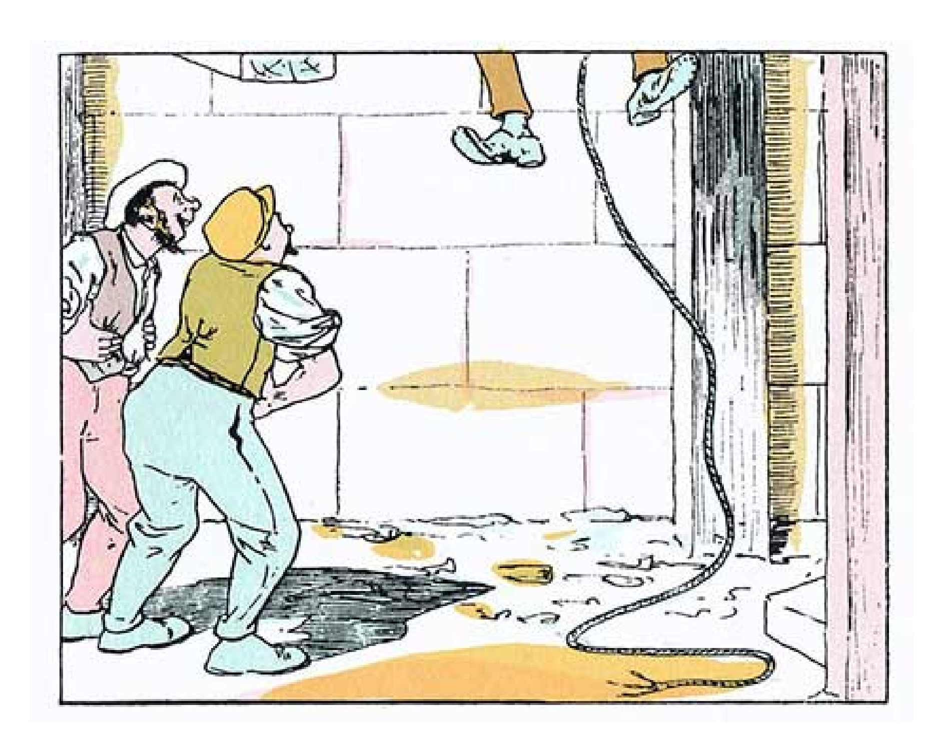
« Spèce de poireau ! dit élégamment l'un d'eux. Est-ce que tu ne pourrais pas venir nous donner un coup de main, plutôt que de rester planté là comme l'as de pique ? »



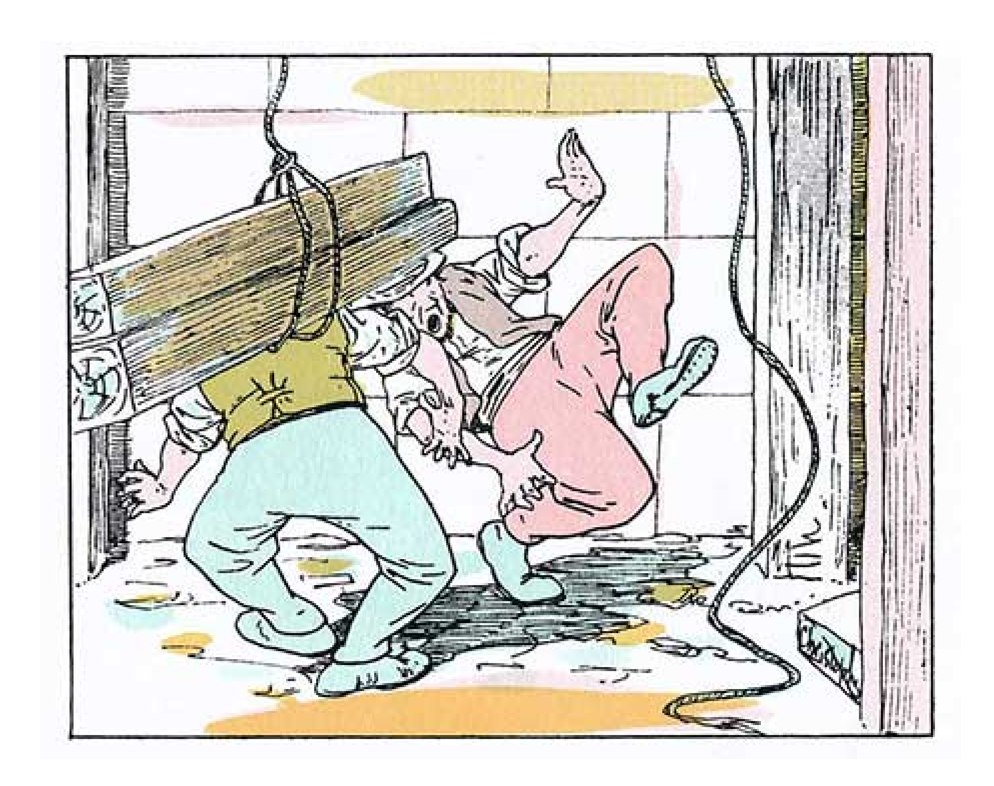
Vexé de la comparaison, mais intimidé par une mise en demeure aussi littéraire, Camember apporte aussitôt aux deux ouvriers le concours de son inexpérience.



Les maçons s'étant aperçus de la mollesse avec laquelle le jeune Camember vient à leur aide, entreprennent de lui donner une leçon de choses en lâchant la corde avec une remarquable simultanéité.

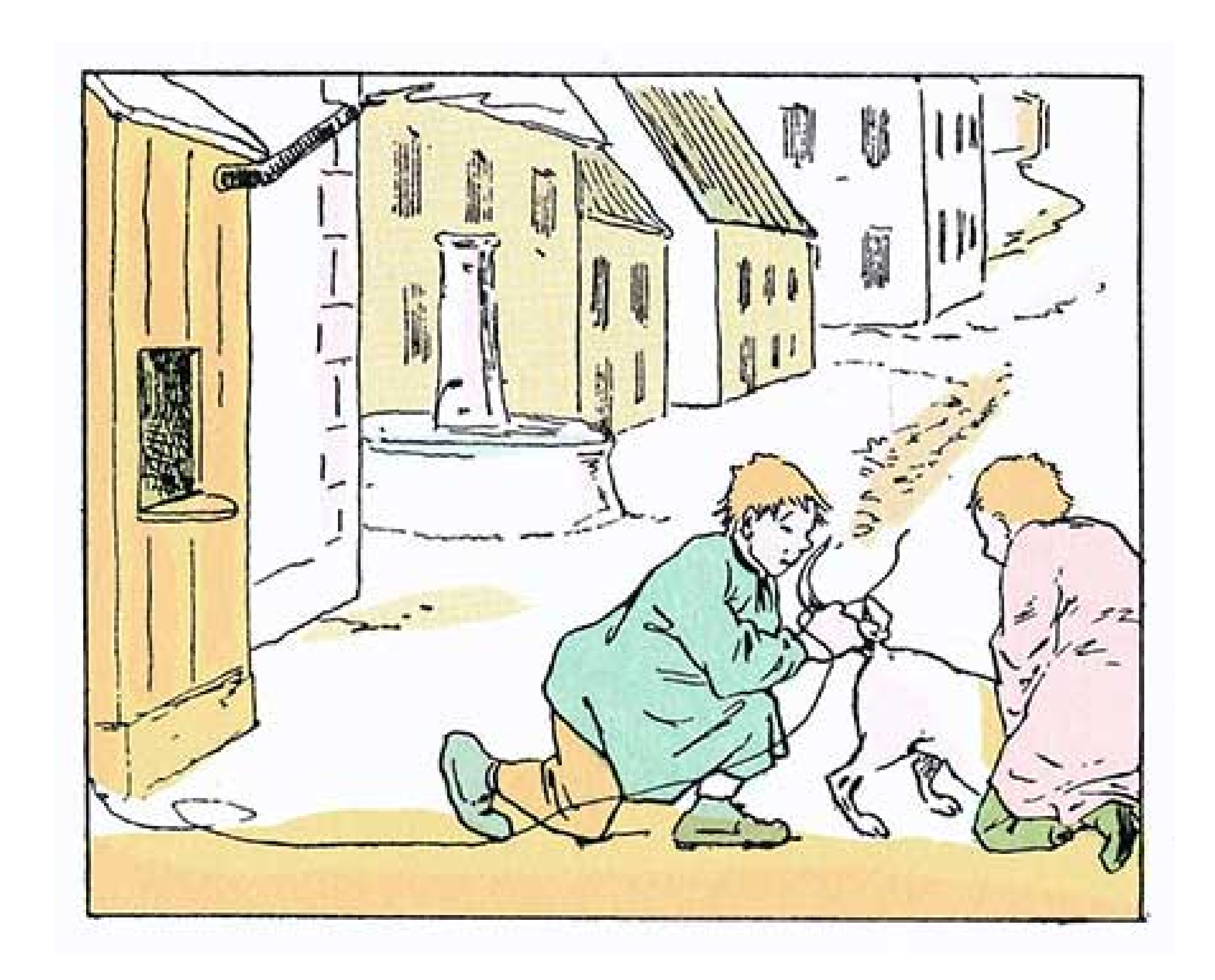


Camember passe aussitôt à l'état de contrepoids. Mais Camember-contrepoids étant, comme feu Balthazar, beaucoup trop léger, exécute une ascension rapide...

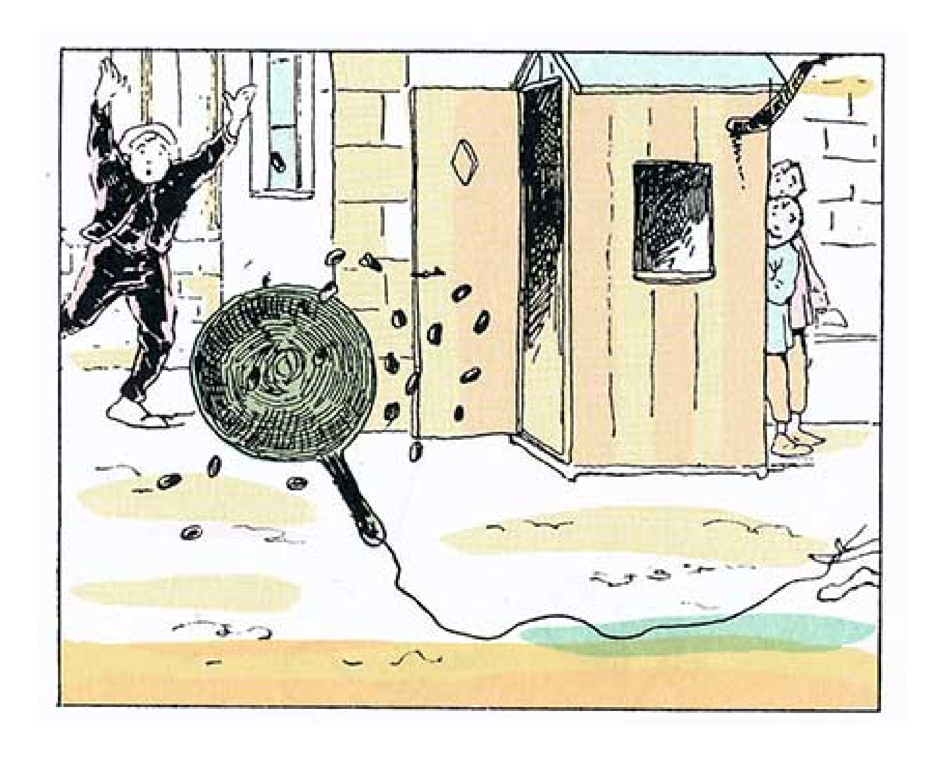


... Tandis que les poutres font exactement le contraire ; Camember, suspendu, ayant fait d'amères réflexions sur les dangers que l'on court quand on travaille, persista de plus belle à faire le désespoir de sa famille.

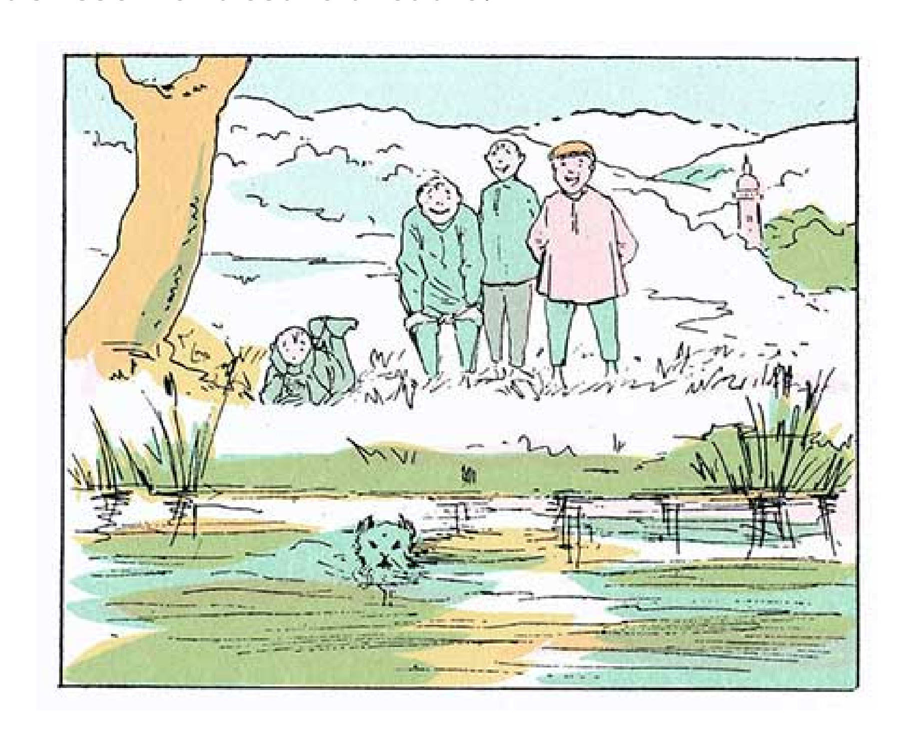
Camember dévoyé, trouve sa voie.



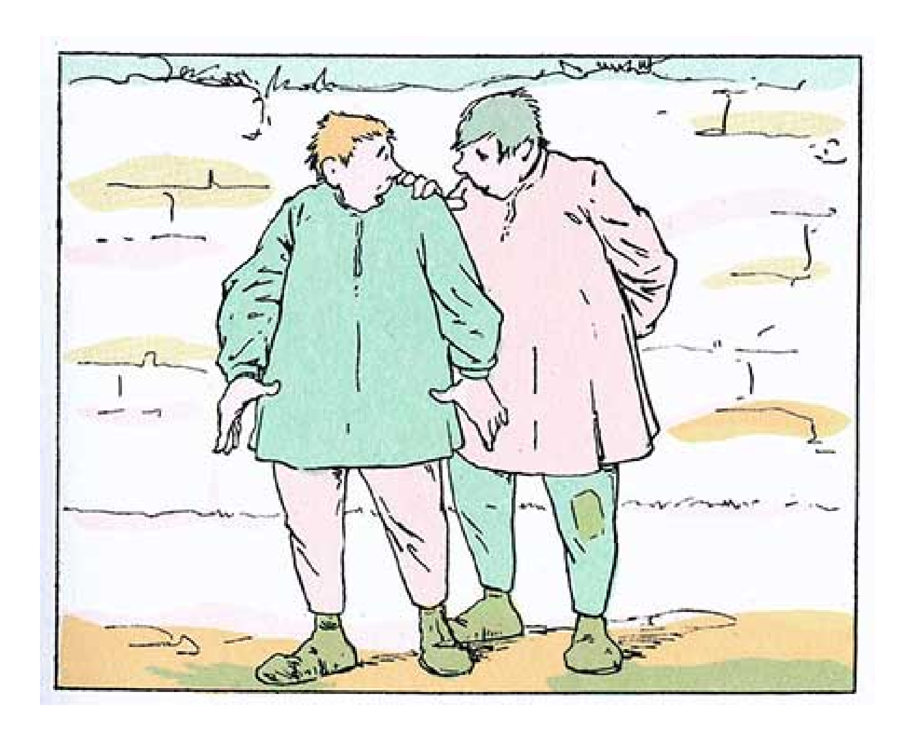
Écœuré, M. Camember père renonce à faire quelque chose de son fils qui, abandonné à lui-même, donne libre carrière à son esprit inventif...



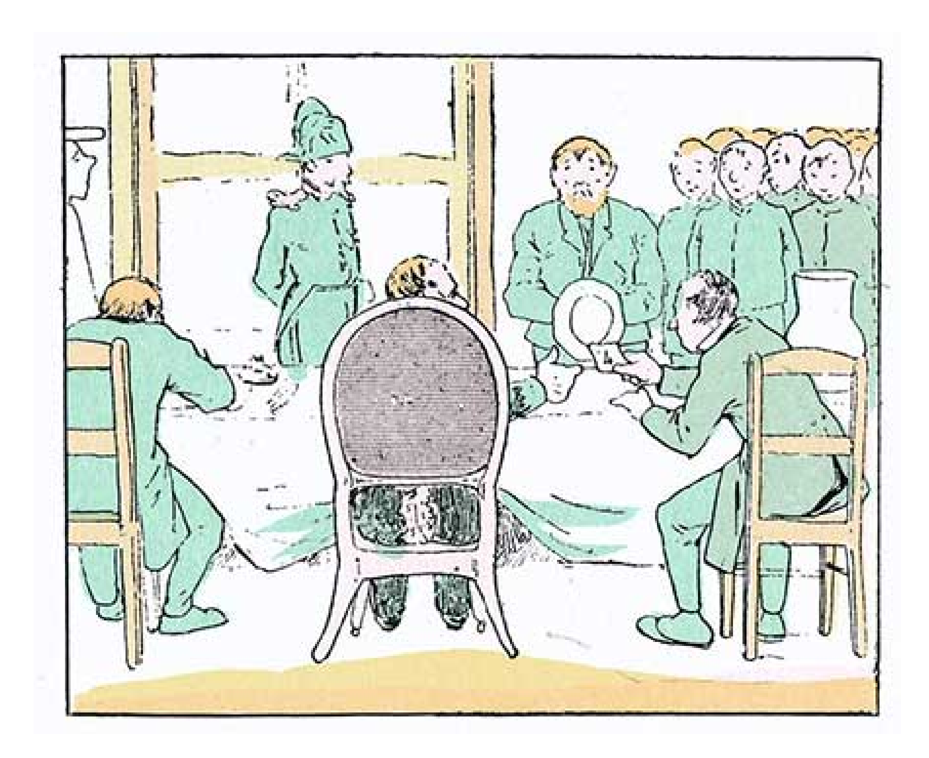
... Au grand désespoir du marchand de marrons du coin de la mairie, qui ne comprend rien aux phénomènes extraordinaires dont son établissement est le théâtre.



Au grand désespoir aussi du chat de la mère Pautot, à qui Éphraïm enseigne les principes élémentaires de la natation gratuite et obligatoire.



Puis il s’exerce au métier de loustic en jouant quelques farces spirituelles aux amis, comme par exemple de leur glisser une grenouille dans la poche ou une guêpe dans le cou. À moins que ce ne soit un lézard ou un bourdon.



On n’ose prévoir comment tout cela aurait fini, si, le 12 janvier 1864, par-devant M. le sous-préfet de Gleux-lès-Lure

(Saône-Supérieure), François-Baptiste-Éphraïm Camember, déjà fortement barbu malgré sa jeunesse, n'avait tiré à la conscription le n° 4.



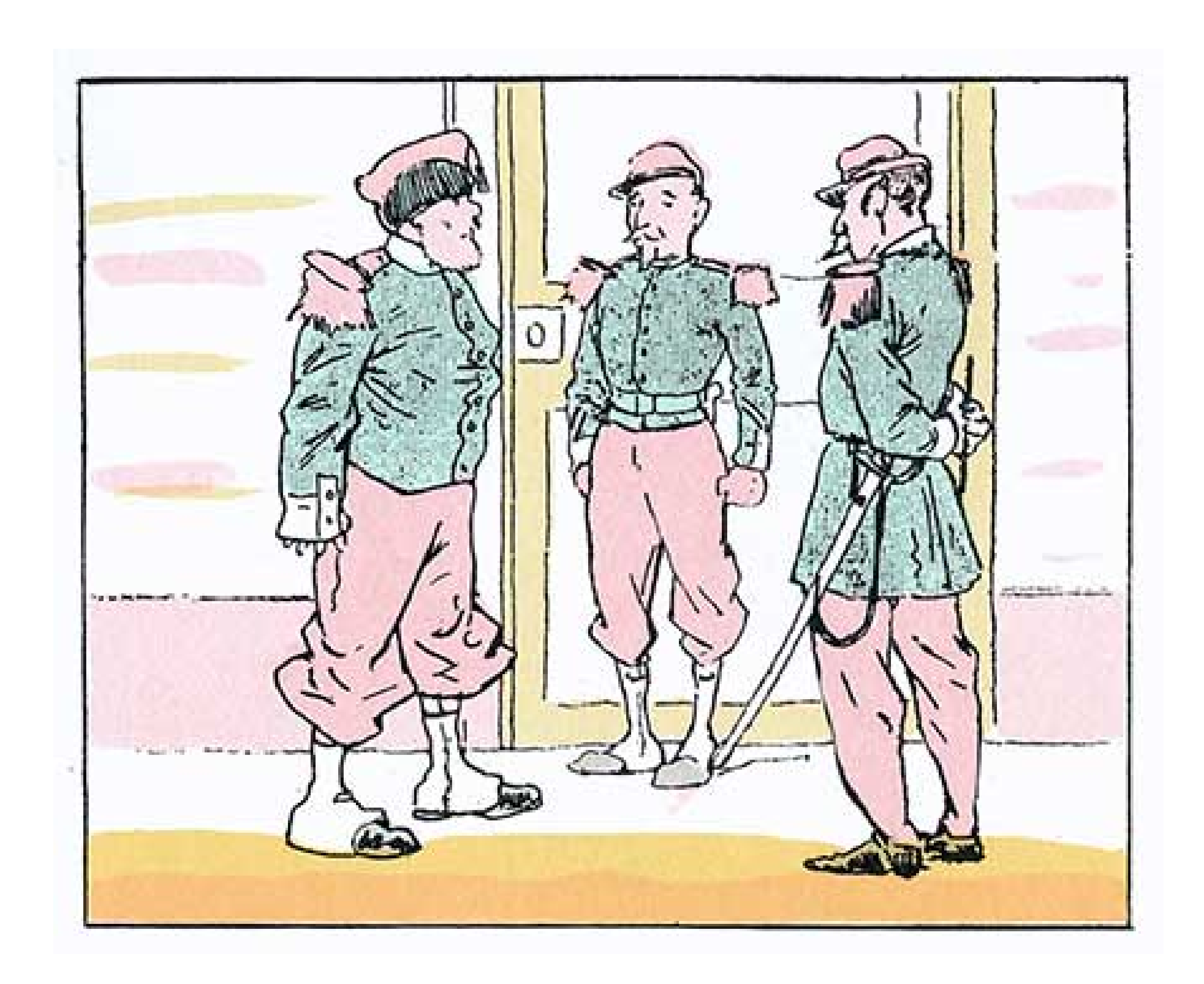
Ce qui mit Éphraïm dans l'obligation d'embrasser la noble carrière des armes. Il y a lieu, toutefois, de remarquer qu'il était soldat bien jeune, puisqu'étant né un 29 février il n'avait vu, depuis 1844, que 5 fois son jour de naissance.



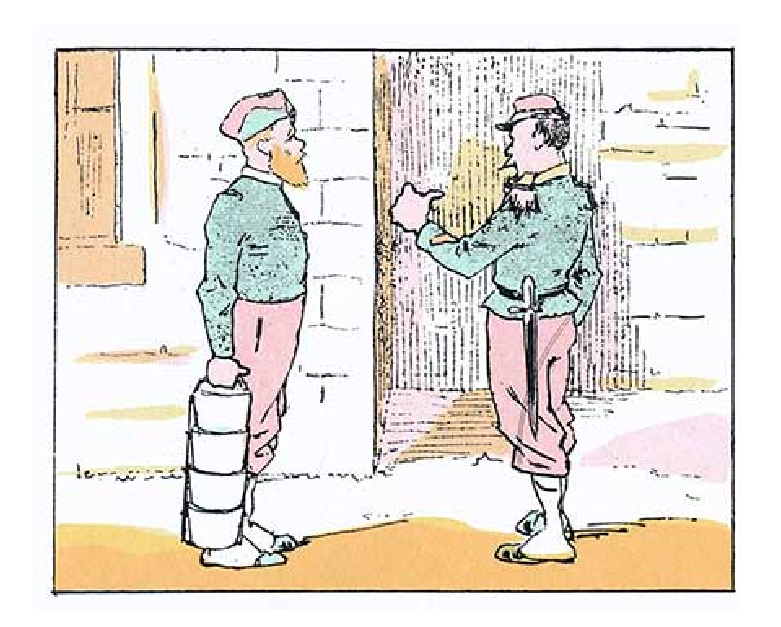
LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER



Camember se plie aux exigences de la discipline militaire



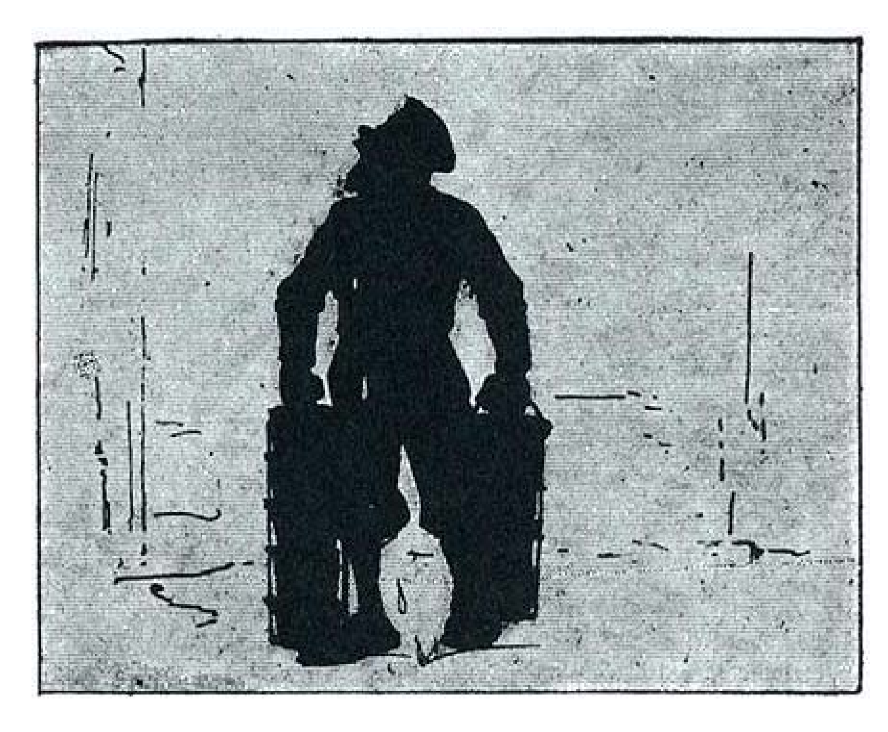
À l’aspect de la barbe déjà belle du conscrit Camember, le capitaine Brizard le délègue dans les fonctions de sapeur. Puis il l’envoie au magasin d’habillement, où il trouve du premier coup un uniforme à sa taille, n’ayant presque pas besoin de re-touches.



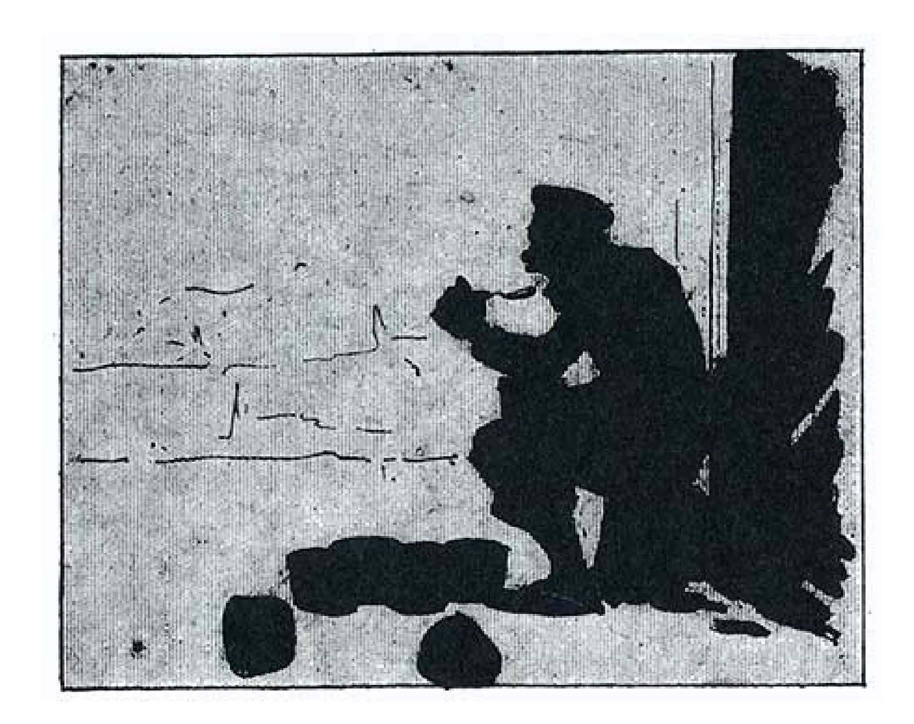
Deux jours après, le sergent Briquemol interpelle poliment Camember : « Sapeur, coûtez un peu c'que j'vous intitule. V's'allez médiatement porter les gamelles aux hommes du poste de l'Arsenal et tâchez moyen de n'pas m'rapporter les gamelles pleines sinon !...



Et voilà Camember, esclave du devoir, parti avec ses gamelles. Mais Besançon est une grande ville et Camember n'a jamais quitté Gleux-lès-Lure, sa patrie ; c'est ce qui explique pourquoi il marche déjà depuis une heure, bien que l'Arsenal soit à 10 minutes de la caserne.

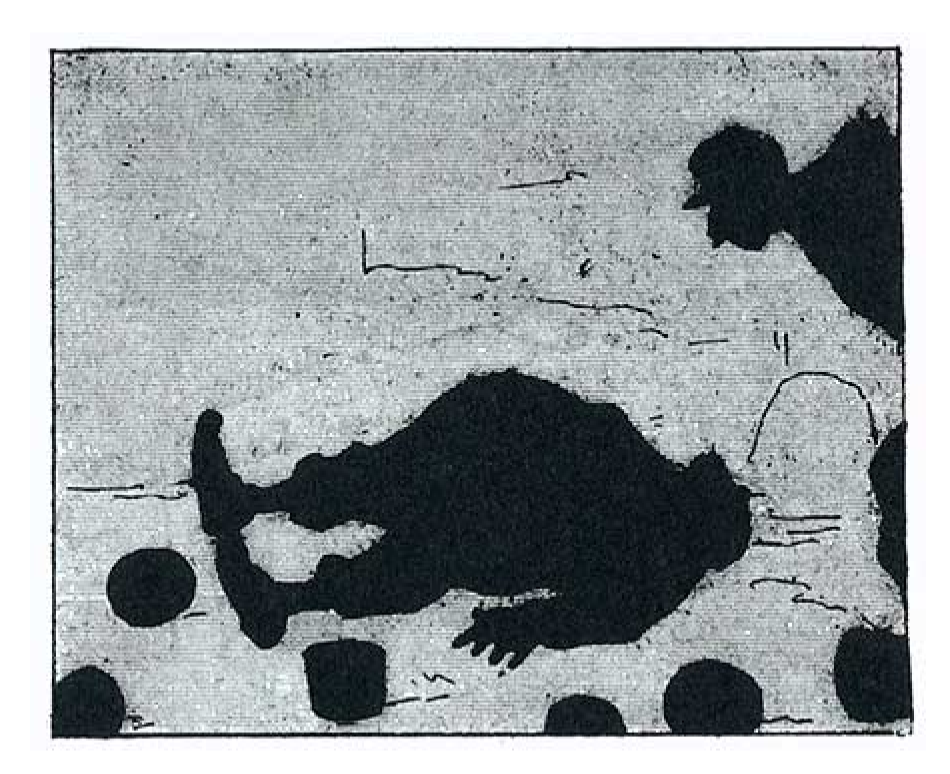


Enfin, la nuit étant venue, Camember, qui sue à grosses gouttes, commence à croire qu'il n'est pas dans la bonne voie et il songe à écouter celle de sa conscience qui lui crie de regagner la caserne.

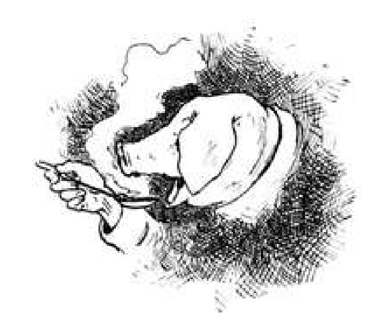


Mais comme le sergent Briquemol l'a menacé de choses terribles s'il revenait avec les gamelles pleines, Camember se

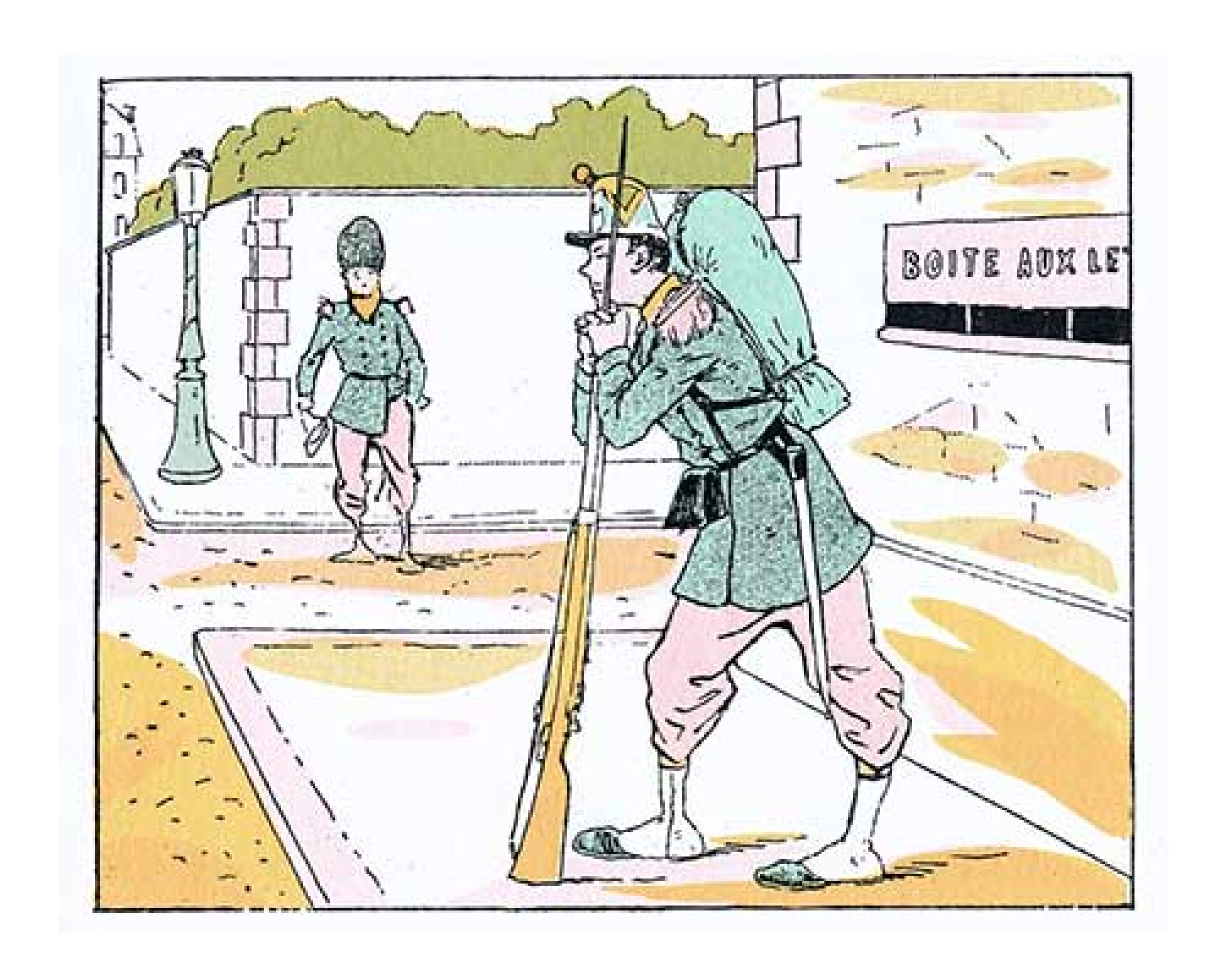
met en mesure d'obéir à la consigne. C'est toujours une sage précaution.



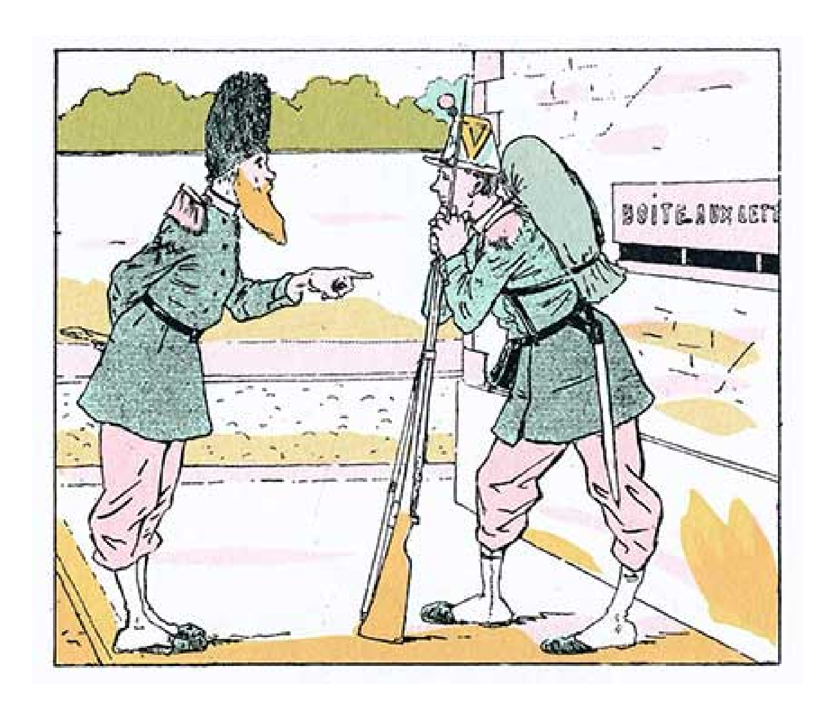
C'est ce qui explique pourquoi, vers 10 heures, quand le poste, qui avait le ventre creux, descendit de garde, il trouva Camember qui, lui, avait le ventre plein, et ronflait harmonieusement comme une toupie d'Allemagne.



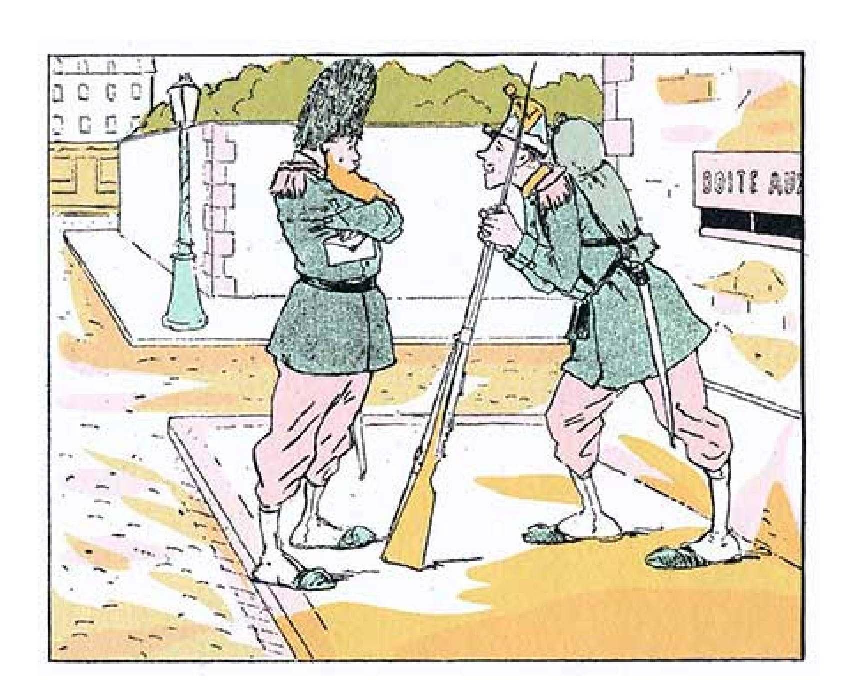
Camember fait de l’esprit et connaissance avec Cancrelat



Des vols ayant été commis à la grande poste, on a jugé bon d’y mettre un factionnaire. C’est précisément le fusilier Cancrelat qui est de faction au moment où Camember, sapeur facétieux et plein d’esprit, vient mettre à la poste une lettre du colonel.

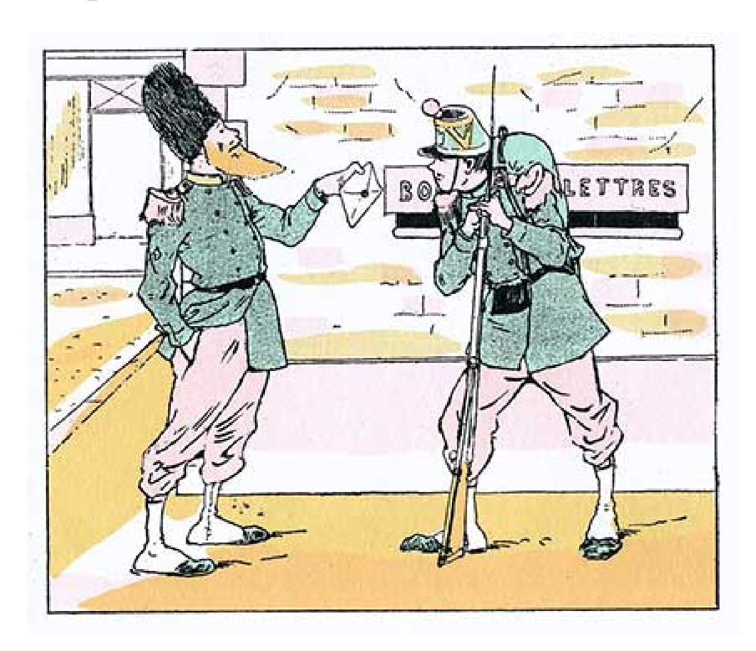


— Comment que tu s’appelles, conscrit ? dit Camember. — Cancrelat, sapeur, de la 3e du second ! — Eh bien, fusilier Cancrelat de la 3e du second, que tu es une jeunesse bien imprudente... Et si ton fusil il allait partir ? il te casserait la margoulette ! »

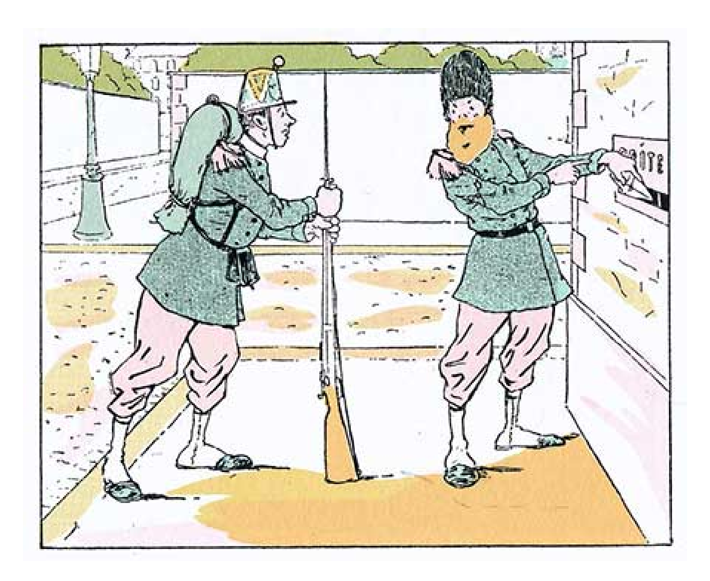


« Partir ?... mon fusil ?... Pas de danger, sapeur, il n’est pas chargé !

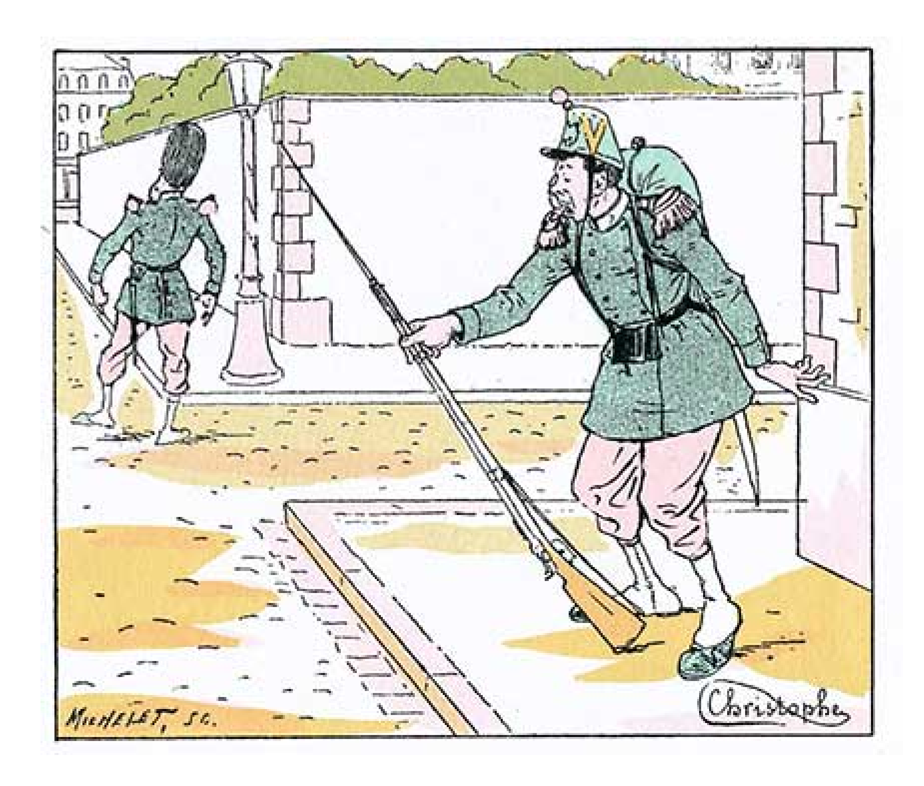
— Que voilà, conscrit, une raison itérative, mais qu'elle n'est pas subséquente de la chose et que p'sitivement elle me stupéfactionne de renversement ! »



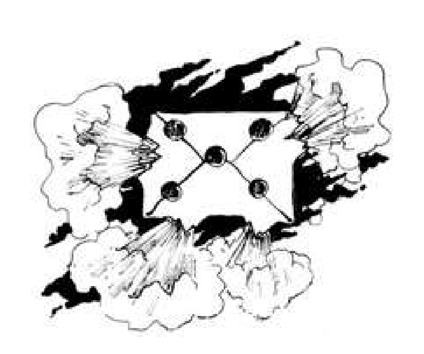
Vois-tu cette lettre, qu'elle a été écrite par le colonel ? — Oui, sapeur ! — Voui-z'ou non, est-elle chargée ? — C'est pas que l'colonel, il n'en a pas les moyens... mais celle-ici, elle n'est pas chargée ! »



« Pour lorsse, conscrit, c'te lettre elle n'est pas chargée... tu la-z-as vue, et tu l'obtempères, n'est-ce pas ?... et nonostant que tu vas voir que ça n'va pas l'empêcher de partir tout de même !



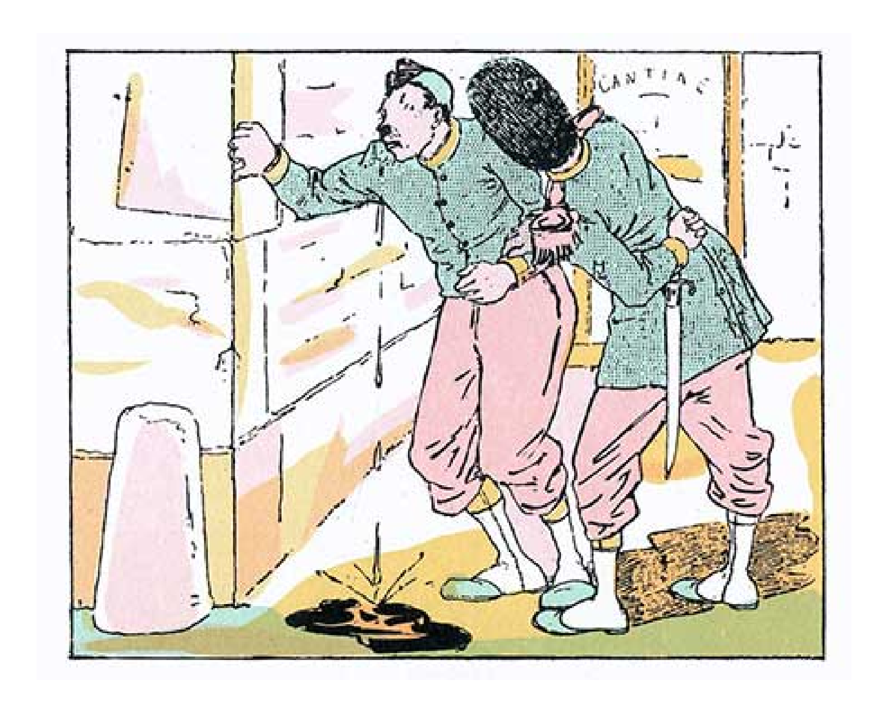
Là-dessus le sapeur Camember s'éloigne d'un air digne autant que satisfait, et voilà pourquoi le fusilier Cancrelat, confondu par les arguments sans réplique du sapeur, a de la méfiance.



Camember est de plus en plus facétieux



Le conscrit Cancrelat, ayant été, un beau matin, sans raison valable, pris d'un saignement de nez, le sapeur Camember (un père pour les conscrits) s'approche, plein de sollicitude.



« Mais, mon garçon, t'as une fuite ! s'écrie-t-il... Le major appelle ça d'un nom turc que je ne te dis pas, parce que tu ne comprendrais pas. Faut arrêter ça ! le soldat français, il ne doit verser son sang qu'pour la patrie ! »



« Je te vas mettre mon sabre dans le dos... là !... Pour arrêter ça, n'y a qu'un moyen... maintenant dis douze fois de suite, sans te tromper : Abdéricarama chatavaradapatara chkitavaldaltach ! ! »

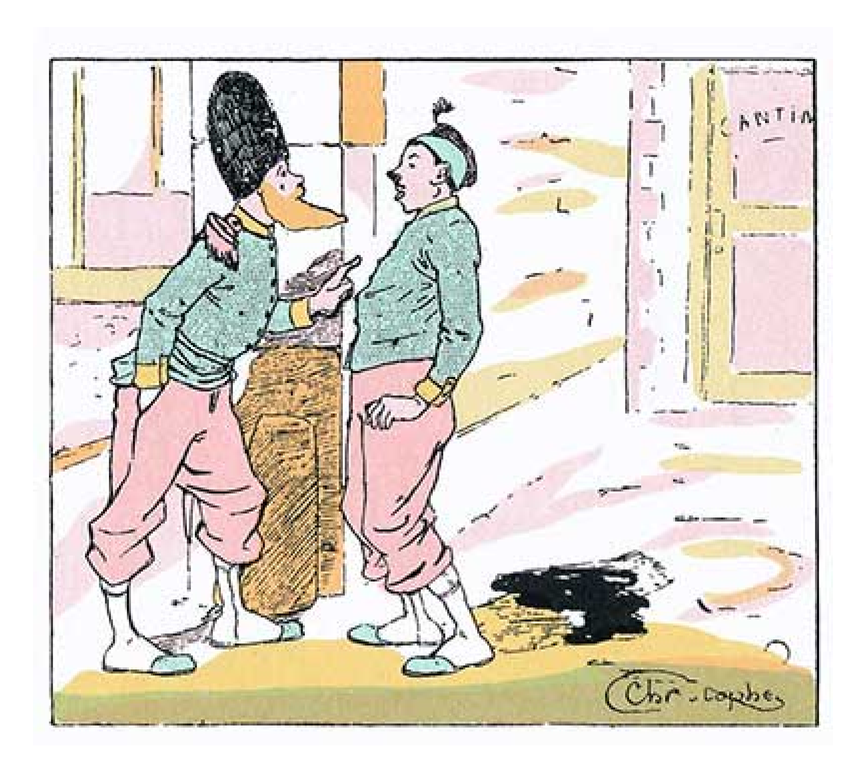


C’est fait ! Seulement, tu sais, c’est pas fini !… Ainsi, j’ai un de mes bons amis qui s’a mis une fois à saigner du nez… comme toi… »



« Eh ben ! tu me croiras si tu veux, mais pas plus tard que le lendemain… il était mort ! C’est comme je te le dis. »

Et Camember laisse Cancrelat en proie aux affres d'une terreur folle.



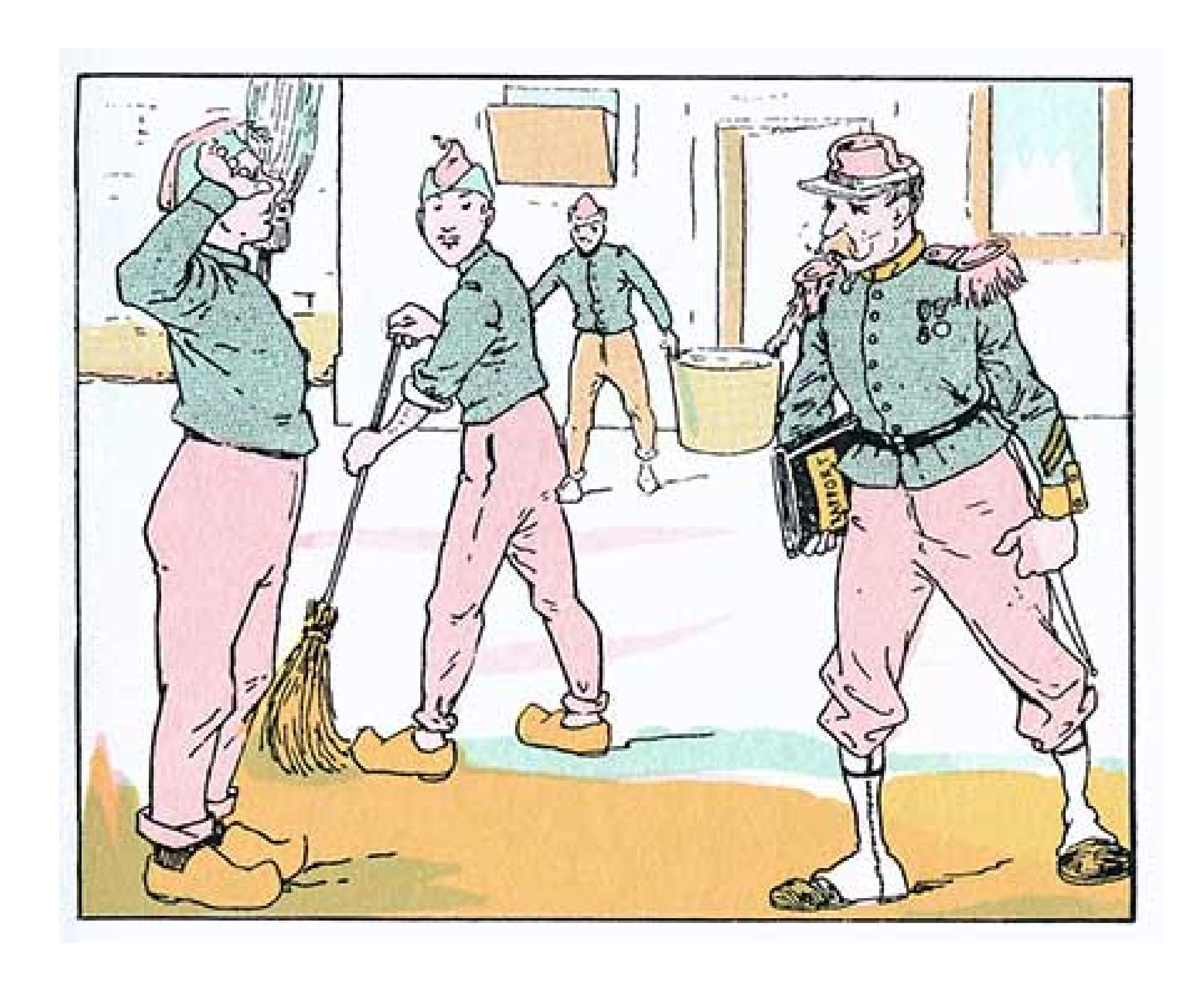
Mais après quelques pas il revient :

— Ah ! j'avais oublié de te dire que, la veille, il avait reçu un biscaïen dans la figure ! »

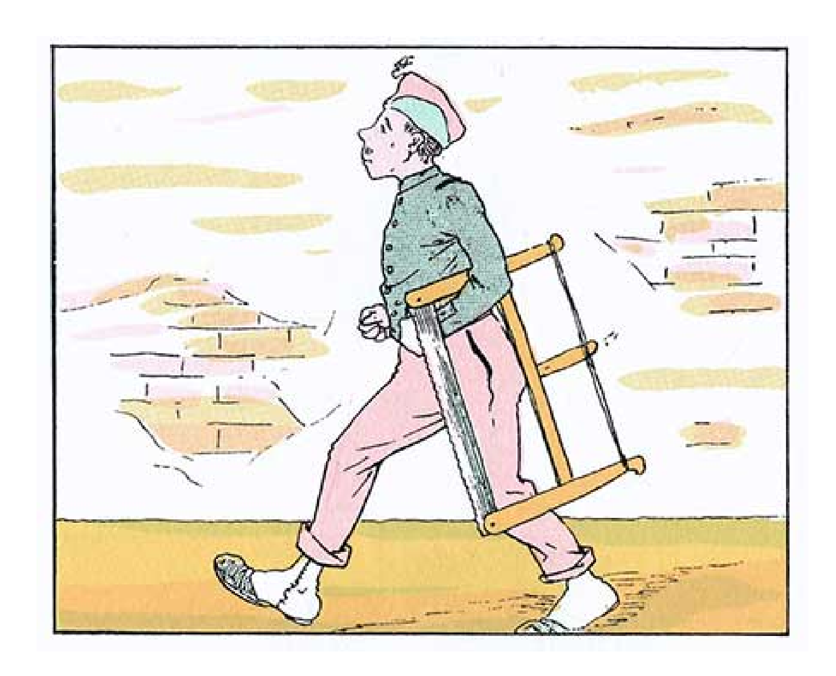
Et Camember s'éloigne content de lui !



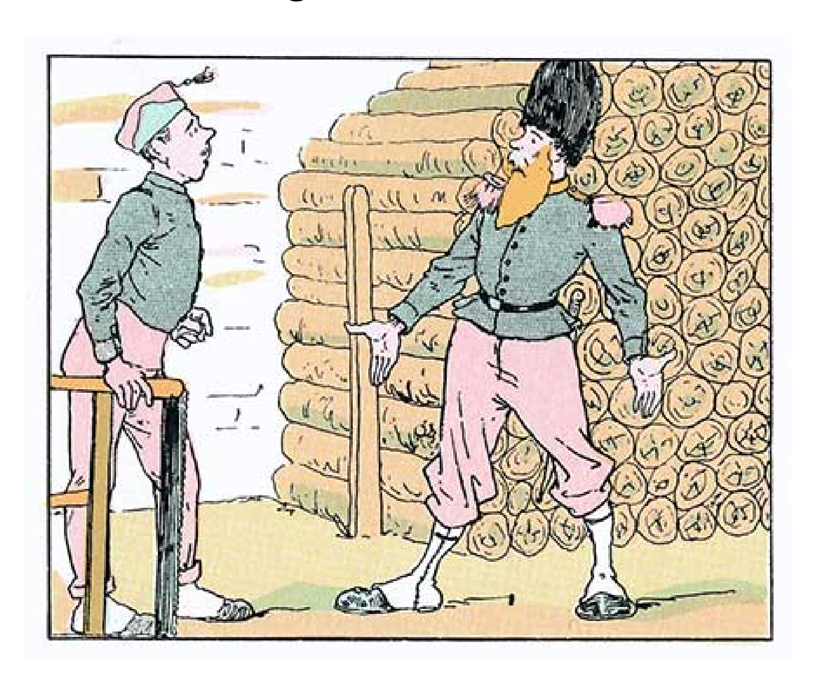
Cancrelat abruti par la logique du sapeur



Cancrelat, qui est de corvée, a des pensers amers et il cherche, sans le trouver, le moyen de carotter le service, lorsque le sergent Bitur paraît et demande un homme de bonne volonté pour scier le bois du colonel. » — Voilà, chef ! » riposte aussitôt Cancrelat.



Il faut vous dire que Cancrelat est de ces gens fort nombreux qui aiment beaucoup faire ce qui ne concerne pas leur état. Aussi est-ce d'un pas allègre, le cœur content et l'âme satisfaite, qu'il se rend chez le grand chef.



— Oh ! ce qu'y en a ! » dit Cancrelat découragé. Mais, Camember, qui se trouve là, le réconforte par de saines paroles : Cancrelat ! lui dit-il, tu m'affliges : tu n'as qu'à commencer par un bout, et quand t'arriveras à l'autre, tu seras tout épaté d'avoir fini. »

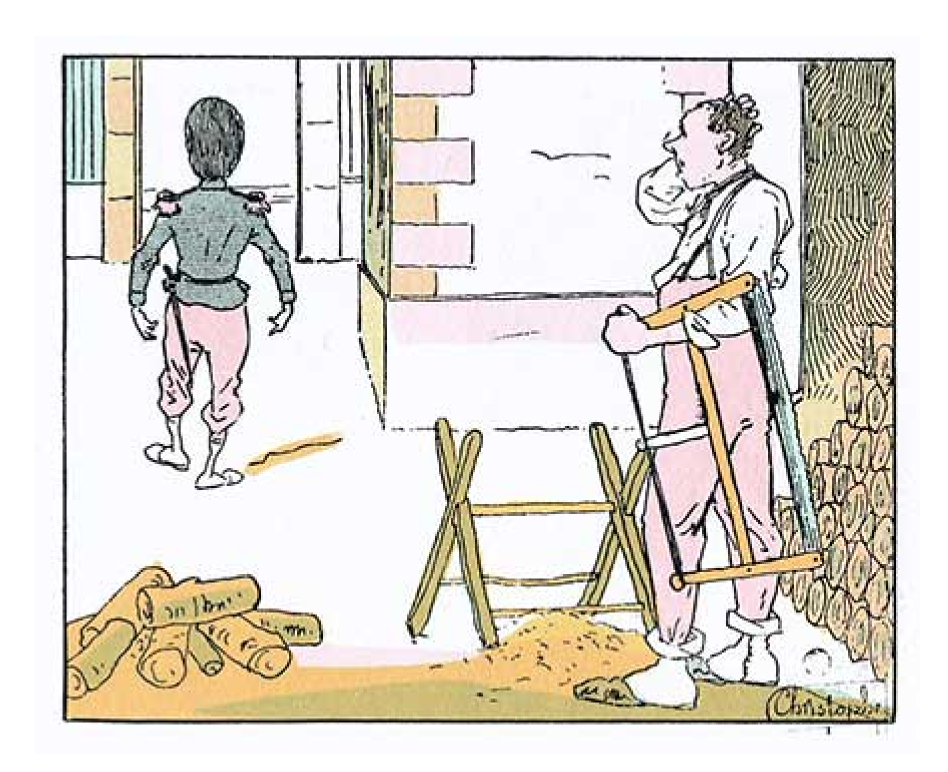


Cancrelat n’a pas très bien compris. Mais, plein de confiance dans la science du sapeur, il se met courageusement à l’œuvre. Cependant il trouve que ça n’avance guère. Aussi Camember ayant reparu à l’horizon...



« J’le gobe, vot’système, sapeur, seurement qu’il est bigrement long ! J’en ai encore fait que la moitié.

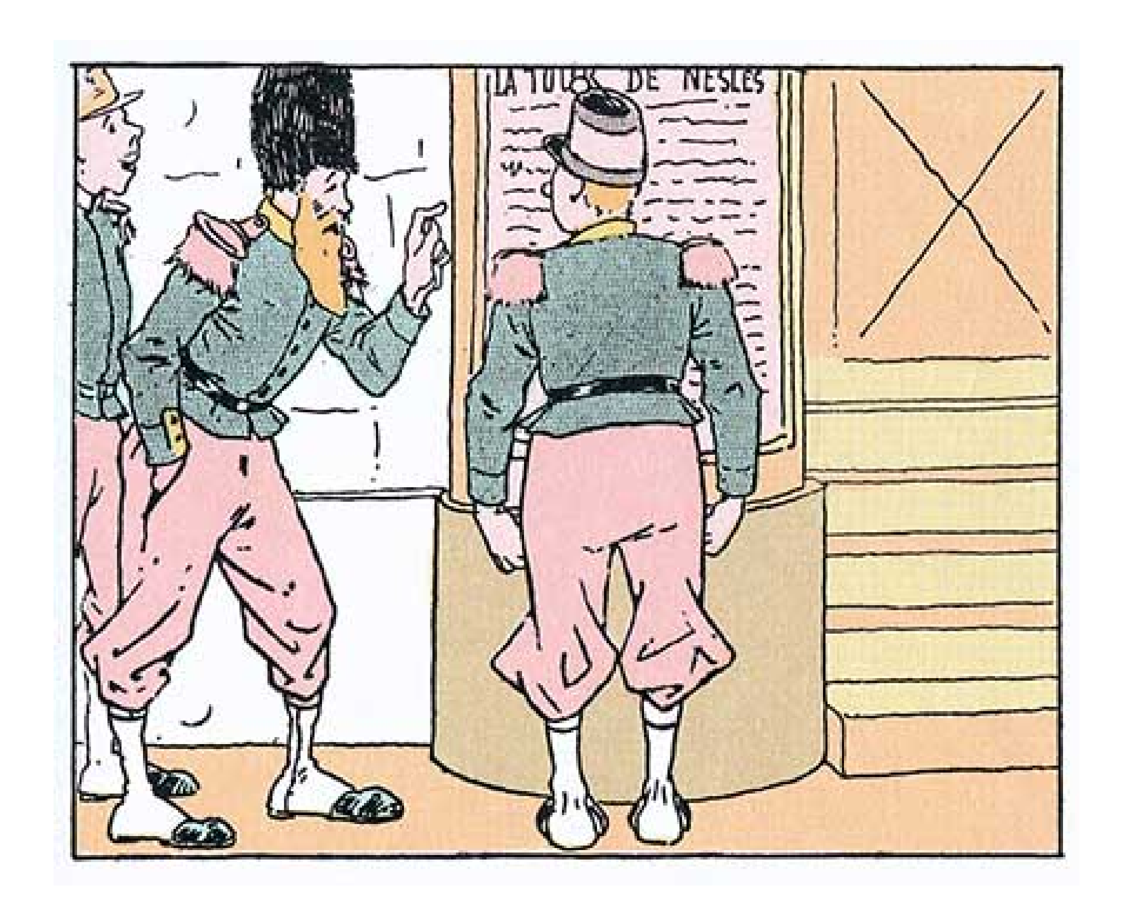
— Cancrelat, riposte Camember, t’as donc du jus de navet dans la cervelle !... Voyons ! réflécichons ! As-tu, vôui-z’ou non, fini de scier les bûches de ce bout ici ?



« Ça oui ! dit Cancrelat, à ce bout-z-ici, y a plus une buche.
— Eh bien, alorssse ! s’pèce de moule ! C’est par l’autre bout qu’il fallait commencer, parce qu’à présent, qu’il n’y a plus rien de ce bout ici... si t’aurais commencé par l’aut’bout, il ne te resterait plus rien à faire !...



Camember initiateur

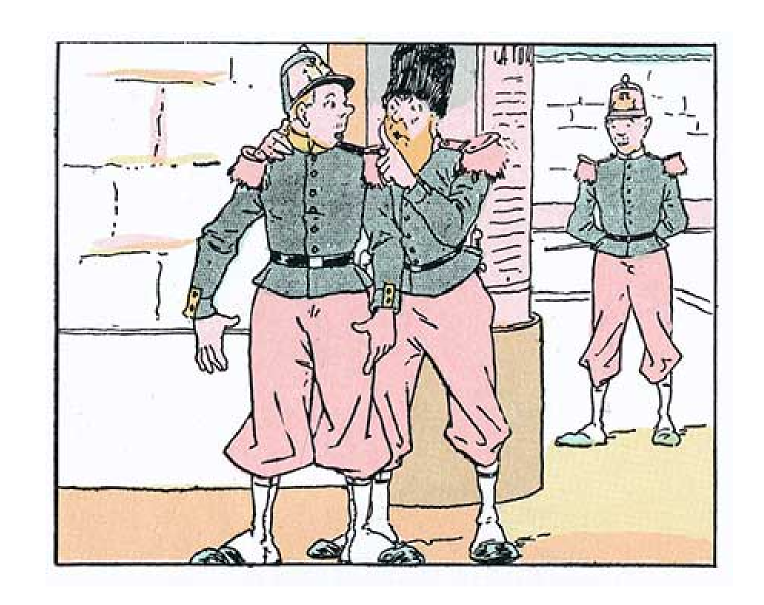


CAMEMBER — Conscrit ! Comment que tu s'nommes !

LE CONSCRIT — Pitanchu, mon sapeur, de la 2e du 1er.

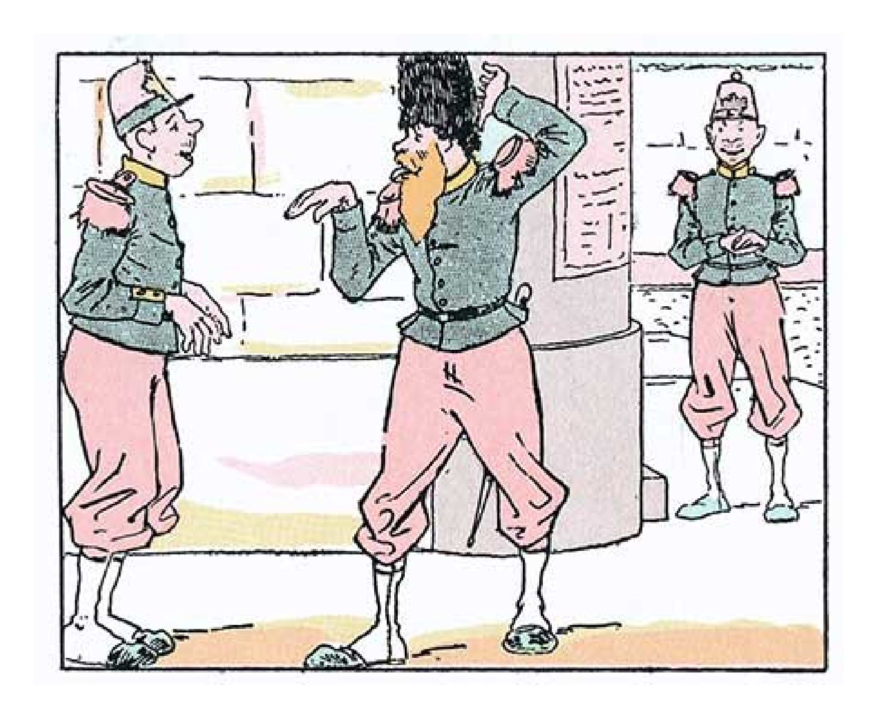
CAMEMBER — Conscrit Pitanchu de la 2e du 1er, j'te vas enseigner gratis le moyen d'aller pour rien à la comédie.

CAMEMBER — J'te vas dire : la pièce qu'on joue est une pièce toute nouvelle que les francs-maçons ont le droit d'y aller pour rien... Es-tu franc-maçon ?



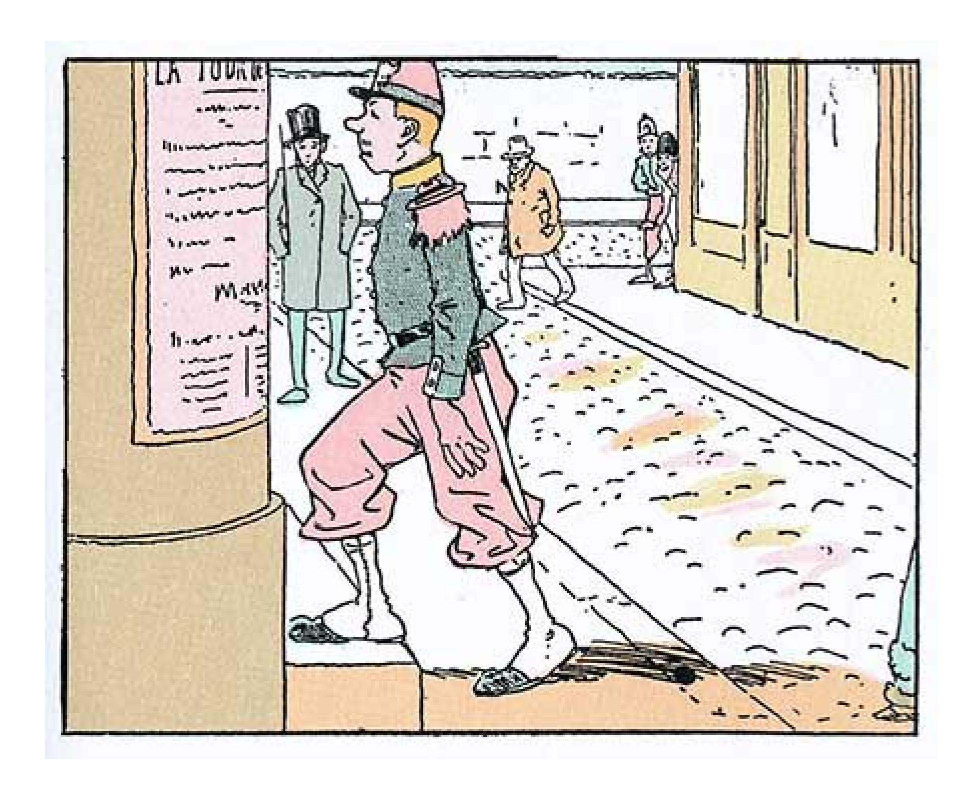
PITANCHU. — Non, j’suis boulanger !

CAMEMBER — Ça n’empêche pas ! ainsi Cancrelat, qu’est serrurier de son état, ça ne l’empêche pas d’être en même temps une moule !

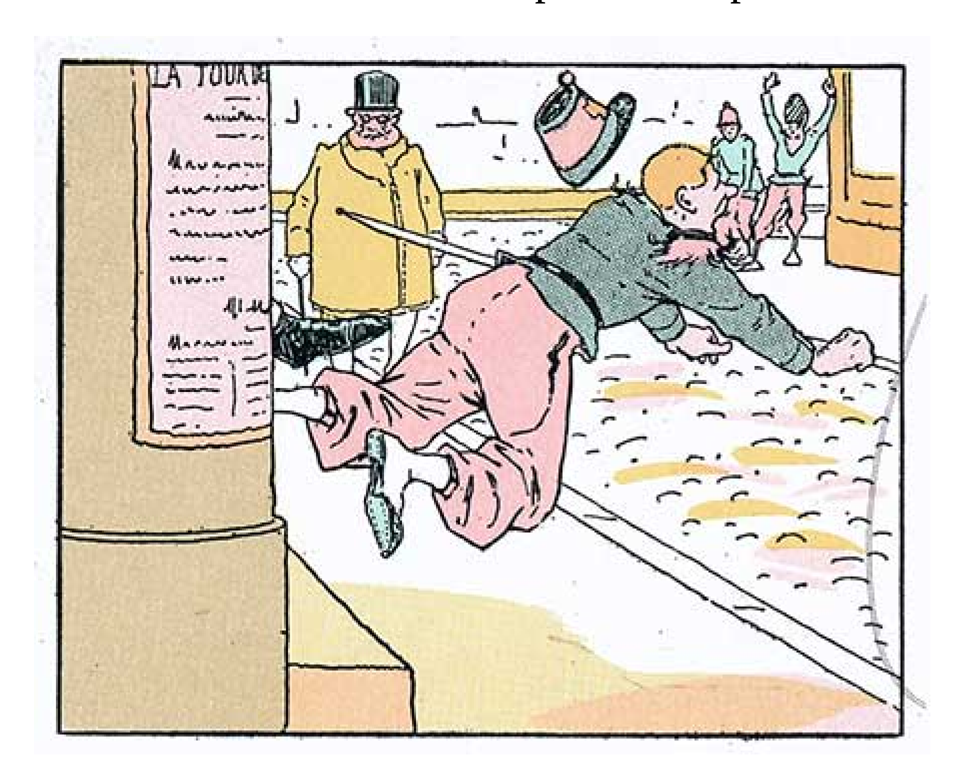


CAMEMBER — Eh bien ! conscrit ! Voici la chose.

Tu n’as qu’à te présenter aux gens qui sont derrière une espèce de comptoir et tu leur-z-y-matricule le geste comme duquel je te l’instrumente. C’est le geste des francs-maçons qu’ils veulent aller voir la Tour de Nesles... Et alors ils t’feront entrer subito.

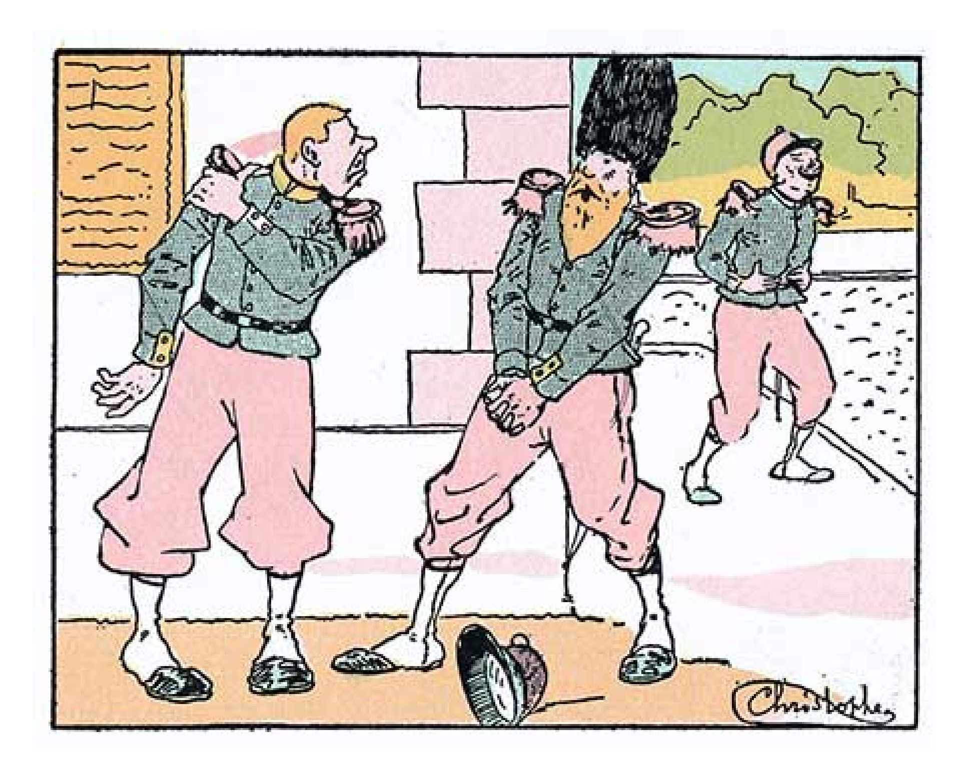


Convaincu et confiant, Pitanchu, qui de sa vie n’est entré dans un théâtre, se dispose à mettre en pratique la recette du sapeur et pénètre avec émotion dans le temple de Melpomène.



Après une éclipse momentanée dans l’intérieur du monument, Pitanchu fait une brusque réapparition, poussé qu’il est

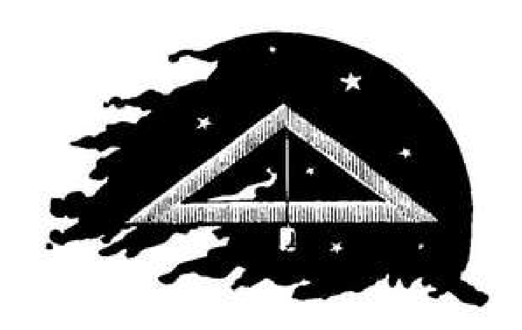
par une force que nous pouvons qualifier d'occulte. « Cedant arma togae –, dit avec à-propos un critique célèbre et influent.



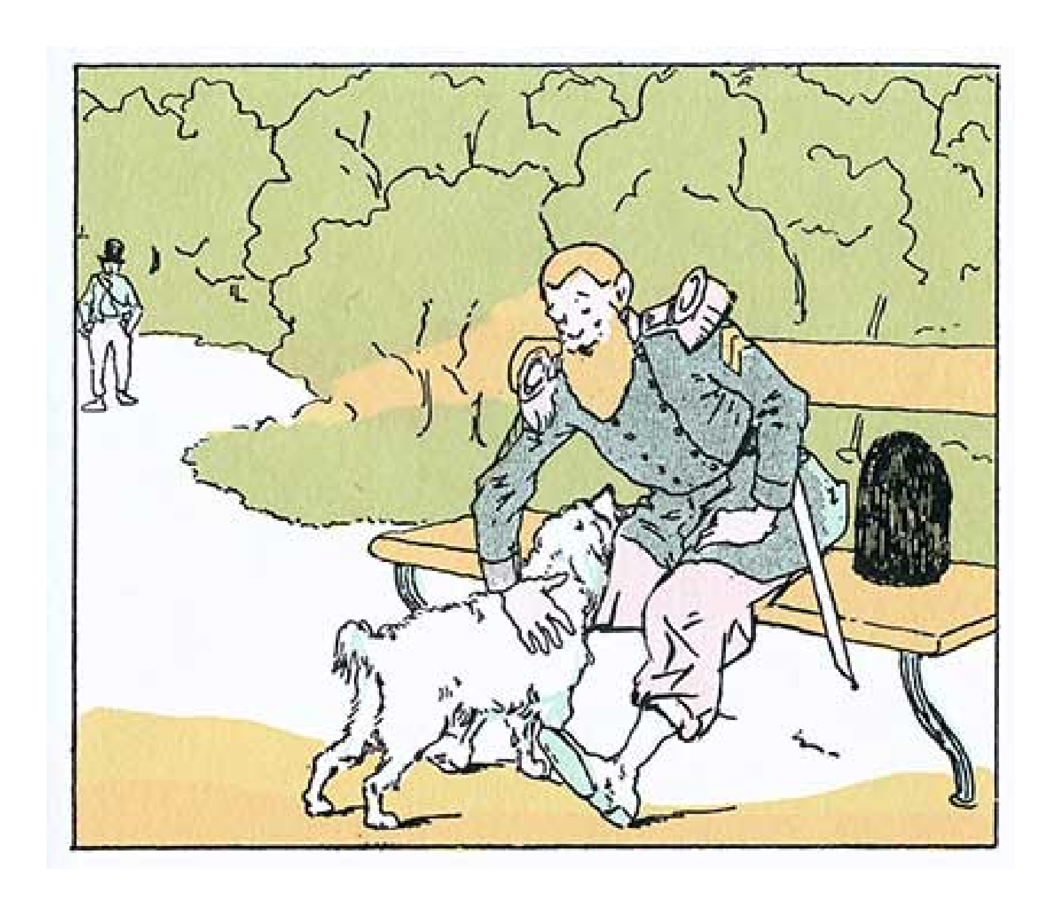
CAMEMBER — J'parie qu't'avais pas mis tes gants ?

PITANCHU. – Mais... vous ne me l'aviez pas dit !

CAMEMBER — C'pas étonnant... alors... sans gants, sais-tu c'qu'il signifie, le geste ?... il signifie, raide comme balle : « t'es-t-un muff ! »



Un tondeur rasé

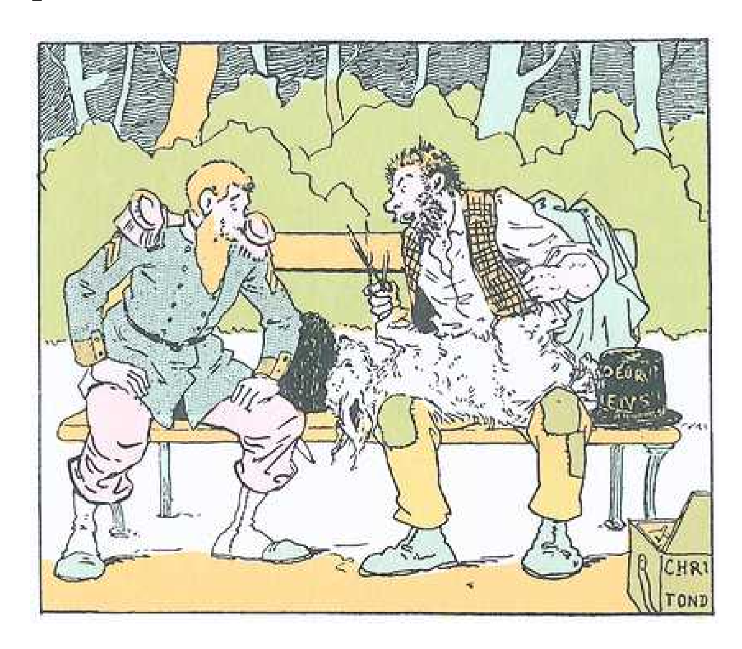


Le sapeur est le père du conscrit et l'ami des toutous ; c'est pourquoi Camember fraternise avec un caniche hirsute, auquel il prodigue les épithètes les plus flatteuses. Passe le fils Christophe, de son métier tondeur de chiens des têtes couronnées, en tous genres et autres.

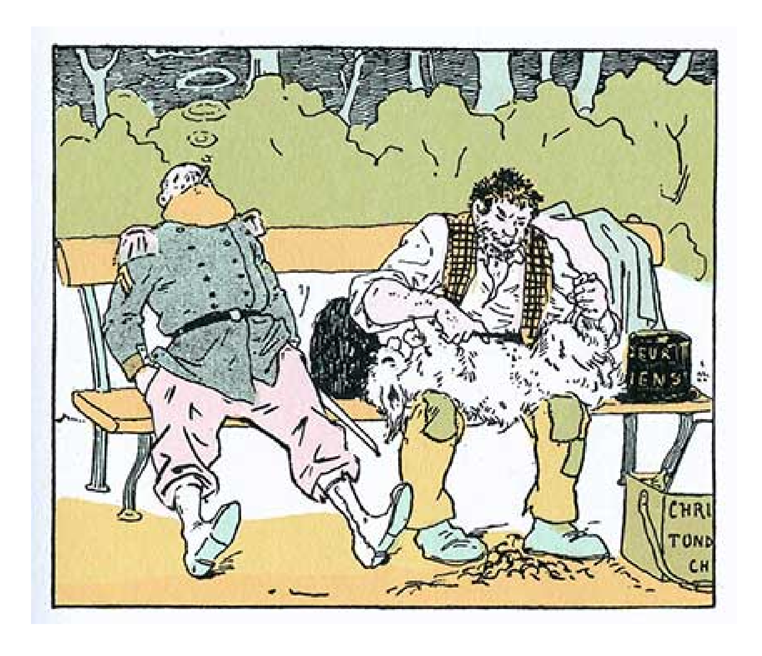


Joli, m’sieu l’sapeur, vot’caniche ! mais y serait encore plus joli si qu’il serait tondu par quelqu’un qui saurait.

— J’ai la bonde dans votre sens, m’sieu l’Tondeur, comme y dit l’major qu’est un homme éduqué. Pour lorsse j’vous défends pas de le tondre. »



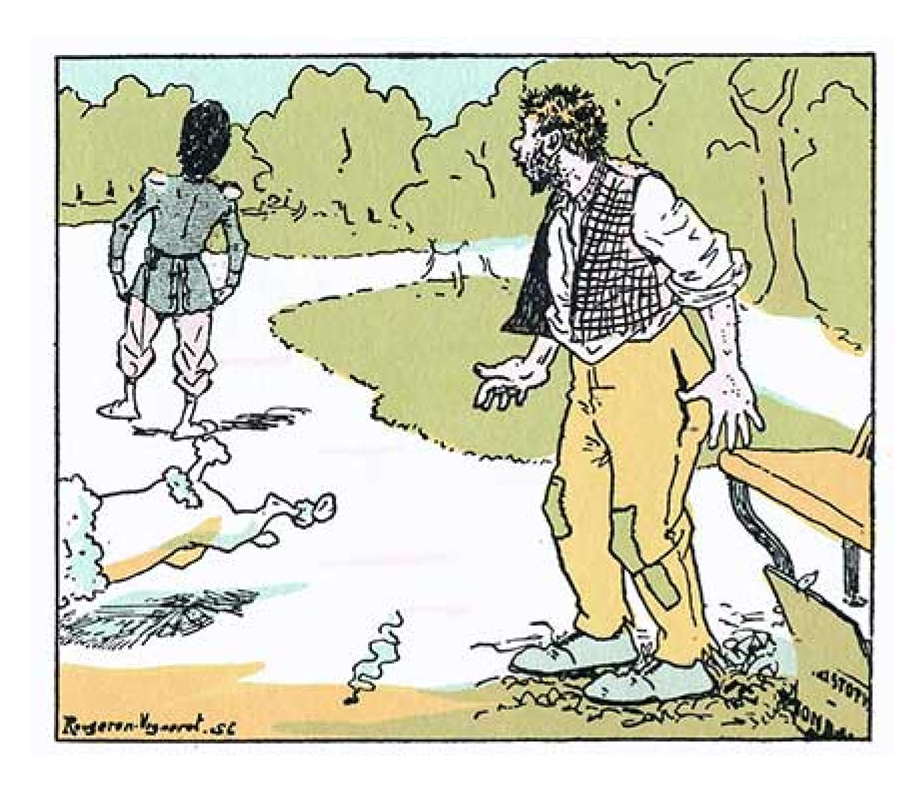
Voyez-vous ! m’sieur l’sapeur ! J’vas y faire des moustaches que vot’ tambour-major en attrapera la jaunisse de jalousie. Pour vous faire patienter, permettez que je vous offre un cincentimados !



« Moi, réplique Camember, j'l'aim'rais tondu à l'ordonnance, mais vous savez mieux que moi ce qu'il lui faut à c't'amphibie. Faites comme vous voudrez, m'sieur l'Tondeur ! c'est vot' métier... Fameux votre cincentimados, comme vous l'matriculez ! »



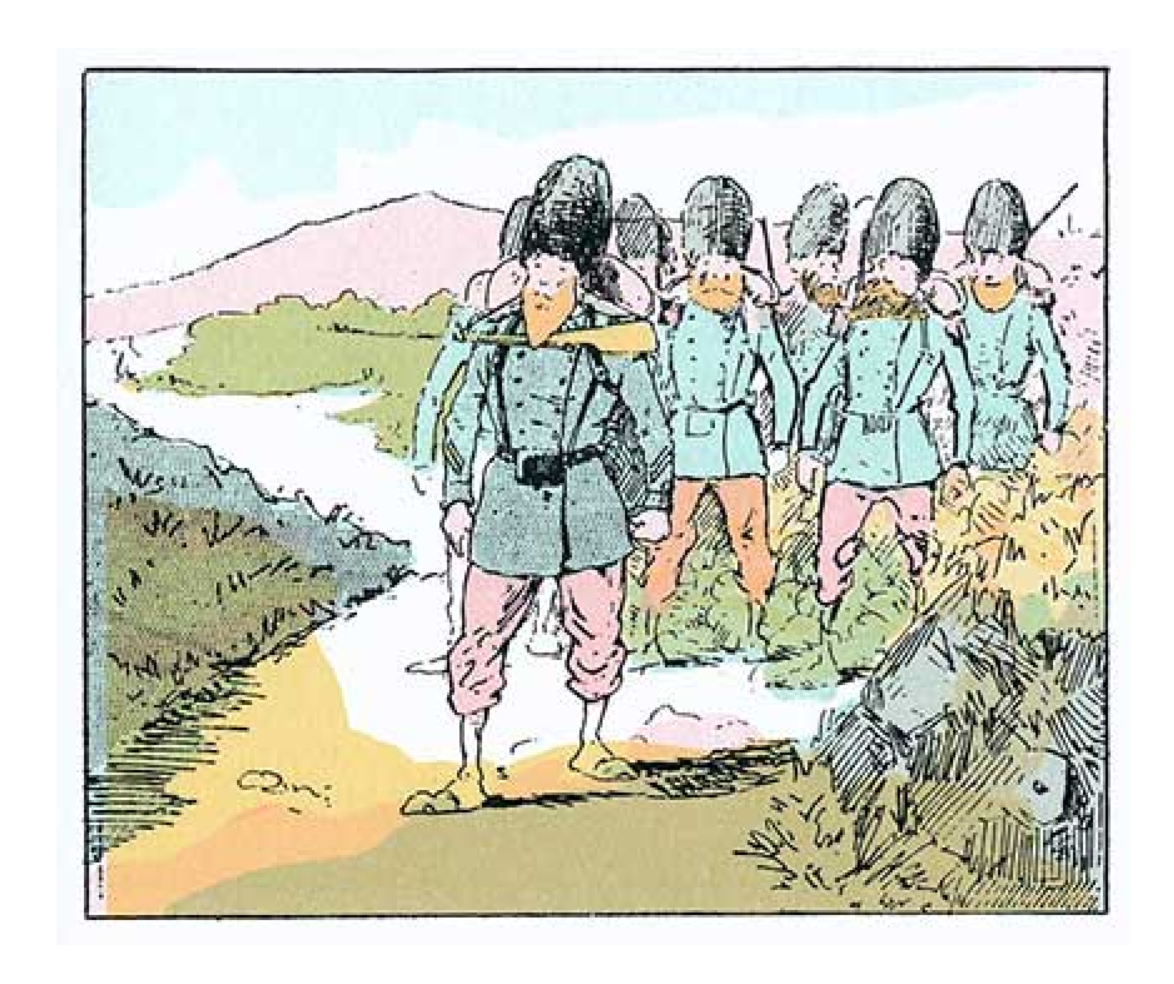
« Là, v'là qu'c'est fait ! et bien fait, j'ose dire, comme doit le faire Christophe le tondeur de chiens de toutes les têtes couronnées en tous genres et autres... C'est 2 fr. 50 !



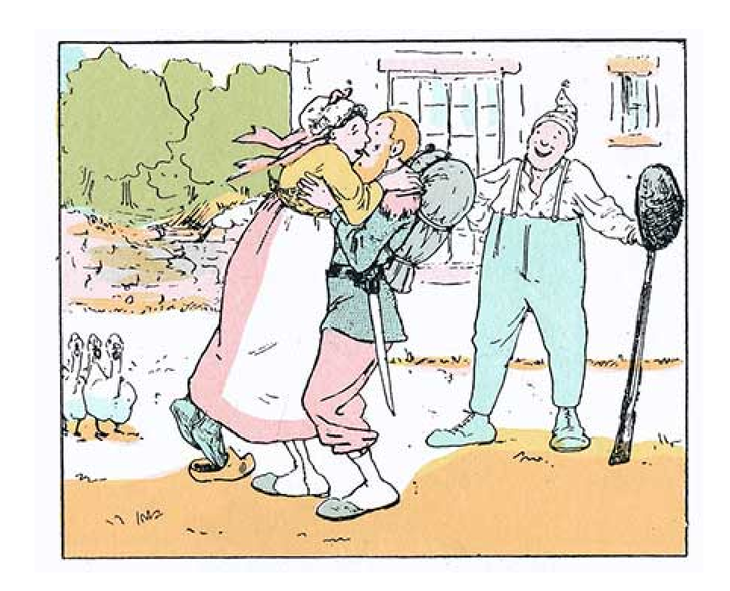
— 2 fr. 50 ! Mazette ! moi que j'vous parle, je me fais tondre pour quatre sous !... Oh ! pis ! vous savez, m'sieu l'Tondeur ; que si ça coûterait un million que j'm'en battrais l'œil ! C'est point-z-à moi, c'cabot-là ! et même je vous dirai-z-en confidence que je ne sais pas-t-à-qu'est-ce.



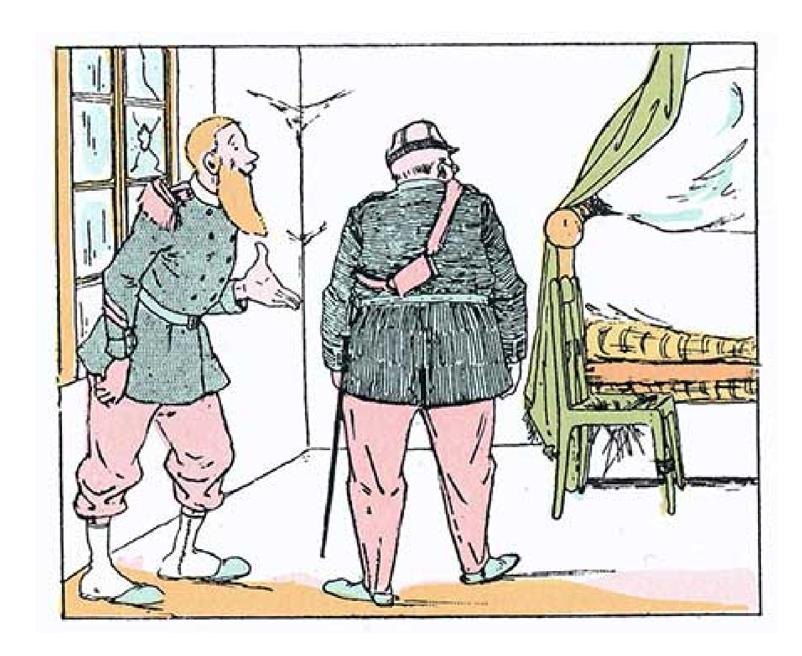
Camember hygiéniste



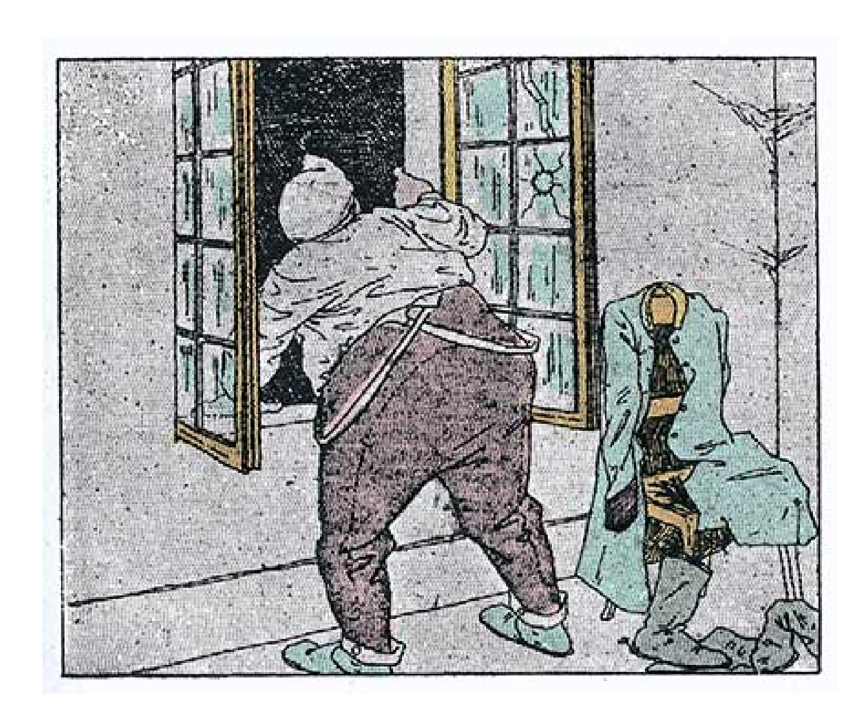
Camember change de garnison, et songe avec attendrissement que la prochaine étape est Gleux-lès-Lure, où papa et maman Camember l'attendent autour d'une potée de choux ombragée de saucisses et autres victuailles légères et délicates.



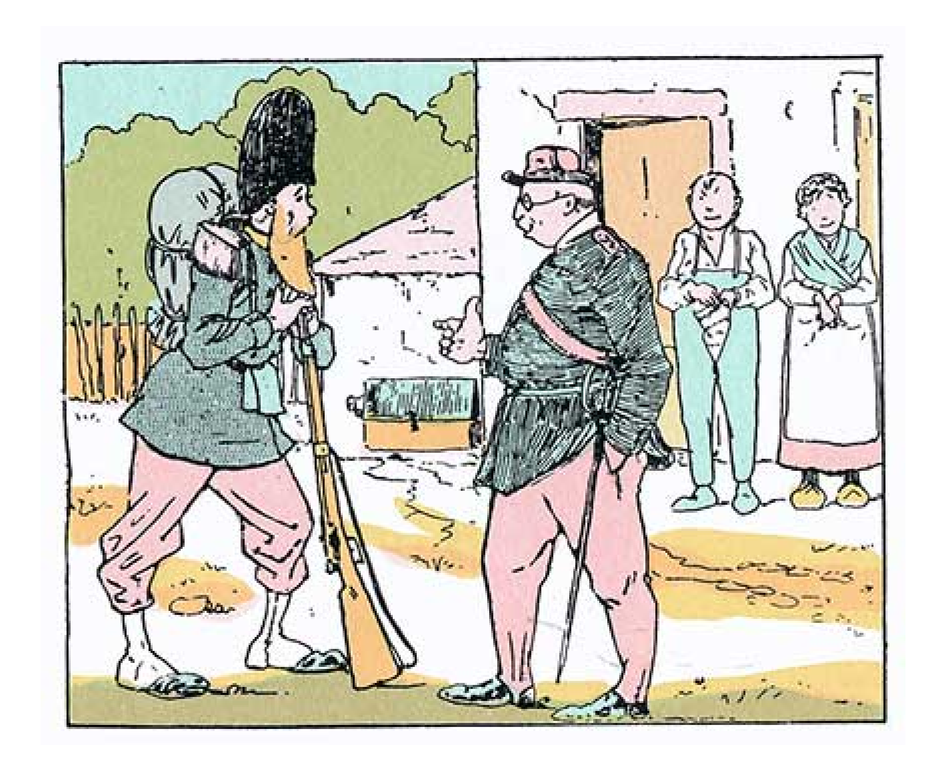
Bonjour, papa et maman ! – Comment, c'est toi ? Mais comme t'as renforci ! Et pis t'as monté en grade !... En un sens, t'es comme qui dirait le plus premier du régiment, pisque t'es avant les tambours ! »



Or le major a justement reçu son billet de logement pour chez Camember père, rue des Canes. Camember fils lui fait les honneurs de la belle chambre. – « Que vous allez dormir là dedans comme qui dirait z-une marmotte, m'sieu l'major ! sans comparaison et sous vot'respect. »



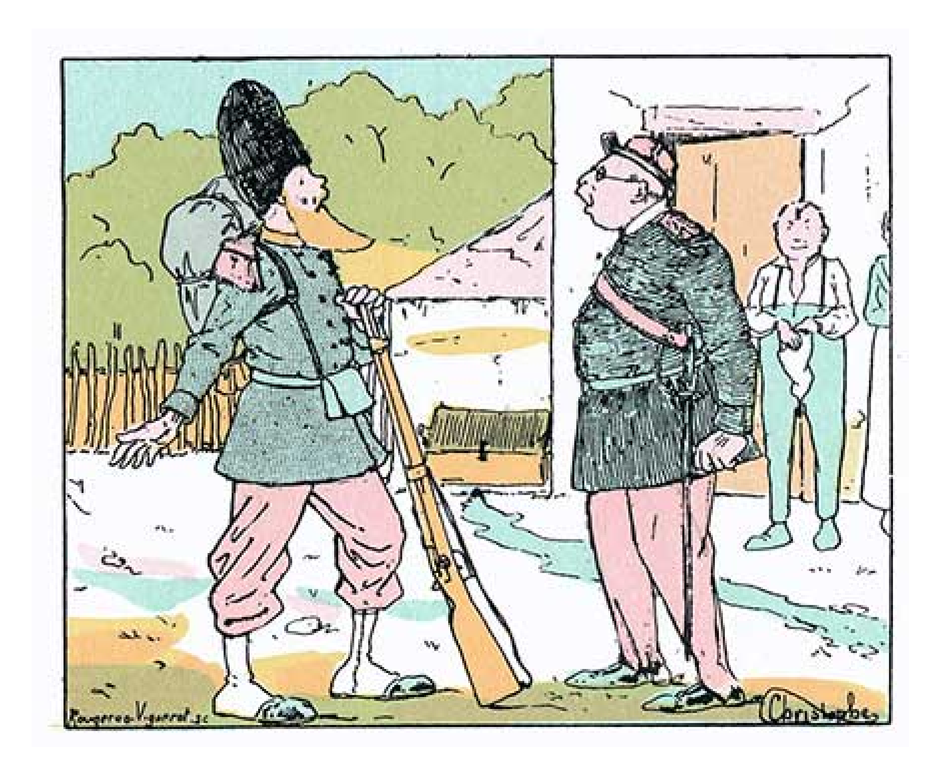
Mais, malgré les assurances du sapeur, le major, énergiquement insectivore, s'obstine à ne pas fermer l'œil. Il est même fâcheusement impressionné par une odeur qu'il qualifie de *suis generis*, vu qu'elle lui semble venir d'un têt à porcs, voisin de la belle chambre.



« Avez-vous bien dormi, m'sieu l'major ?

— P’faitement, mon ami. P’faitement ! Seulement tu devrais bien dire à ton paternel de mettre sa porcherie plus loin de la maison d’habitation.

— Et pourquoi ça, m’sien l’major, sans vous commander ? »



« Pourquoi ça ?... Mais parce que ça n’est pas sain !

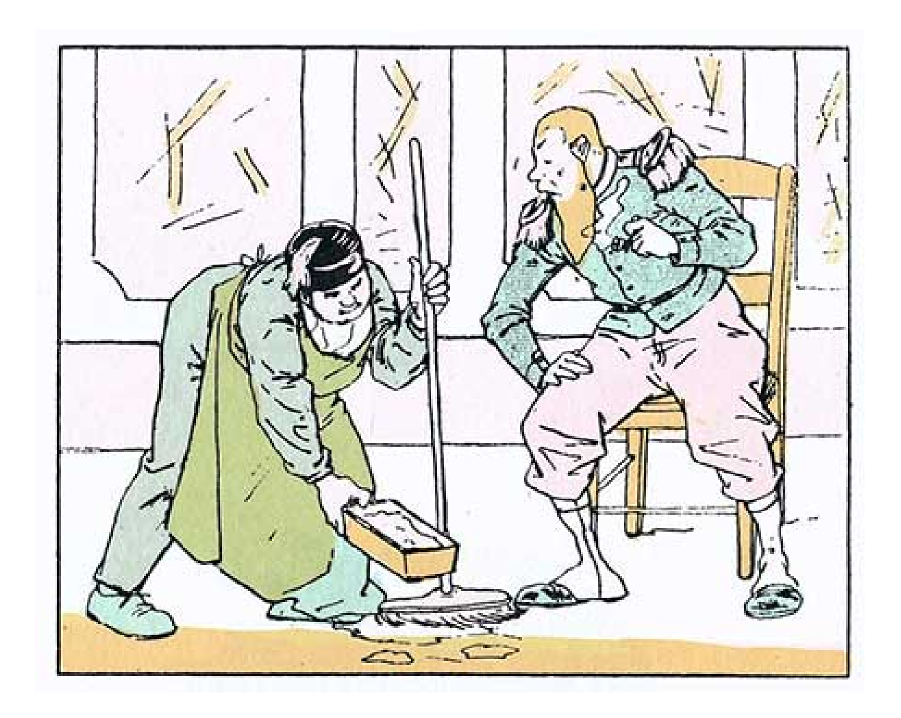
— Pas sain !... La porcherie ?... Ah ! pour le coup faites excuses si j’m’ostine, m’sieu l’major ; mais v’là bien trente-cinq ans qu’elle est là et nous n’avons jamais eu un cochon de malade.



Camember est très en colère



Le colonel, qui est le père du régiment, a autorisé le sapeur à fumer, même quand il est de planton, ce qui semble ne causer qu'une joie modérée au fonctionnaire chargé du bon entretien de l'immeuble...



qui imagine aussitôt un moyen ingénieux d'opposer, dans la mesure du possible, une barrière au flot montant dû à une sécrétion trop abondante des glandes salivaires du sapeur.

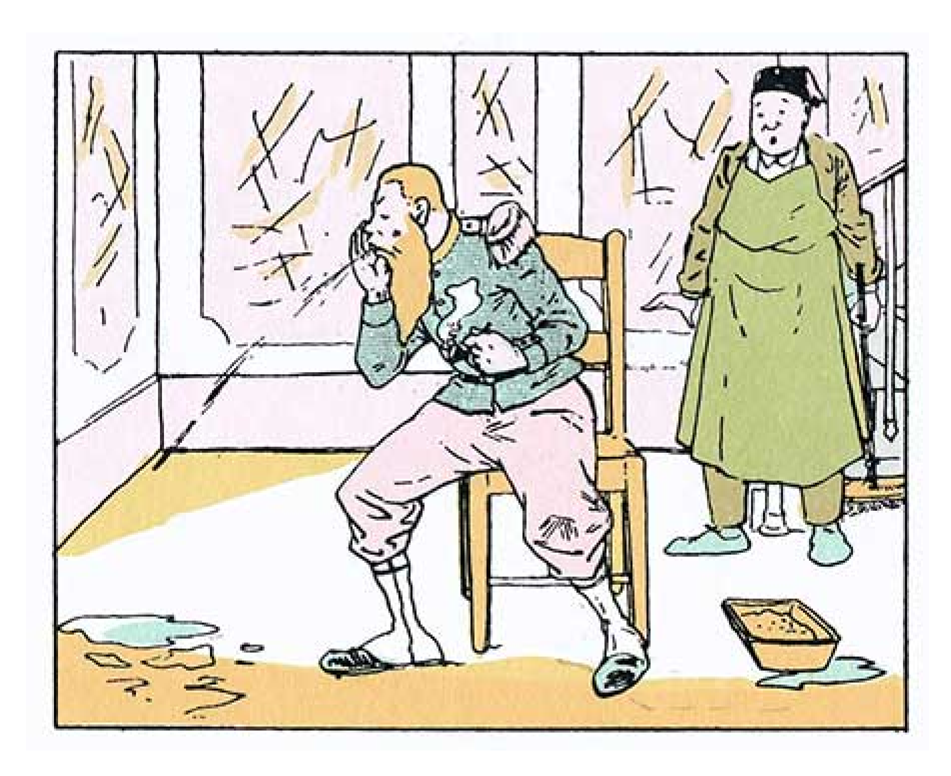


Seulement Camember, qui connaît les belles manières, se déclare à lui-même qu'il serait souverainement inconvenant d'expectorer dans un récipient aussi propre... Et il opère une conversion à gauche.

Ce qui détermine un mouvement tournant et défensif du préposé sur le flanc gauche du sapeur...

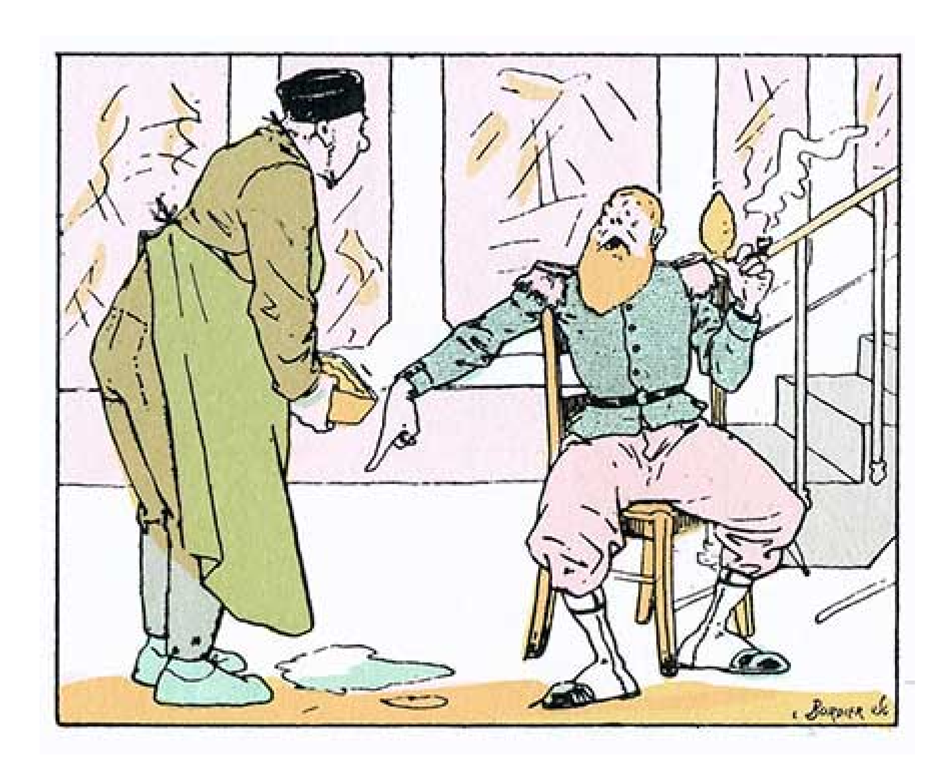


Ah ! çà, pense Camember, fortement intrigué par la tactique du préposé, qu'est-ce qu'il me veut donc, cet oiseau-là ? »



Aussitôt Camember, toujours poli, refuse sa gauche en opérant un changement de front à droite. Cette manœuvre rend le

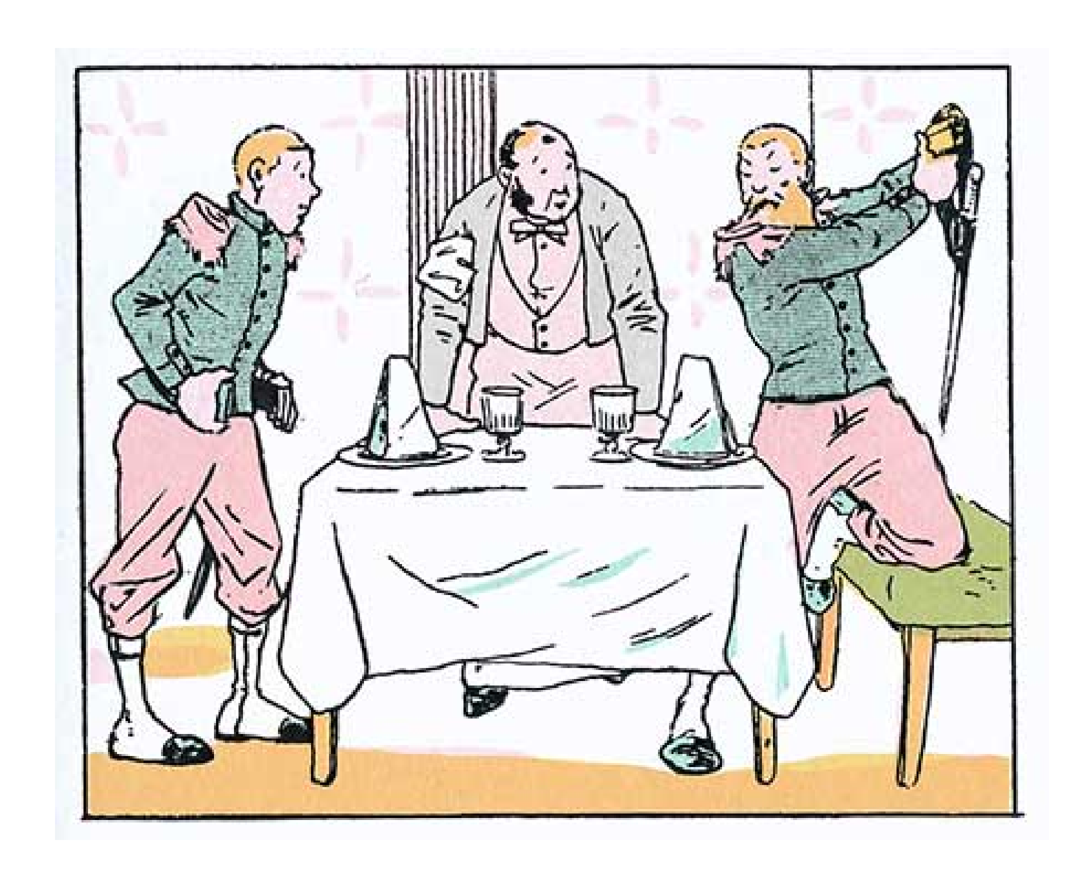
préposé perplexe. Cependant, après avoir hésité quelques secondes, il se détermine à poursuivre sa tentative jusque-là infructueuse…



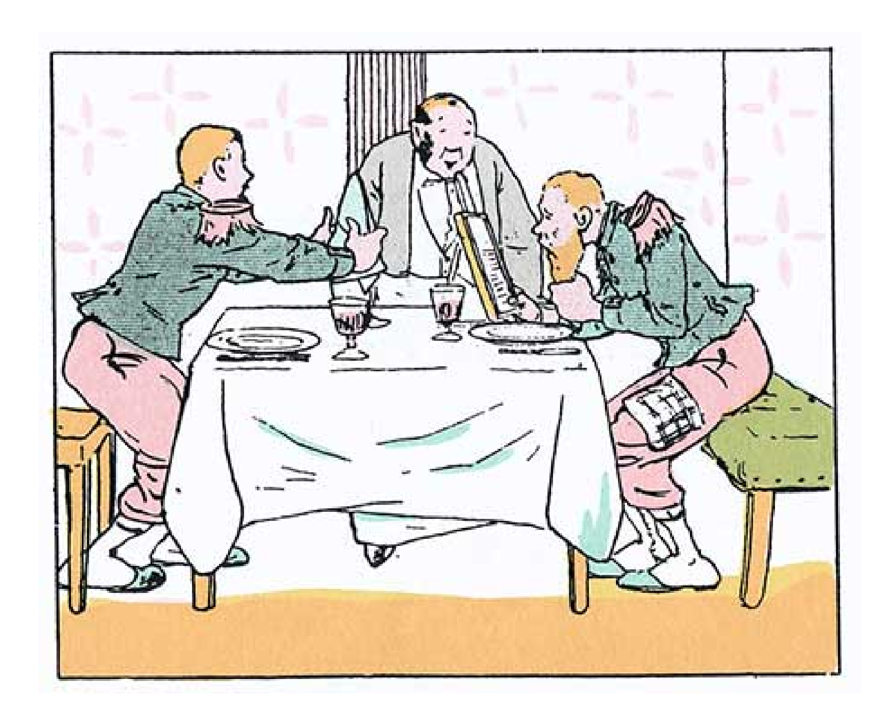
en effectuant un mouvement parallèle. Alors Camember éclate : « Ah ! mais ! pipelet de malheur, est-ce que tu veux le payer ma tête ?… J'te préviens que si tu me présentes encore la mangeoire,… foi d'sapeur !… j'crache dedans !



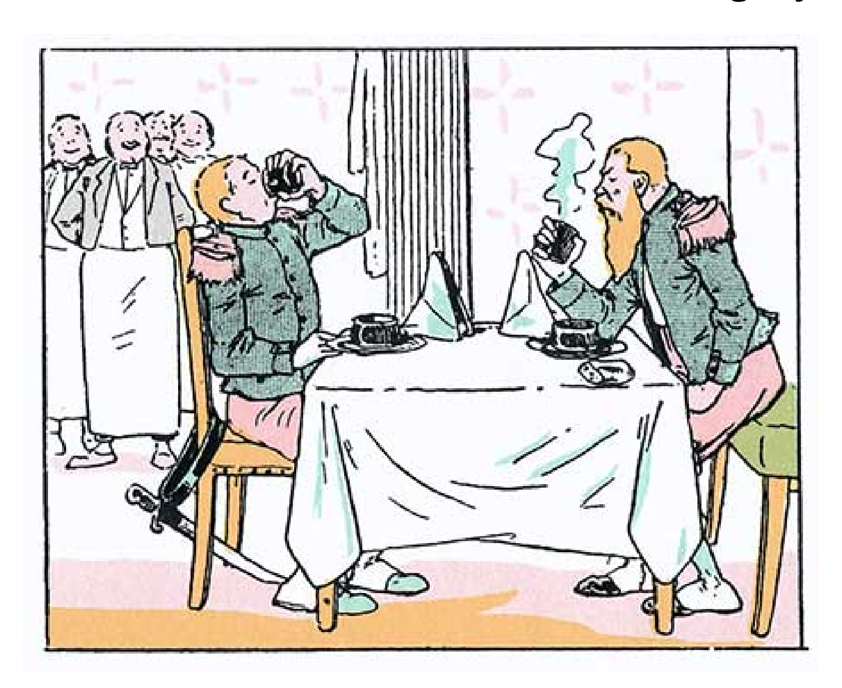
Camember observe plus qu'il n'expérimente



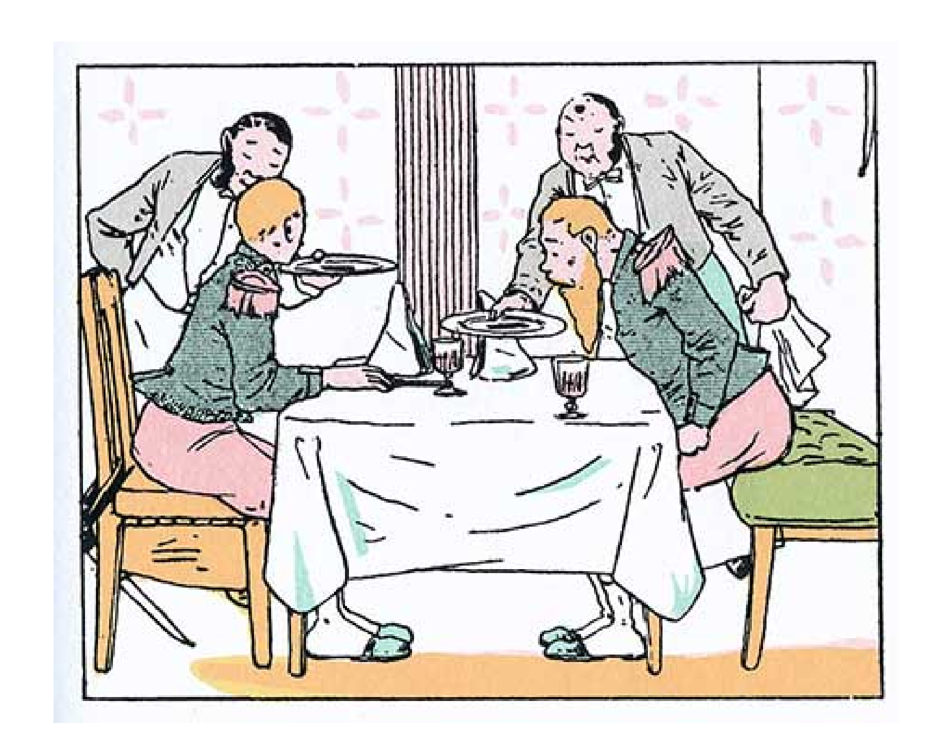
Camember, toujours bon pour les conscrits, a autorisé Cancrelat à lui offrir un balthazar. L'un et l'autre commencent par être un peu émus par l'aspect de « guérites » disposées dans leurs assiettes sans doute pour faire honneur à leur qualité de « mélétaires ».



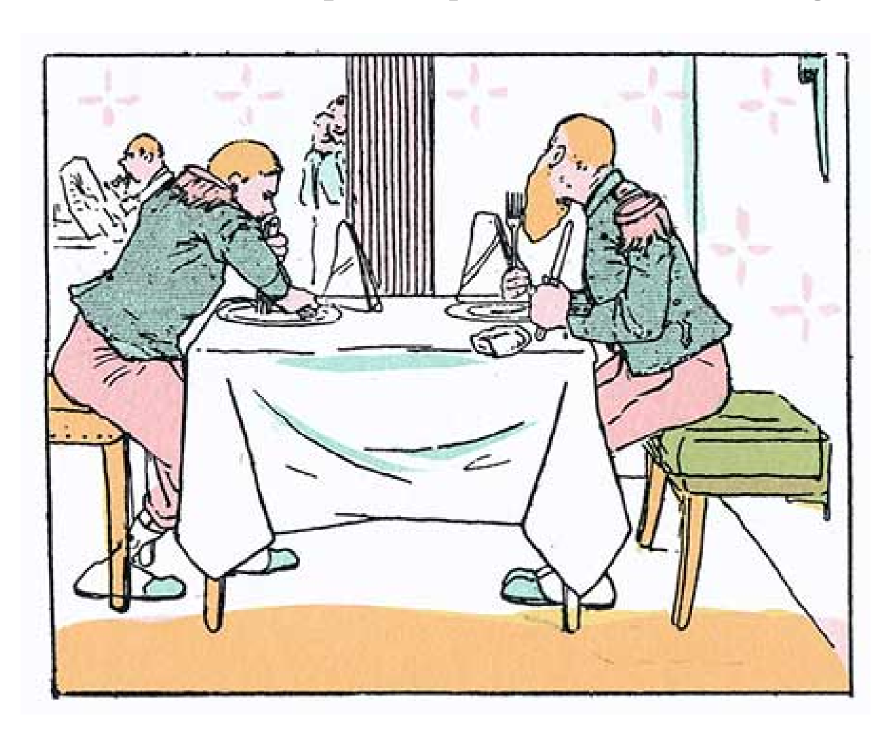
Cependant tout se passe à peu près convenablement, si ce n'est que Cancrelat se refuse à démolir sa guérite et que Camember s'obstine à lire la carte à l'envers, ce qui a pour résultat d'amener un fin sourire sur les lèvres de rose du garçon Anatole.



Mais, arrivés au rince-bouche, nos deux amis croient devoir s'administrer à l'intérieur l'eau chaude que les gens, réputés distingués, utilisent pour exécuter en public de petits niagaras hygiéniques mais peu appétissants.

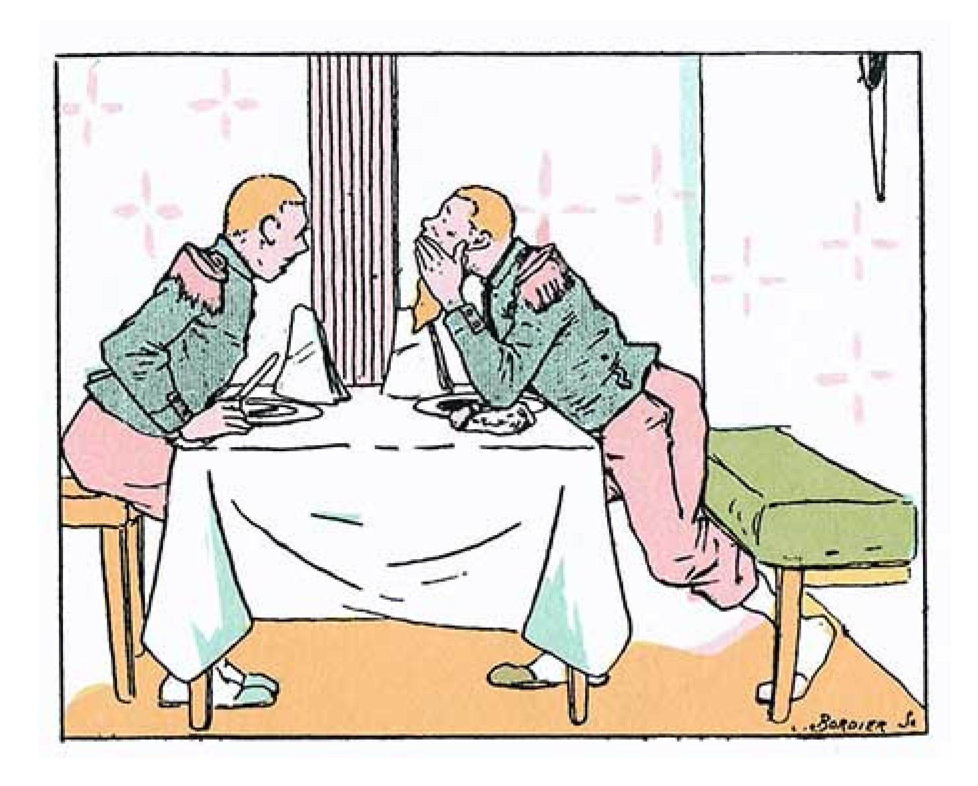


Alors les garçons, nés malins, et qui, de loin, ont vu la scène, apportent gravement à chacun des deux amis un cure-dents sur une assiette. – Bigre ! pense Camember. C'est ceci qui doit être rudement bon… parce qu'ils n'en donnent guère !



Cancrelat y va carrément : il essaie de couper son cure-dents en tranches minces, et trouve que c'est un peu dur. Ca-

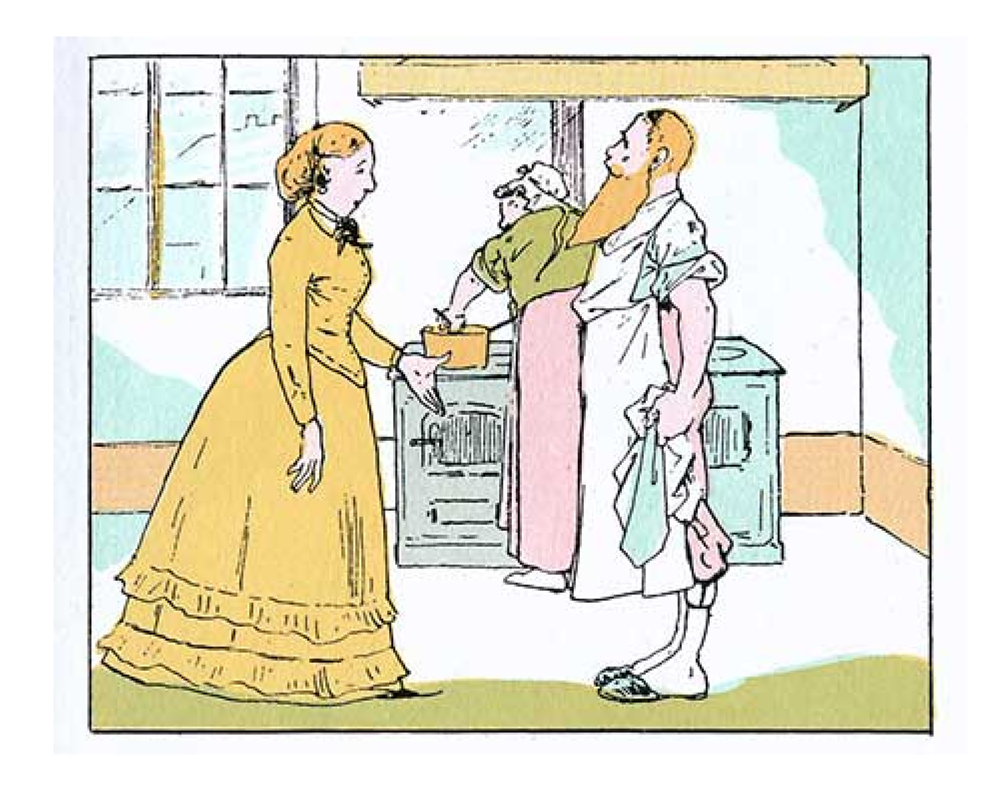
member, qui est doué de l’esprit scientifique, cherche s’il n’y aurait pas dans les environs quelqu’un occupé à déguster la chose.



Puis, renseigné, il se penche vers Cancrelat, et sur un ton sévère quoique confidentiel : Cancrelat, lui dit-il, tu vas nous faire prendre pour des moules, s’pèce de tourte... Tu n’sais donc pas qu’ces machines-là ça n’se mange pas ?... Ça s’suce !



Camember fait des économies



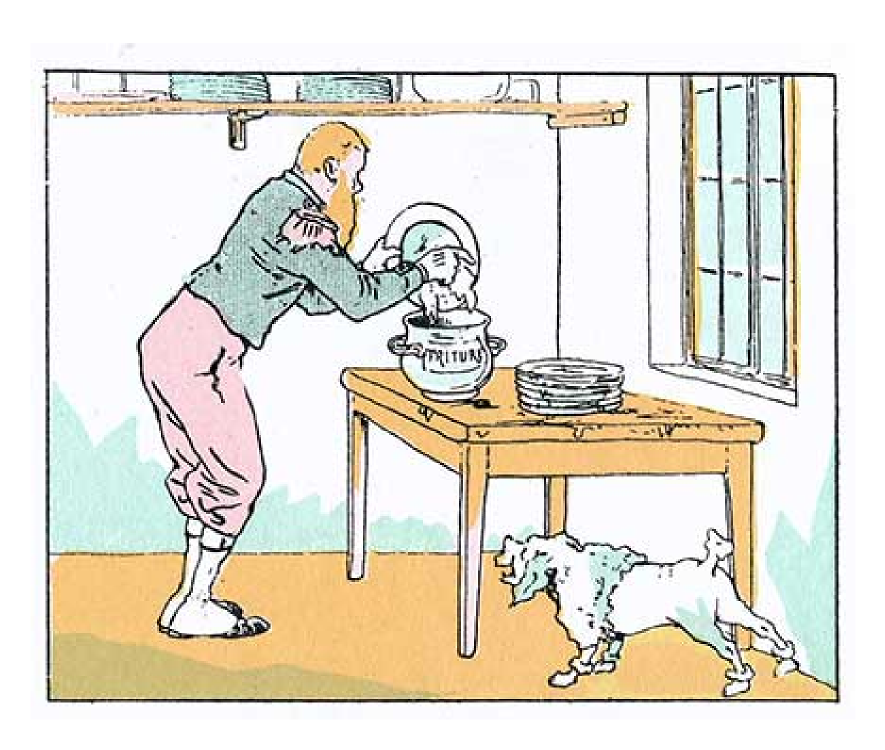
LA COLONELLE. — Savez-vous servir à table, sapeur ?

CAMEMBER. — Pour sûr, ma colonelle ! Chez nous, c'est toujours moi que j'servais le foin à l'étable.

Grâce à ses antécédents, Camember est élevé à la dignité de serveur en remplacement de l'ordonnance momentanément en permission. « Surtout, lui a dit la colonelle qui est une femme d'ordre, surtout pas de gaspillage ! Ne jetez rien sans vous être



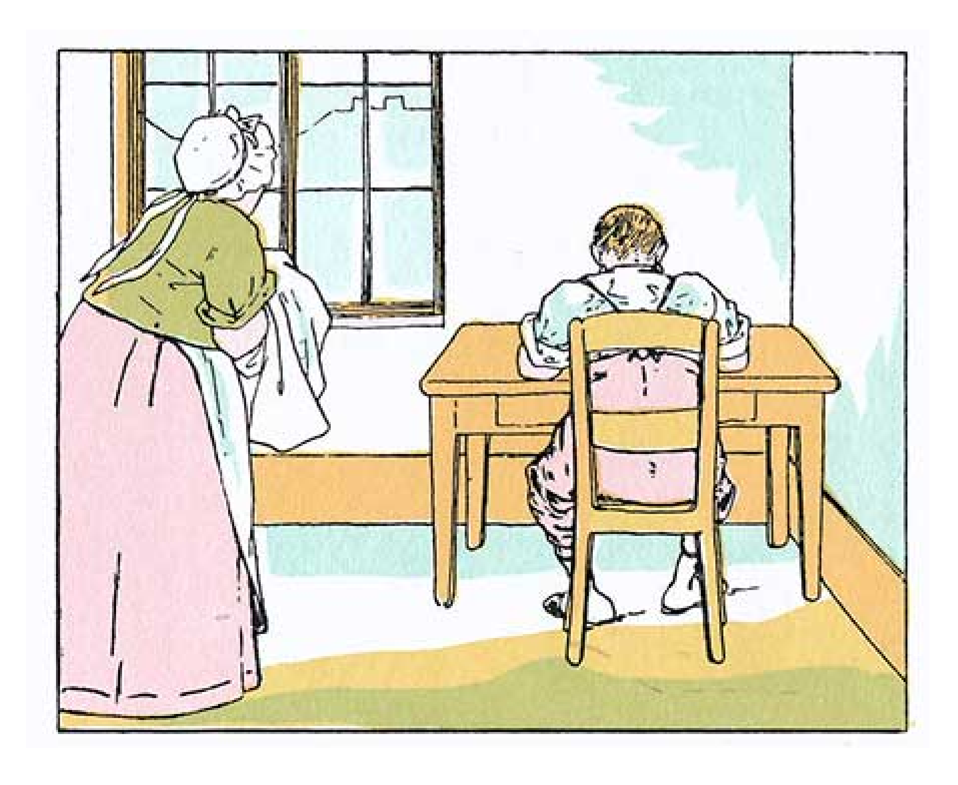
assuré que cela ne peut plus servir. — Compris, ma colonelle », a dit Camember.



C’est ce qui explique les opérations mystérieuses auxquelles se livre le sapeur dans les profondeurs de l’office, opérations qui ont pour effet d’altérer la pureté de la friture de mam’selle Victoire et de provoquer les protestations du chien Sacapus, qui se voit déçu dans ses espérances les plus légitimes.



« Voyez-vous, mam'selle Victoire, quand la maîtresse de maison elle est économe... Vous me croirez si vous voulez... Eh ben ! c'est pas la même chose que quand elle est dépensière ! »

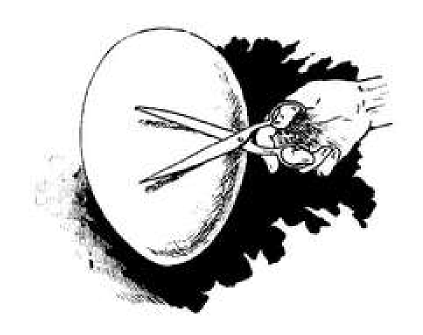


Puis Camember s'isole pour se livrer à une occupation qui semble fort importante. Mam'selle Victoire, qui voudrait bien

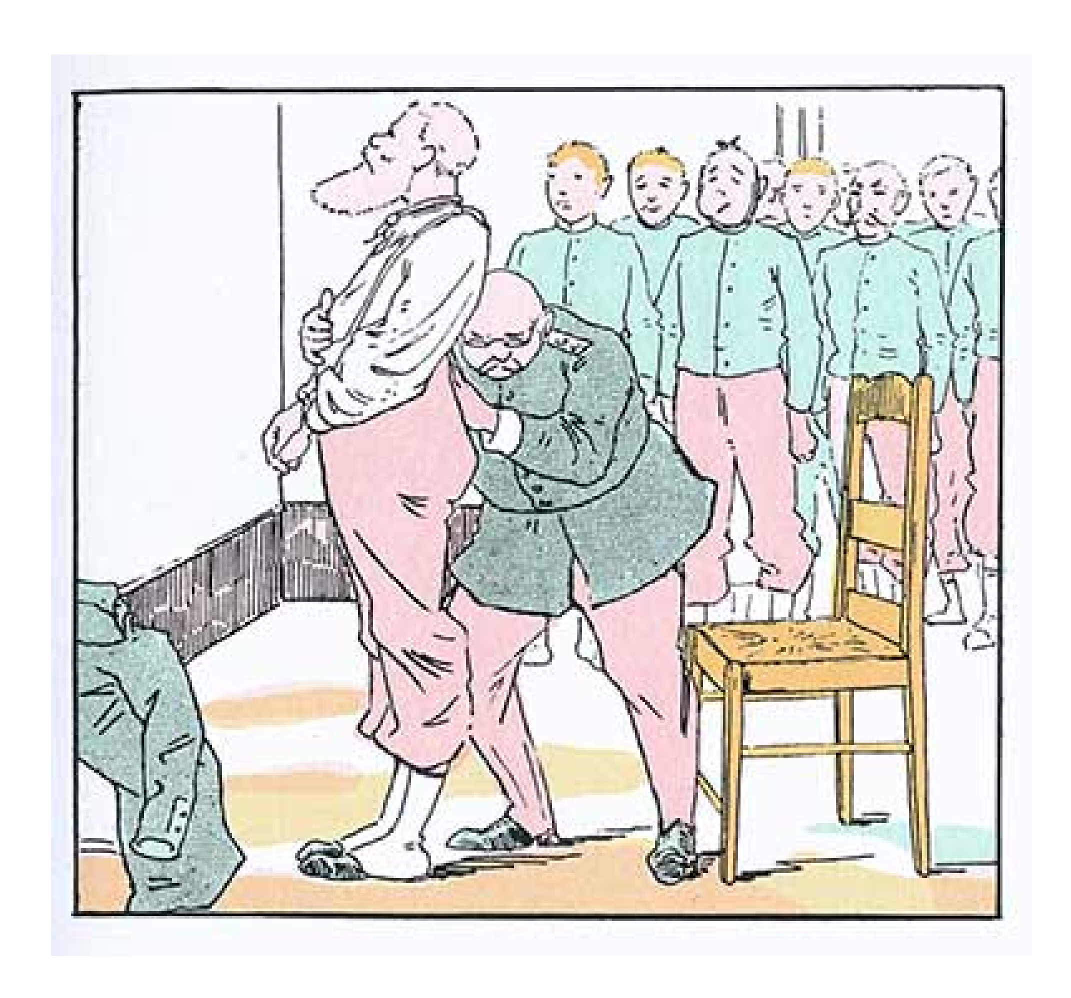
savoir ce qu'il fait, sans manquer aux règles de la discrétion, l'entend murmurer : « Oui !... faut d'l'économie !... Comme elle dit la colonelle... »



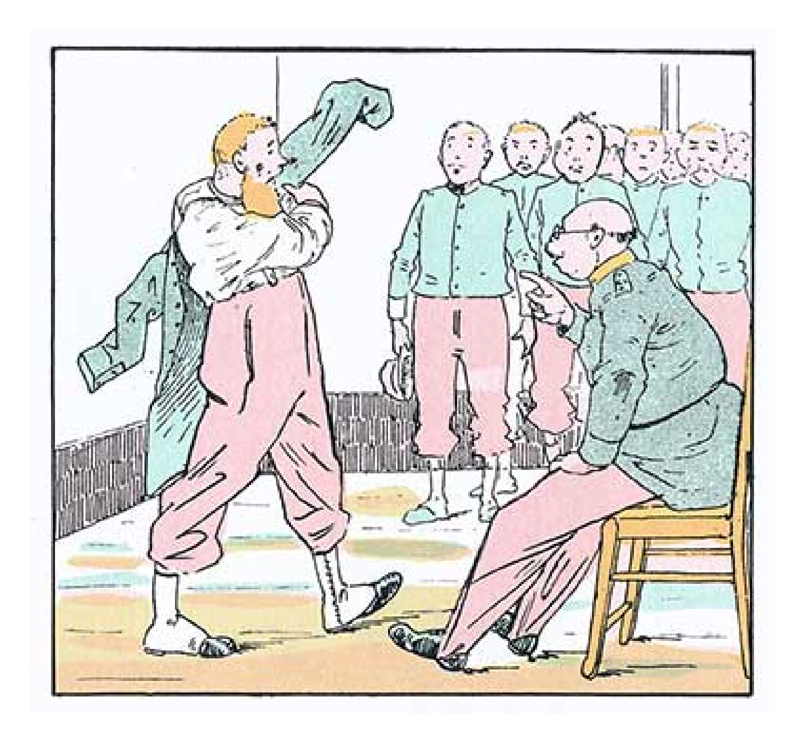
— Que faites-vous donc là, sapeur ? interroge anxieusement la colonelle. — Ma colonelle m'a dit de ne rien jeter de c'qui pourrait encore servir, répond le bon sapeur... Eh ! ben, je retaille les cure-dents. »



C’est la foi qui sauve !



Camember va à la visite. « Qu’est-ce que tu as, Camember ?
— Sauf votre respect, M. le Major, que ce serait comme si j’aurais des *guernouilles* dans le ventre : »



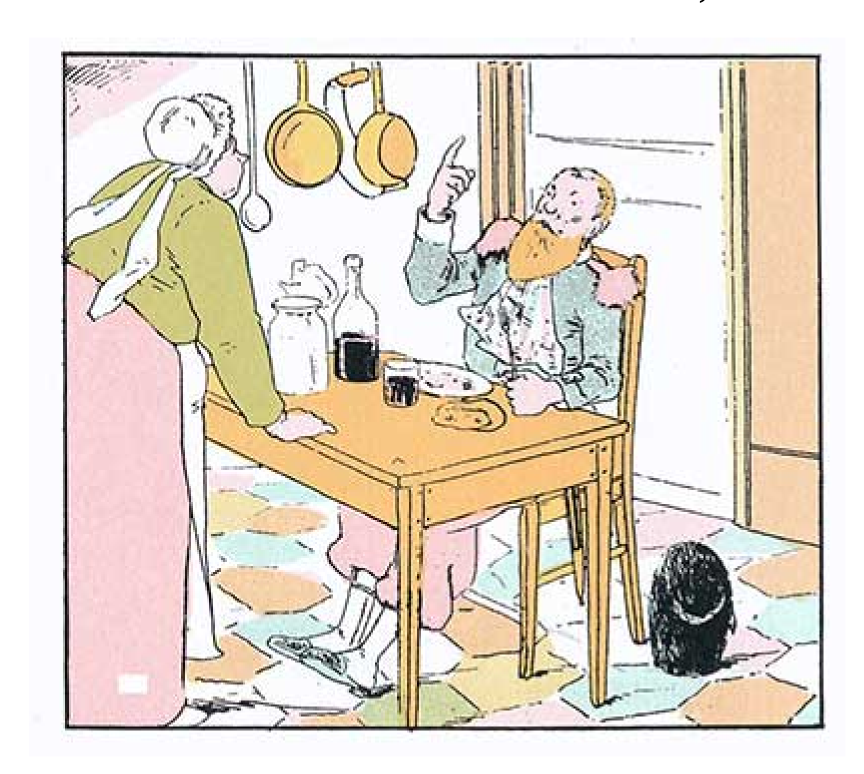
« Je sais ce que c’est, dit le Major ! C’est un peu d’hydrogastrie... Tu vas aller trouver l’infirmier, tu demanderas douze sangsues et tu te les appliqueras sur l’estomac. »



— J’y ai demandé douze sangsues et v’là ce qu’y m’donne ! Tiens ! qué drôles de p’tites bêtes et faut que je me mette ça sur l’estomac ! Eh ben ! là ! vrai ! il ne s’épate pas, l’major. »

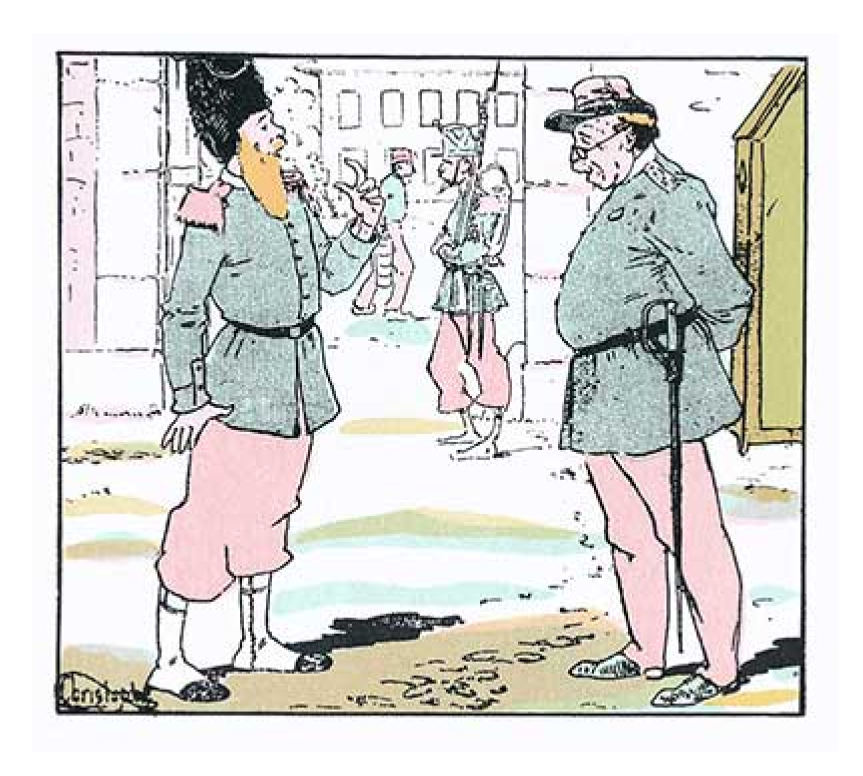


Camember va trouver la bonne du colonel : « — Sans vous commander, mam'selle Victoire, vous ne pourreriez pas me prêter une casterole ? — Très folontiers, mossieur Gamempre.



« Et fous allez mancher c't'horreur là, mossieu Gamempre ? — Dame ! mam'selle Victoire, sur l'estomac, qu'il a

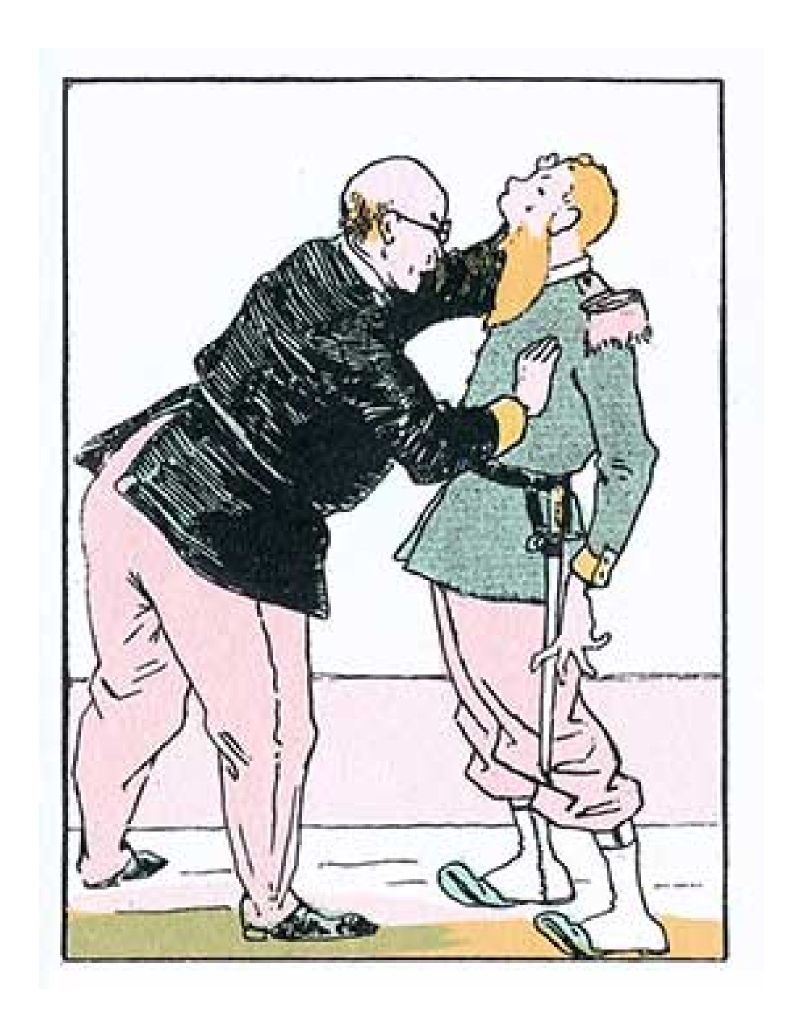
dit le major, sur l'estomac... paraîtrait que j'ai là dedans de « l'Idolâtrie ! »



« Eh bien ! Camember, tu me parais guéri ! – Oui, M. le major ; vos p'tites bêtes elles ont mangé mes *guernouilles.* Aussi, dors en avant, qu'on ose encore dire devant moi, comme ça s'dit tous les jours, qu'vous êtes une vieille baderne ! »



Un remède renversant



« Qu'as-tu encore, sapeur ?

— J'peux plus avaler !

— Voyons ça ! Tiens ! Tu as une amygdalite ! Il faut attirer le sang aux pieds.



— Tu vas me prendre un bon bain de pieds à la moutarde jusqu'à ce que tes pieds soient devenus rouges comme des homards. Tu m'as bien compris ? »



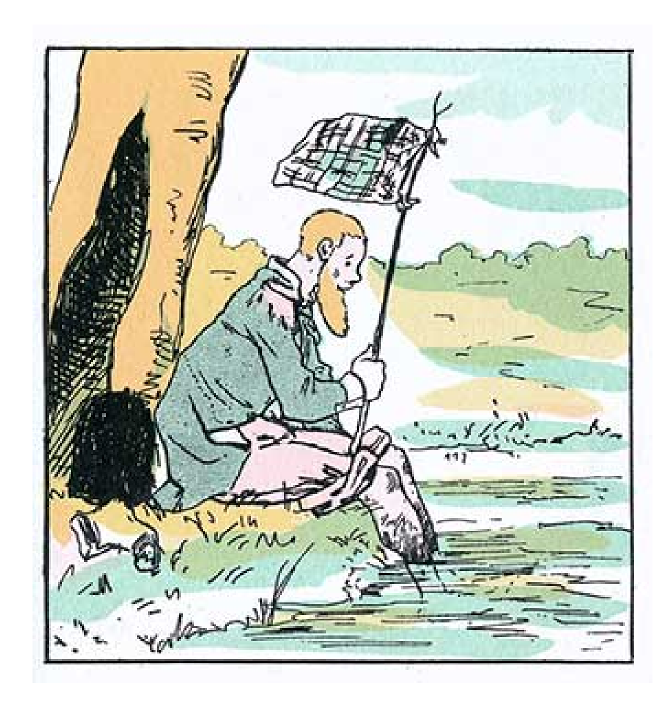
— Un bain de pieds ! que voilà un remède dont j'ignore. Faut que j'me renseigne au sujet de la chose près des gens qu'ils en sont susceptibles. »



Mam'selle Victoire, aureriez-vous queuq'fois pris un bain de pieds ? — Foui ! mossieu Gamempre, teux ou troa foas ; on drempe ses pieds tans l'eau. »



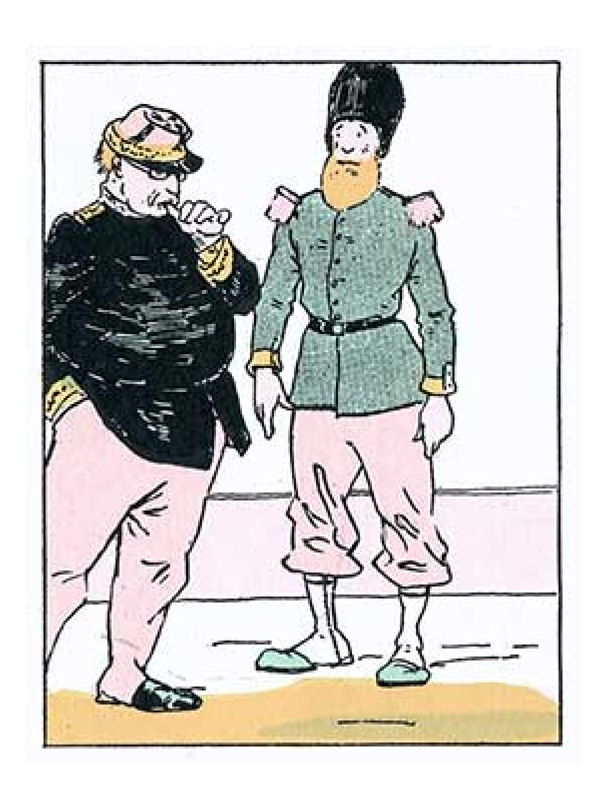
Muni de ce renseignement et d'un pot de moutarde, Camember se dirige vers la rivière. — « Faut bien tout ça pour une *animalité* comme y dit le docteur ! »



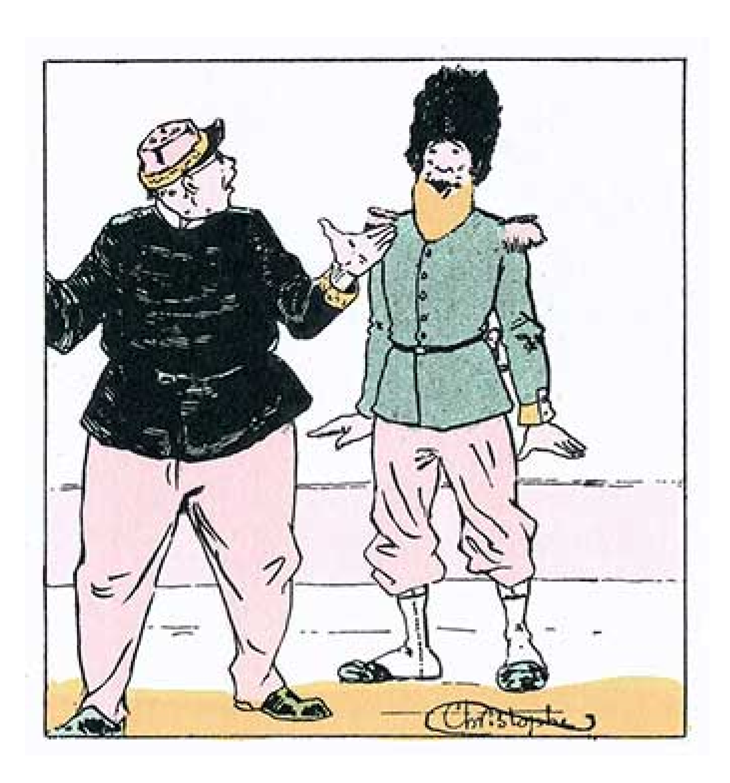
Camember, qui s’est mis à son aise, ne tarde pas à éprouver une sensation inconnue de bien-être et de satisfaction intime. « C’est sûrement la moutarde qu’elle opère ! » pense-t-il.



Au bout de deux heures. Camember constate un résultat bien singulier : au lieu d’être rouges, ses pieds sont devenus blancs comme neige.



« Et alors tes pieds sont devenus blancs au lieu de devenir rouges ?... Singulier !... étrange !... Donc moutarde... produit sur sapeur... effet contraire !... »



« Eh bien, mon brave, puisque ta nature est ainsi faite, je ne vois plus qu'un moyen de te sortir d'affaire : trempe-toi la

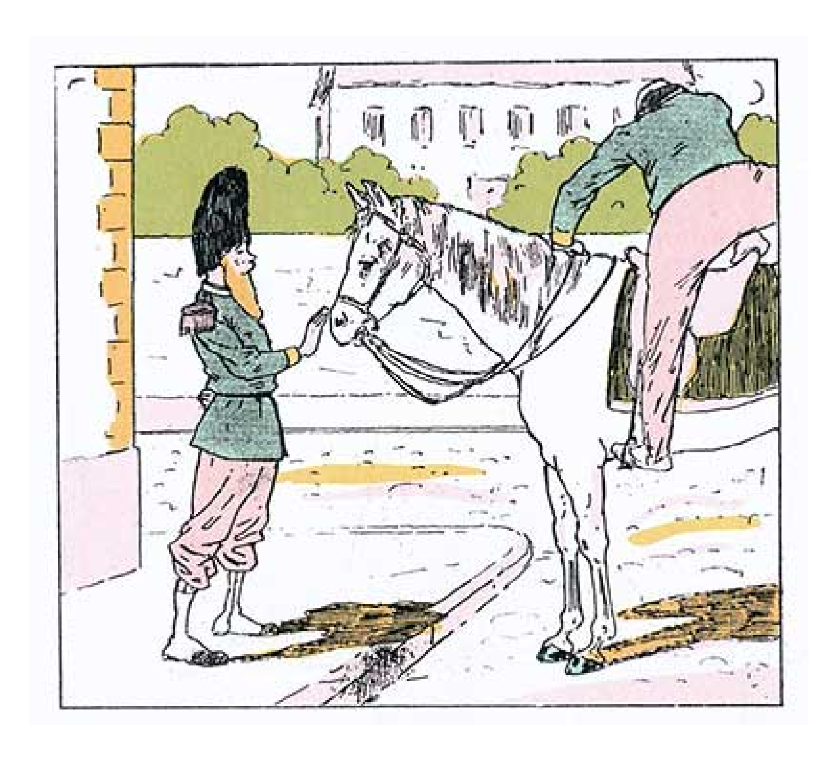
tête dans la moutarde, ça te fera probablement descendre le sang aux pieds ! »



Camember prend la lettre qui tue pour l'esprit qui vivifie



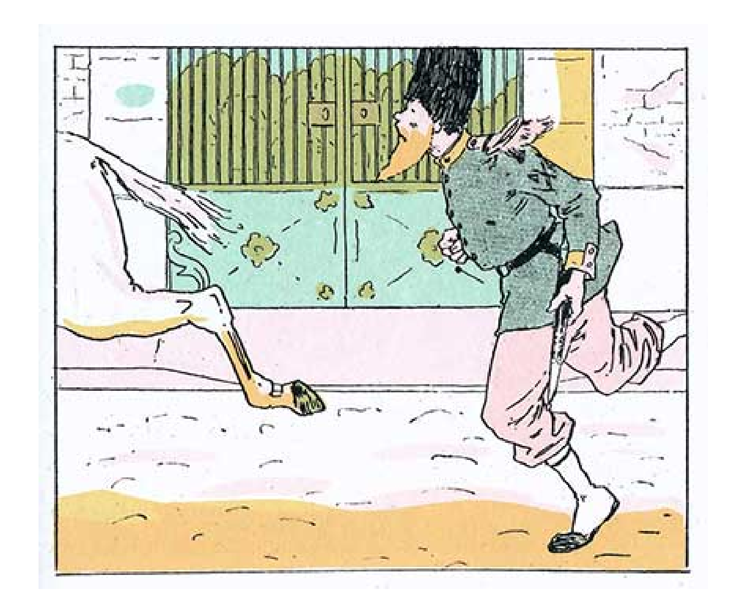
« Comment, tu n'es pas guéri ? — Non m'sieur le major. — Tu n'as donc pas suivi mon ordonnance ? — Ah ! Il fallait sui... ! — Parbleu ? c'est élémentaire ! »



C’est pourquoi, bien que malade, Camember s’est mis à la recherche de Joseph, ordonnance du major. Il le trouve au moment où il se dispose à promener Bourrache, le cheval de son chef.



Plein de déférence, pour les ordres du major, Camember emboîte le pas derrière Bourrache et émet, à part lui, quelques réflexions au sujet de la singularité des remèdes du docteur.

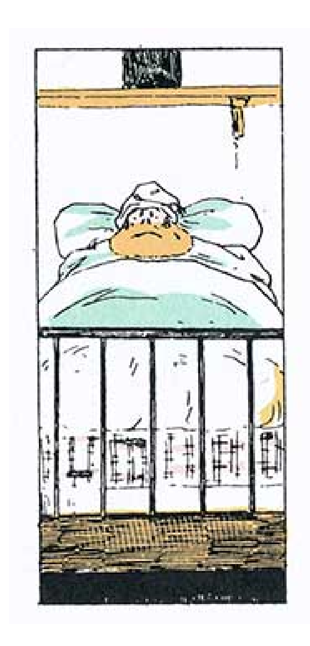


Au début tout marche à souhait, Bourrache et Joseph ne se pressent pas ; Camember non plus.

Mais Joseph, trouvant que c'est très monotone d'aller au pas, fait un petit temps de trot. Camember, toujours plein de déférence pour les ordres du major, prend aussitôt la même allure.



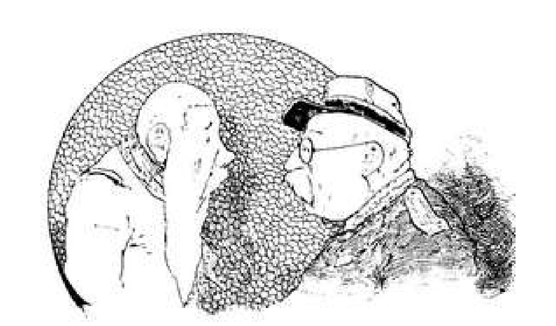
Mais voilà que Joseph se paye un petit temps de galop ; Camember s'empresse de faire de même, ce qui détermine chez lui une transpiration abondante.



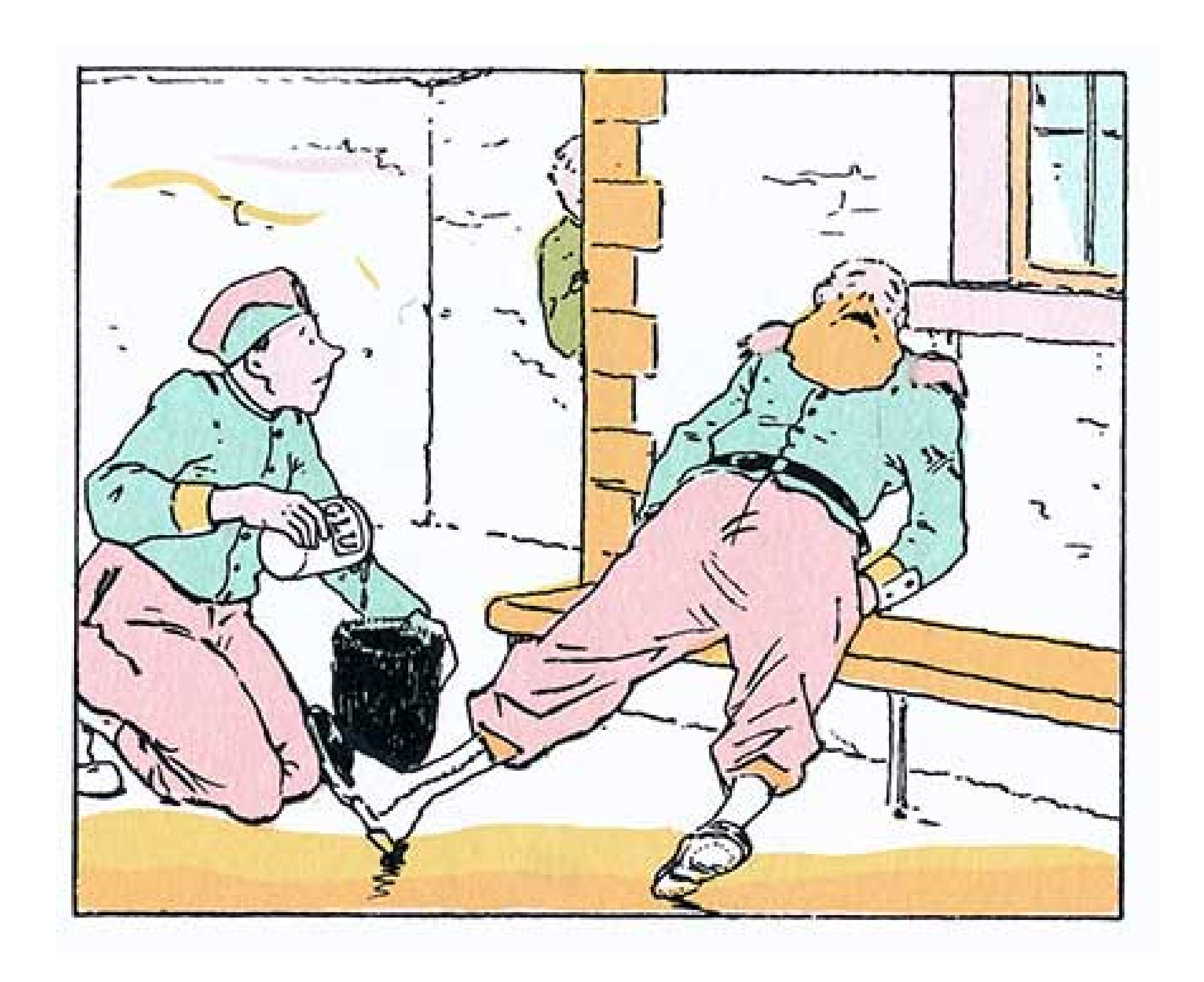
Aussi, de retour à la caserne, Camember, poussif et suant, est-il admis d’urgence à l’infirmerie.



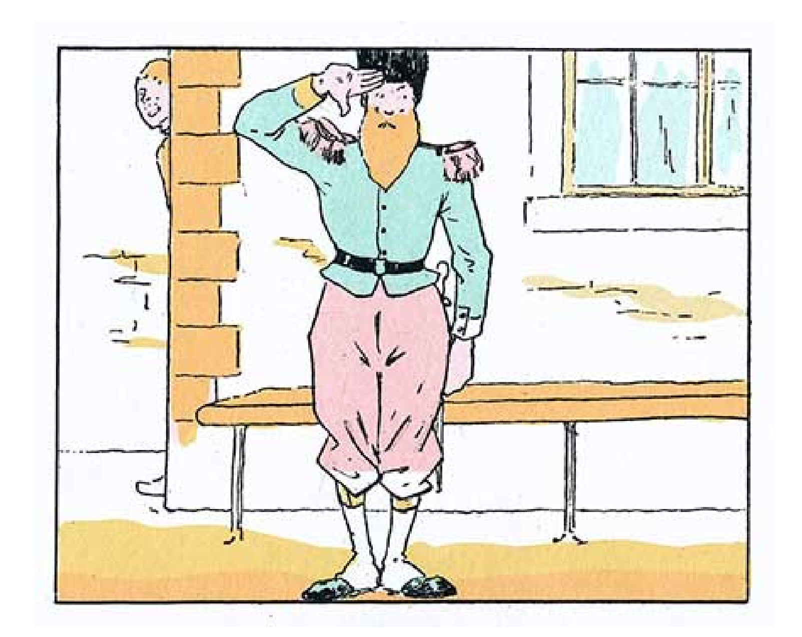
Or la transpiration étant chose excellente pour les maux de gorge, le major trouve le lendemain Camember guéri. « — Oui, M. le major, j’ai suivi pas-t-à-pas votre ordonnance. — Ah ! quand je te le disais ! » répond major fier de lui.



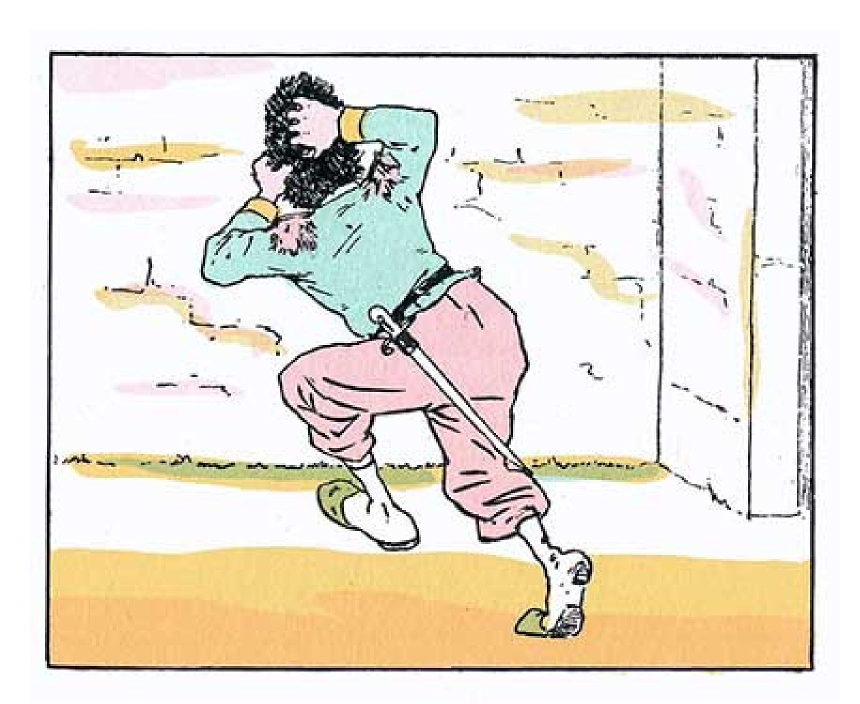
Une imagination de Cancrelat.



Camember s’étant endormi pour cause de sieste, Cancrelat qui, au contact du sapeur, est devenu bien dégourdi, n’hésite pas à lui jouer une farce aussi intelligente que spirituelle en enduisant de glu son bonnet à poil.



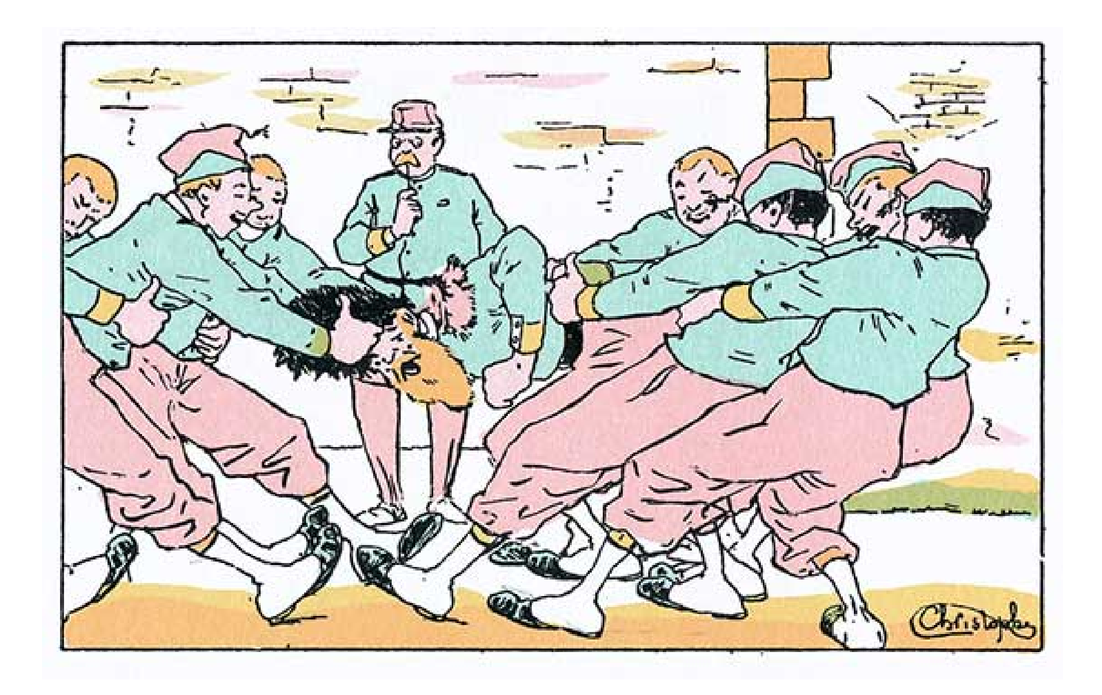
Puis il réveille le sapeur au moment précis où passe l'adjudant-major (on ne voit pas l'adjudant-major ; mais, à en juger par la direction du regard du sapeur, il est à présumer qu'il est quelque part vers la droite).



Après quoi, Camember constate à ses dépens que la glu est, comme son nom semble suffisamment l'indiquer, un corps gluant qui a la propriété de faire adhérer fortement les bonnets à poil à l'occiput des sapeurs.



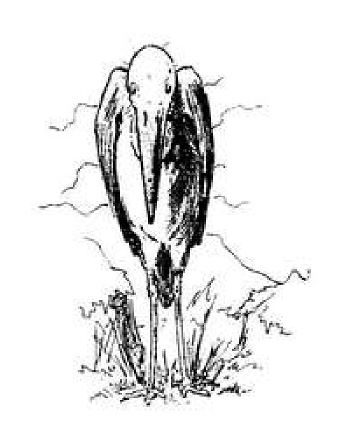
Épuisé par de stériles efforts, Camember, en désespoir de cause, a recours à son médecin ordinaire qui examine avec une scrupuleuse attention le cas singulier non encore décrit par les bons auteurs...



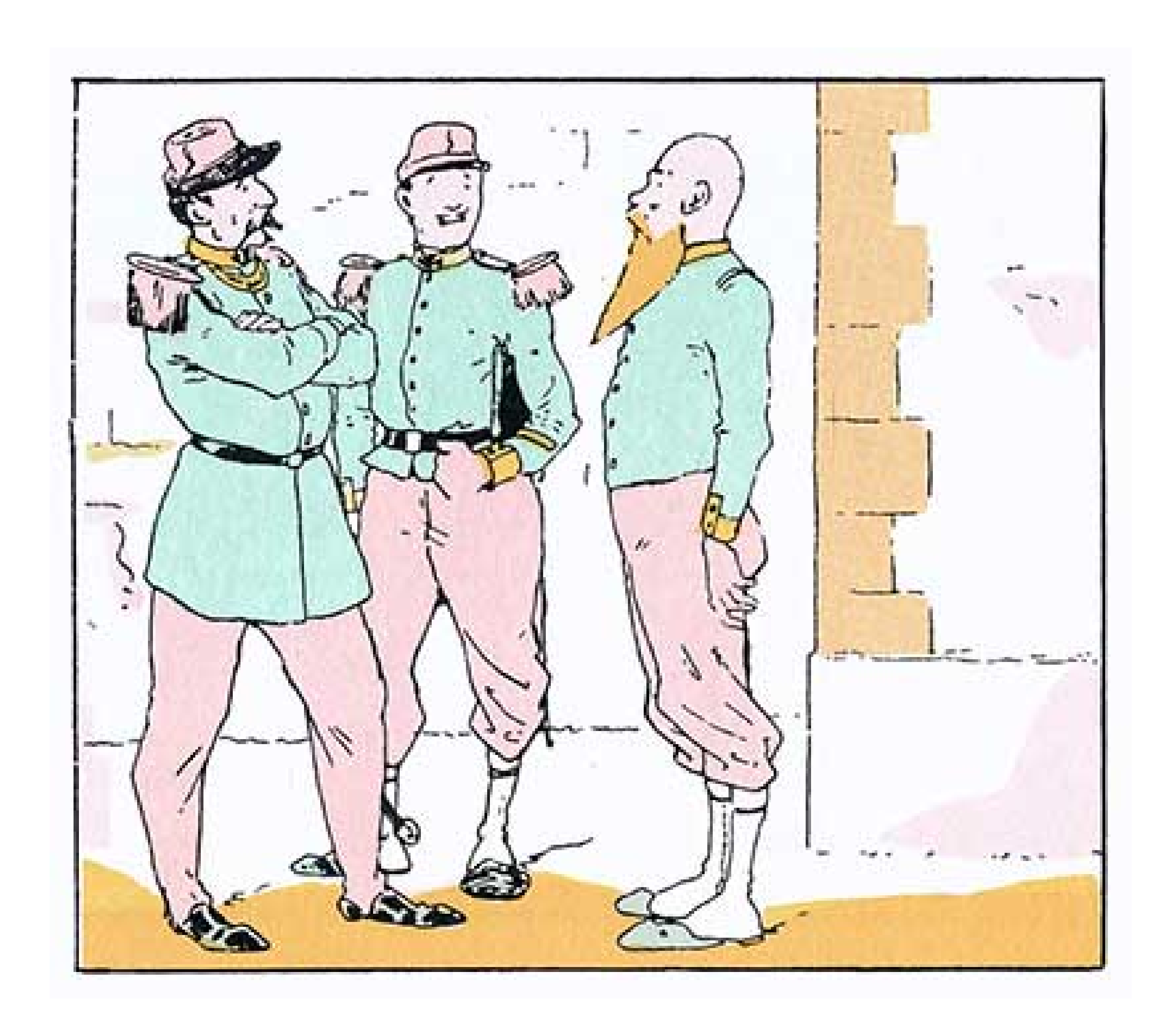
et ordonne aussitôt un traitement énergique. L'opération réussit pleinement pour le bonnet, qui se trouve ainsi avoir plus de poils qu'avant. Mais c'est le contraire...



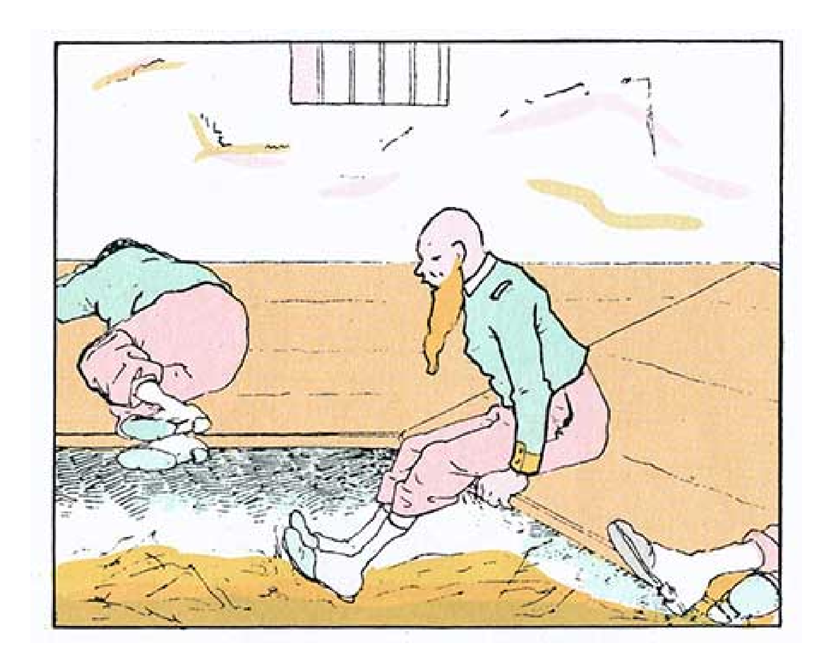
pour le cuir chevelu du sapeur. Et c’est ainsi que Camember perdit ses cheveux.



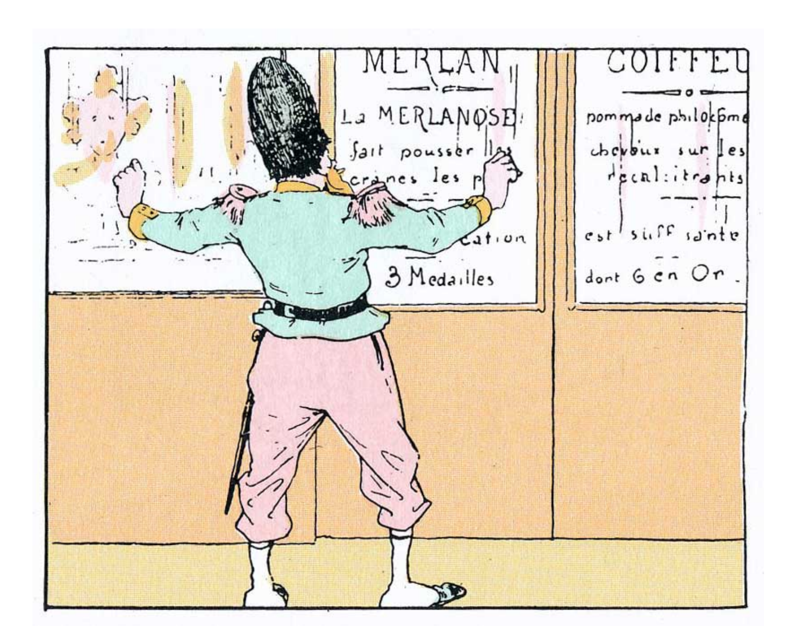
Camember se fait des cheveux



« Pourriez-vous me dire, sapeur, qui vous a tondu de cette singulière façon ? — C'est la glu, mon capitaine. — Laglu ?... connais pas. Eh, bien ! en attendant qu'on ait découvert le perruquier Laglu, qui est évidemment le coiffeur des citrouilles, vous allez, sergent Briquemol, me fourrer cet homme à la salle de police. »



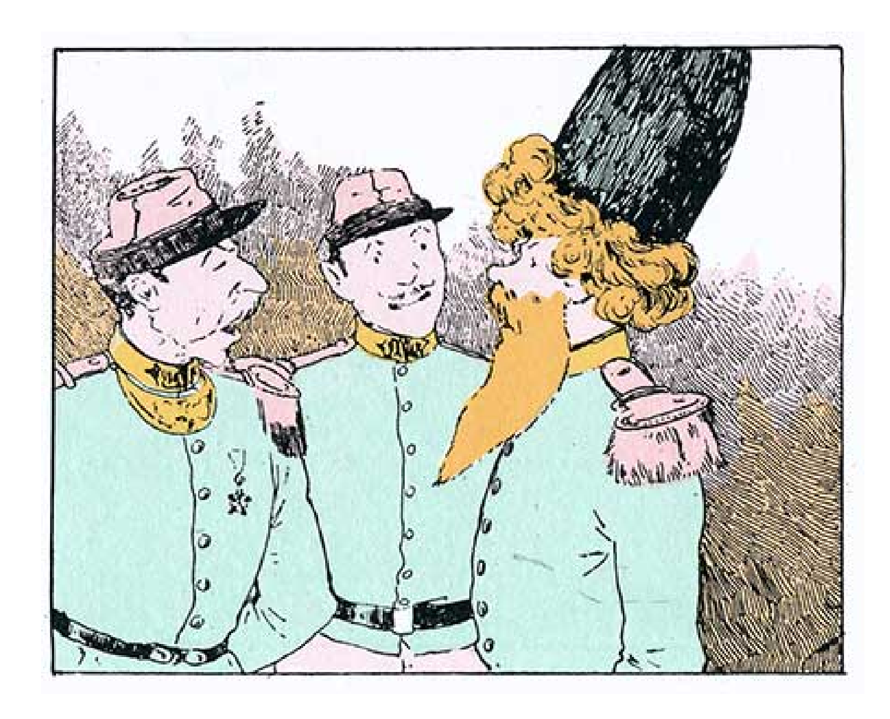
Livré à ses propres pensées, Camember monologue : « Il faudrait voir, dit-il, à trouver un moyen de me faire repousser du cresson sur la fontaine, parce que sans ça l'capitaine, qu'est un homme d'attaque, est capable de me condamner à la boîte jusqu'à *perpète*… »



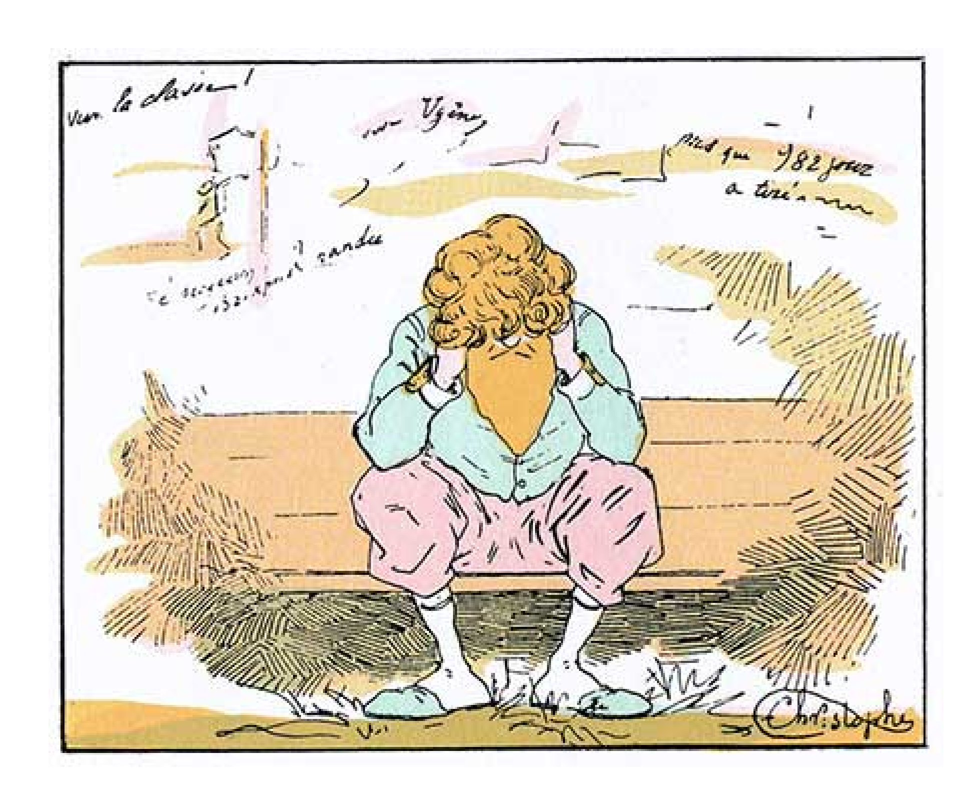
Le major consulté donne à Camember ce judicieux conseil : « Essaie une pommade capillaire ; comme tu n'as plus de mousse sur le caillou, si ça ne le fait pas pousser les cheveux, ça ne les fera toujours pas tomber. » Et voilà pourquoi Camember tombe en arrêt devant la boutique du *sieur Merlan*…



Lequel s'étant, par malheur, trompé de flacon, frictionne consciencieusement le crâne dénudé du sapeur avec une pommade dite épilatoire...



... dont l'effet prodigieux et presque instantané est de convaincre le capitaine Brizard que le sapeur a l'intention bien arrêtée de se moquer de lui.



C’est pourquoi Camember, qui a déjà passé huit jours à la boîte pour n’avoir pas de cheveux, y retourne quinze autres jours parce qu’il en a trop ! Il y a des gens qui ne sont jamais contents !



Christophe

LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER

(2ème partie)

1896



édité par la
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

« *Le rire est un besoin physique qui dilate le parenchyme splénique et se traduit extérieurement par une contraction des muscles zygomatiques.* »

D[r] GUY MAUVE.

« *Tout ce dont j'ai besoin en fait de facéties, je le trouve dans le* Camember. »

MON ONCLE.



LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER (SUITE)

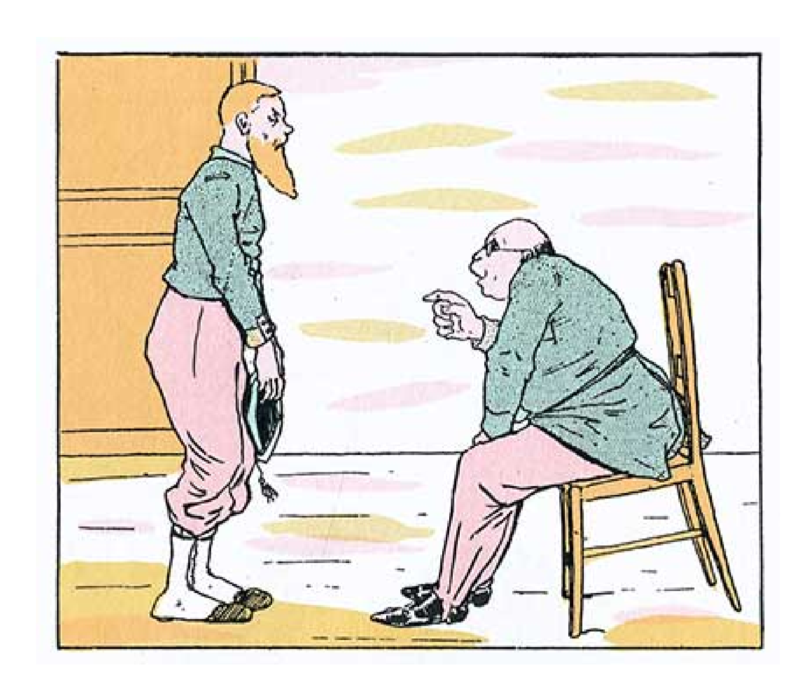


Une nouvelle cure du major.

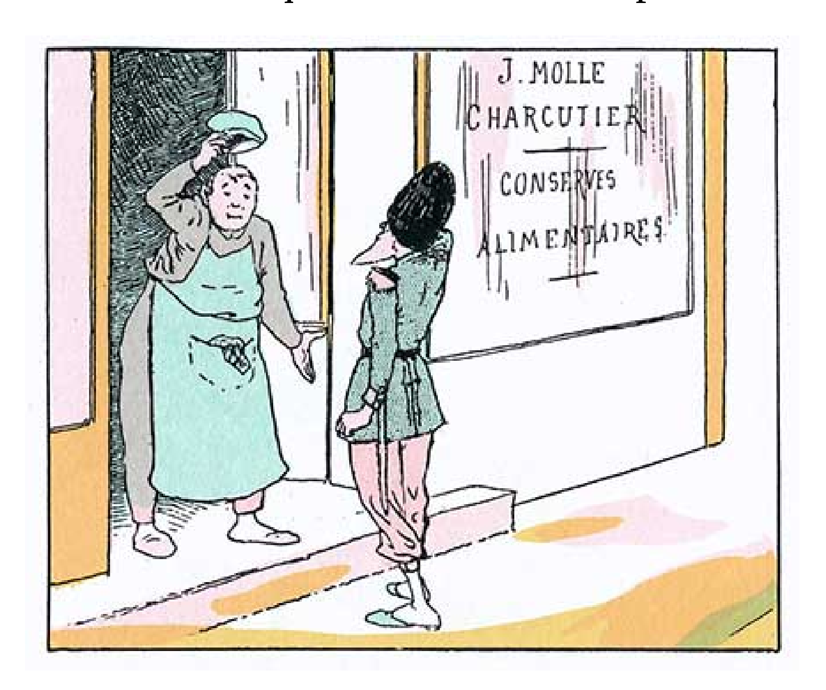


Décidément le sapeur est dans une mauvaise veine.

« C'est encore toi, Camember, dit le major. Mais, mon garçon, tu es menacé d'une ophtalmie ; sais-tu que c'est sérieux ? Quand ce n'est pas pris à temps ça devient purulent et on est atteint de cécité. Donc... tu vas te procurer des conserves fumées que tu porteras tout le temps ; c'est élémentaire ! — Oui ! m'sieu l'major ! » Et Camember, pour bien retenir ces prescriptions, répète :



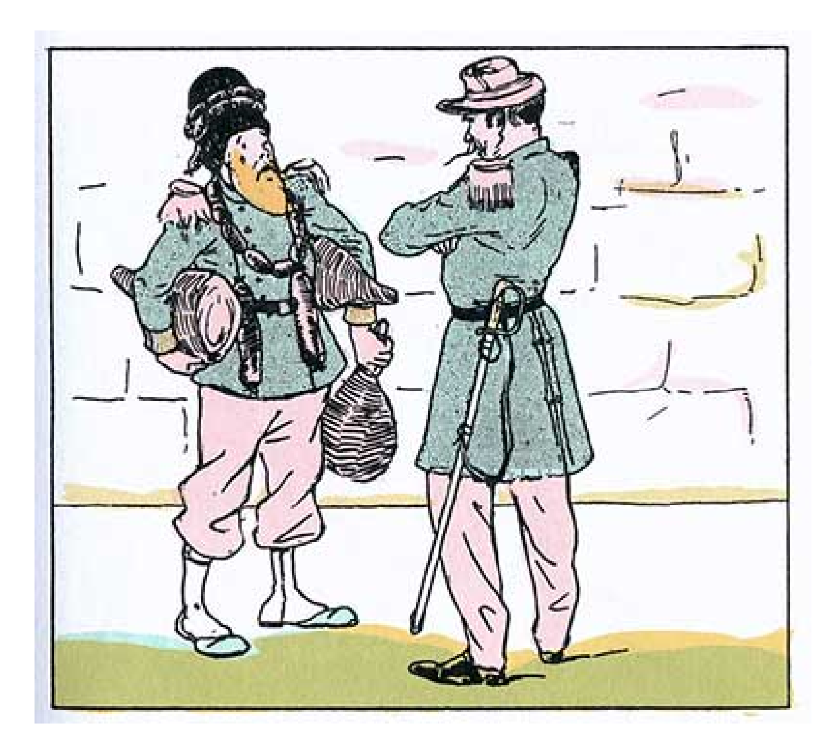
« — C’est alimentaire, les conserves fumées ; de toute né... cessité. Sans quoi on devient un pur uhlan ! »



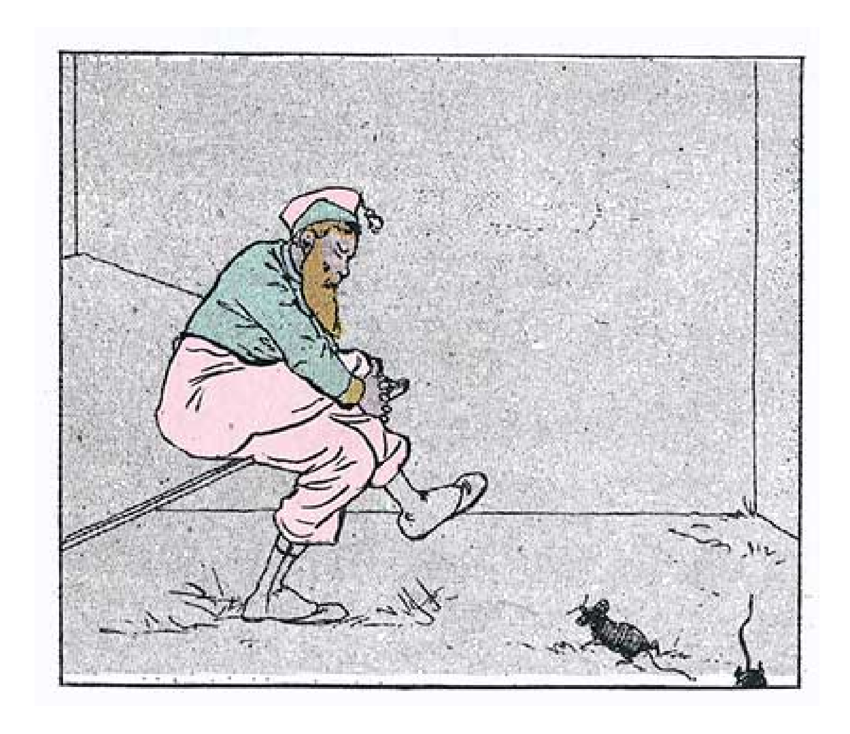
À sa première sortie, Camember s’informe :

M’sieu l’charcutier ! Est-ce que dans le parmi d’vos conserves, vous n’en aureriez pas de fumées ?

— Si fait, m’sieu le sapeur, et même de parfumées », répond spirituellement le facétieux J. Molle.

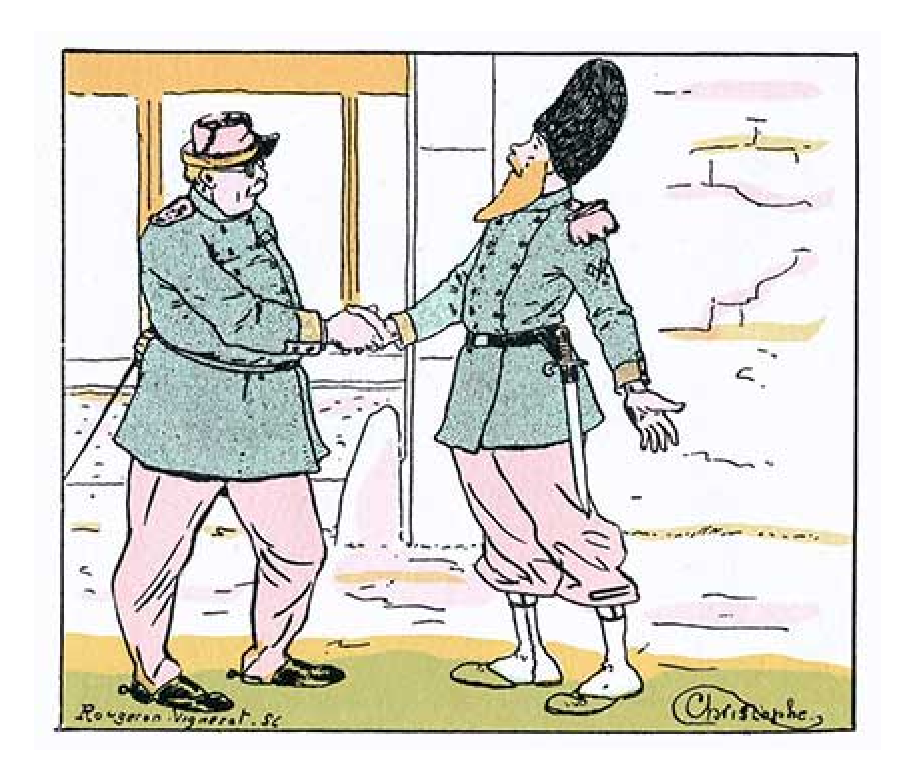


« Ah ça ! sapeur, pourriez-vous me dire ce que signifie cette mascarade ? — Mon capitaine, c'est rapport à mes yeux, qu'il y a dedans de l'eau d'salmis, qu'il a dit l'major, et qu'il faut que je porte des conserves fumées alimentaires. »



Pour cette belle réponse, Camember a été mis pendant huit jours à l'ombre, ce qui, comme on sait, est le meilleur des re-

mèdes pour les maux d'yeux. Camember, en voie de guérison, admire la science du major.



« Nonobstant, m'sien l'major, que la discipline mélétaire elle n'est pas subséquente de la chose, j'voudrais vous serrer la pince. C'est pas pour dire, mais vos remèdes, ils n'sont pas piqués des z'hannetons. — Eh ! eh ! » fait modestement le major.

Camember n’y comprend rien.

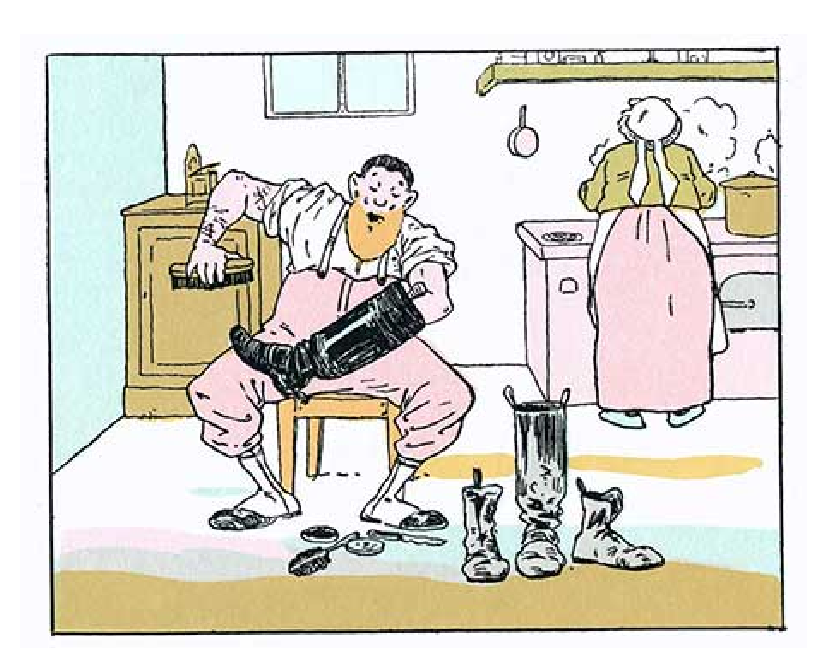


« Foulez-fous me rendre un pétit service, mossieu Gamempre ? — Que je suis trop-z-heureux, mam’selle Victoire, d’être choisi par vous, pour à seule fin d’avoir celui de vous rendre tous les services dont auxquels je suis susceptible. »

« Faudrait cirer les jaussures du golonel mossieu Gamempre !

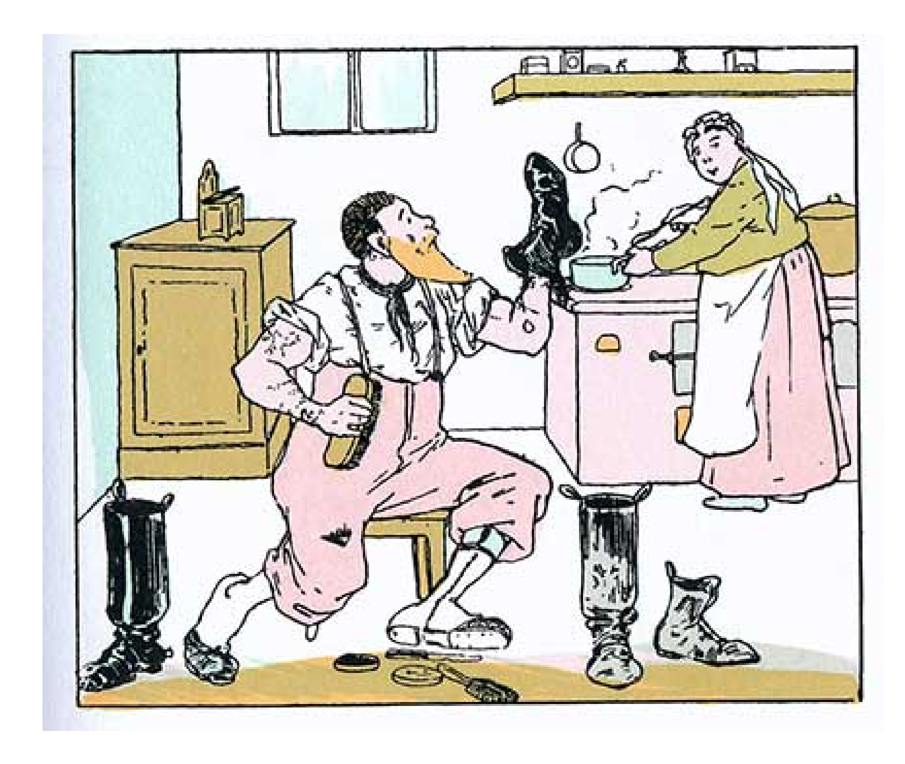


En deux temps trois mouvements, ça va-t-être fait, mam'selle Victoire ! Seulement que j'aurais désiré que le service il serait plus conséquent. »



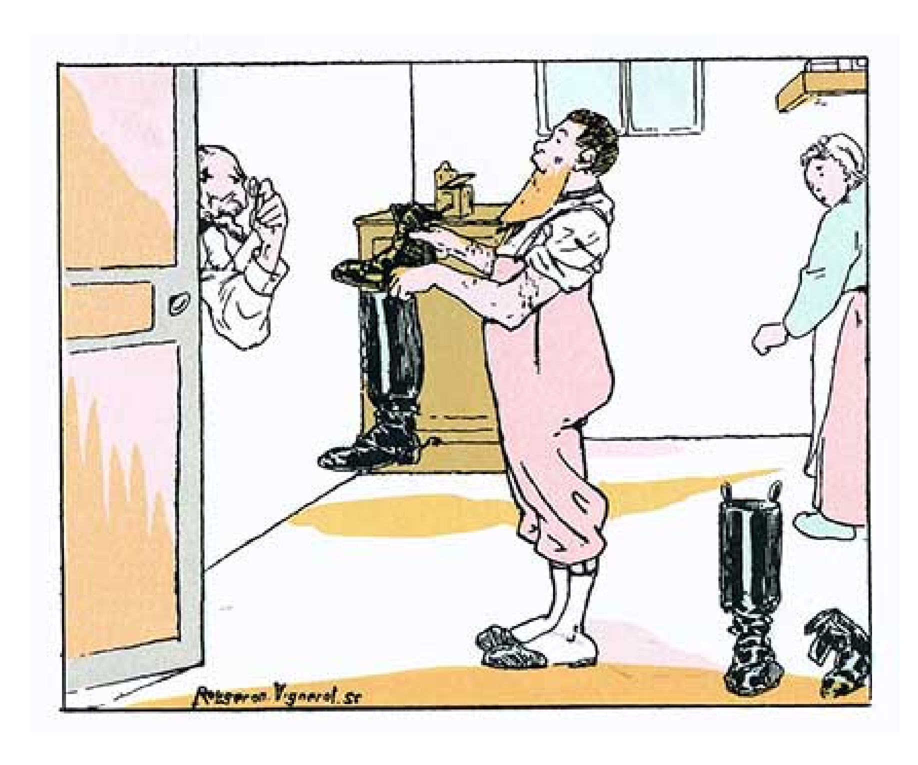
Camember chantant :

« Petits v'oiseaux qui êtes dans le feuill â â â ge
Ousque murmure l'onde du clair ruisseau,
Chantez, chantez dedans le vert bocà â â ge
Le doux pruntemps, époque du rrrrrrenouveau ! »



« Eh, pien ! ça va-t-y, mossieu Gamempre ?

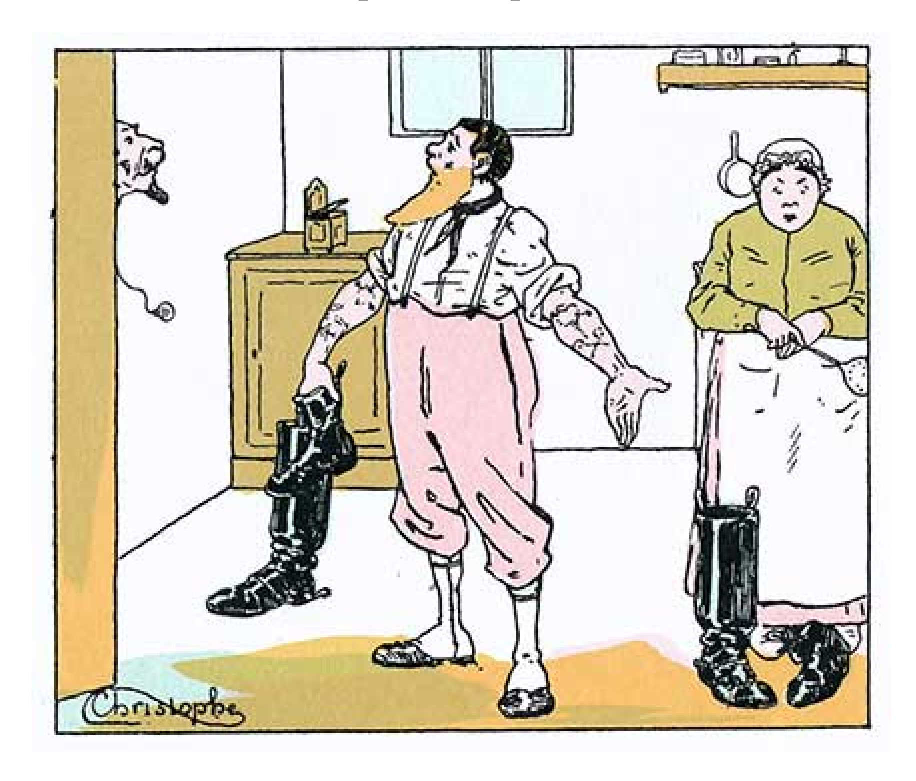
— C’est-à-dire, mam’selle Victoire, que ça serait comme qui dirait le miroir de la beauté… si vous vous regarderiez dedans ! »



LE COLONEL. — Victoire, mes chaussures !

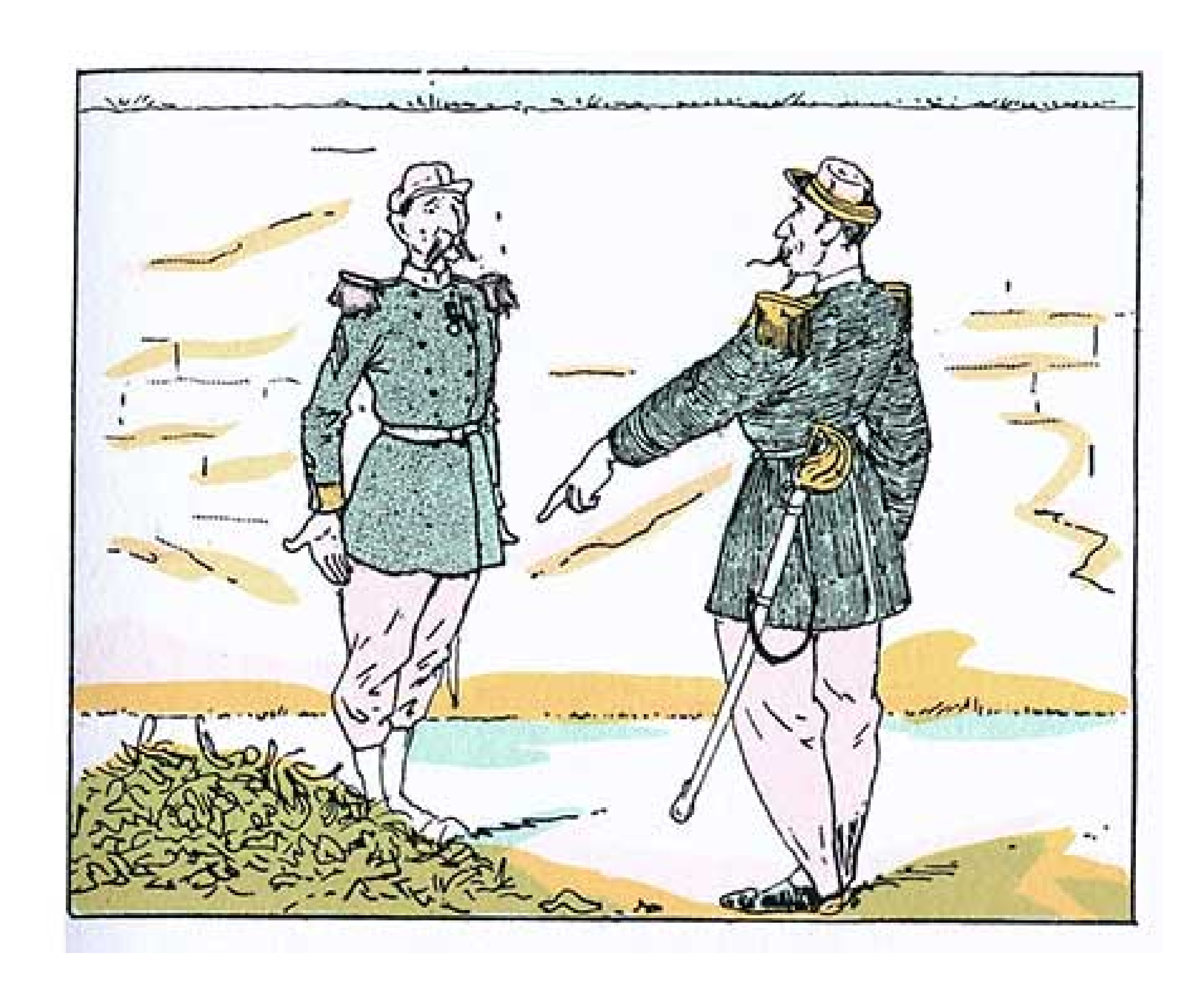
CAMEMBER. — Voilà, mon colonel !

LE COLONEL. — Mais, incorrigible tête de bois, tu ne vois pas que tu me donnes une paire dépareillée ! »



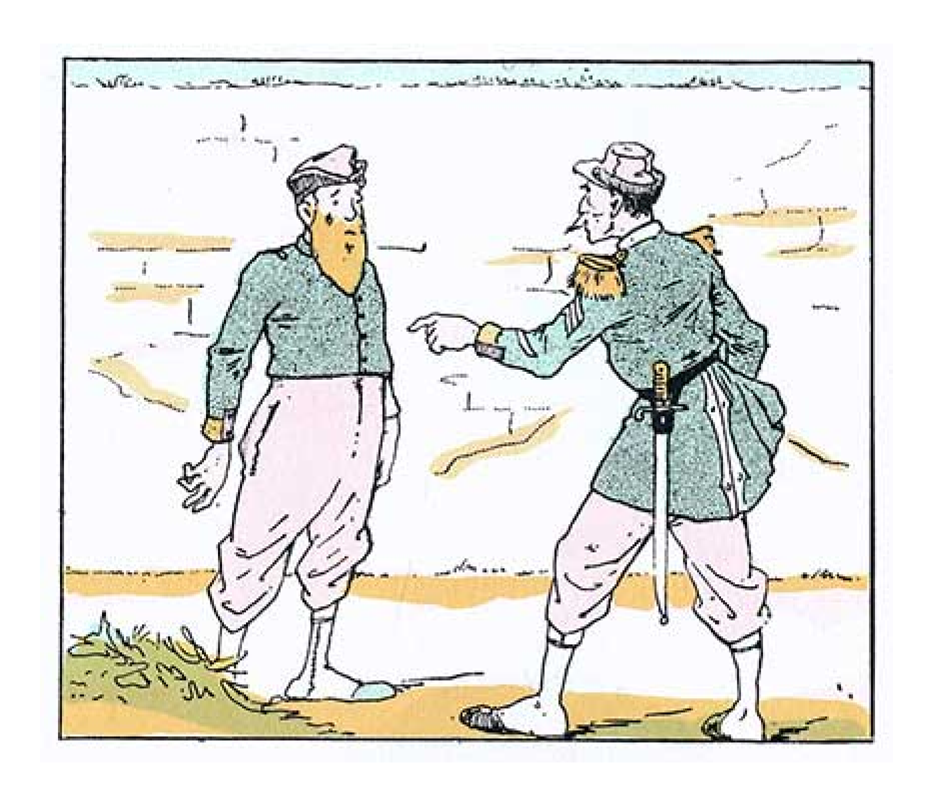
« Faites excuses mon colonel si je m'ostine ; mais je vous ferais-z-observer avec tout mon respect que l'autre paire elle n'est pas plus pareillée que celle-ci ! »

On ne pense pas à tout

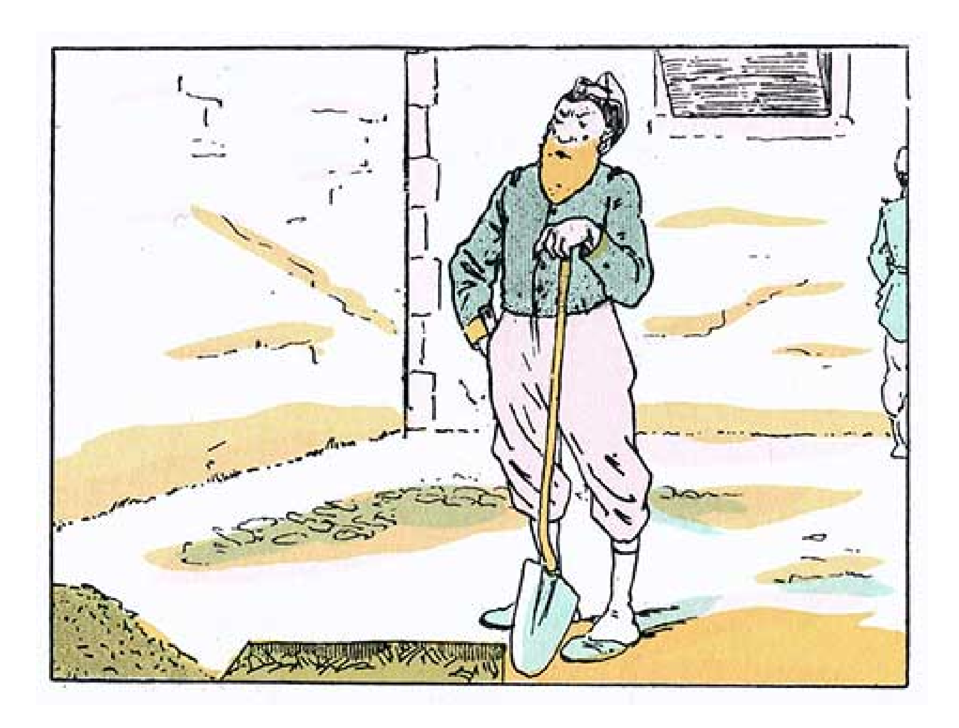


L'adjudant-major interpelle le sergent Bitur : « Signifie, sergent, ce tas d'ordures dans la cour de la caserne ? Si dans une heure ça n'est pas enlevé, je vous ferai savoir comment je m'appelle ! »

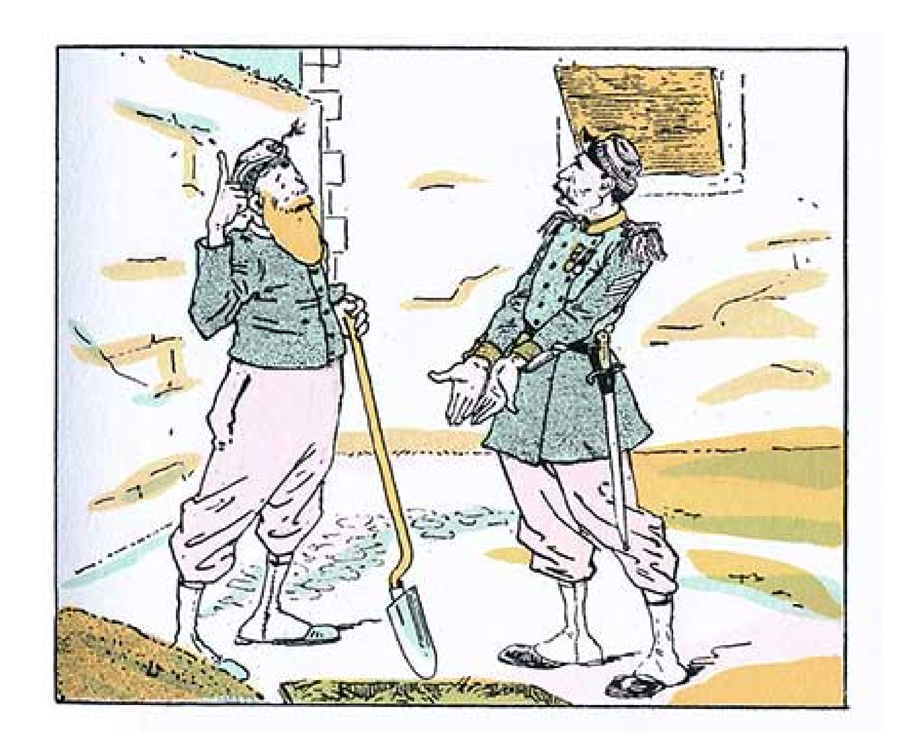
Bitur fait venir Camember : « Sapeur, lui dit-il, je vous imprime l'ordre de creuser un trou pour à seule fin d'y mettre ces



ordures et autres, si non je vous ferai-z-un peu voir comment j's'appelle ! »



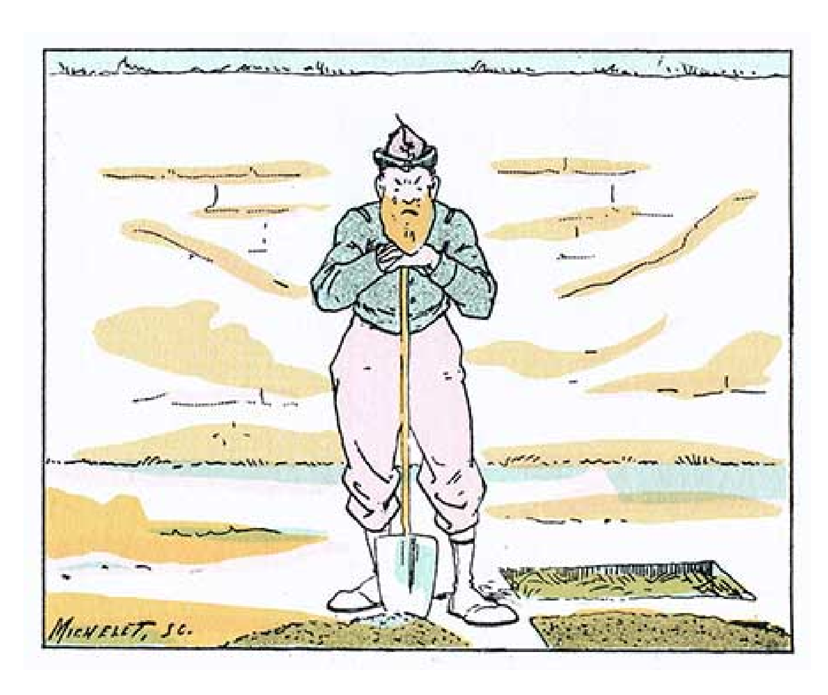
Camember qui ne tient pas à savoir comment s'appelle le sergent Bitur, a creusé un trou et y a délicatement déposé les ordures. Puis il demeure perplexe : « Oui, se dit-il, mais, maintenant, la terre du trou... ousque j'vas la fourrer ? »



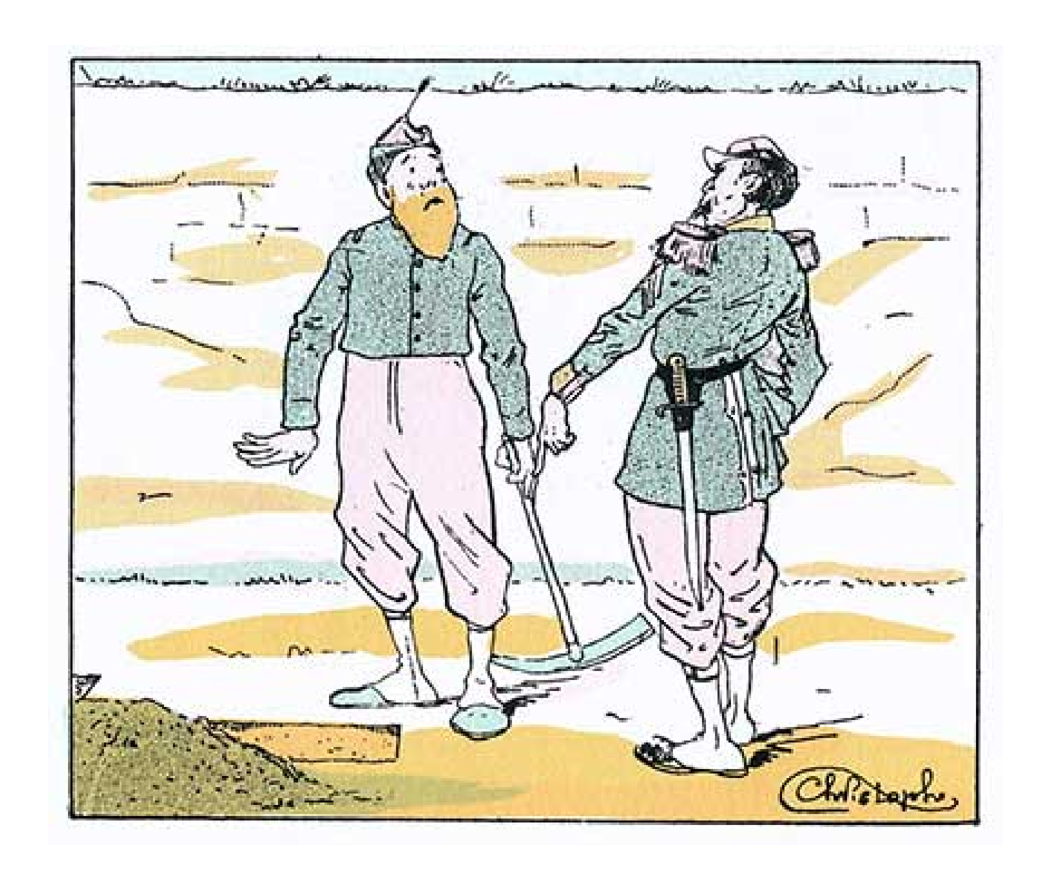
« Sergent ! interroge Camember, et la terre du trou ?

— Que vous êtes donc plus hermétiquement bouché qu’une bouteille de limonade, sapeur ! Creusez un autre trou !...

— C’est vrai » approuve Camember.

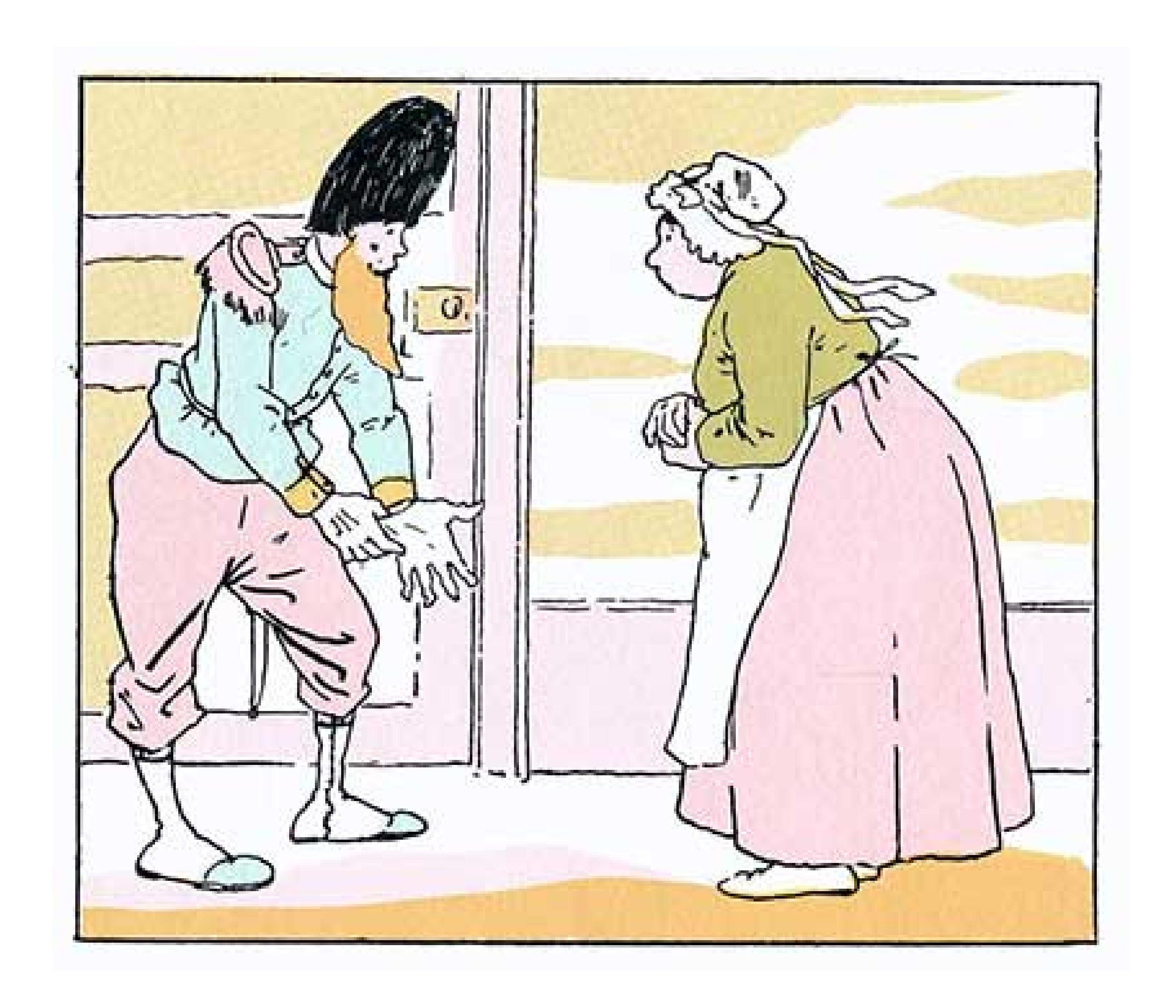


Camember creuse donc un deuxième trou et y dépose la terre du premier, puis il redevient perplexe : « Oui, mais la terre de ce deuxième trou, se redit-il... qu’est-ce que j’en vas faire ? »



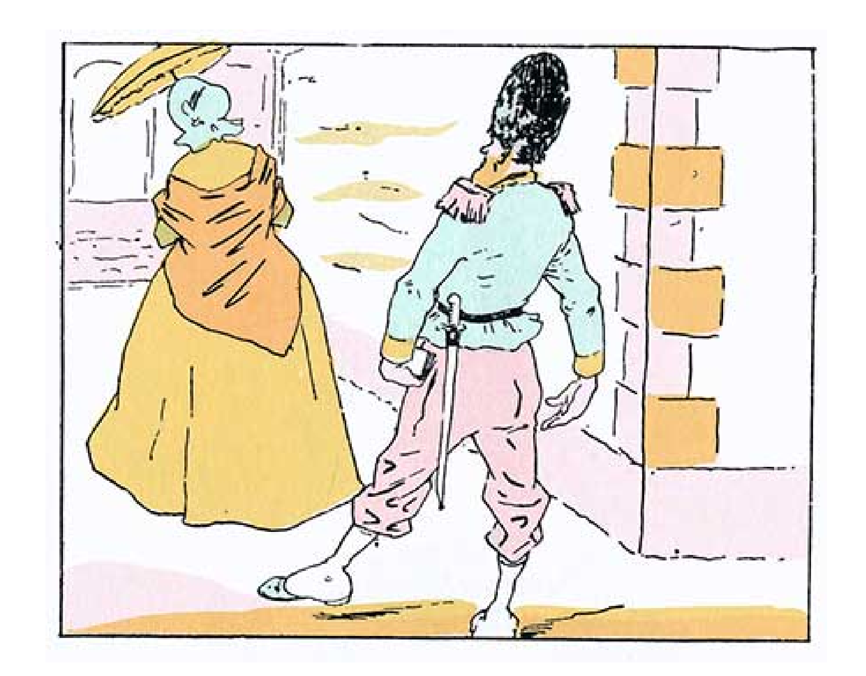
« Sergent ! réitère Camember,... ousque j'vas la mettre celle-ci ? — S'pèce de double mulet cornu ! m'ferez quatre jours pour n'avoir pas creusé le deuxième trou assez grand pour pouvoir y mettre sa terre avec celle du premier trou.

Une méprise du sapeur

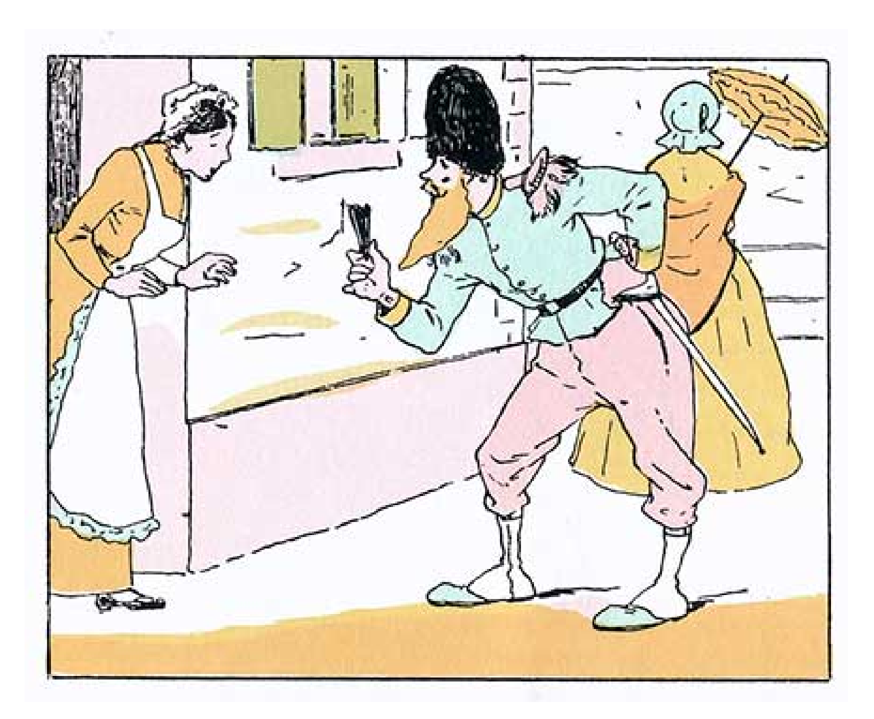


« Mam'selle Victoire, que je vous dise !... V'là la colonelle qui m'pavoise de l'honneur de l'accompagner dans ses visites, à seule fin de lui porter ses cartes. J'en ai-t-y de la chance, mam'selle Victoire !

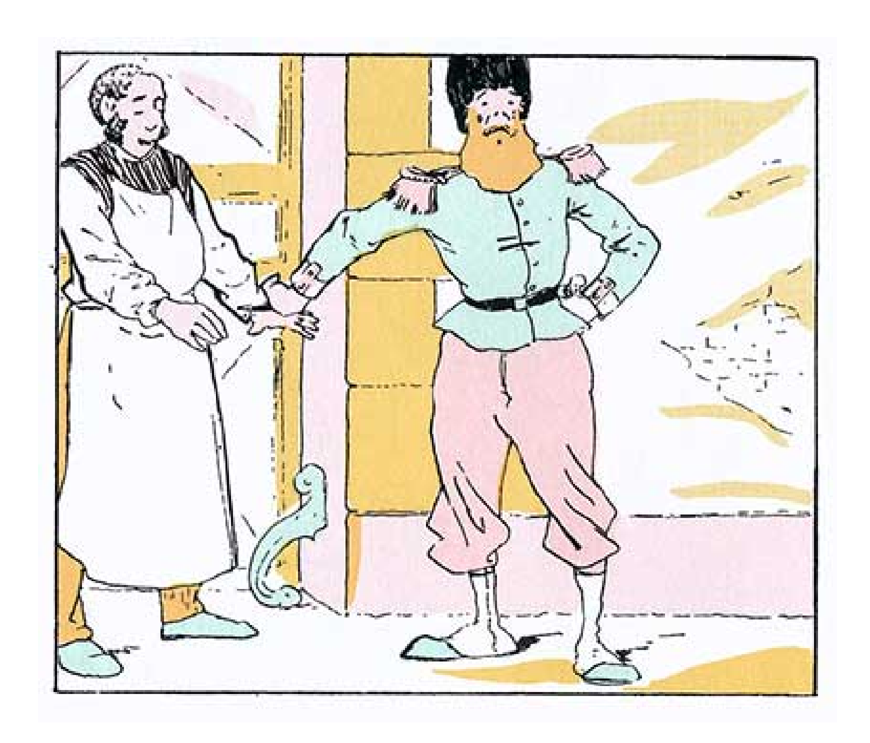
Et de l'honneur !... j'en ai-t-y ? »



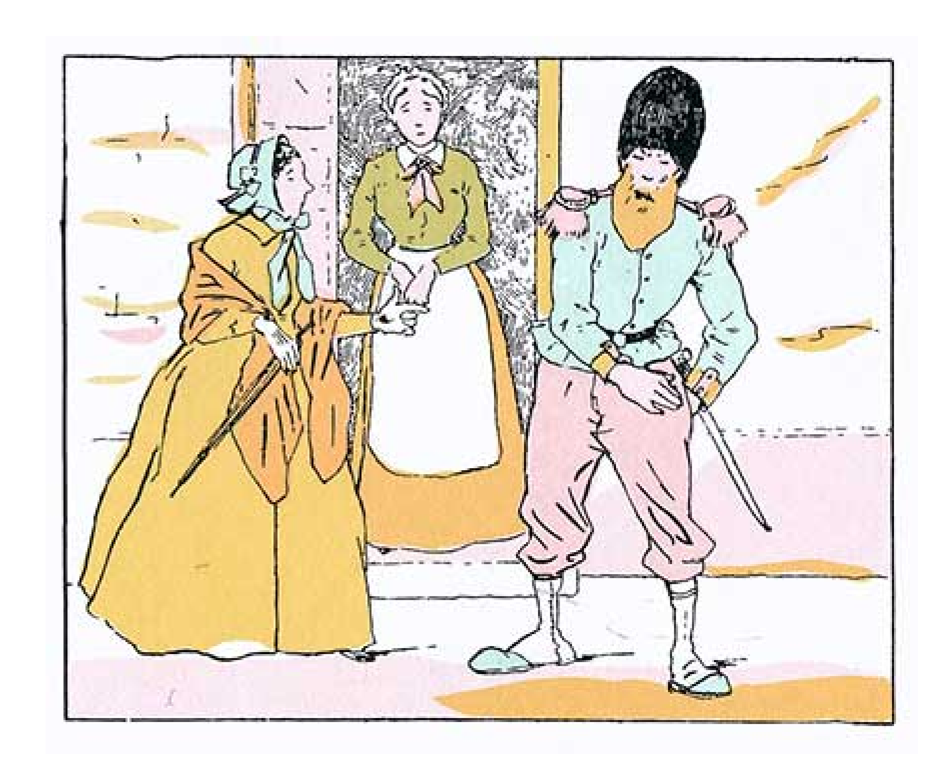
Et Camember, fier comme Artaban, pénétré de sa responsabilité, muni d'une provision de cartes qu'il a prises sur le bureau de son chef, emboîte le pas derrière la colonelle avec une grâce et une distinction suprêmes.



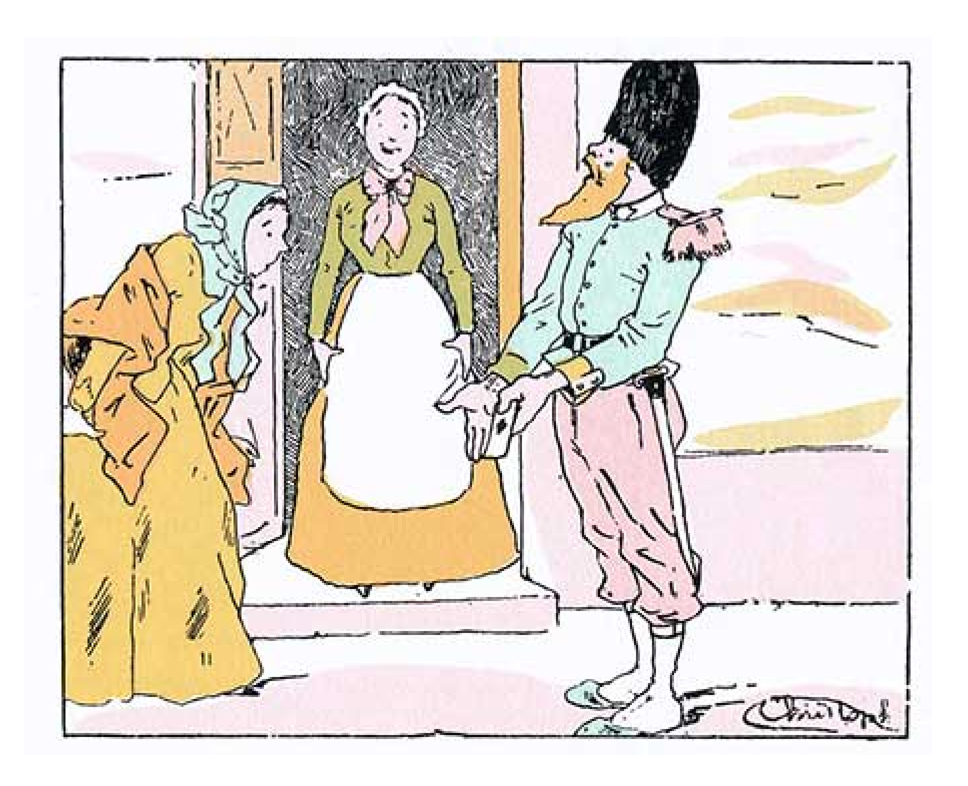
Et quand la colonelle lui dit : « Sapeur, donnez une carte ici ! » il s'avance avec cette urbanité exquise, apanage du soldat français, et s'empresse d'en donner une demi-douzaine, aimablement, si la personne lui plaît...



Quitte à se rattraper ailleurs en faisant des économies, lorsque le préposé ne lui inspire que du dédain, ou tout au moins le laisse indifférent.



« Sapeur, dit la colonelle, donnez une carte à mademoiselle ! — C'est que, ma colonelle, j'obtempère... que je crois... que... je n'en ai plus.



« Ah ! si ! faites pardon, ma colonelle, n’en v’là z’une que je découvre. Il me reste encore l’as de pique. »

Camember est plein d'idées



« Sapeur, une lettre pour le colonel. Il me faut un reçu.

— Bien ! Tête d'acier, on y va ! Ventre de fer ! »



Cependant, le cuirassier semble inquiet et agité. Il se passe sous sa cuirasse quelque chose d’insolite.



Camember en rapportant le reçu trouve le cuirassier qui essaie de se frotter contre un mur à la façon des ânes.



Camember s'informe. Le cuirassier lui apprend qu'un vil *insèque* fait des entrechats sous sa cuirasse ! Camember compatit. « Ce doit être une puce », dit-il.



Nous allons l'expulser, dit Camember ; mais avant, il faut lui faire trois sommations. C'est le règlement. »



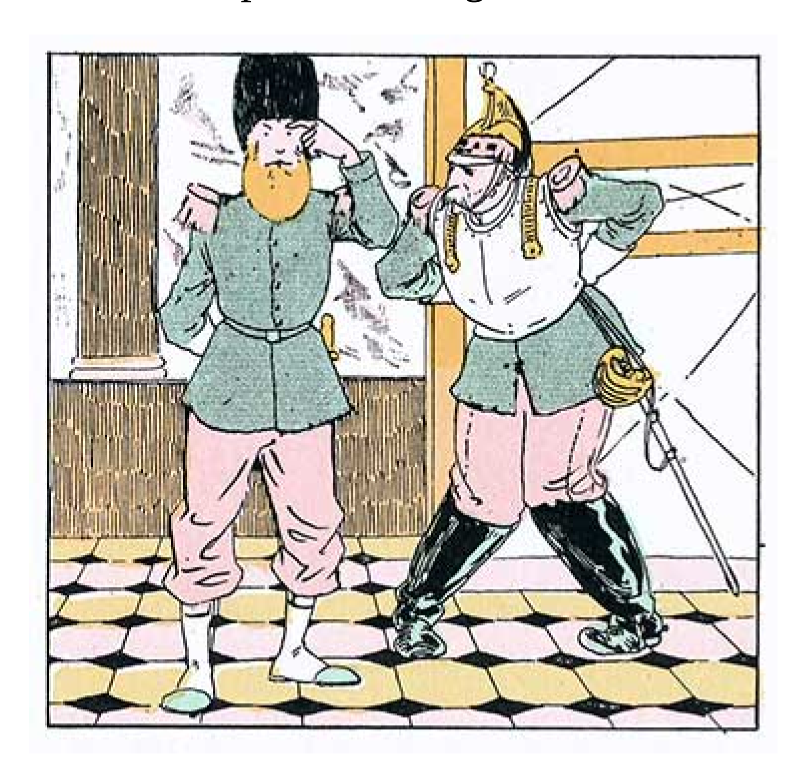
La puce étant restée sourde à la voix courroucée du sapeur, celui-ci se prépare à employer la force.



Camember passe délicatement la latte du cuirassier dans le dos de l'idem, pour expulser l'animal.



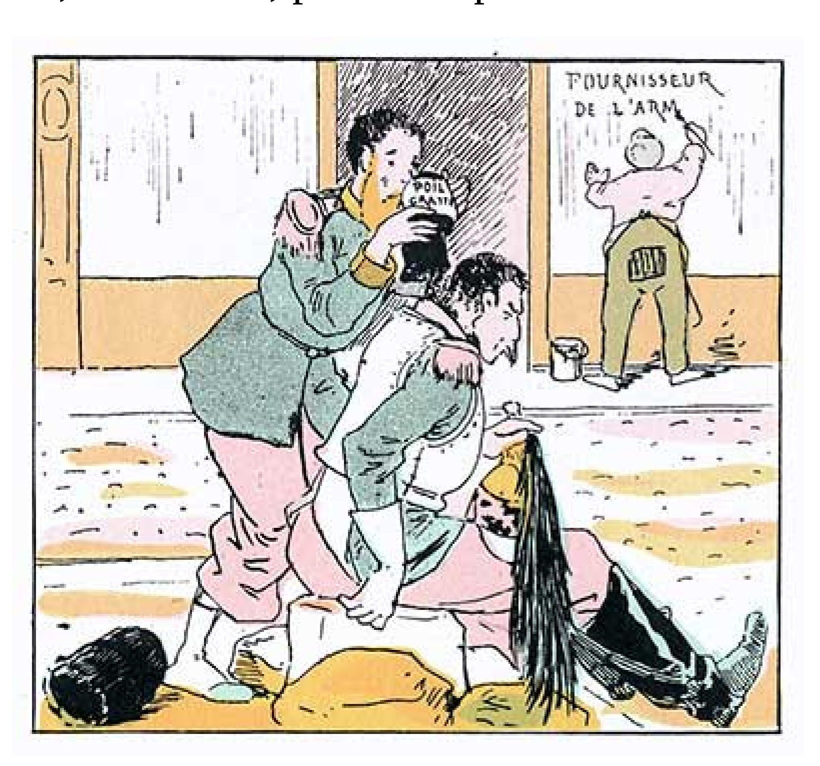
Les moyens violents ayant été inefficaces, Camember en imagine d’autres qui ne réussissent pas davantage.



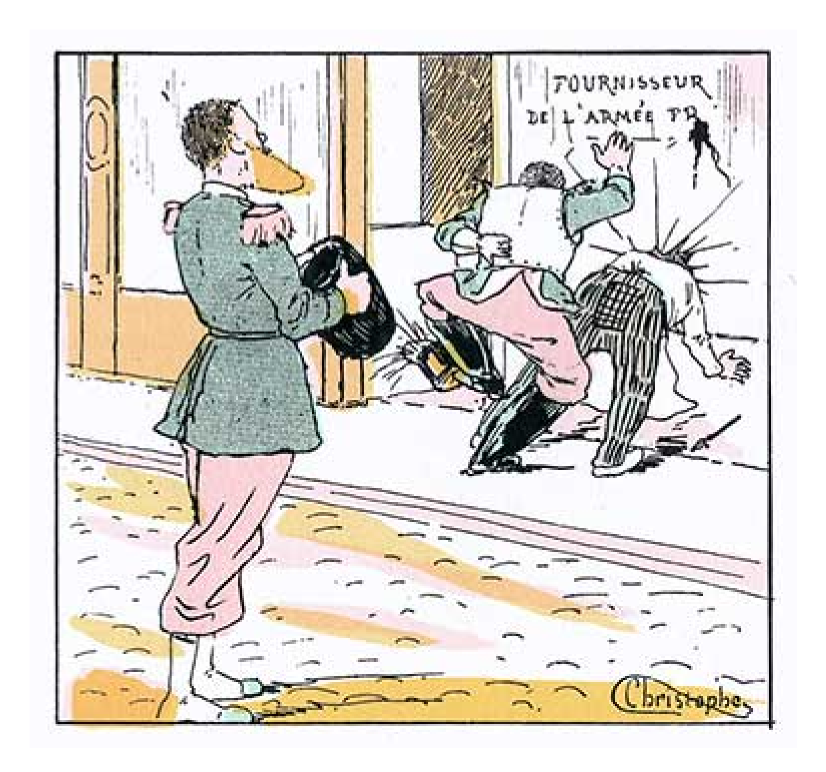
Alors Camember, ému par la triste situation du cuirassier, se plonge dans les abîmes de la réflexion !



Résultat des réflexions du sapeur : — « M’sieur l’épicier, *aureriez-vous* une drogue susceptible de gratter la peau d’un cuirassier ? — Faitement, messieurs, prenez la peine d’entrer. »



« Assieds-toi et ouvre le cou, gros frère, que je introductionne c’te poudre grattatoire ! »



Le major, qui n'est pas une bête, pense Camember, il dit comme ça que quand le malade donne des signes d'agitation, c'est que le remède y commence à opérer !

Camember sur les planches (premier début).



Camember et Cancrelat sont de service au théâtre, où une troupe de passage donne un drame en vers.

Le « traître » déclame :

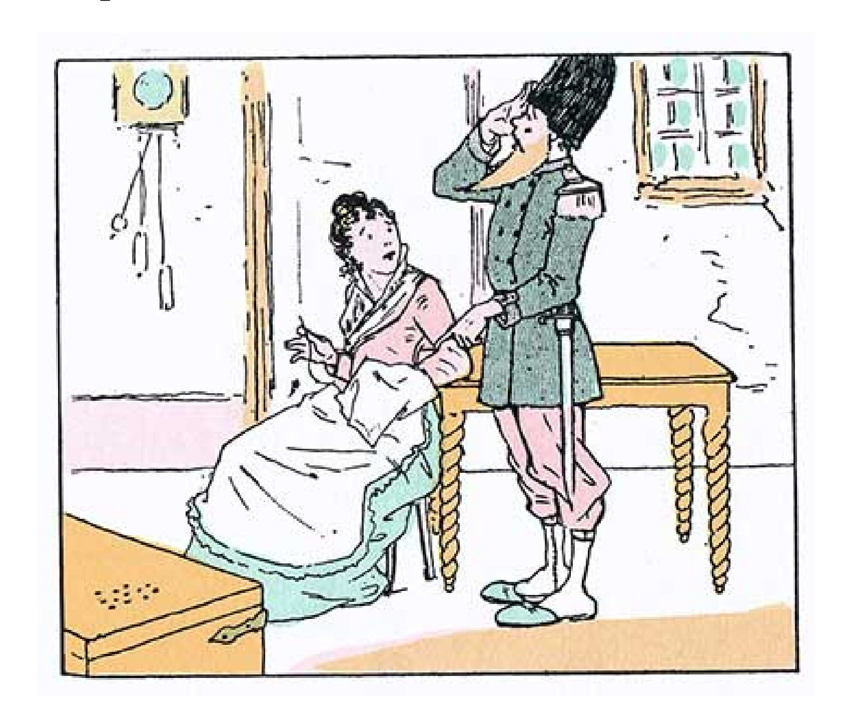
« … Et ma vengeance, en somme,
Doucement de chemin va son petit bonhomme ! »

« Canaille ! va », murmure Camember, indigné.

Mais ayant entendu du bruit, le traître s’empresse de se soustraire à tous les regards en disparaissant dans un coffre qui se trouve là par hasard.

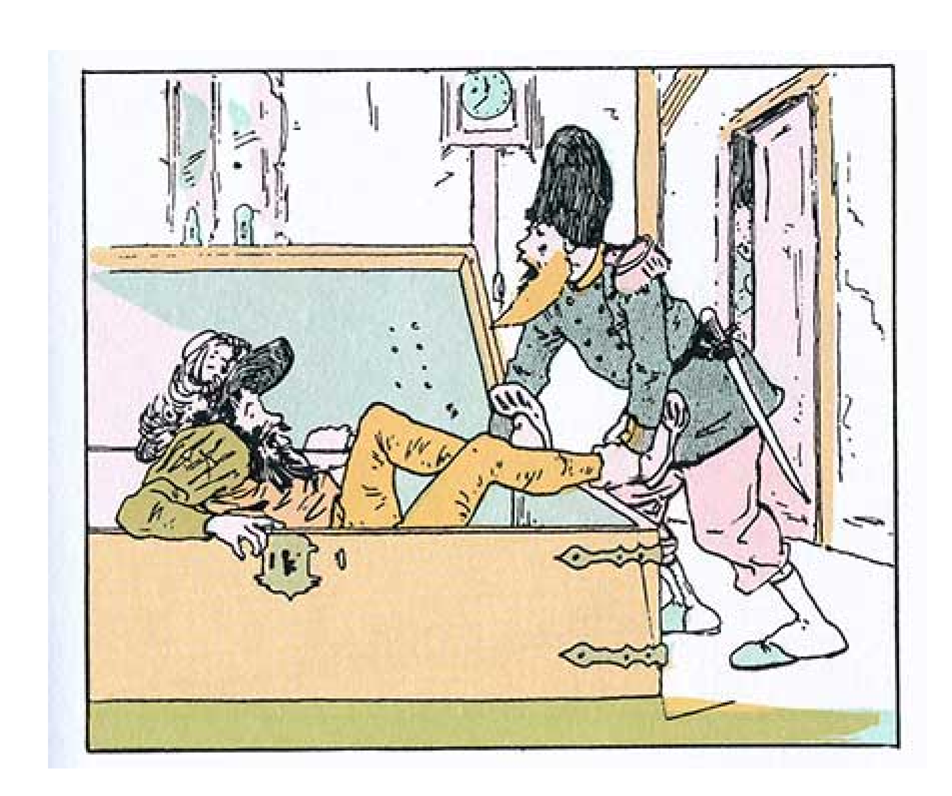


« Faut-y qu'il ait un aplomb ! dit Camember hors de lui.



Alors la jeune opprimée vient ourler des mouchoirs avec la tranquillité d'une âme pure. Camember n'y tient plus et fait irruption sur la scène.

« Faites excuse, mam'selle, mais que vous semblez ignorer qu'il y a dans vot' malle un sale pékin qui mijote à vot' vis-à-vis des fumisteries subversives !

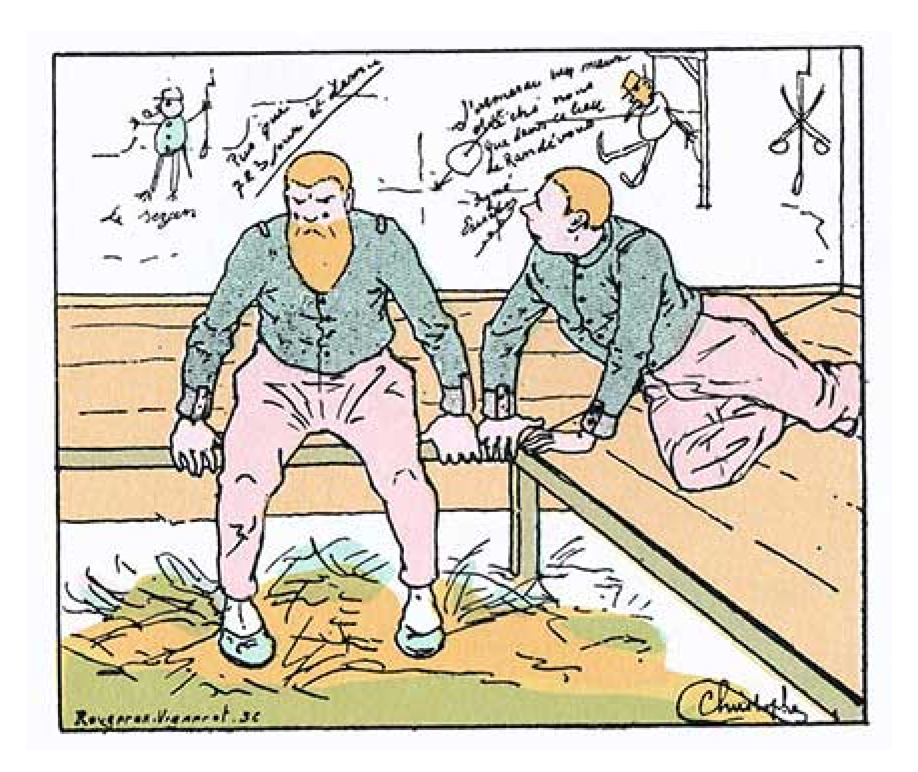


Puis, plein de zèle, Camember ouvre le coffre et saisit par les jambes le traître, qui proteste avec la dernière énergie. Alors Camember appelle à l'aide : « Cancrelat ! arrive ici, vieux lapin !



« Allons ! Du nerf, Cancrelat, de la vigueur ! enlève-moi c't'iroquois et vivement ! Ayez pas peur, mam'selle ; nous allons

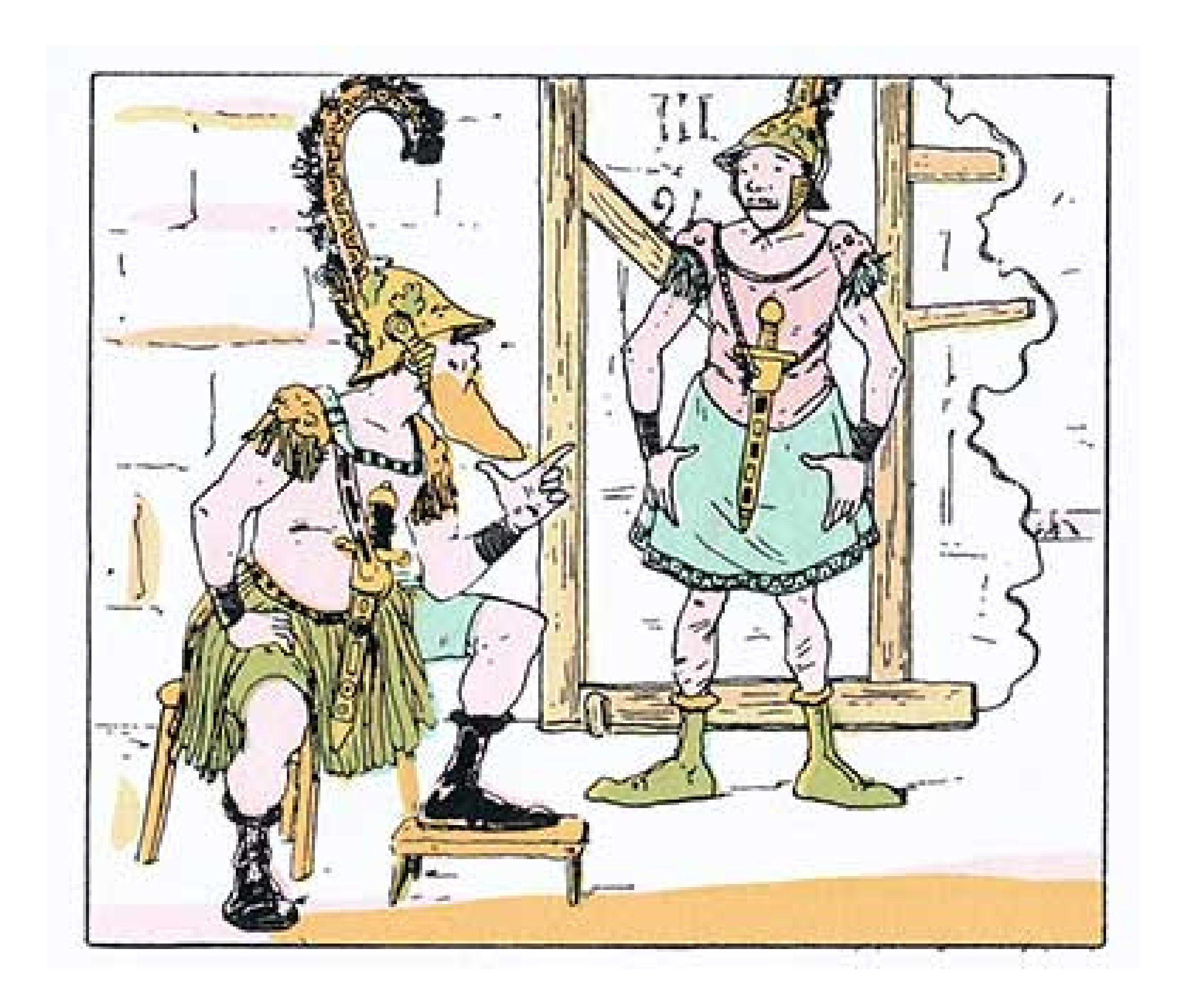
l’boucler et solidement et rien ne s’oppose plus maintenant à ce que vous épouseriez Ugène !



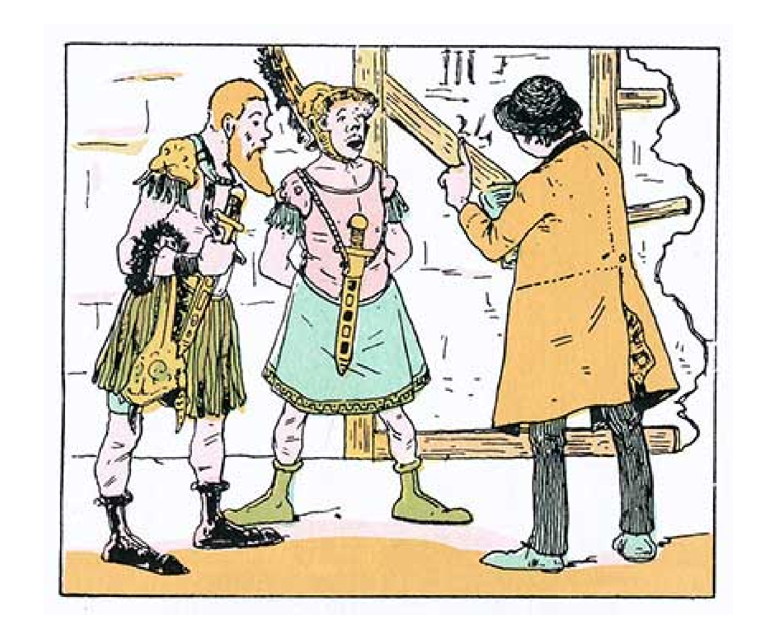
Conclusion : quinze jours de salle de police, pour scandale public, au sapeur Camember et au fusilier Cancrelat !

« Vois-tu, Cancrelat, dit Camember, dor-en-avant, entre l’arbre et le doigt ne mets jamais l’écorce !

Camember au théâtre (second début)



Ou a demandé les deux plus beaux hommes du régiment pour figurer, au théâtre, deux soldats grecs. C'est Camember et son ami Cancrelat qui ont été désignés à cause de leurs qualités « fusiques et entre insectes » (physiques et intrinsèques).



« Mes amis, dit le régisseur, nous représentons une pièce nouvelle : *L'héritage du cousin Agathias*... Quand on criera : « Voilà les Thébains ! » vous faites irruption sur la scène, vous saisissez un individu qui s'y dissimule et, malgré ses cris, vous le rapportez ici. »

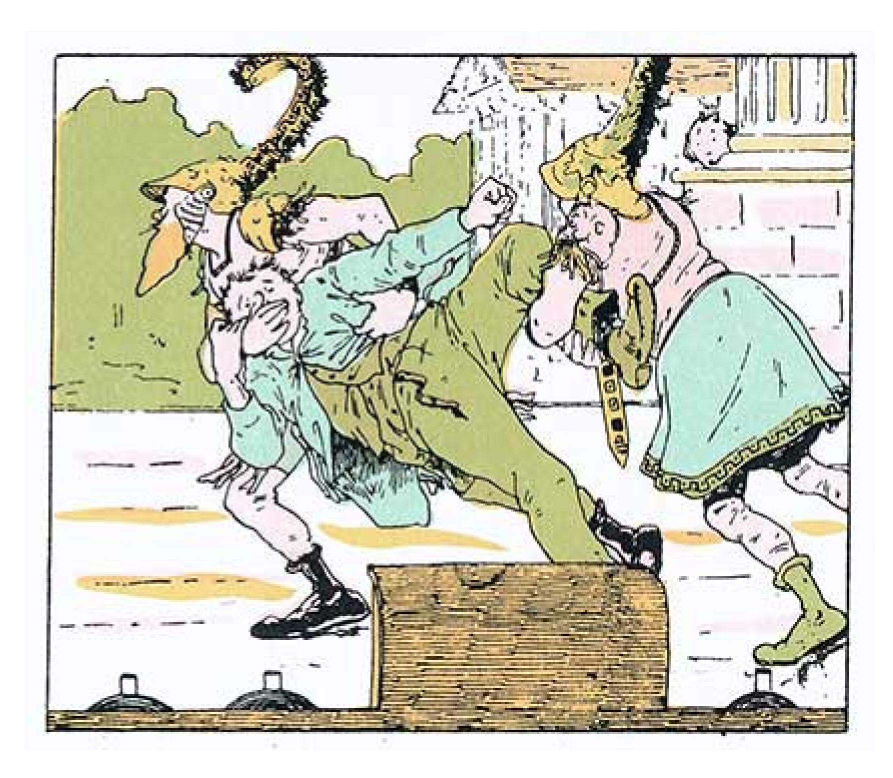


Le signal est donné !... « Allons ! Cancrelat, dit Camember, faisons « éruption !... Ousqu'il est ce particulier qui s'appelle Six Mules, comme il dit, l'autre chien... Est-ce que tu le vois, toi, Cancrelat ?...

— J'le serche, mon sapeur ! répond Cancrelat.

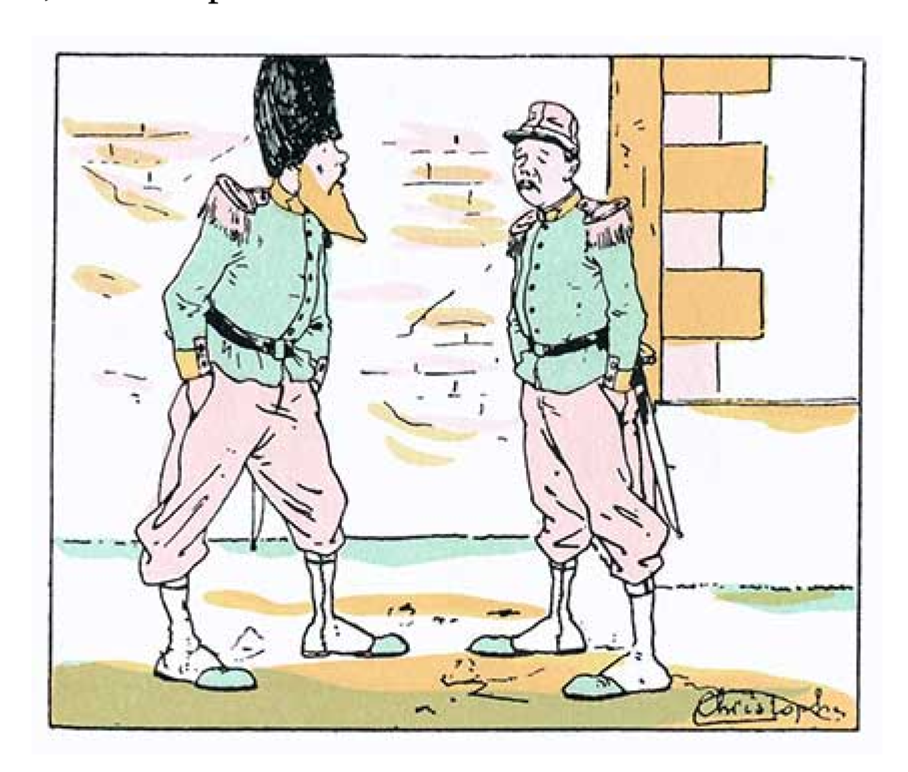


— Mon ancien, dit tout à coup Cancrelat, ça ne serait-il pas le dit « Six Mules » ce sale pékin qui se cache dans ce petit trou et qui nous reluque avec son œil de melon comme si qu'on lui aurait vendu des pois qui ne veulent pas cuire ? — J'la partage ! riposte le sapeur.



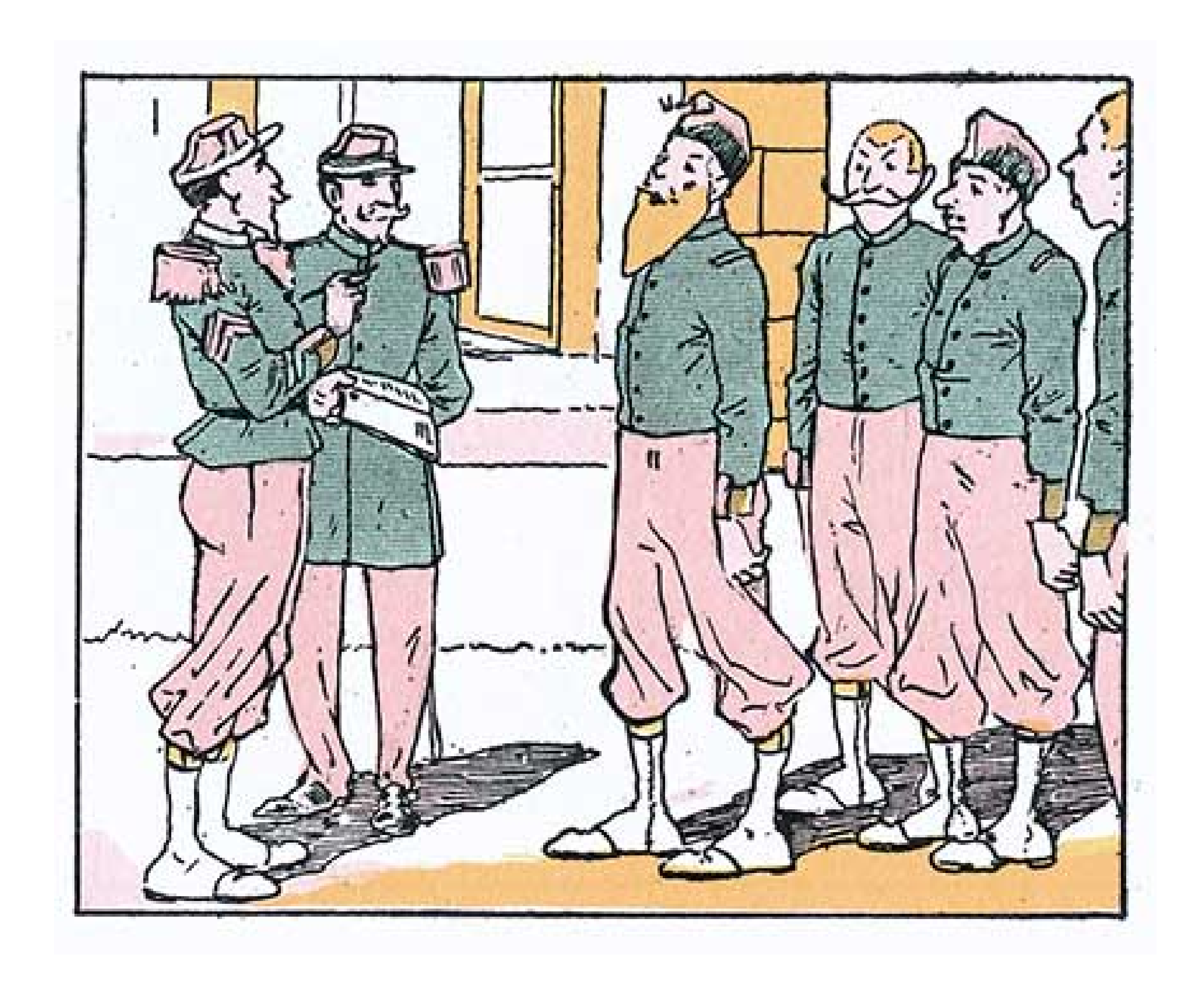
Et Camember donnant l'exemple se précipite, suivi de Cancrelat, sur le souffleur.

« Oh ! hisse ! là ! fais pas attention s'il beugle, Cancrelat. « Malgré ses z'hurlements qu'il a dit », l'autre pékin… du nerf ! Cancrelat ; de l'éruption… et vivement. »



« Est-ce que tu y comprends quelque chose, Cancrelat ?… Non seulement ils ne nous ont pas payé, mais ils nous ont traités de porcs hippiques ! Si on m'y repince à être acteur !… Veux-tu que je t'infuse mon opinion ?… Tous des faignants, les acteurs ! »

Le dernier exploit dramatique de Camember

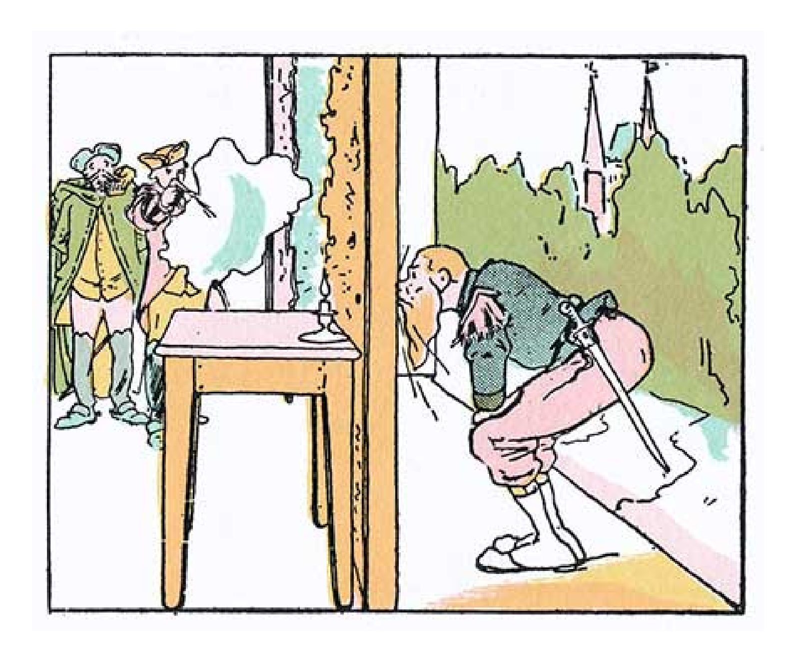


Mais il ne faut pas dire : « Fontaine ! je ne boirai pas de ton eau ! » Car une autre troupe ayant demandé au quartier de beaux hommes comme figurants, Camember et Cancrelat posent de nouveau leur candidature vu leur expérience de la chose.



Voyez-vous, sapeur, dit le régisseur, tout à l'heure on tirera un coup de pistolet. À ce moment précis, vous soufflerez par ce trou de façon à éteindre la bougie qui est de l'autre côté du portant... Est-ce compris ?

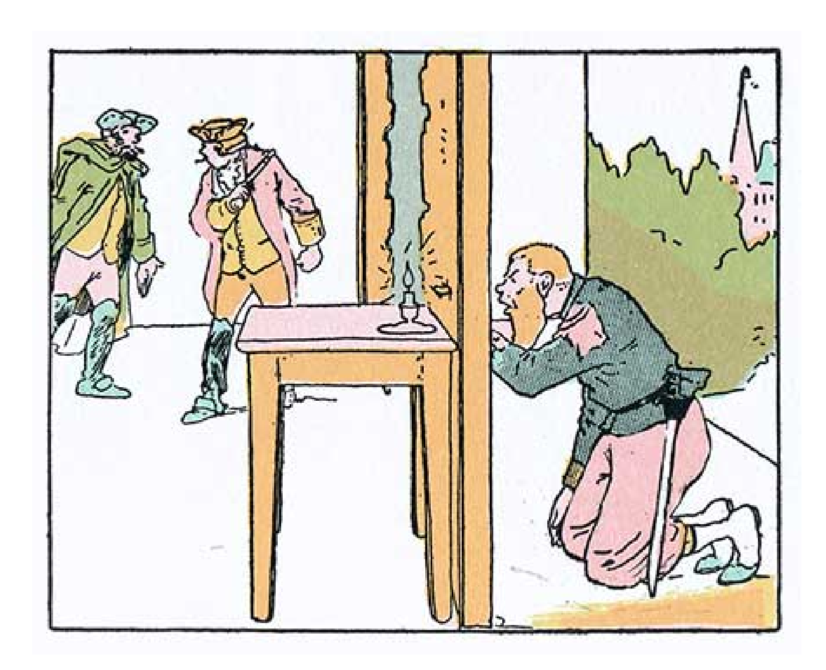
— Faitement, m'sieu l'rôtisseur, faitement.



LE JEUNE ET BEAU SEIGNEUR *au traitre.* — « Misérable ! bénis le ciel de ce que je n'ai pas tiré quand je te tenais sous le talon de fer de mon pistolet d'acier ! ! !... Tiens ! vois-tu ce flambeau ? Eh bien, regarde ! ! !... Pan ! — Pfffft », fait Camember avec vigueur, et conformément au programme.

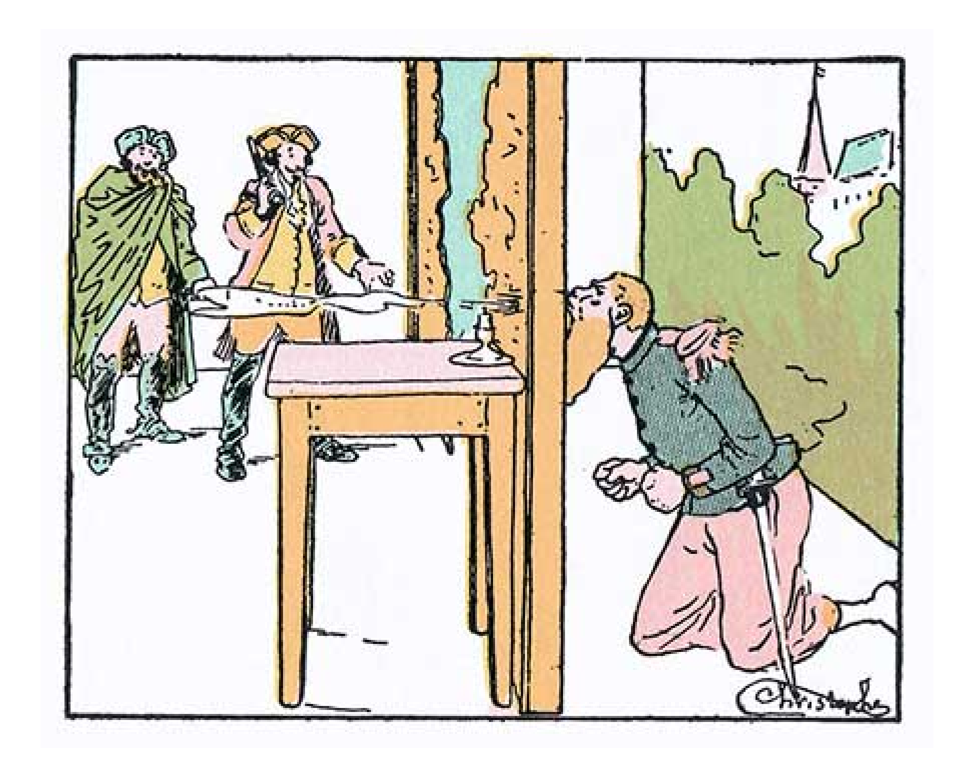


La chandelle n’a même pas vacillé ! — « Quelquefois je manque le premier coup ; mais le second, jamais ! dit le jeune et beau seigneur, qui ne se démonte pas pour si peu... Pan ! ! — Pffffffffft ! refait Camember... La flamme continue à étoiler la nuit sombre et la salle commence à ricaner.



« Dans ces machines-là, on a toujours trois coups –, dit aimablement le traître farouche... Cependant Camember constate avec stupéfaction qu’un farceur, qui ne peut être que Can-

crelat, a collé dans le trou une pelure d'ognon. Camember rétablit l'ouverture.



« Je recommence », dit le beau et jeune seigneur. *(À part et d'un ton furieux.)* « Et toi ! sapeur de malheur, tâche de souffler ! — Pfffffft ! » fait aussitôt Camember sans attendre le coup de pistolet. On dut baisser le rideau devant une tempête de sifflets. Ce fut le dernier exploit dramatique du sapeur.

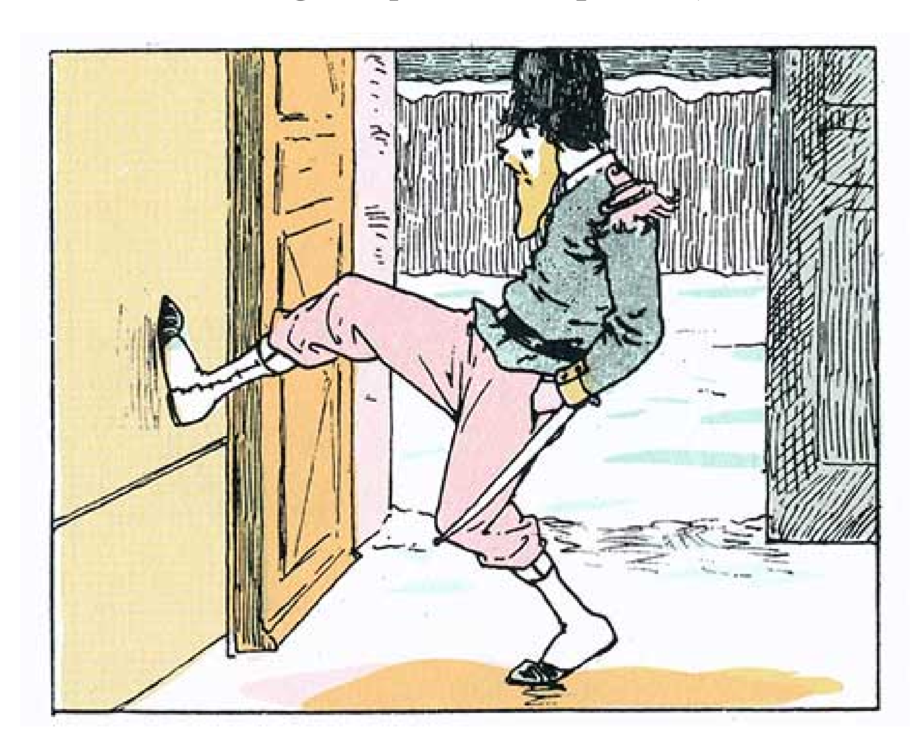
Camember généralise.



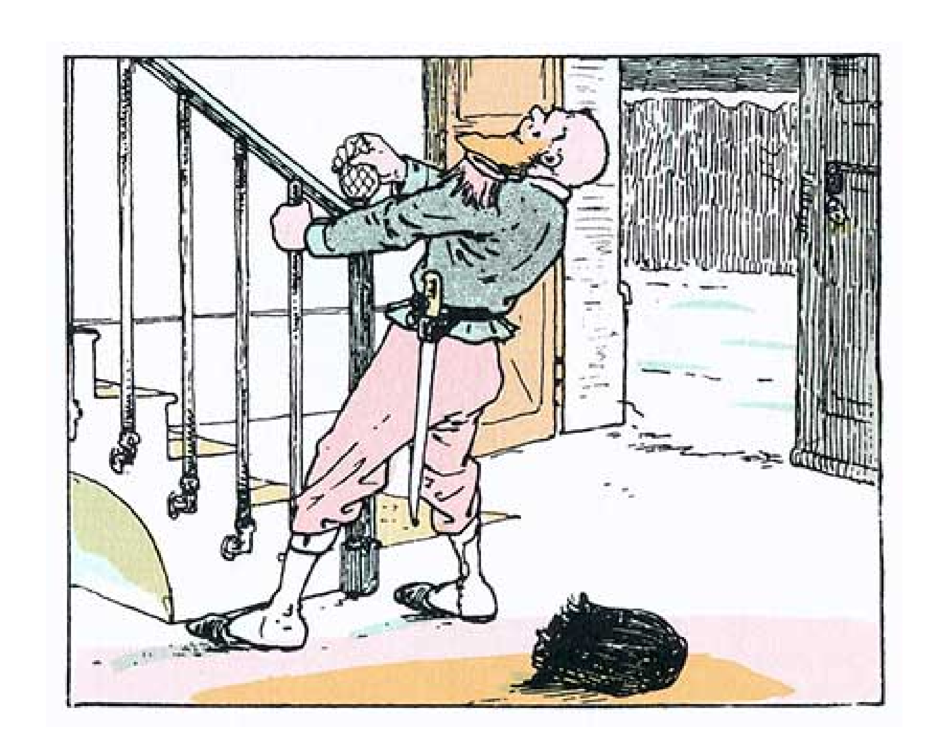
D'une nature poétique et d'un caractère contemplatif Camember, de planton, mélancoliquement regarde tomber la neige.



Malheureusement la rêverie contemplative n'empêche pas d'avoir froid, et c'est ce qui explique l'exercice singulier auquel se livre Camember gelé quant aux pieds (κατα ποδας, en grec).



C'est aussi ce qui légitime cet autre exercice plus violent mais aussi plus efficace, dont le but est de ramener le sang aux extrémités inférieures du sapeur.



UNE VOIX SUAVE DANS L'ESCALIER. — Mossieu Gamempre ! !

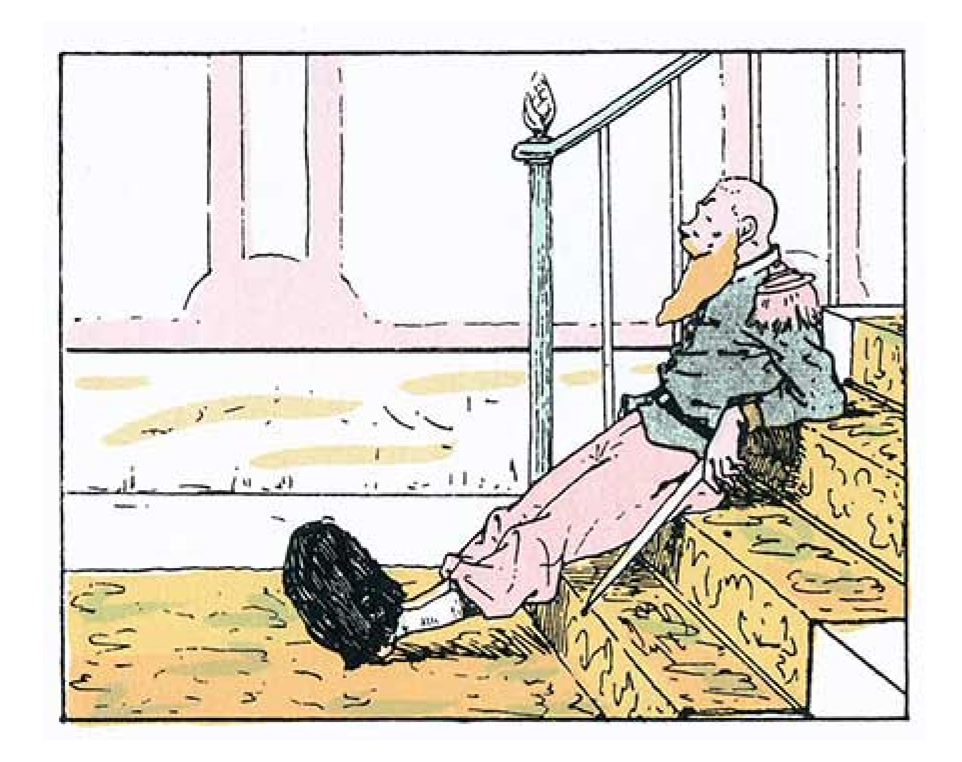
CAMEMBER. — Mam'selle Victoire.

LA VOIX SUAVE. — Le golonel y fous temante ! »



Ce que le colonel indisposé voulait au bon sapeur n'a pas la moindre importance. Ce qui en a c'est que Camember, à l'aspect

de son grand chef, se mit à dire intérieurement : « Tiens ! Tiens ! ! Tiens ! ! ! »

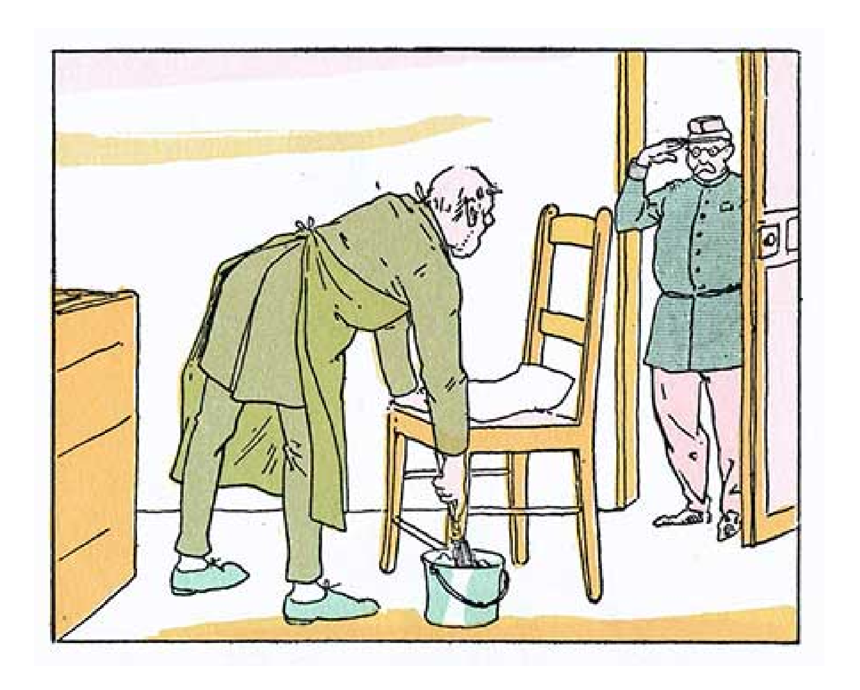


Et que de retour à son poste, au bas de l'escalier, il poursuivit extérieurement : « Tiens ! Tiens ! ! Tiens ! ! !... Pourquoi donc que moi z'aussi je ne mettrais pas mes pieds de derrière dans la fourrure ? »

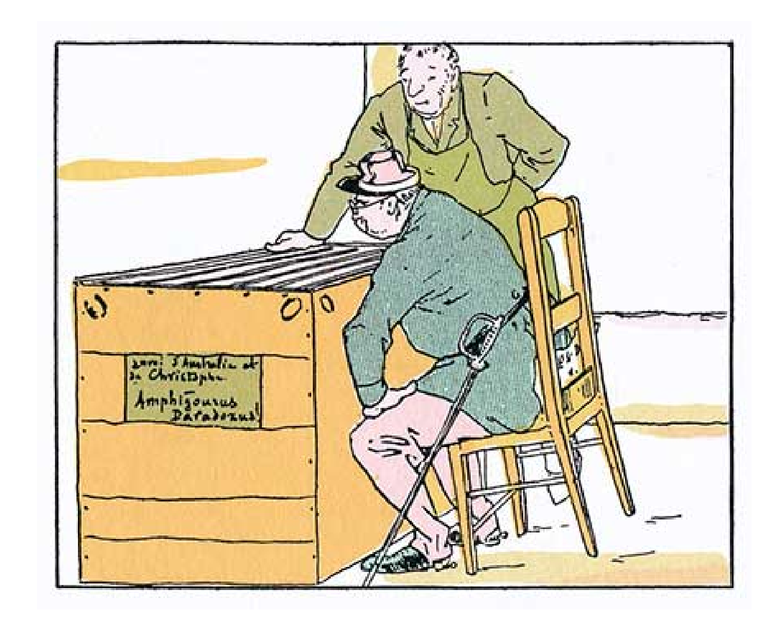
Où il est question de vieilles connaissances



Eusèbe Mauve, naturaliste, ayant reçu d'Australie un animal étrange, toute la ville de Saint-Rémy-sur-Deule vient le contempler. M. Fenouillard lui-même s'est dérangé pour venir jeter un regard sur ce « jeu de la nature ».

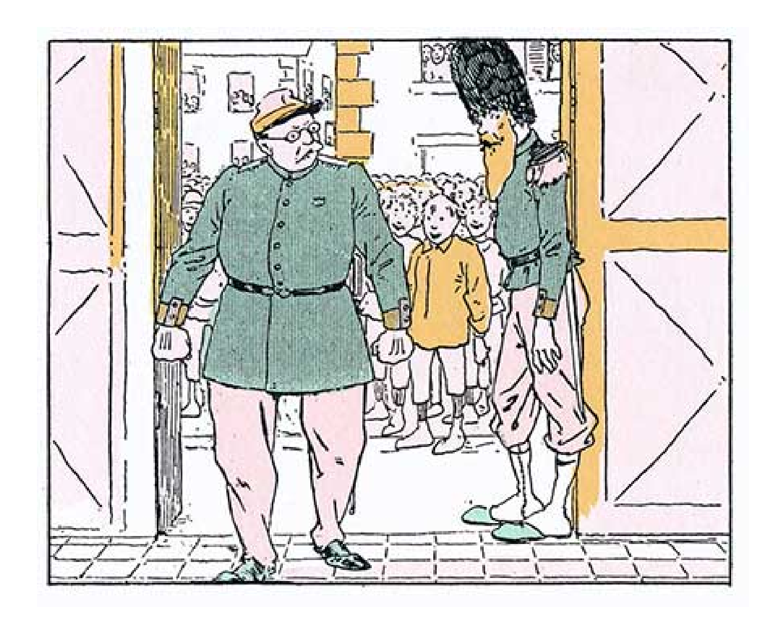


Eusèbe Mauve, trouvant que les visiteurs taquinent un peu trop son pensionnaire, prépare un écriteau prohibitif. Il est en train de l'enduire de colle, quand son cousin le major Mauve, alors en garnison à Saint-Rémy, pénètre dans le cabinet.



« Eh bien ! docteur, qu'en dis-tu ? Quelle est ton opinion ? interroge Eusèbe.

— Mon opinion ? mon opinion ?... C'est bien simple !... Mon opinion est que... je n'en ai pas. Cette bête-là, c'est la bouteille à l'encre ! Voilà mon opinion ! »



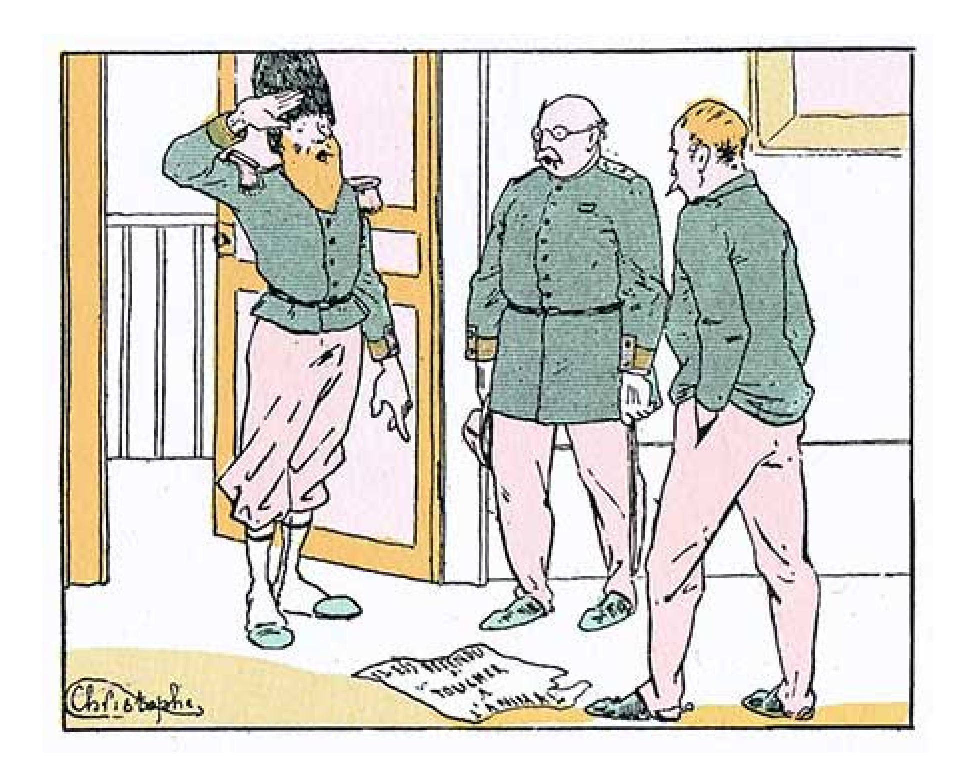
Après quoi, le major va faire une visite au colonel indisposé.

En chemin, il se perd en conjectures sur la cause probable de l'émotion populaire et intense que son aspect semble soulever.



Enfin, il arrive à la connaître, cette cause, comme le fameux Félix Quipotuit dont parle le poète, lorsque prenant congé du colonel, celui-ci l'interpelle :

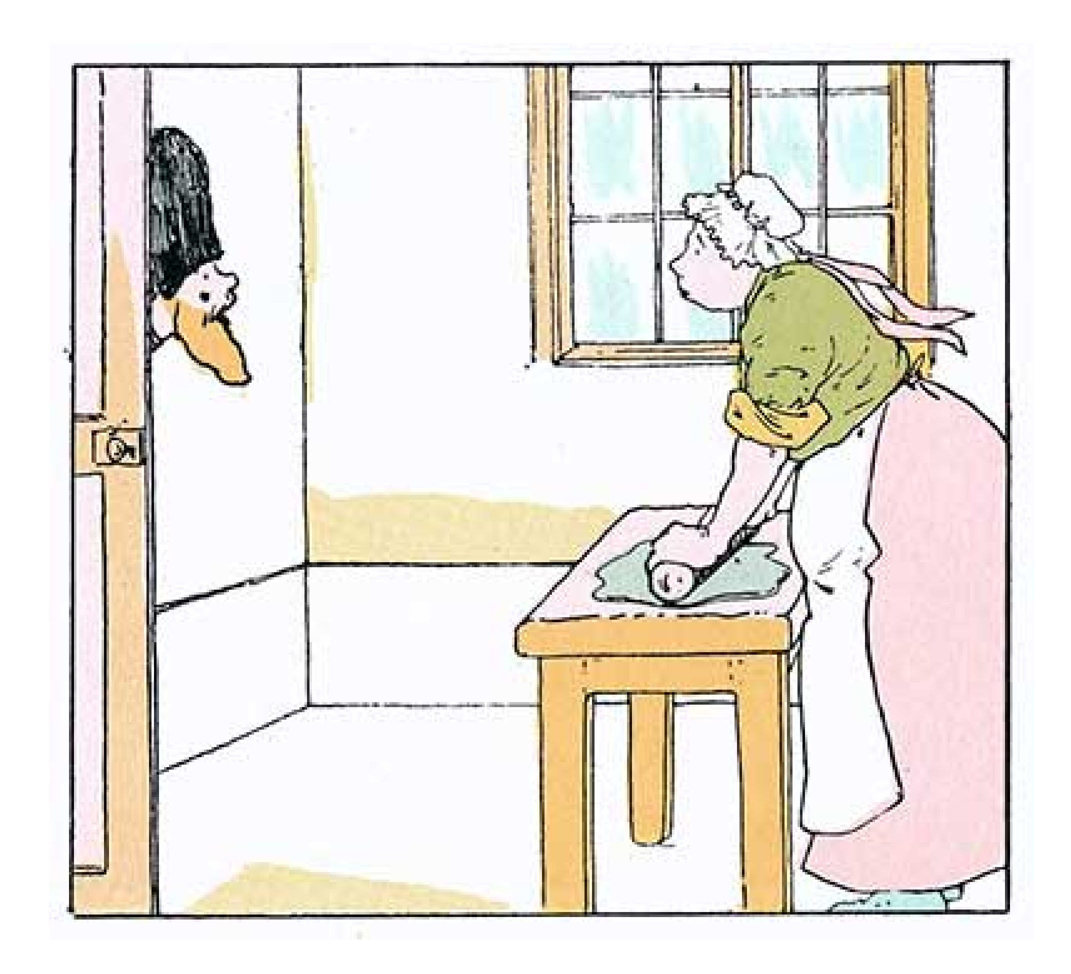
« Mais, docteur, faites-moi donc le plaisir de me dire ce que vous avez dans le dos ? »



« Pourquoi, s’pèce de moule, n’as-tu pas enlevé l’écriteau du docteur ?

— Faites excuse si je m’obstine, mais comme mon colonel peut s’en assurer visuellement, qu’il était défendu de toucher au major. »

Ce que c'est que l'accent.

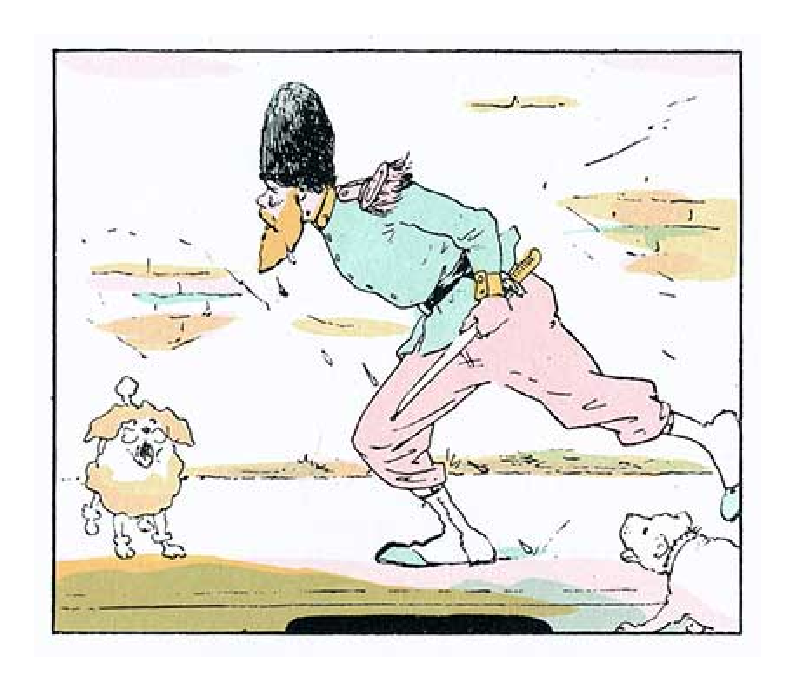


« Le colonel est-il visuel, mam'selle Victoire ?

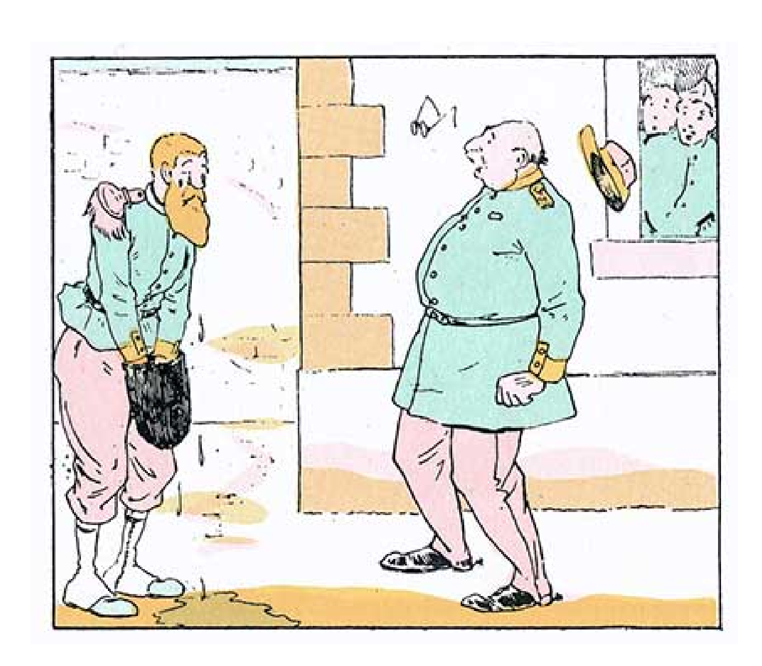
— Foui ! mossieu Gamempre, ché tiens té le foir... tans son gabinet... il é... grivé.

— Pas possible ! le colonel il... ? ! !

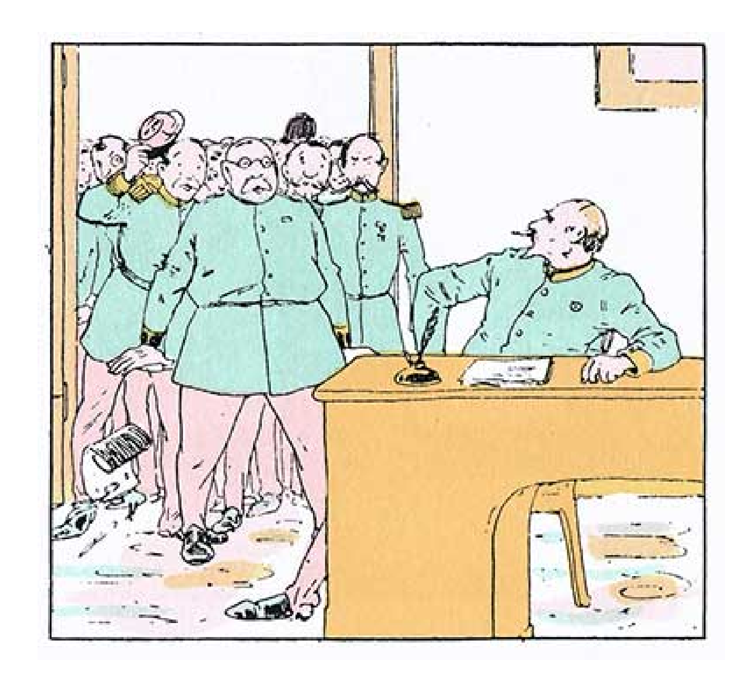
— C'est gomme ché fous le tis, mossieu Gamempre. »



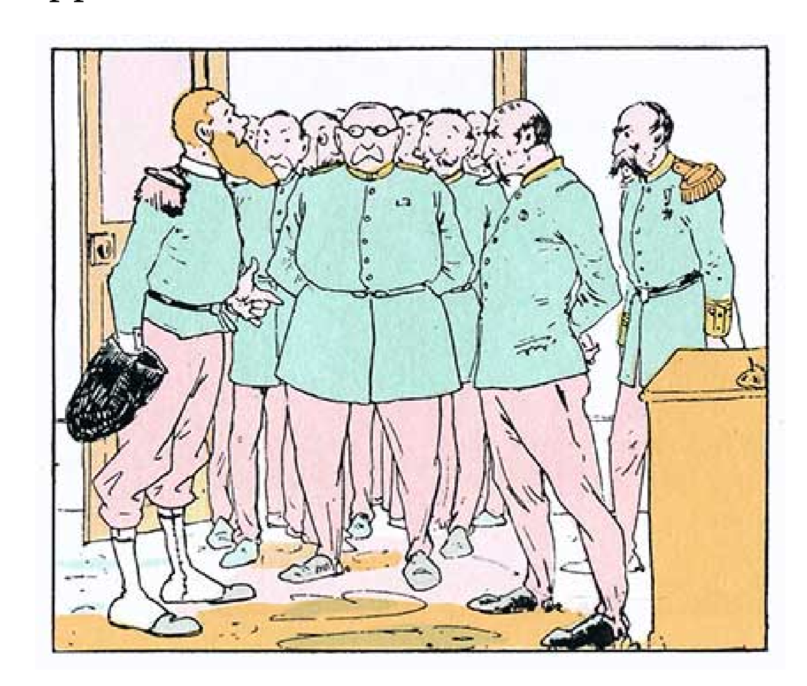
« C’est-y malheureux ! pense Camember en courant chercher le major... Crevé ! Un homme si z’aimable ! Ainsi, pas plus tard qu’à ce matin, il m’disait z’à moi-même, en me tirant la barbe : Mon brave Camember, tu ne seras jamais qu’un z’imbécile. »



« M’sieu l’major... l’colonel... l’père du régiment... qui se portait à c’matin comme vous et moi... eh ben ! paraîtrait qu’pour l’estant il s’aurait déshabitué de souffler, vu qu’il a reçu sa feuille de route pour l’autre monde, sans billet d’retour. »

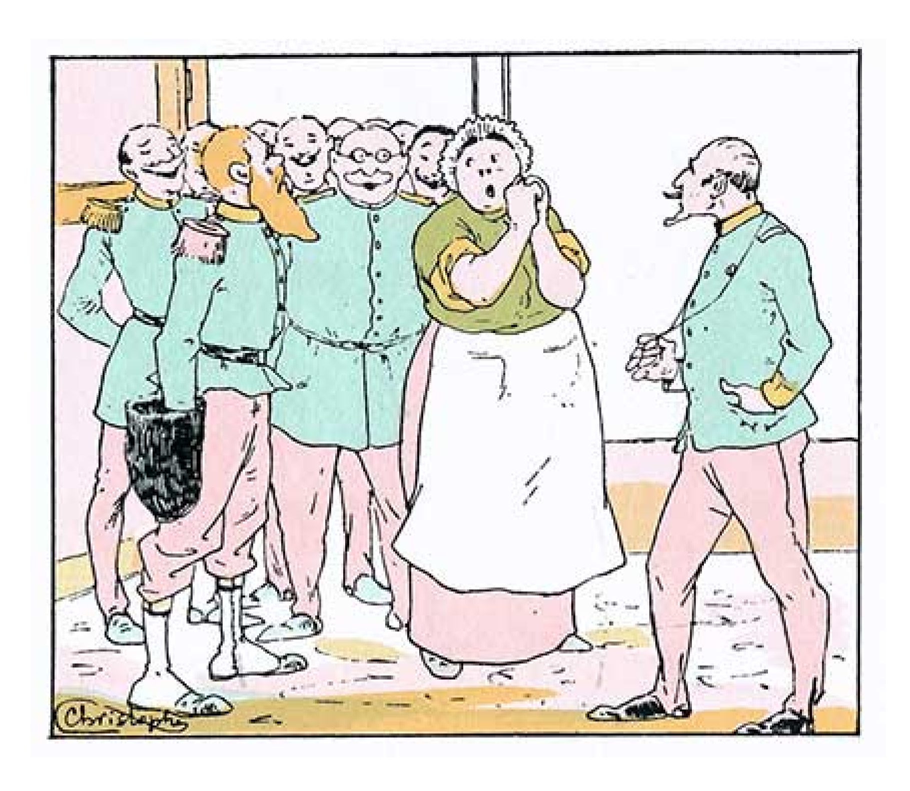


La fatale nouvelle s'étant répandue avec la rapidité de la foudre, le major, muni de sa trousse et flanqué des officiers du régiment, fait irruption dans le cabinet où le grand chef achevait fort tranquillement un rapport.



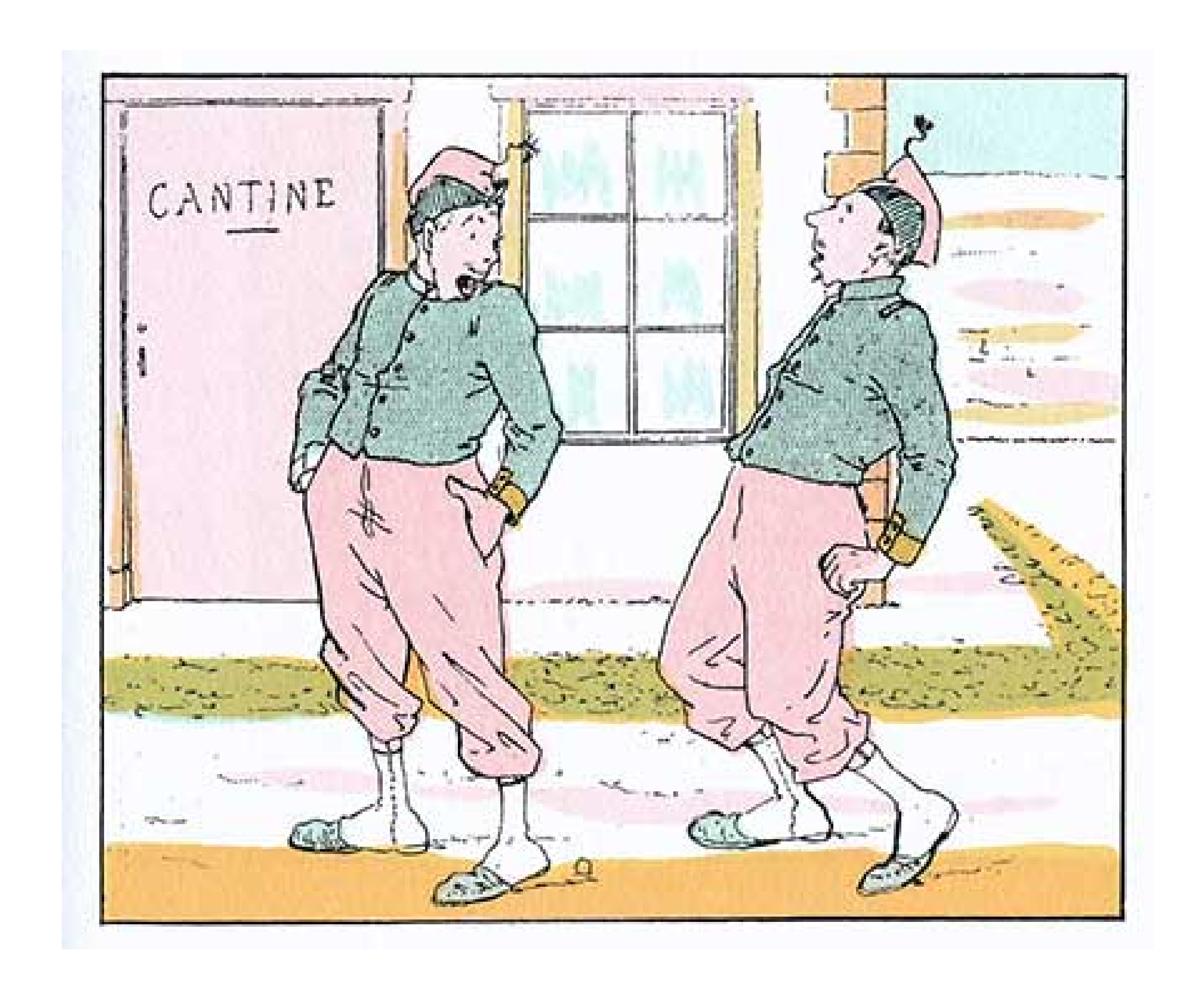
« Ah çà ! espèce de dromadaire ! pourrais-tu me dire ce que signifie cette plaisanterie ?

— Mon colonel, c'est mam'selle Victoire, qu'elle m'a dit : « Je viens de voir le colonel ; il est crevé ! »

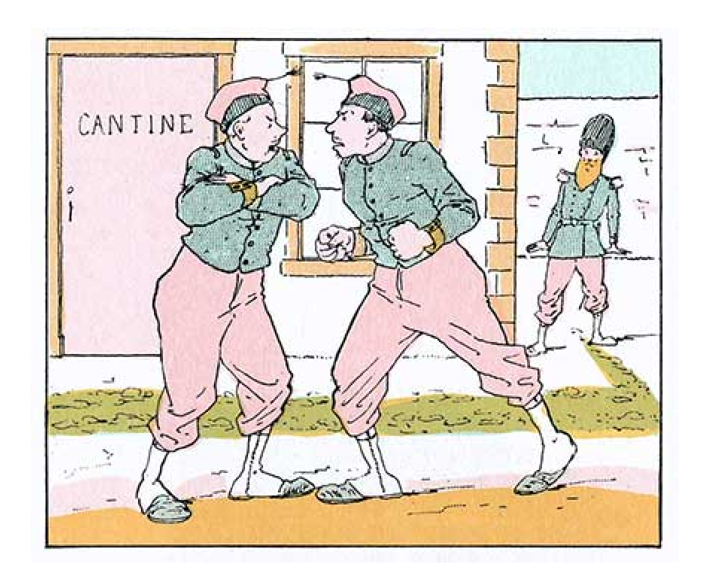


« Oh ! mossieu Gamempre, gémit Victoire, citée à comparaître, c'est pas chentil te faire arrifer tes misères à une bôvre cheune fille innocente… ch'ai pas tit : « Le golonel il est grévé »… ch'ai tit : « Le golonel il égrivé… avec une blume, quoi ! »

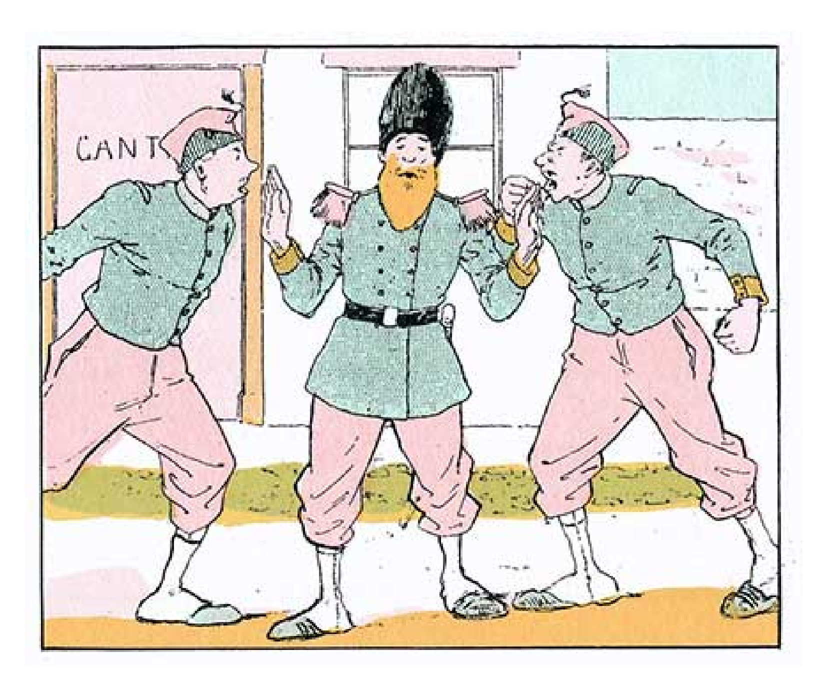
Camember-Salomon, médiateur.



Pitout et Cancrelat, qui ont eu une discussion, ont épuisé toutes les injures de leur répertoire, lorsque Cancrelat, cherchant un dernier argument, retrouve au fond de sa mémoire un mot qui lui semble devoir condenser tout le mépris que lui inspire Pitout : « Eh ! va donc, puriste ! »

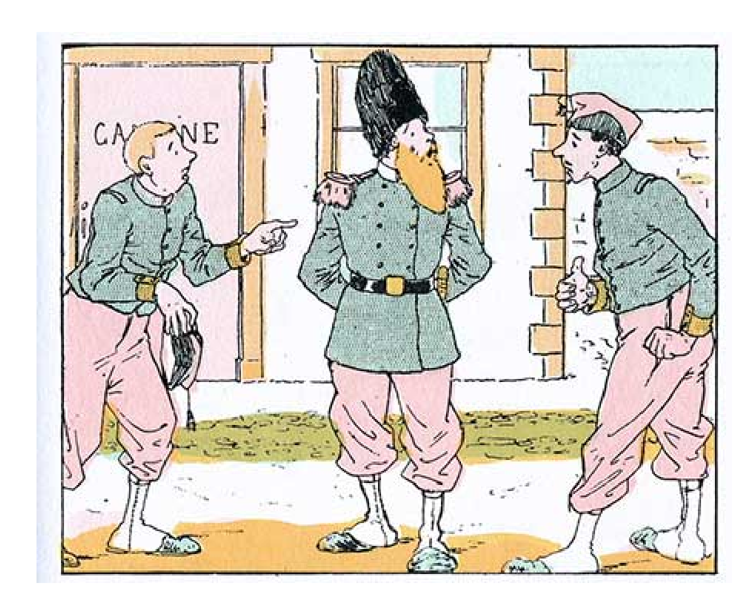


Pitout a bondi : « Moi ! je suis un… comment que t'as dit ? — Puriste ! — Répète encore une fois. — Puriste ! — Encore ! » etc. Heureusement que Camember s'avance pour mettre fin à la discussion, qui, commencée sur ce ton, n'a pas de raison pour ne pas durer indéfiniment.



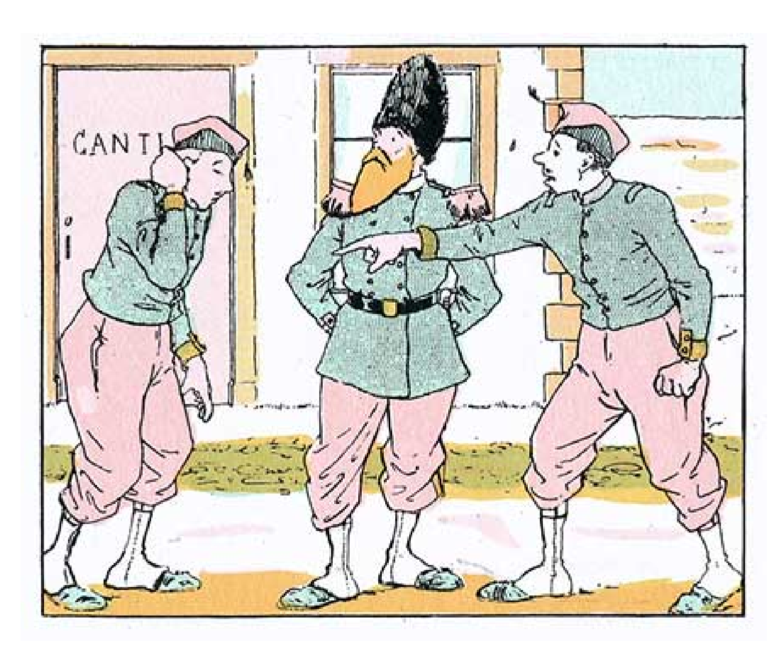
« Doucement ! les petits agneaux, dit Camember, faites assavoir au sapeur le motif comme duquel vous vous disputez avec tant de chaleur, et c'lui-là qu'aura tort, il payera la goutte aux deux autres. »

Salomon n'eut pas mieux jugé.



CANCRELAT. — Y m’a appelé veau à deux pattes !

CAMEMBER. — Oh ! oh ! c’est-z’à-dire, Pitout, que c’est comme si tu l’aurais institulé monstre, vu que les veaux qui sont des amphirbies, ils s’ématriculent de quatre pattes pour l’ordinaire ; ils peuvent même en avoir six ! Donc, Pitout, c’est toi que tu payes la goutte.

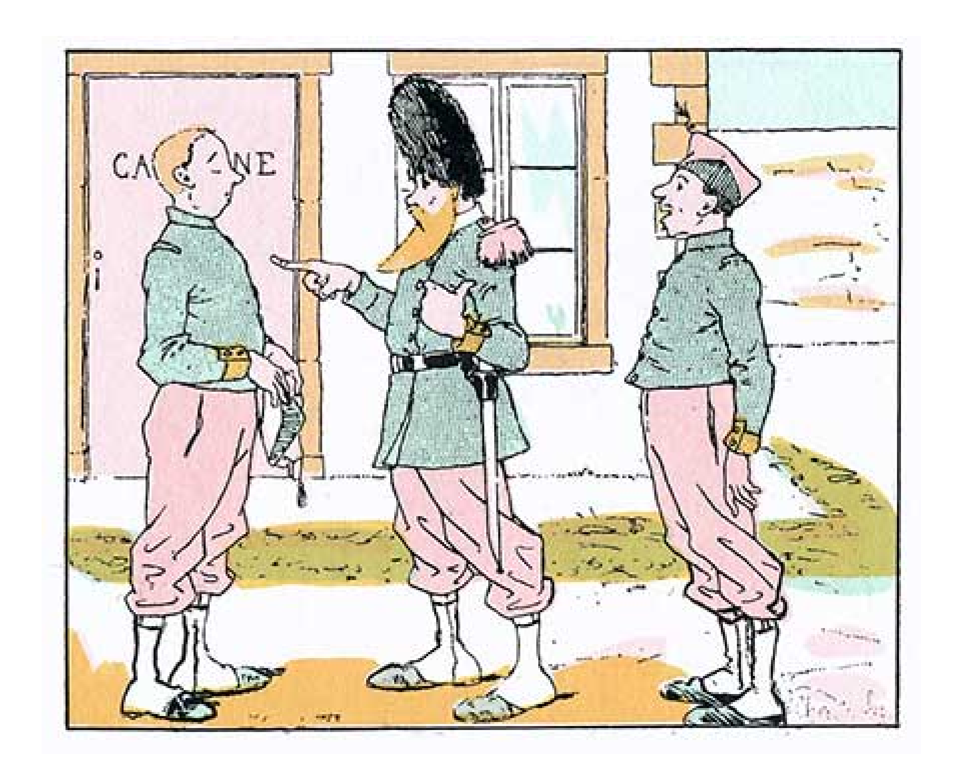


PITOUT. — Oui, mais il m’a qualifiqué purisse !

CAMEMBER *(sévèrement)*. — C’est y vrai, Cancrelat, que tu aurais appelé Pitout... comme y dit ?

CANCRELAT. — Voui, sapeur !

CAMEMBER. — Oh ! oh ! c’est sexivement grave !

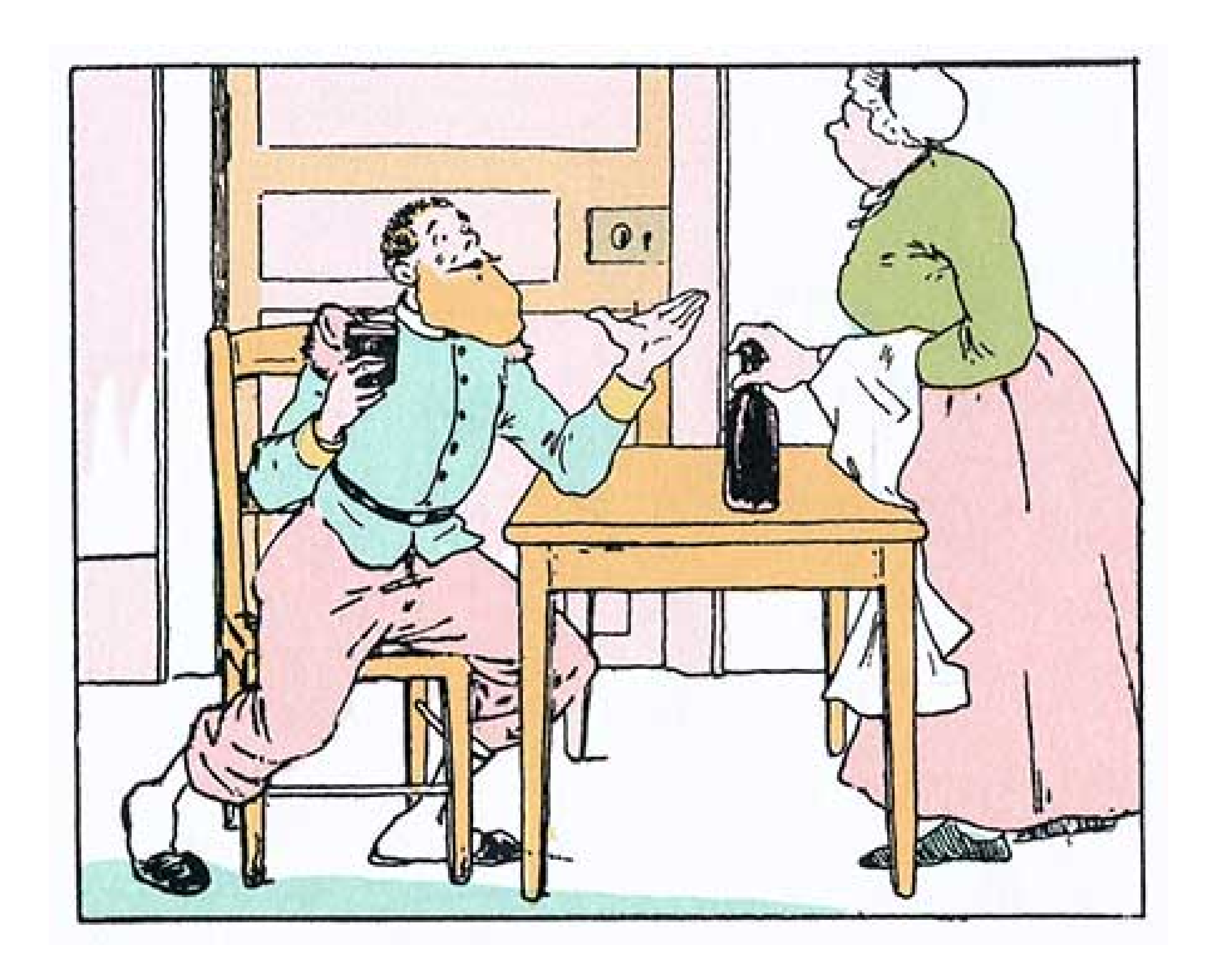


CAMEMBER. — Dis-moi, Cancrelat ! Pitout est-il du même pays que toi ?

CANCRELAT. — Non, mon sapeur !

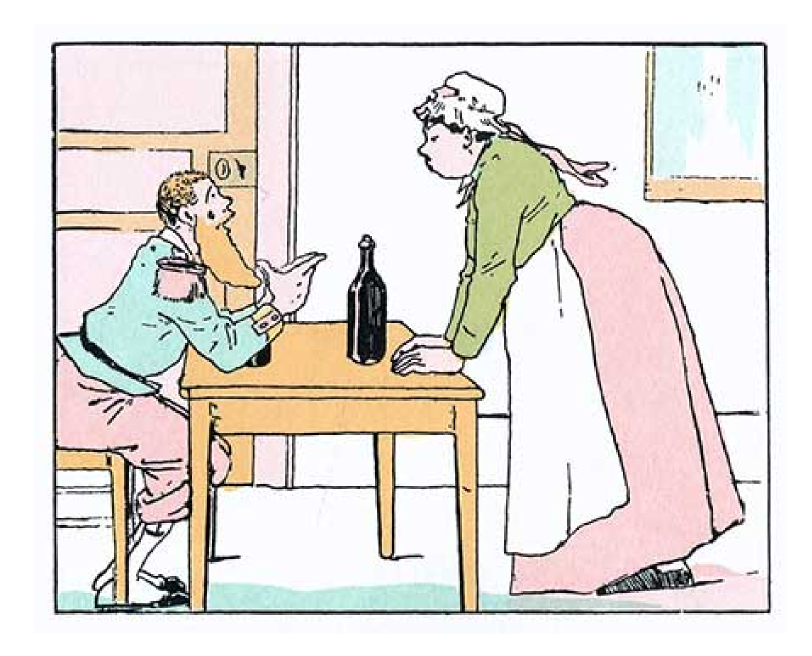
CAMEMBER. — Alors paye aussi la goutte, vu que t’as eu tort de l’insulter en patois de ton pays qu’y n’comprend pas.

Confidences



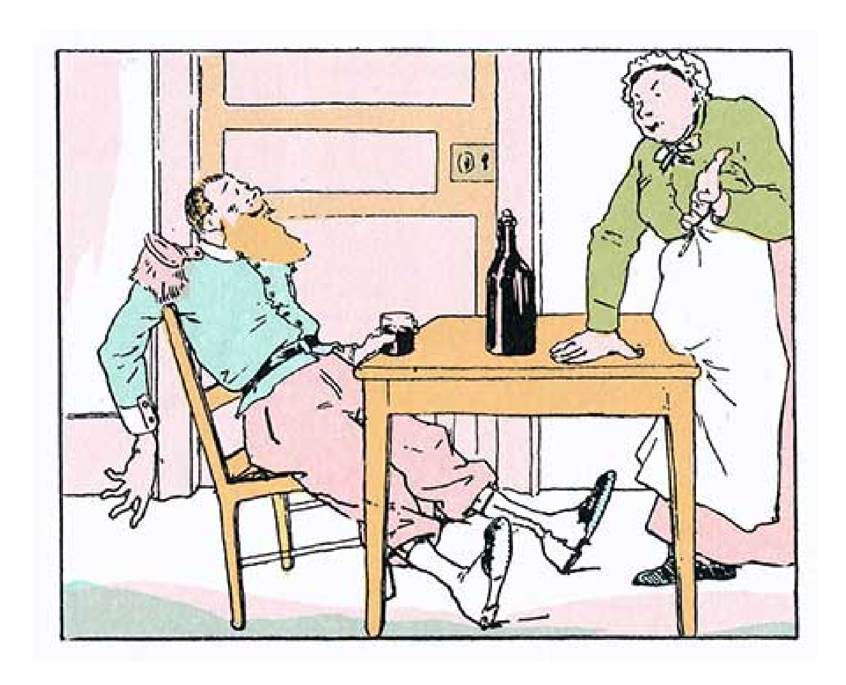
Camember ayant fait une course pour le colonel, celui-ci lui fait donner un verre de vin.

C'est pourquoi Mlle Victoire lui en octroie généreusement une bouteille.



Aussi, au dernier verre, Camember éprouve-t-il le besoin d’entamer le chapitre des confidences.

« Voyons, mam’selle Victoire, qu’est-ce que, dans le *fort* de votre intérieur, vous pensez de la colonelle ? »



« Vous êtes un honnêde cheune homme, mossieu Gamempre, aussi che fais fous tire mon obinion... Y en a gui tisent ci... »

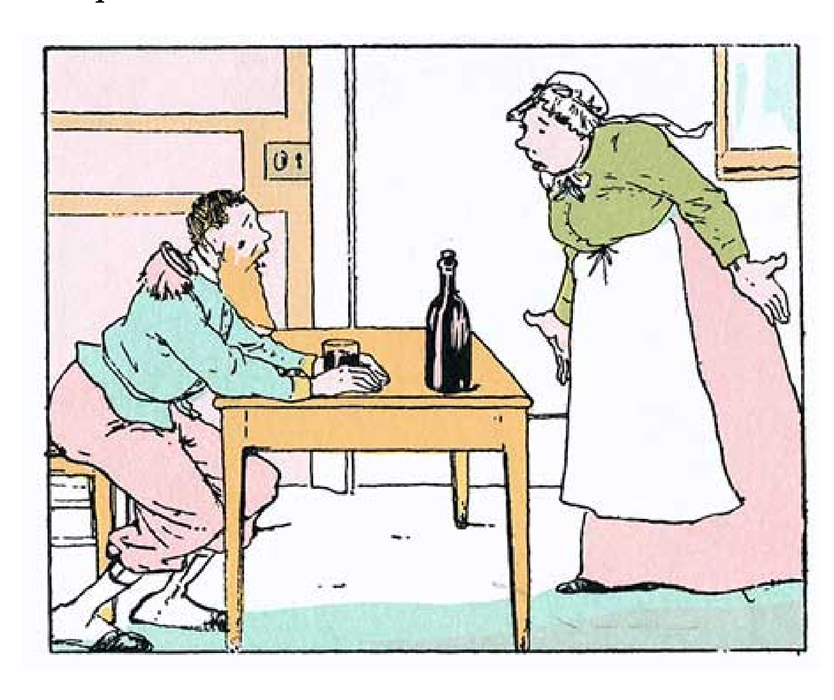
— Eh ! eh ! » fait Camember.



« Eh pis, y en a peaugoup aussi gui tisent ça...

— Pas possible ! fait Camember.

— Foui ! mossieu Gamempre, mais c’est tes maufaises lanques ! »

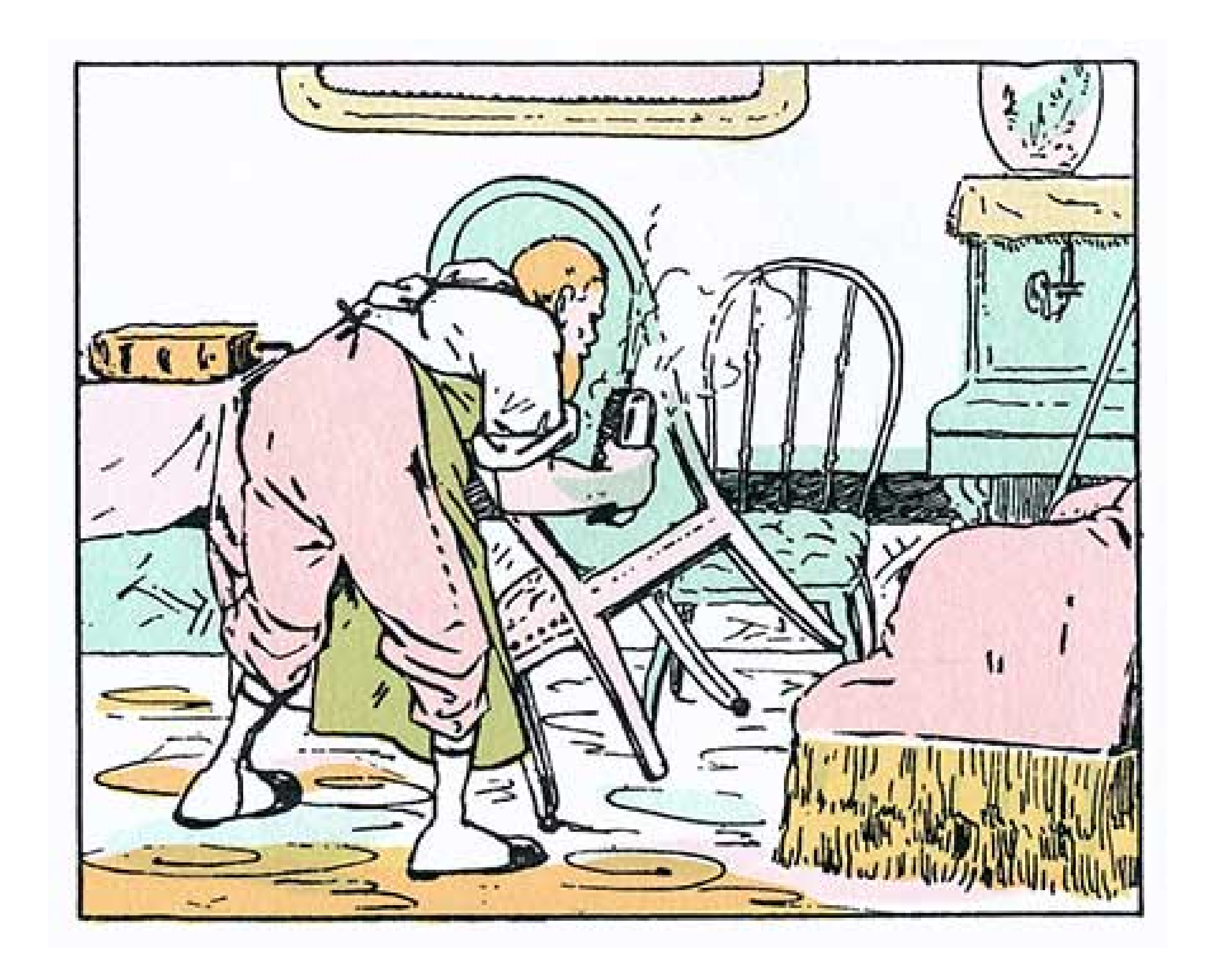


« Eh pien ! foulez fous gue che fous tise ? Mais ne rébétez pas, pour ne bas faire tu dort à une paufre cheune fille inosante... Moi che ne tis ni ci, ni ça ! foilà mon obinion !... »



« Mam'selle Victoire, que vous raisonnez subséquemment, comme qui dirait censément un maréchal de France... Eh ! bien, c'est aussi itérativement mon avis... et je *la* partage. »

Camember complimente la colonelle



Les jours où chez le colonel on fait à fond le salon, Camember est appelé à l'honneur de frotter les meubles, ce qu'il fait avec toute l'ardeur dont il est capable, en chantant :

Petits voiseaux qui-z'-êtes dans le feuillâââge... etc.




Tout à coup le sapeur s'arrête et demeure en contemplation devant un tableau à lui inconnu et qui orne depuis peu les murs du salon. Puis il appelle son Égérie, mam'selle Victoire, pour lui demander quelques éclaircissements complémentaires.



« Gomment, mossieu Gamempre ! fous ne foyez bas gue c'est la golonelle qu'elle a fait direr son bortrait par un peintre te baysages qu'on tit qu'il fait drès bien les animaux ? — Ça ne l'empêche pas d'avoir joliment raté la colonelle ! » dit Camember.



LA COLONELLE *(survenant)*. — Eh ! bien, Victoire, comment trouvez-vous mon portrait ?

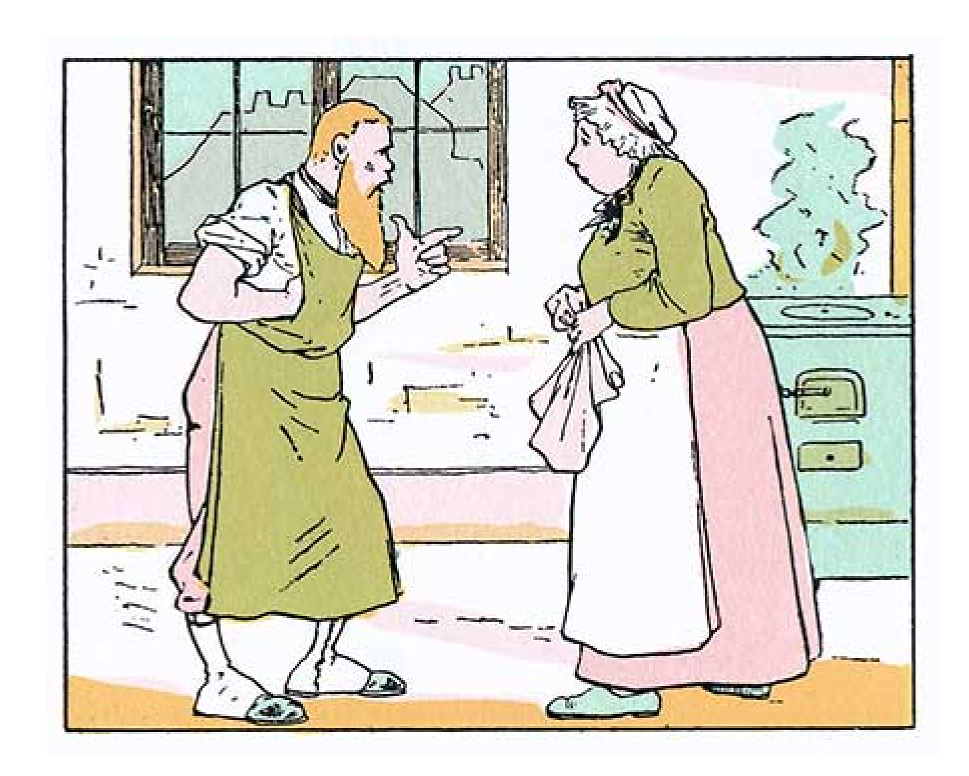
VICTOIRE.— Matame tésire safoir ma bensée ?

LA COLONELLE *(inquiète)*. — Mais... je vous en prie !

VICTOIRE.— Eh pien ! che le droufe pas choli, choli !



CAMEMBER *(bondissant)*. — Oh ! mam'selle Victoire... Si on peut dire des choses aussi nain vert sans barbe (invraisemblables, probablement)... C'est pt'être vrai que ce n'est pas joli, joli... mais, avouez que c'est rudement ressemblant... avouez-le. »

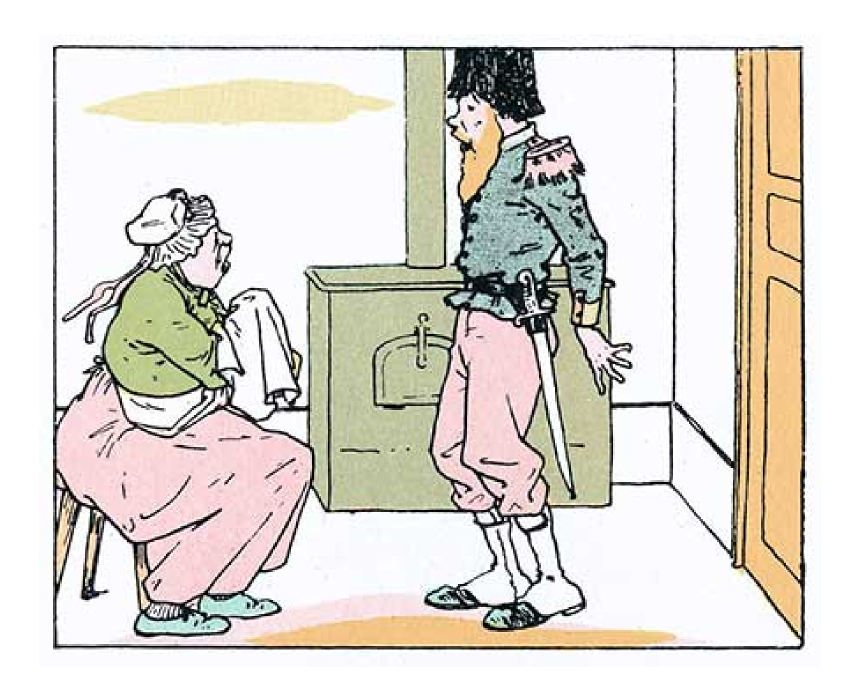


CAMEMBER, *d'un ton paternel, à mam'selle Victoire.* — Mais, mam'selle Victoire, faut jamais dire aux dames que leur poquetrait il n'est pas joli… ça les fâche… et vous avez eu une fière chance que le sapeur se soye trouvé là pour rabibocher les choses.

Camember chimiste



« Quoi qu'y a donc que vous versez des pleurs, mam'selle Victoire ?... quoi qu'il y a donc de cassé ? Le sapeur est-ce qu'il serait susceptible de consoler vot' petit cœur meurtri ? »

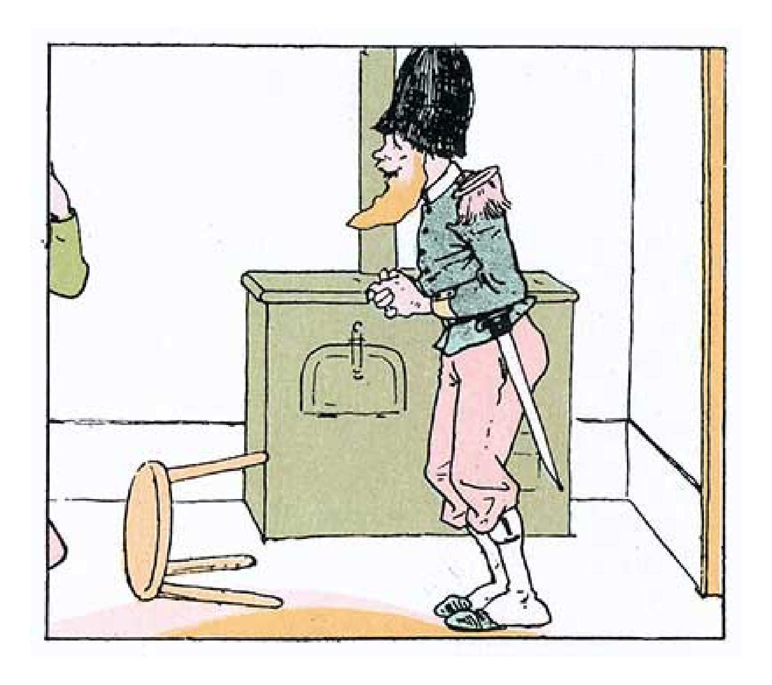


« Ch’ai renfersé la moitié te l’eau te Gologne tans le gabinet te doilette te la golonelle, mossieu Gamempre ! c’qu’elle fa être vachée ! »

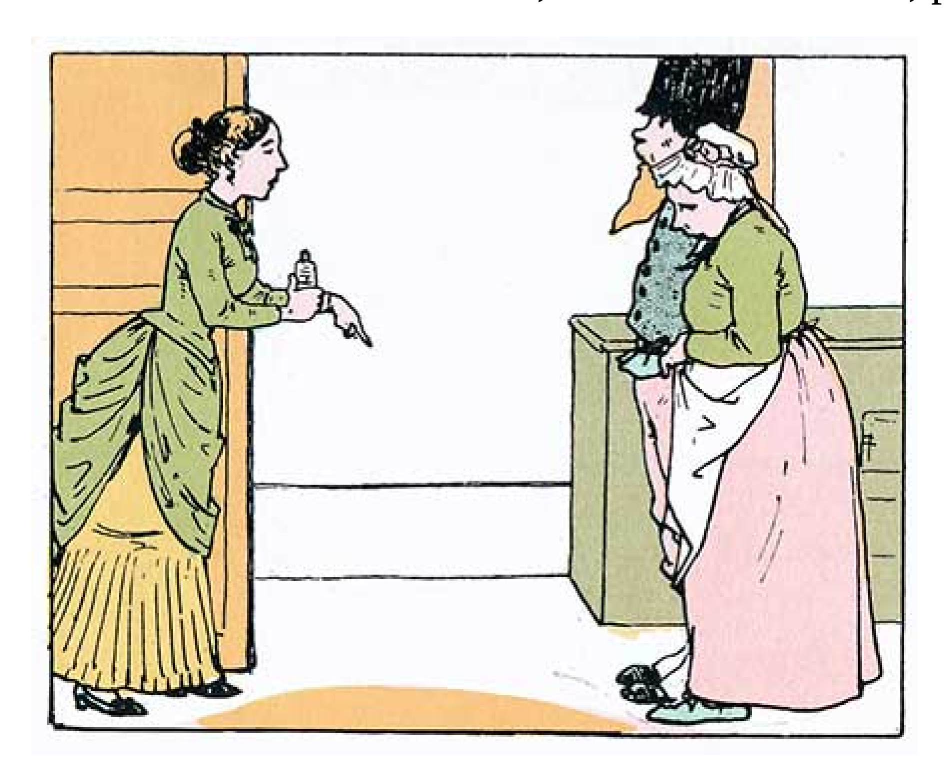


« Attendez, mam’selle Victoire ! C’est de l’eau de Cologne que vous dites ? — Foui, mossieu Gamempre !

— Si que vous rempliriez le flacon avec de l’eau ordinaire... elle n’y verrait p’têtre rien la colonelle. »



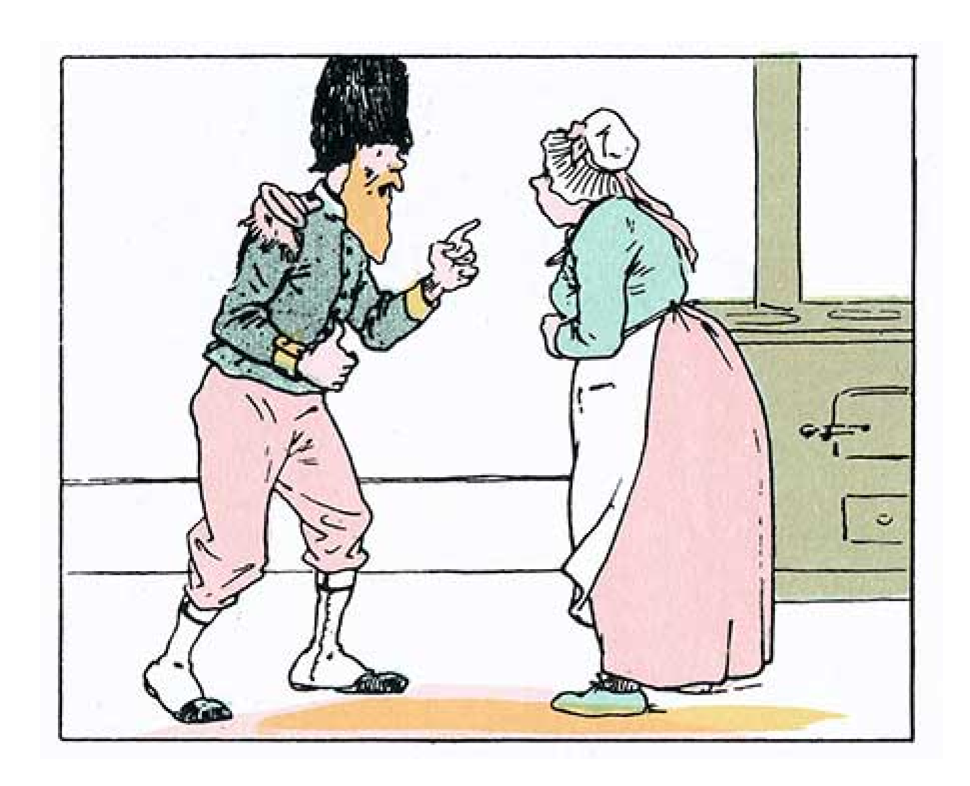
« Mossieu Gamempre ! fous êtes ma Brofitence !... fous êtes un amour. — Ptêt'bien, mam'selle Victoire, ptêt'bien ! »



(20 minutes après.) – LA COLONELLE : Qui a versé de l'eau dans mon flacon ?

CAMEMBER. — À quoi qu'ma colonelle a vu la chose ?

LA COLONELLE. — Mais, sapeur, vous ne savez donc pas que l'eau de Cologne se trouble quand on y verse de l'eau pure ?



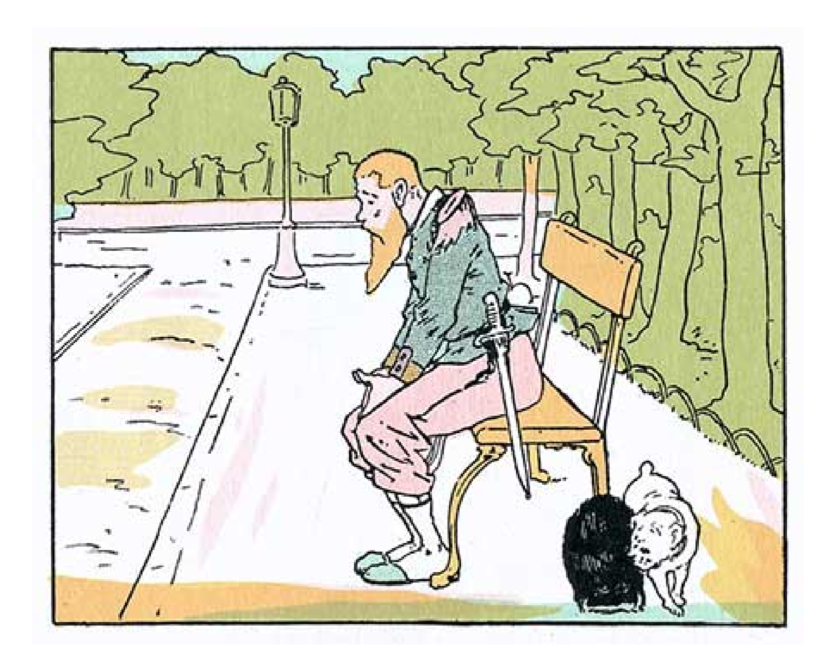
« Ça, mam'selle Victoire, c'est bon-z-à savoir. La prochaine fois, avant d'verser d'l'eau dans le flacon, vous f'rez bien d'y ajouter, avant, un tout petit peu de Cologne. »

Camember dresse ses batteries

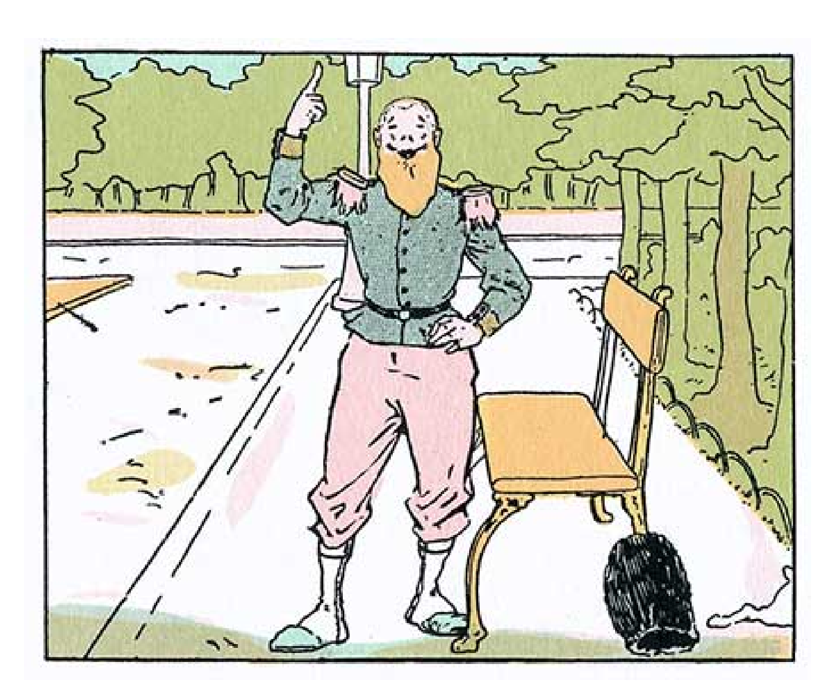


« Combien cette pipe, madame Coralie, sans vous commander, s'ous plaît ?

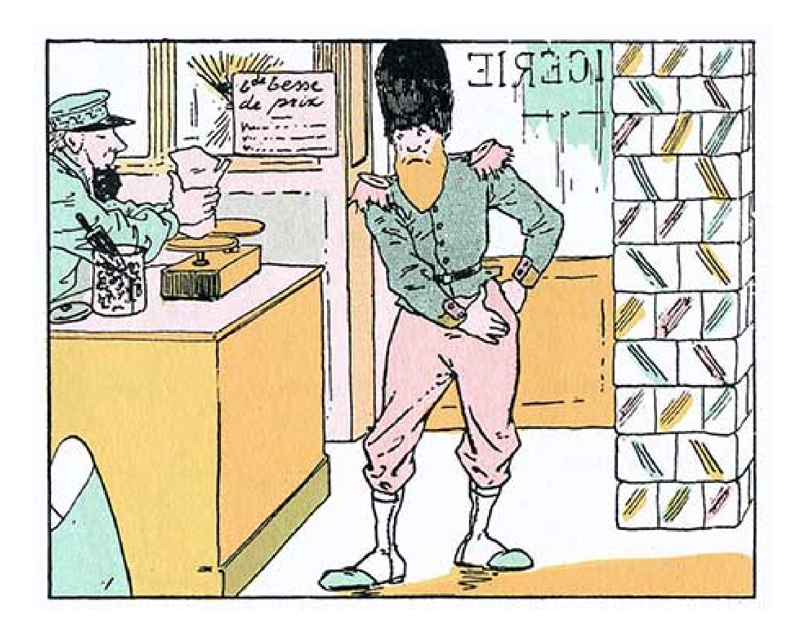
— 3 fr. 50, monsieur le sapeur... et parce que c'est vous, encore, mait il faut savoir faire des sacrifices pour les défenseurs de la Patrie. »



« 3 fr. 50 !... 3 fr. 50 ! Jamais j'arriverai à ramasser une pareille somme pour remplacer Dagoberte ! » C'est sa vieille et défunte pipe que l'ingénieux sapeur désignait sous ce nom parce qu'elle avait jugé convenable de se culotter de travers.



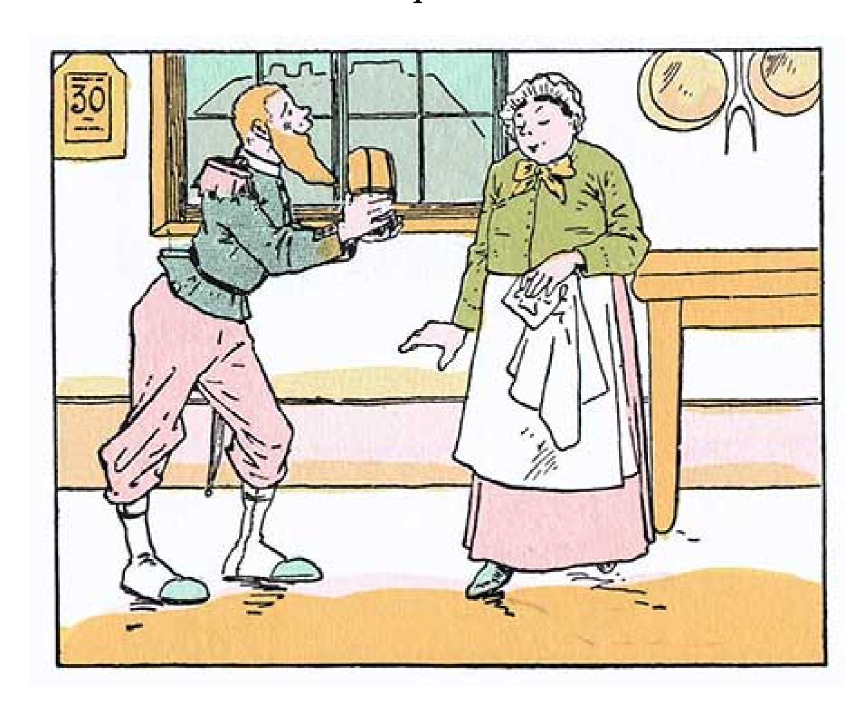
Tout à coup, il se lève. Sa mâle physionomie est éclairée d'une illumination subite et son front rayonne d'intelligence et de génie : « J'aurai ma pipe ! s'écrie-t-il... Dagoberte, ma vieille amie, tu seras dignement remplacée, ou bien je ne suis qu'une moule ! »



« M’sieu l’épicier ! est-ce que dans le parmi de vos productions vous n’aureriez pas celui de bonbons pour jeunes filles qu’on en aurait beaucoup pour pas cher.

— Si, m’sieu l’sapeur, en voici à 0 fr. 50 la livre.

— Pour lorsse, donnez-moi-z-en un quart. »



« Mam’selle Victoire !... C’est-z-aujourd’hui le 31 décembre, comme qui dirait la veille des étrennes. Permissionnez-moi de déposer sur l’autel de vos vertus ces bonbons qu’ils sont l’image d’une amitié nestinguible, substantielle et consécuitive. »



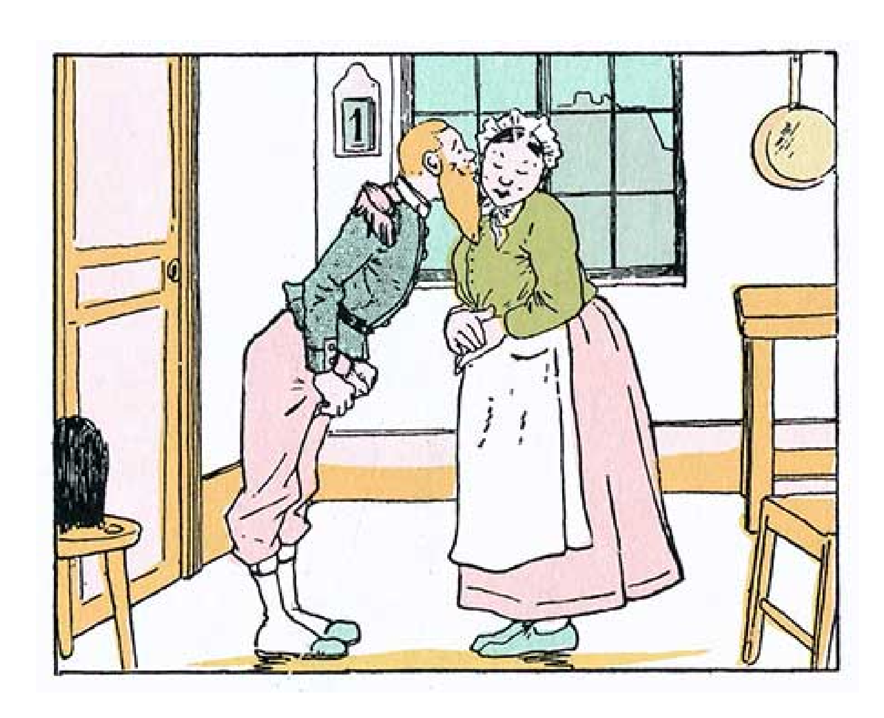
« Che suis gonfuse, mossieu Gamempre ! — Oh ! y a pas de quoi, mam'selle Victoire... J'voulais d'abord vous donner une belle pipe de 3 fr. 50, chez Mme Coralie ; mais j'm'ai dit que vous ne parfumiez pas de c't'ustensile et que moi, j'serais bien content si qu'on me l'offrirait ! »

Camember trouve plus malin que lui.

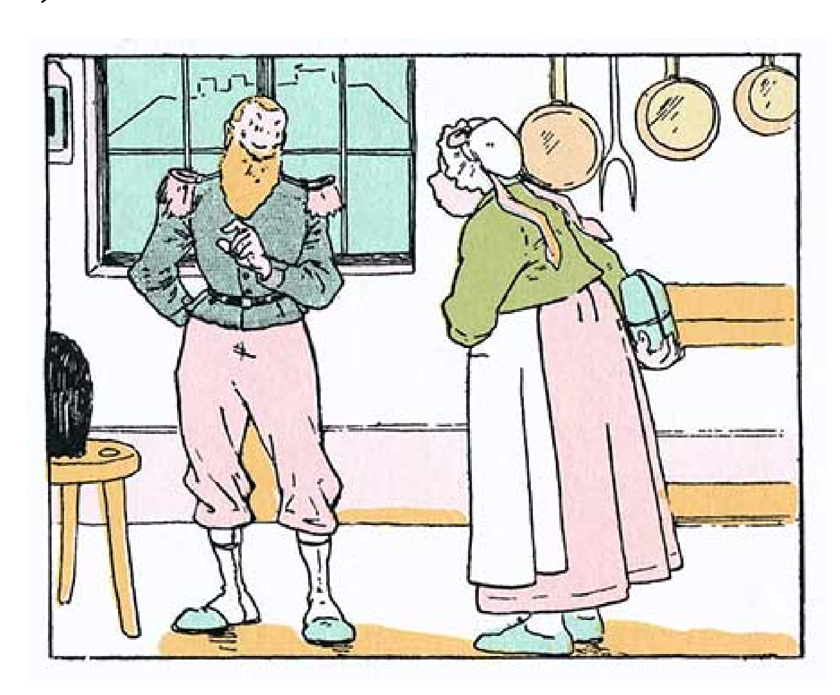


« Bonjour, mam'selle Victoire... Je vous la souhaite pareillement...

— Et moi aussi, mossieu Gamempre, te dout mon goeur ! che fous la souhaite bareillement. »

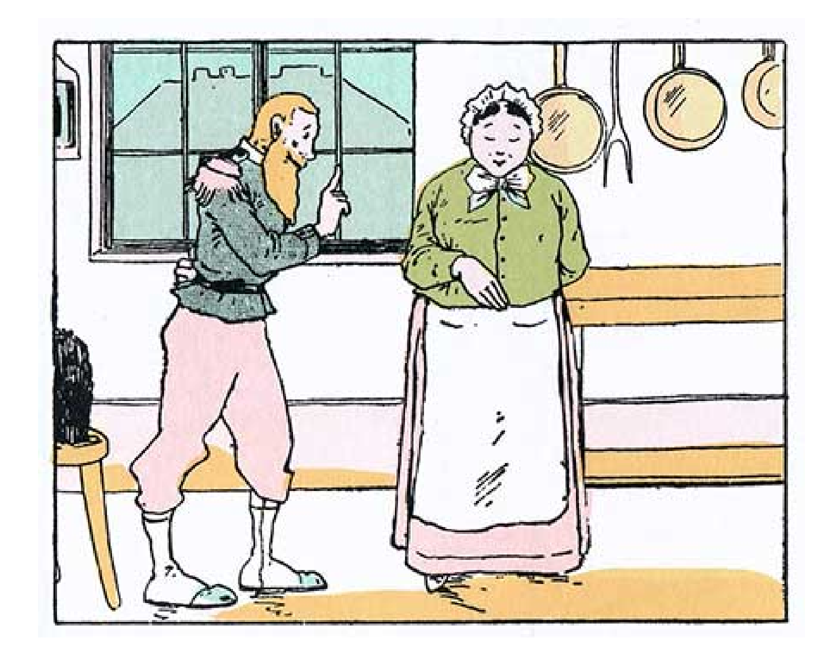


« Alorsse... Je suis ému en vous demandant ça... Vu l'occasion, circonstance et autre, est-ce que vous n'obtempéreriez pas que je donnerais sur votre joue de tirtourelle un baiser virginal, mam'selle Victoire ? »



« Ch'ai bensé à fous... mossieu Gamembre... Che feux aussi, maintenant, fous faire un gâteau !

— Bon, pense Camember, c'est un « cadeau » qu'elle veut dire... pour sûr que c'est ma pipe ! »



« Tefinez ! mossieu Gamempre ! c’est quelque chosse gui se fume !

— Ah ! mam’selle Victoire ! mam’selle Victoire ! Je n’ose pas deviner : je suis sûr que vous avez fait des folies pour le sapeur ! »



« Eh, pien ! tenez, mossieu Gamempre, che ne feux pas fous faire lanquir... Foici l’obchet ! Ça ne se fait pas tans le

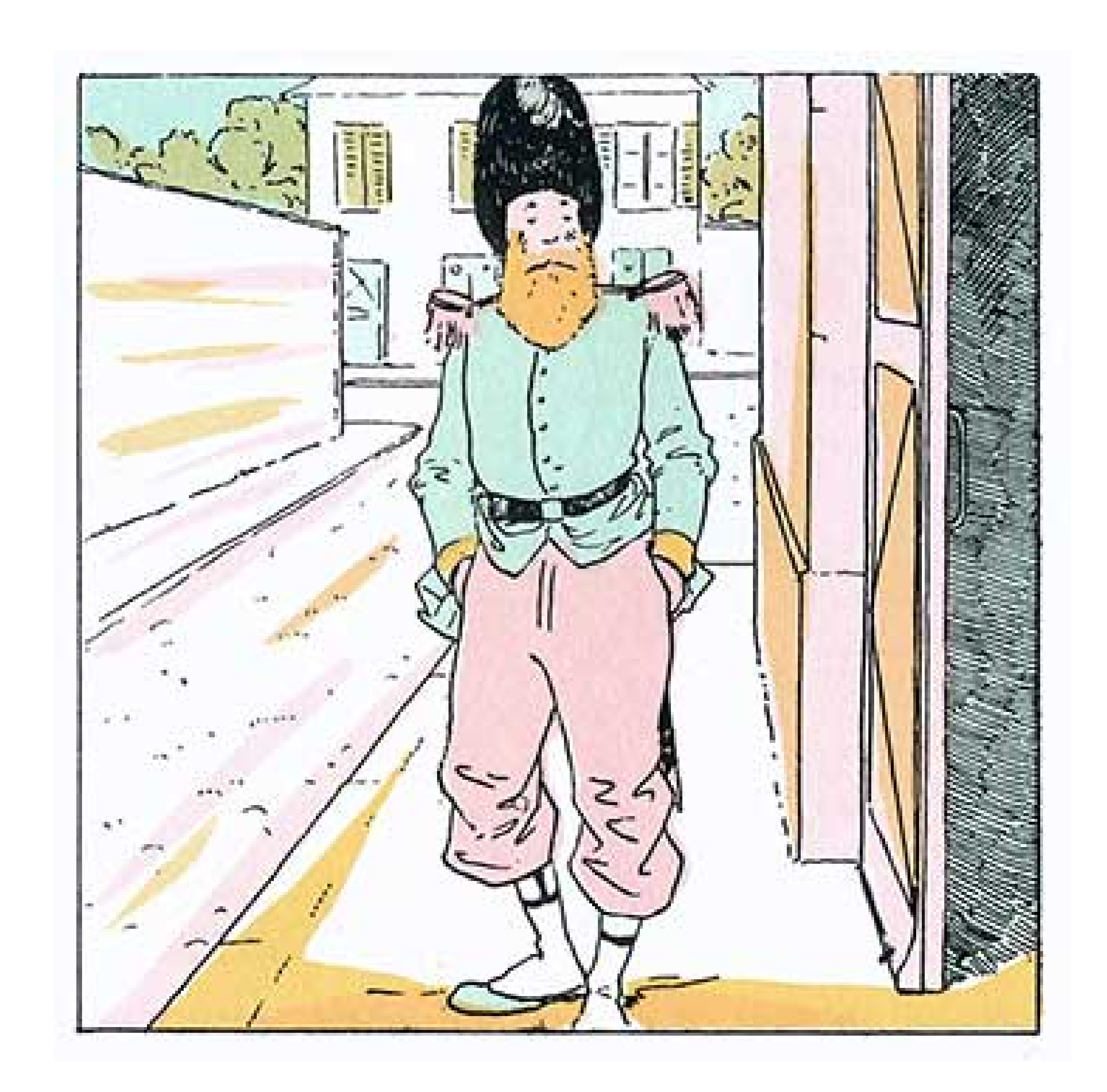
monte gomme il faut !... mais che fous bermets d'oufrir le baquet. Che suis sûre que vous serez gontent ! »



« Un saucisson !... Je... je vous... remercie bien, mam'selle Victoire ! — Che fous afais bien tit, monsieur Gamempre, que ça se fumait... tans la cheminée ! »

De bons esprits prétendent que Mlle Victoire s'est, ce jour-là, payé la tête du sapeur.

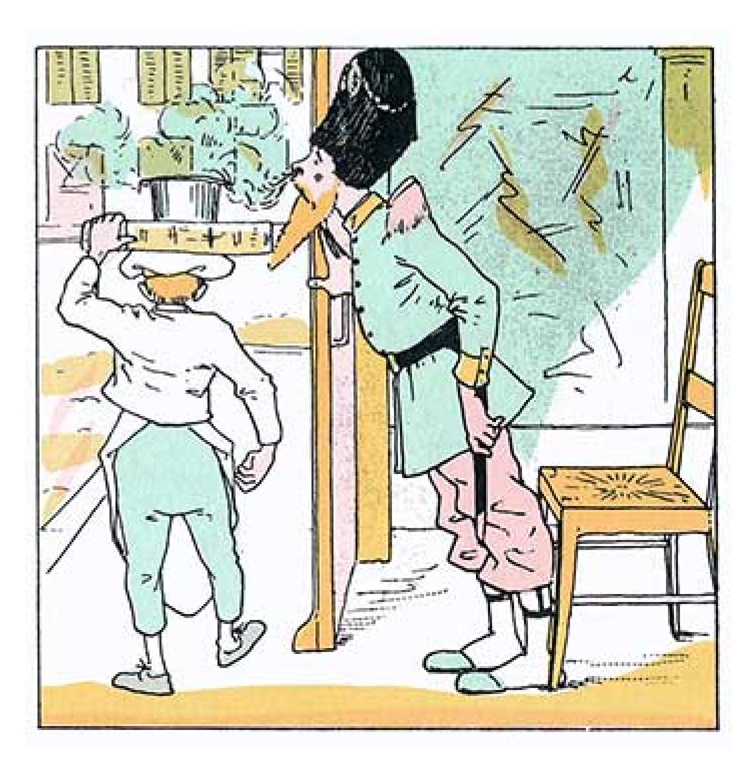
Horrible faim du sapeur Camember.



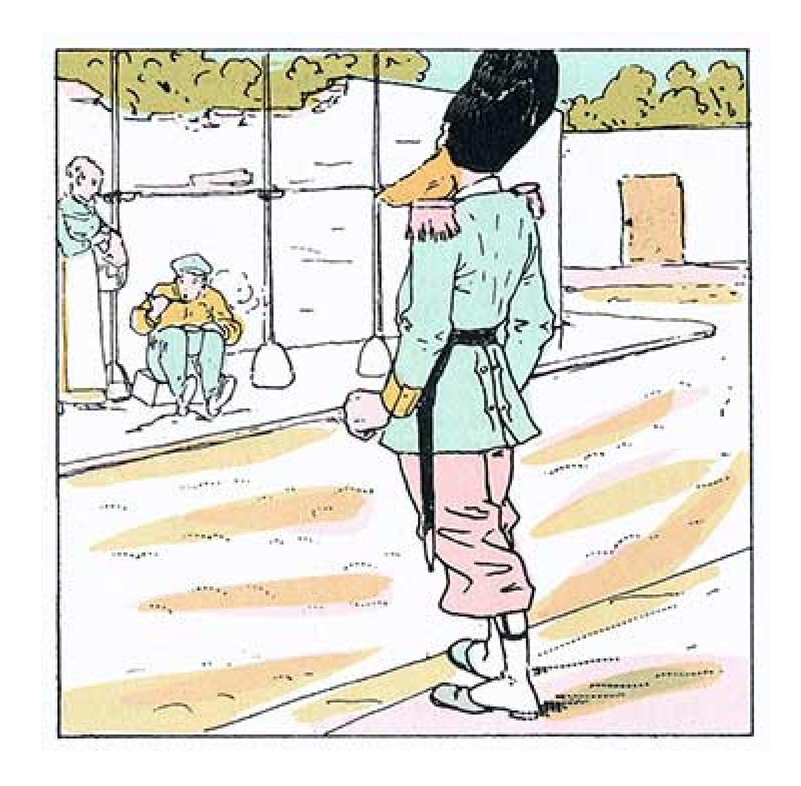
« Quatre heures de planton et rien dans le ventre ! C'est cependant pas aujourd'hui « Quatre temps Virgile jeûnera ». Si ça continue, je mange ma barbe ! »



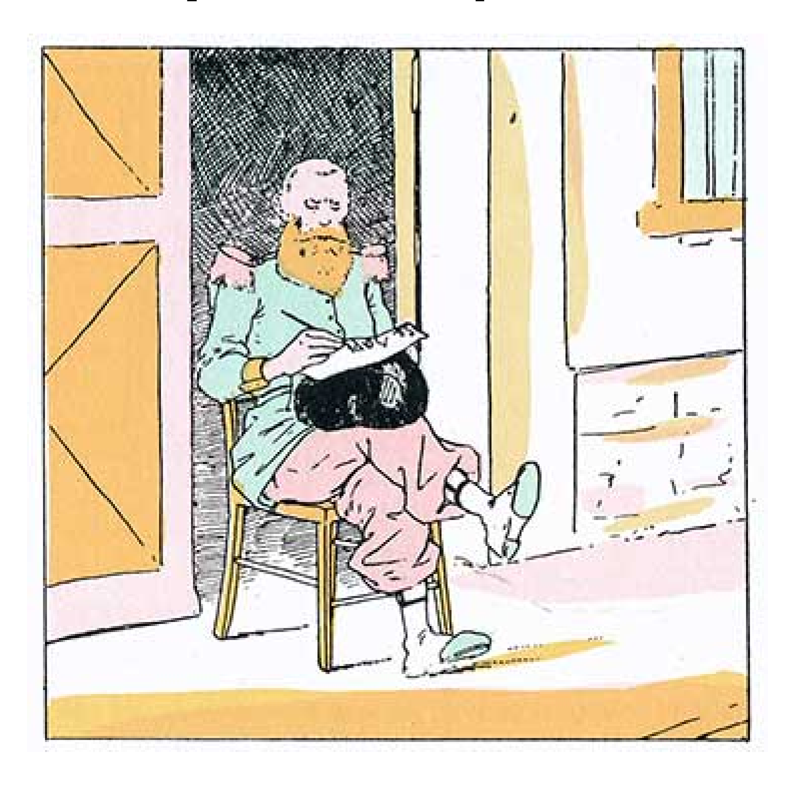
« Ah ça ! est-ce qu'ils vont se décider à m'apporter ma gamelle, ces clampins-là ? Est-ce qu'ils croient qu'un sapeur ça vit de l'air du temps ? »



« Mon empereur ! En effet d'gamelle je me contenterais bien de celle-là ! »



« Et c't'autre intrigant là-bas en face ! Faignant, va ! Ventru ! Prop' à rien ! Cosaque ! ! Bédouin ! ! »

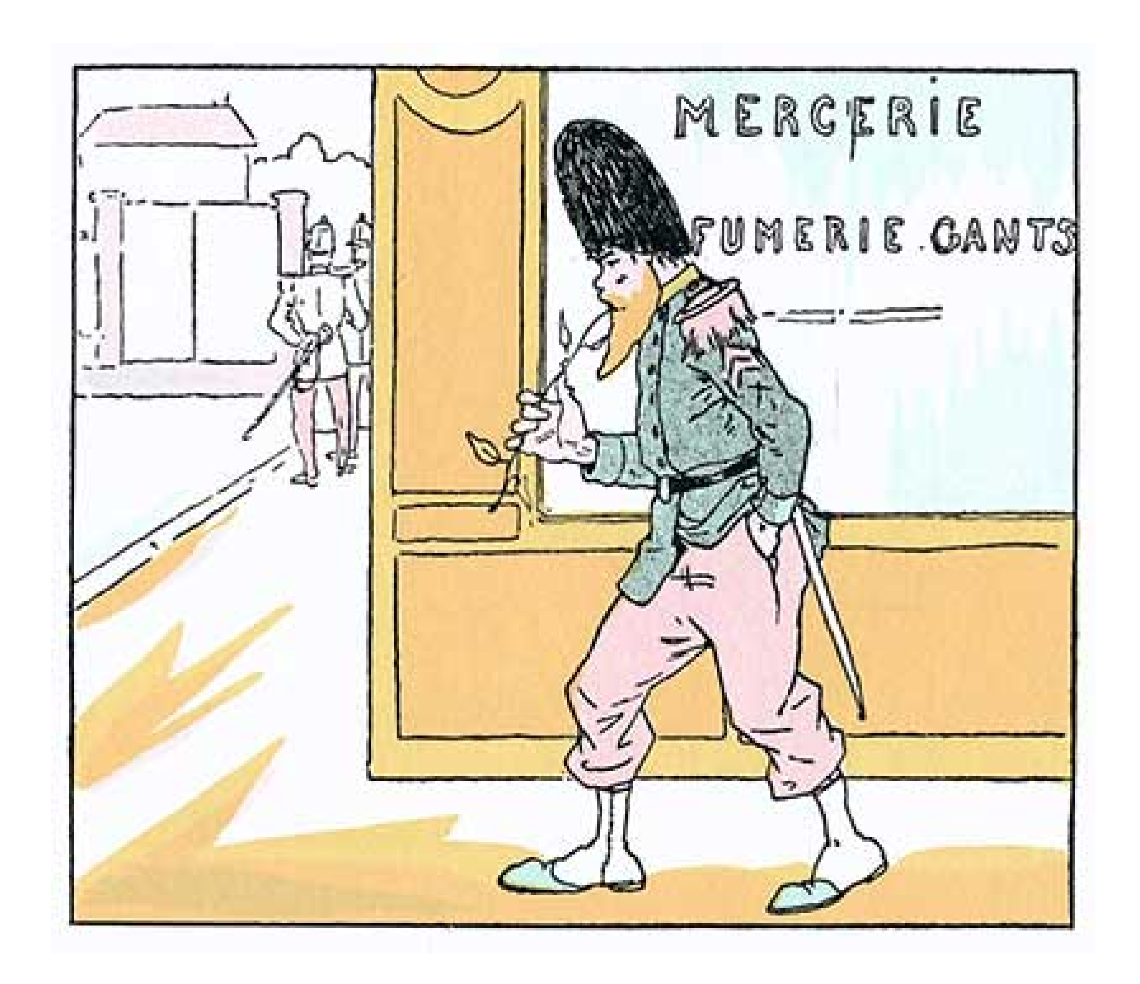


« Ah mais ! ça n'peut pas durer comme ça ! Faut qu'j'aille voir c'qu'elle est devenue, ma gamelle !... Seulement, faut prévenir le colo pour si qu'il me chercherait ! »

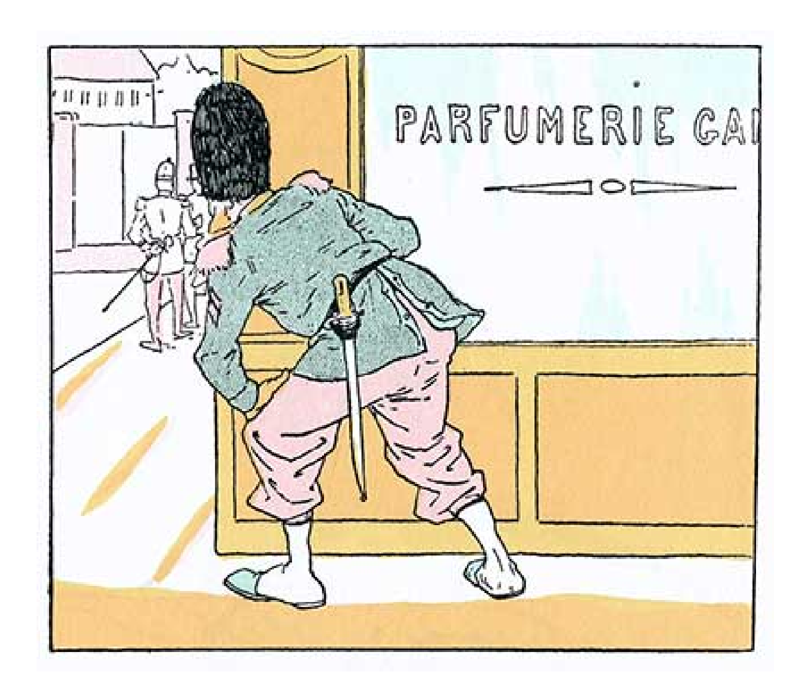


« Est-ce que vous savez comment le phulomène est arrivé, mame Wolff ? — Voui ! mame Mougeot, j’ai vu le monstre comme je vous vois !... »

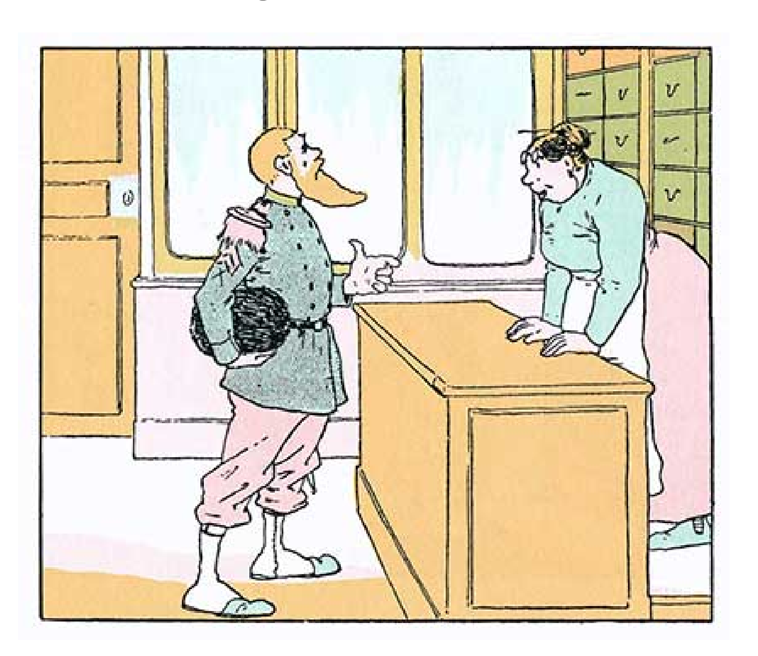
Fatale méprise



« Que diable est-ce que j'ai bien pu faire de mes gants ? Ousque j'ai bien pu les laisser ? Camember, mon ami, si tu rencontres un officier, tu peux faire ta valise pour la boîte ! Mais qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ? »



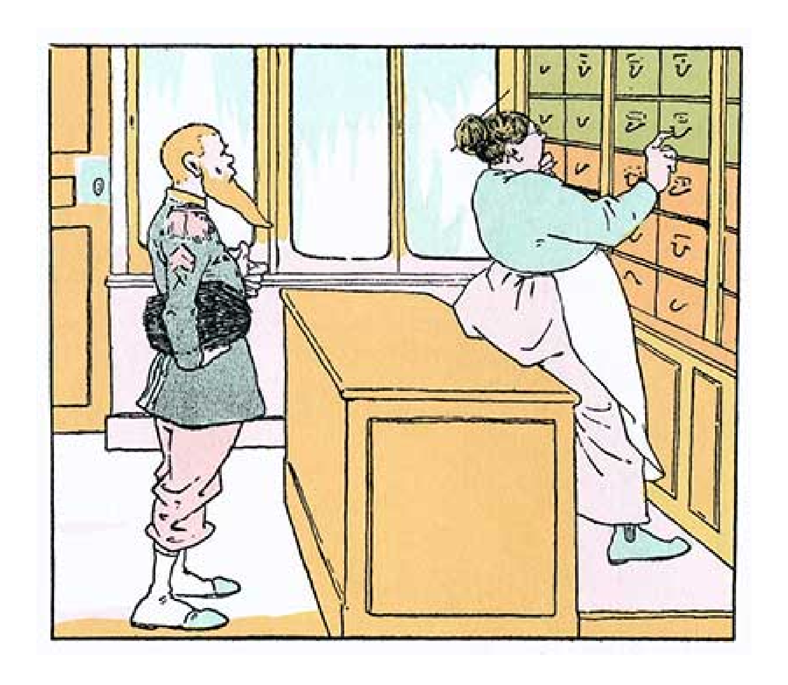
« Tonnerre ! voilà justement le lieutenant Mitourouette qui bavarde avec le capitaine Brizard devant la porte de la caserne, et plus que dix minutes avant l'appel !... Camember, mon ami, si d'ici trois minutes t'as pas retrouvé tes gants... »



« Madame ! est-ce que vous n'aureriez pas des gants qu'ils seraient susceptibles d'aller à un sapeur ?

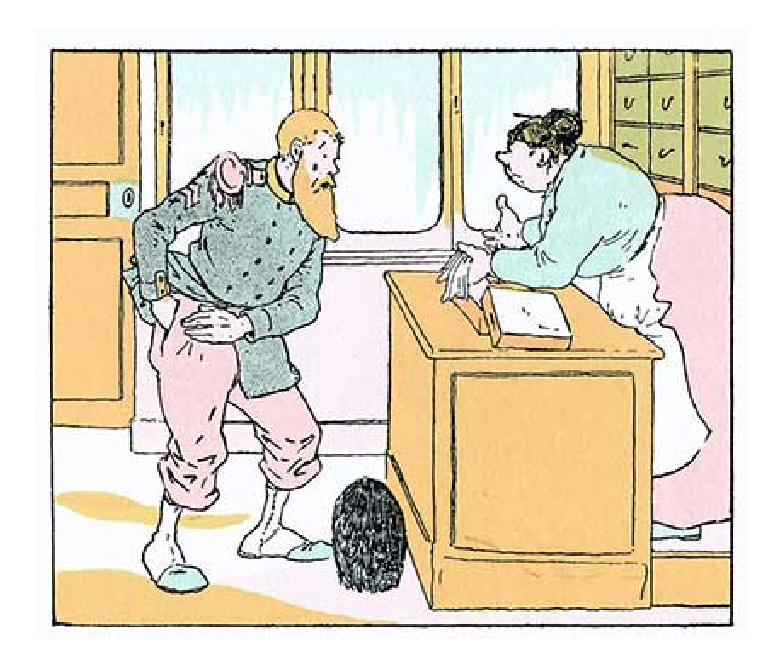
— Si, monsieur ! votre numéro, s'il vous plaît ?

— Mon numéro ? c'est 37 829. *(À part.)* Qu'est-ce qu'elle veut faire de mon matricule ? »

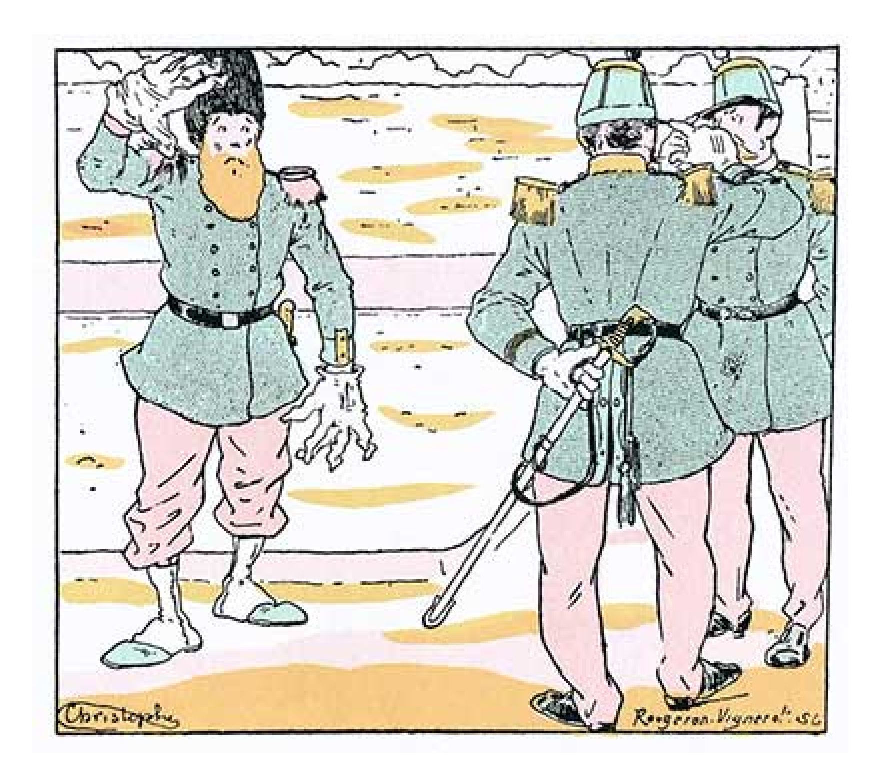


La mercière. — Nous disons donc 37 829... Je ne crois pas que j'aie cette pointure-là !

Camember. — Serchez bien, madame la mercière, parce que si vous ne trouvez pas, pour sûr que je serai fourré au bloc et sans douleur encore !



« Ma foi, monsieur le sapeur, prenez toujours le numéro qui se rapproche le plus du vôtre : c'est du 12 ½. Ça sera peut-être un peu étroit, mais en allant avec précaution... avec la douceur qui caractérise messieurs les militaires... C'est 16 sous. »



Bien que ganté, Camember attrape quatre jours. Il est dans l’admiration : « Faut-il qu’il ait l’œil, hein ! le capitaine, pour avoir vu tout de suite que mes gants n’étaient point-z-à moi ! »

Camember victime de son cœur



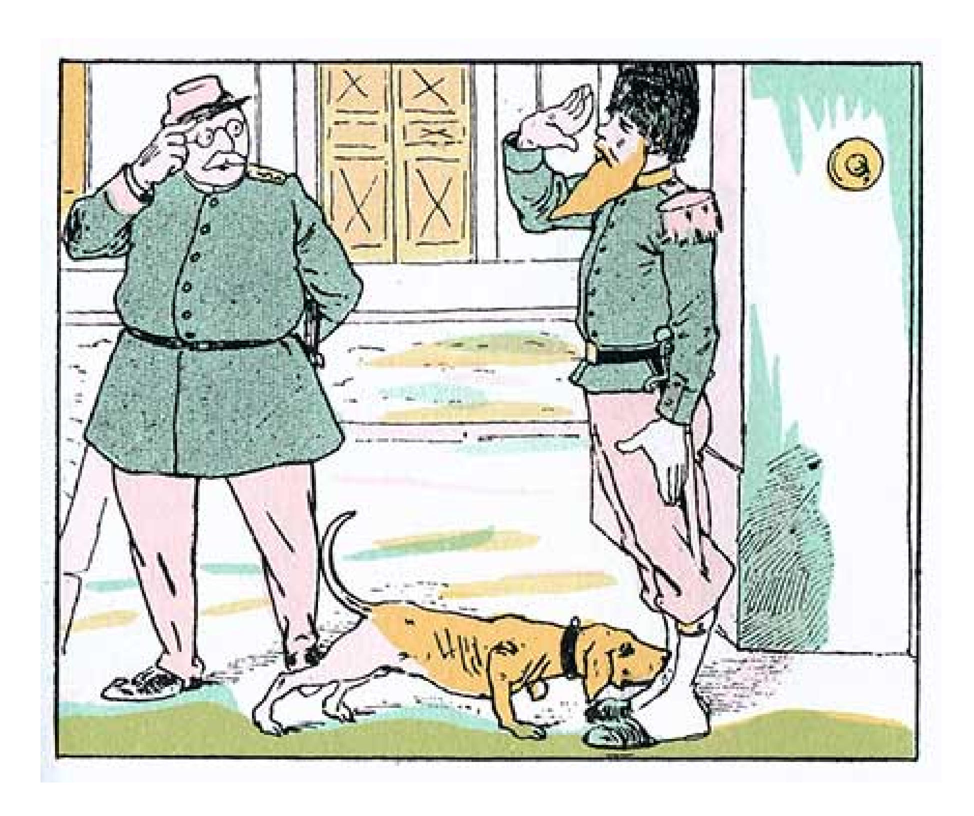
« Eh, là-bas ! le carabinier, ne te décarcasse pas comme ça... Tu vois bien que t'es trop bas sur pattes... Attends un peu... j'y vas ! »



« Sonnez fort, m'sieu l'sapeur, carillonnez tant que vous pourrez. Le concierge il est un peu dur d'oreilles et quéqu'fois il n'entend pas. »



« Merci bien ! m'sieu l'sapeur, quand le pipelet il viendra vous seriez bien aimable d'y dire bonjour de ma part. »



Bonjour, Camember, bonjour, mon ami !...

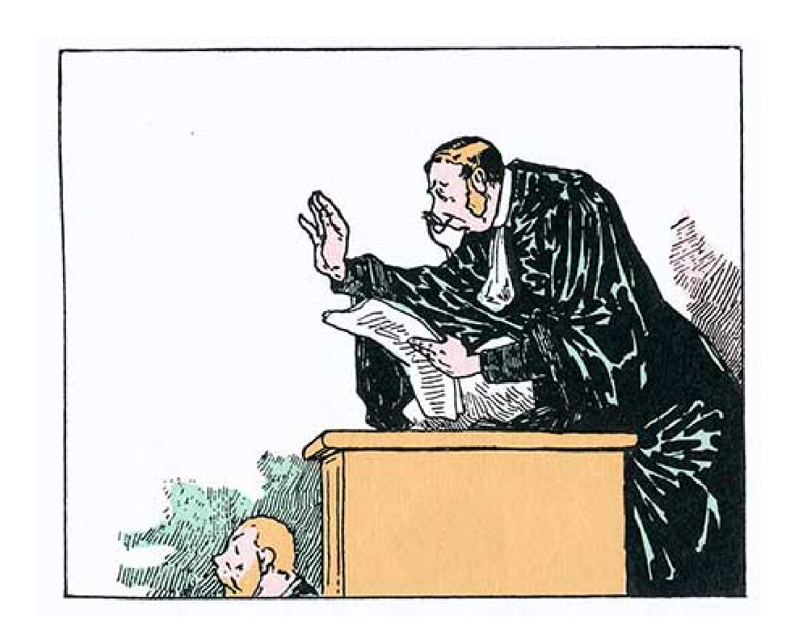


Ah ! Canaille ! Y a assez longtemps que j'te guette ! »

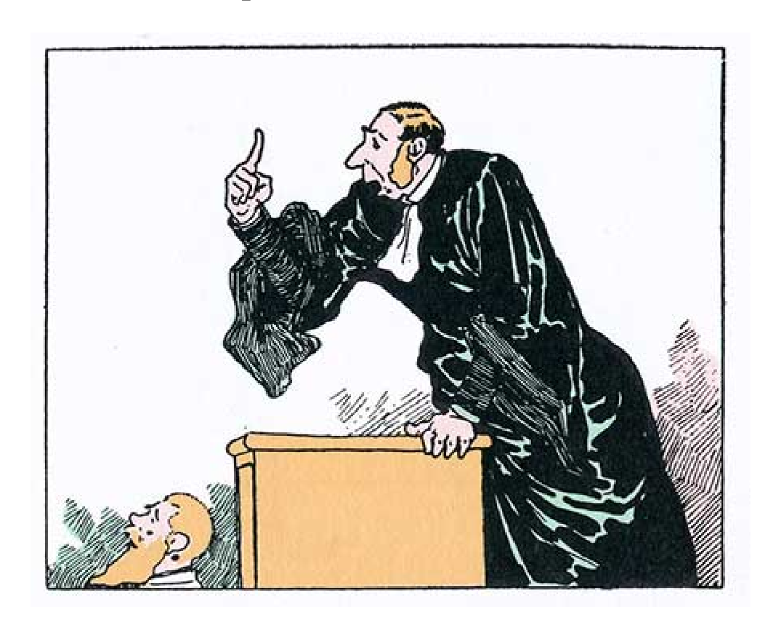
Une improvisation brillante



Résultat : Camember passe au Conseil de guerre pour insulte à un supérieur. Son avocat, maître Bafouillet, se lève et plaide : « Messieurs, comme l'a fort bien dit Bossuet, notre maître à tous, il n'est si petit ruisseau qui ne finisse par porter ombrage ! »



« Si l'on en croyait l'acte d'accusation qui, de son doigt sévère, nous a plongé sur ce banc d'infamie, messieurs, nous aurions frappé le major Mauve dans l'exercice de ses fonctions... Or, dussé-je faire rougir vos cheveux blancs, ce n'est pas à cet endroit-là que nous avons atteint l'honorable docteur. »



L'AVOCAT. — Condamnerez-vous ce héros qui, à Austerlitz...

LE PRÉSIDENT. — Mais, maître Bafouillet, l'accusé n'était pas né à l'époque d'Austerlitz.

L'AVOCAT. — Eh bien, à Marengo...

LE PRÉSIDENT. — Encore bien moins.

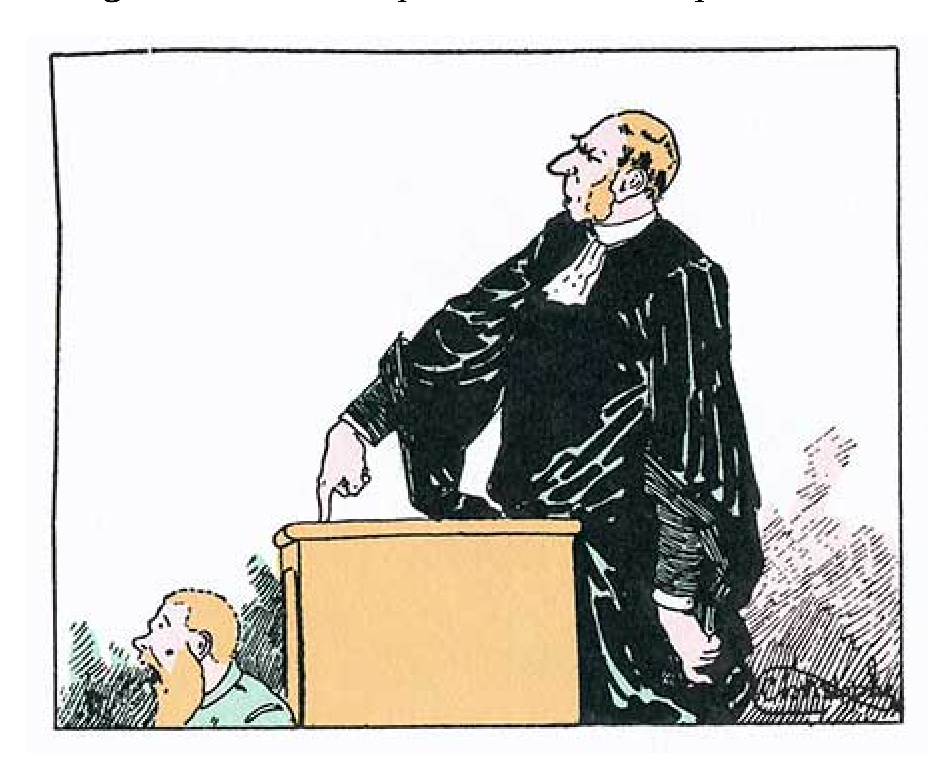


L'AVOCAT. — Alors, messieurs, jetons un voile sur ce passé glorieux ! Songez à son pauvre père, à ce vieillard octogénaire qui a déjà un pied dans la tombe et qui, de l'autre, a toujours marché dans le sentier de la vertu !...



... « Ce n'est pas, messieurs les membres du Conseil, à de vieux singes comme vous et moi qu'on apprend à faire des gri-

maces, et, qu'il le veuille ou non, je vois bien d'ici l'œil du commissaire du gouvernement qui m'écoute et qui rit. »



... « La vie, hélas ! n'est qu'un tissu de coups de poignard qu'il faut savoir boire goutte à goutte ; et, je le dis hautement, pour moi le coupable est innocent ! »

À la suite de cette émouvante plaidoirie, Camember est acquitté.

Christophe

LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER

(3ème partie)

1896



édité par la
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

« Le rire est un besoin physique qui dilate le parenchyme splénique et se traduit extérieurement par une contraction des muscles zygomatiques. »

Dr GUY MAUVE.

« *Tout ce dont j'ai besoin en fait de facéties, je le trouve dans le* Camember. »

MON ONCLE.



LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER (FIN)



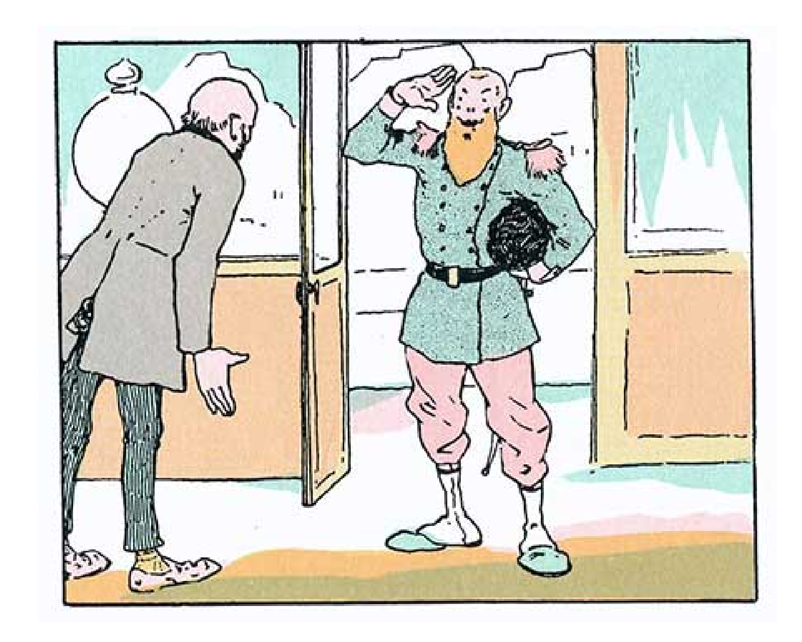
Un médicament qui se trompe d'adresse.



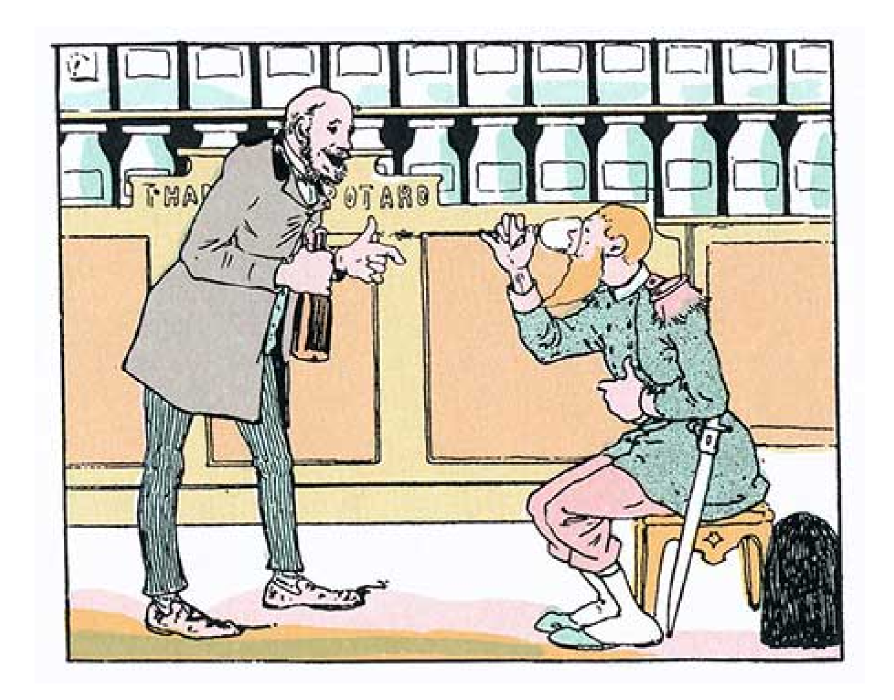
« Je suis drès ogupée, mossieu Gamempre. Bourriez-fous me rendre un service ?

— Avec vélocipèle, mam'selle Victoire !

— Alors, allez chercher une burge pour la golonelle, mais une burge gu'on ne la zentirait bas basser ! Fous m'endendez pien ? »

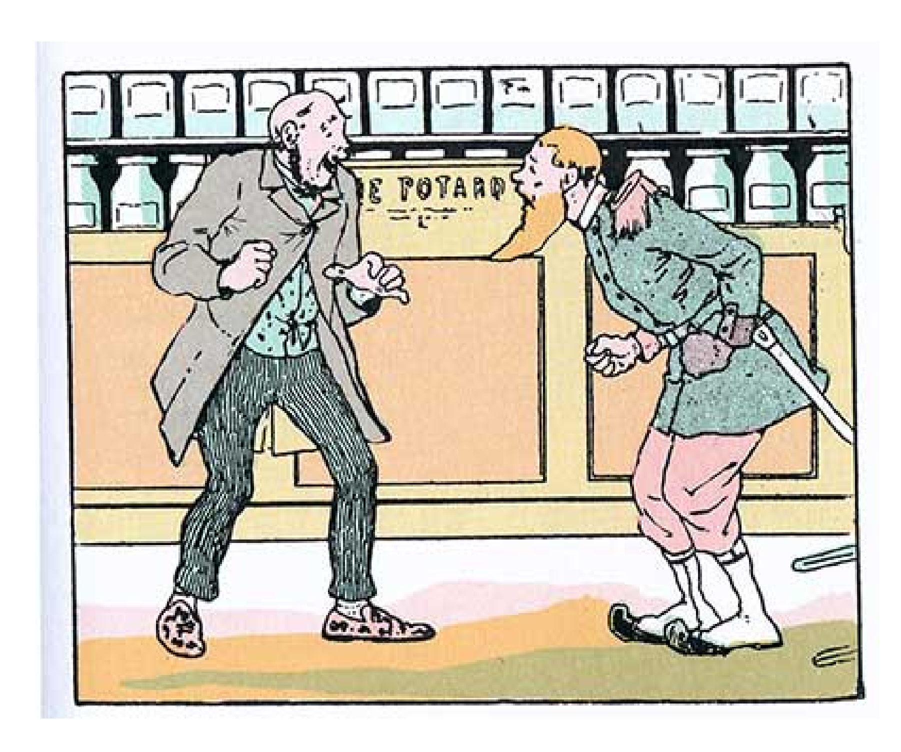


« Mossieur le Phormachien ! S’que vous n’aureriez pas une purge qu’elle serait itérative et que nonostant on ne la sentirait pas passer. — Si fait, monsieur le sapeur, donnez-vous la peine de vous asseoir… Je vais vous chercher cela. »

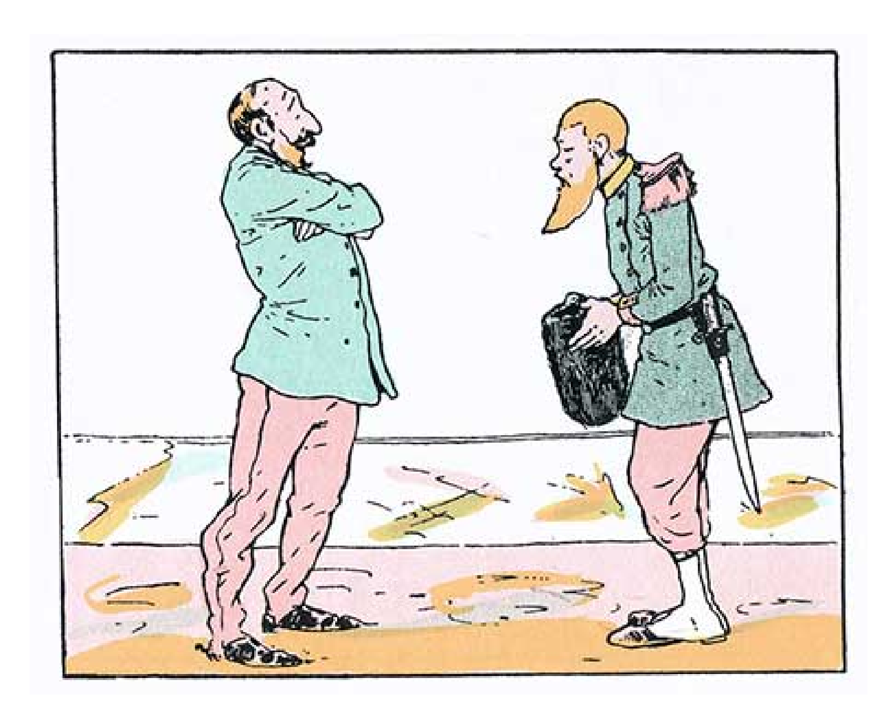


« Et en attendant, pour vous faire passer le temps, faites-moi le plaisir et en même temps l’honneur, monsieur le sapeur, d’accepter ce verre de sirop !

— Vous êtes bien honnête, m’sieur l’Phormachien ! »



Cinq minutes après : — « Et cette purge, mossieu le Phormachien ? — Vous n’avez donc rien senti ? — Moi ? non ! — Eh bien ! vous venez de la prendre ! ce sirop que... — Tonnerre ! hurle Camember indigné, c’était pas pour moi ! c’était pour la colonelle ! »



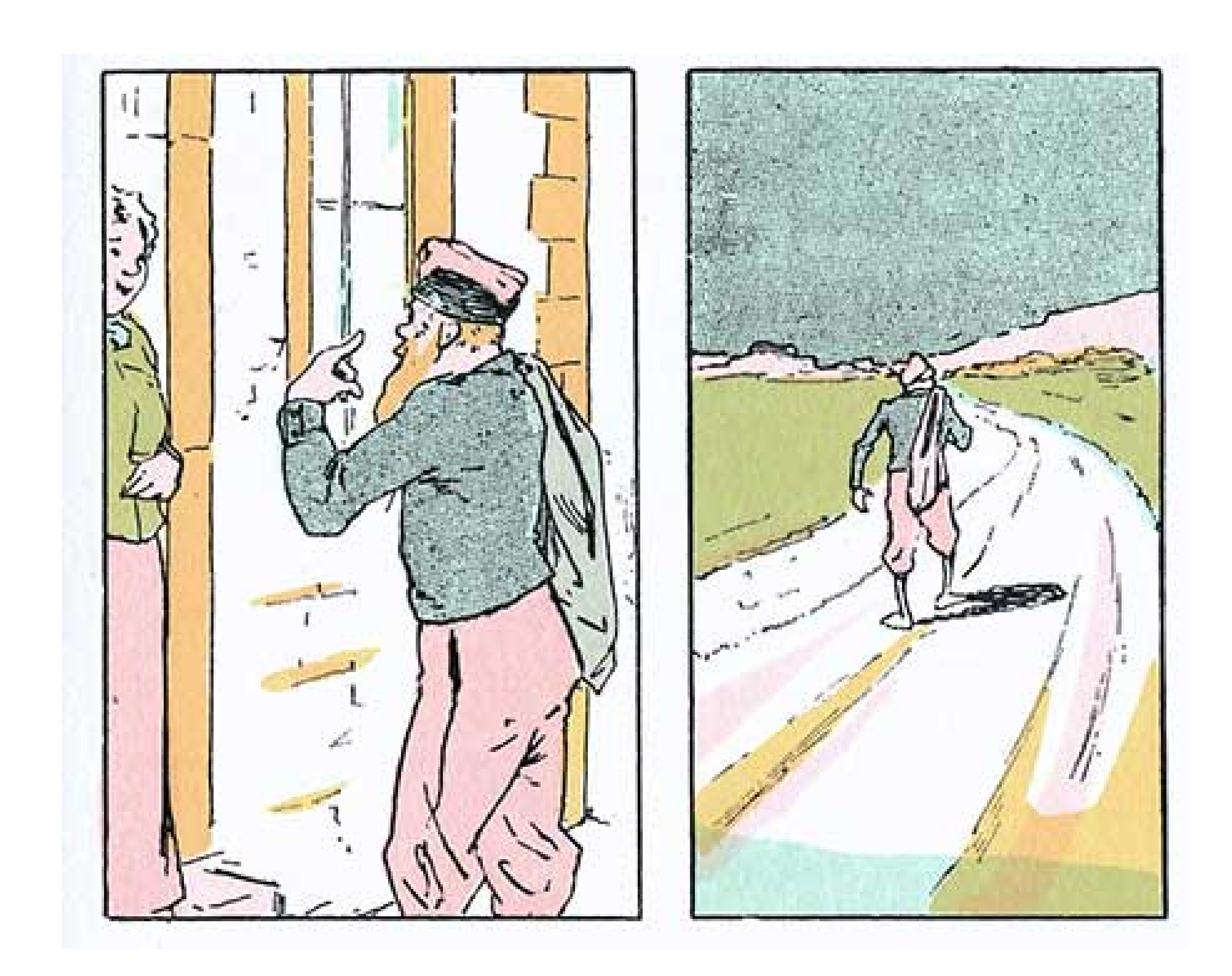
Le colonel : — « Alors espèce de kanguroo, tu te permets d’ingurgiter les médicaments destinés à la colonelle ! Tu vas al-

ler trouver poliment l'adjudant-major, et tu le prieras humblement de te mettre immédiatement et pour huit jours consécutivement à l'abri du soleil. »



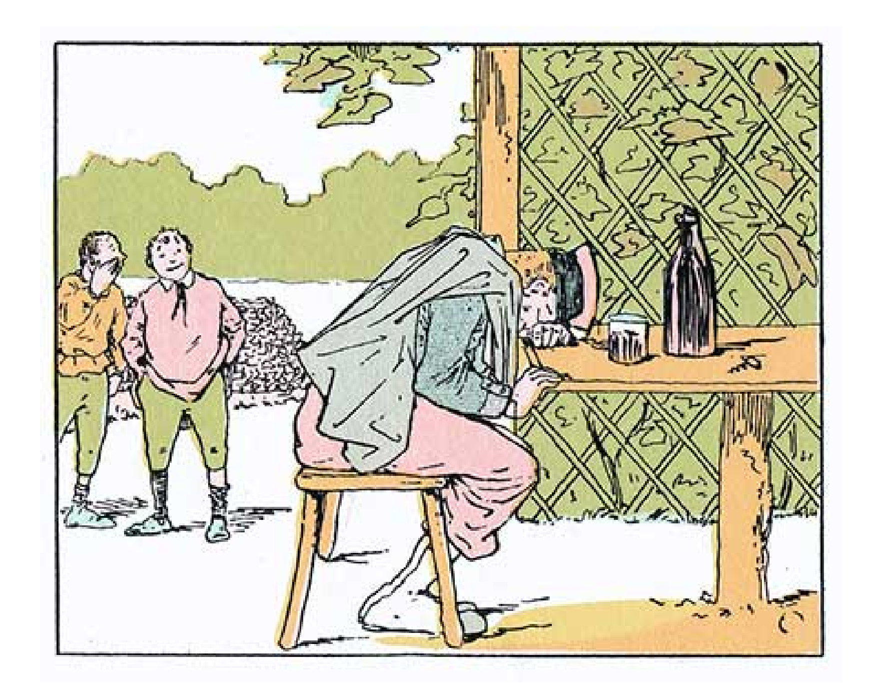
Livré à ses réflexions, Camember, qui se sent tout remué, monologue mélancoliquement. « — Mille millions de coupe-choux ! gémit Camember à l'ombre, en voilà une farce qu'est pas à faire ! Il aurait bien pu attendre deux ou trois jours, le colonel... ! Vrai ! »

Puissance de l'addition



« Mossieu Gamempre ! vous seriez pien aimaple t'aller à la ferme me chercher tes hommes te derre.

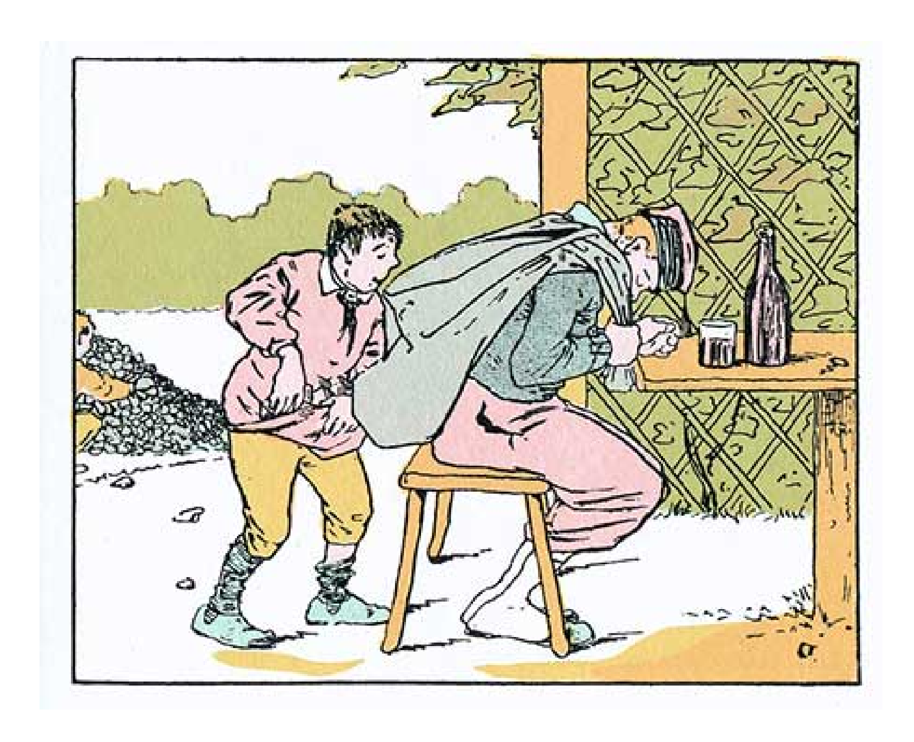
— Mam'selle Victoire, c'est pour moi-z-un bonheur inaffable de vous être agriable ; je vas, je vole et je reviens ! »



Malheureusement, la route étant longue et la chaleur étouffante, Camember s'affale dans la première auberge. Aussitôt l'élève Merlin demande à l'élève Batifol s'il veut savoir au juste ce que c'est que l'addition des fractions.



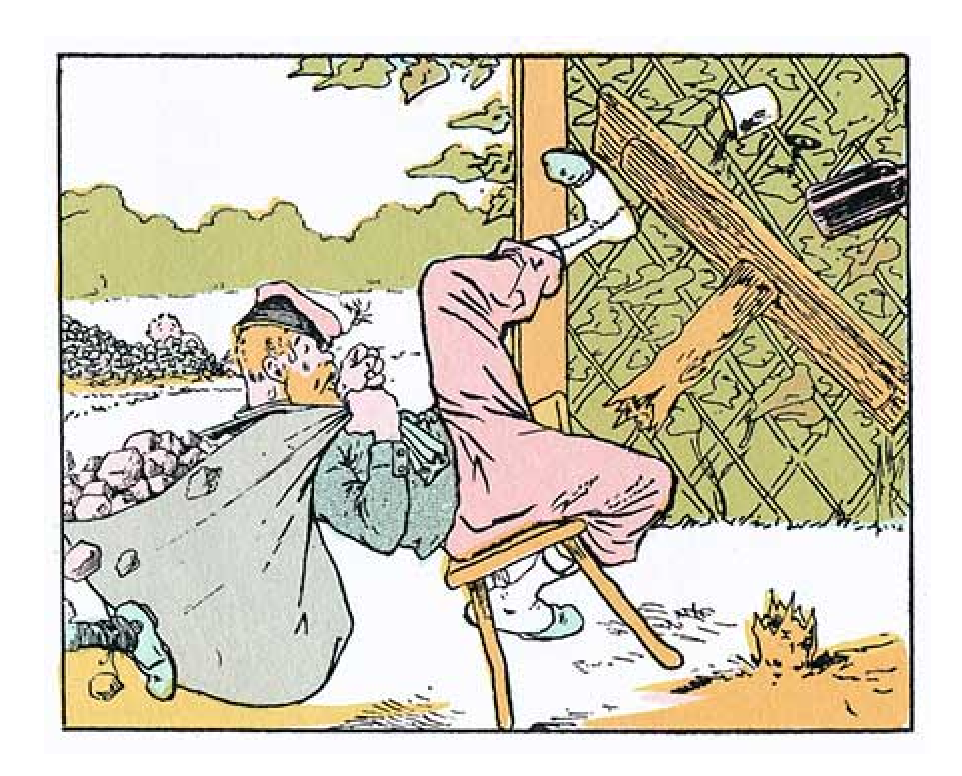
L'élève Batifol y ayant consenti, l'élève Merlin lui fait part de la méthode qu'il compte employer pour faire l'opération. Batifol, qui a compris, pose les premières fractions...



... auxquelles l'élève Merlin, avec un soin tout particulier et un remarquable esprit de méthode, s'empresse d'ajouter quelques nombres ou expressions également fractionnaires...

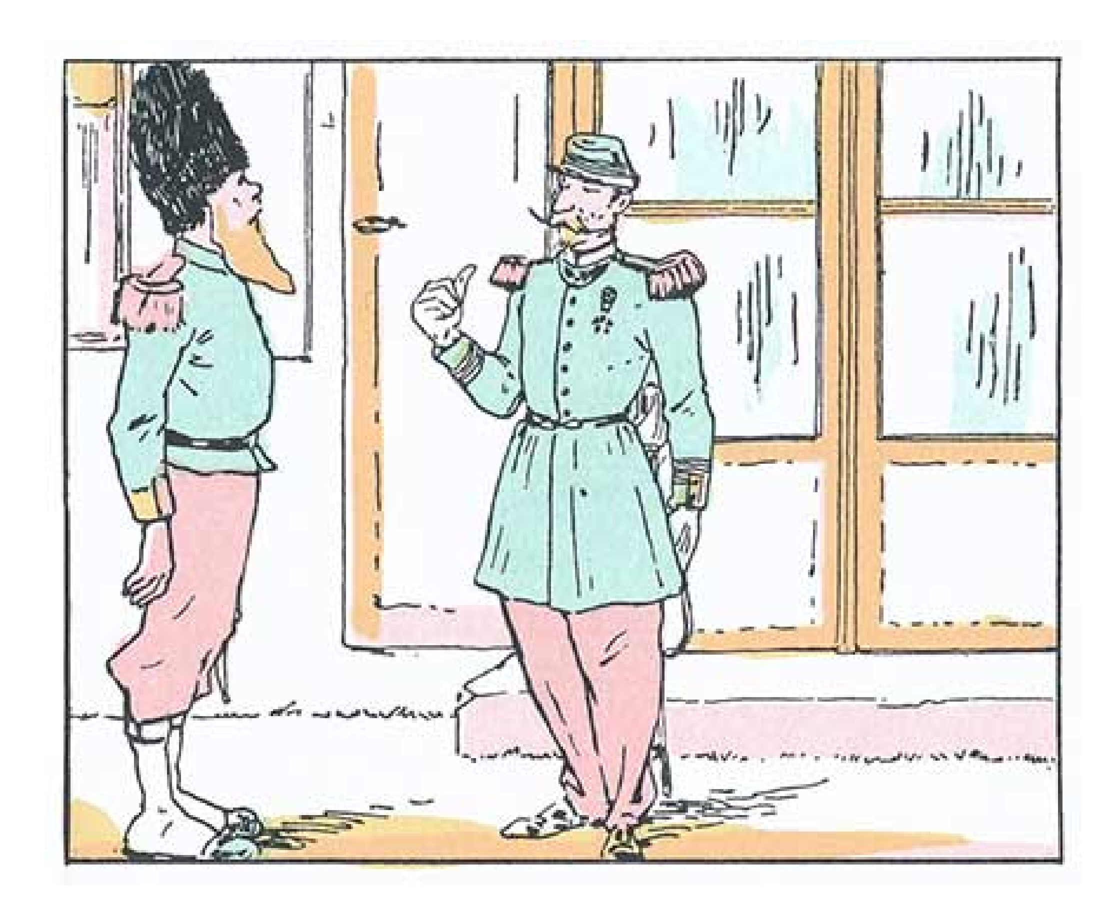


... qui s'augmentent de certaines quantités ou grandeurs de même nature apportées par l'élève Batifol, qui montre à cette occasion combien il possède l'esprit d'assimilation.



Si bien que les élèves Merlin et Batifol obtiennent à la fin une somme ou total à forme entière produisant une nouvelle fraction, ce qui est bien étonnant au point de vue arithmétique.

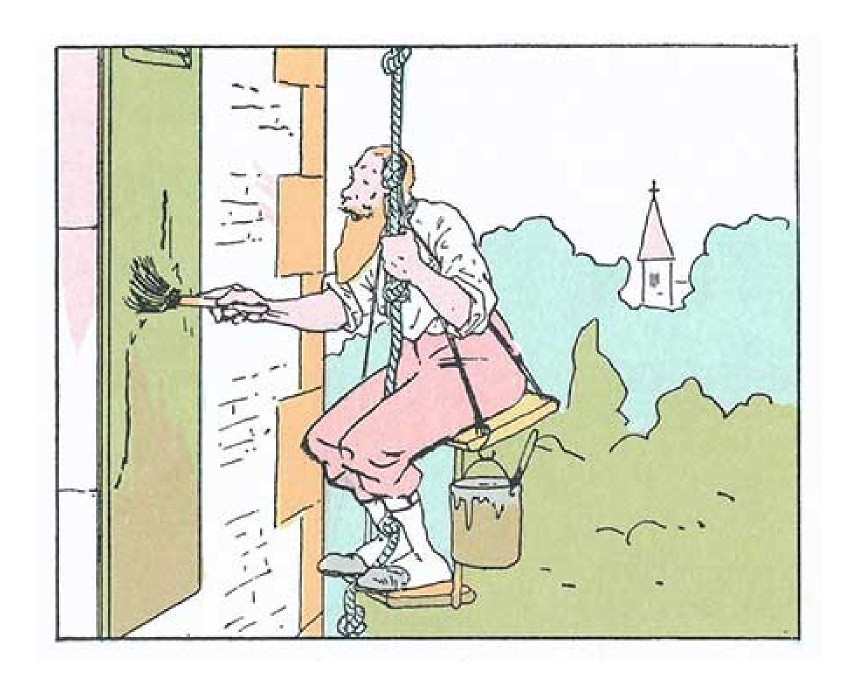
Une réflexion amère du sapeur.



Que faisais-tu dans le civil, Camember ?

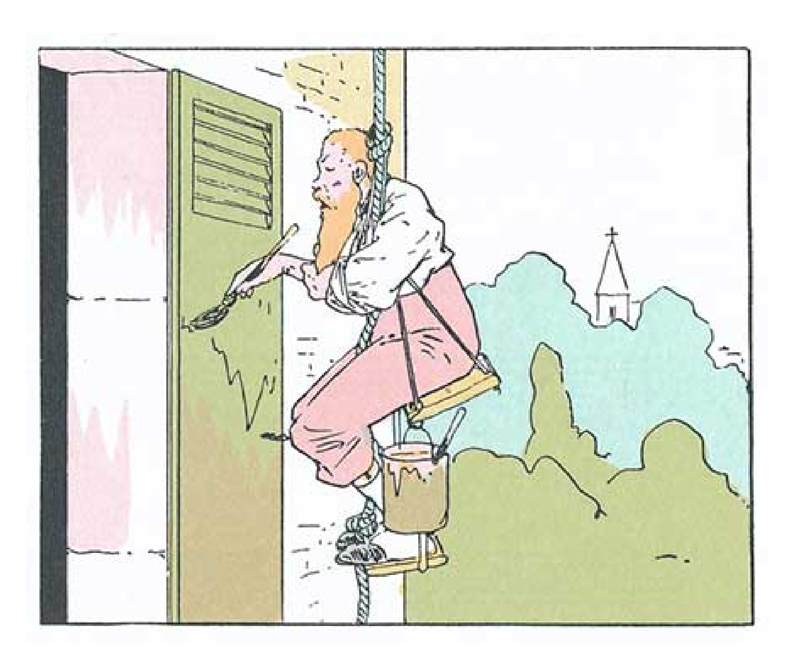
— J'ai été cordonnier, mon colonel...

— Alors tu dois savoir peindre des volets... Donc tu vas me repeindre ceux de ma maison. »



Et voilà pourquoi notre pauvre sapeur se trouve dans la situation élevée que représente l’image.

« Petits voiseaux qui z’êtes dans le feuillaââge
Ousque murmure l’onde du clair ruisseau… »



« Chantez, chantez dedans le vert bocàââage
Le gai printemps… Le gai printemps…
Époque du rrrrrre… nouveau…
… du rrrrrenouveau… hem ! du rrrenouveau ! »

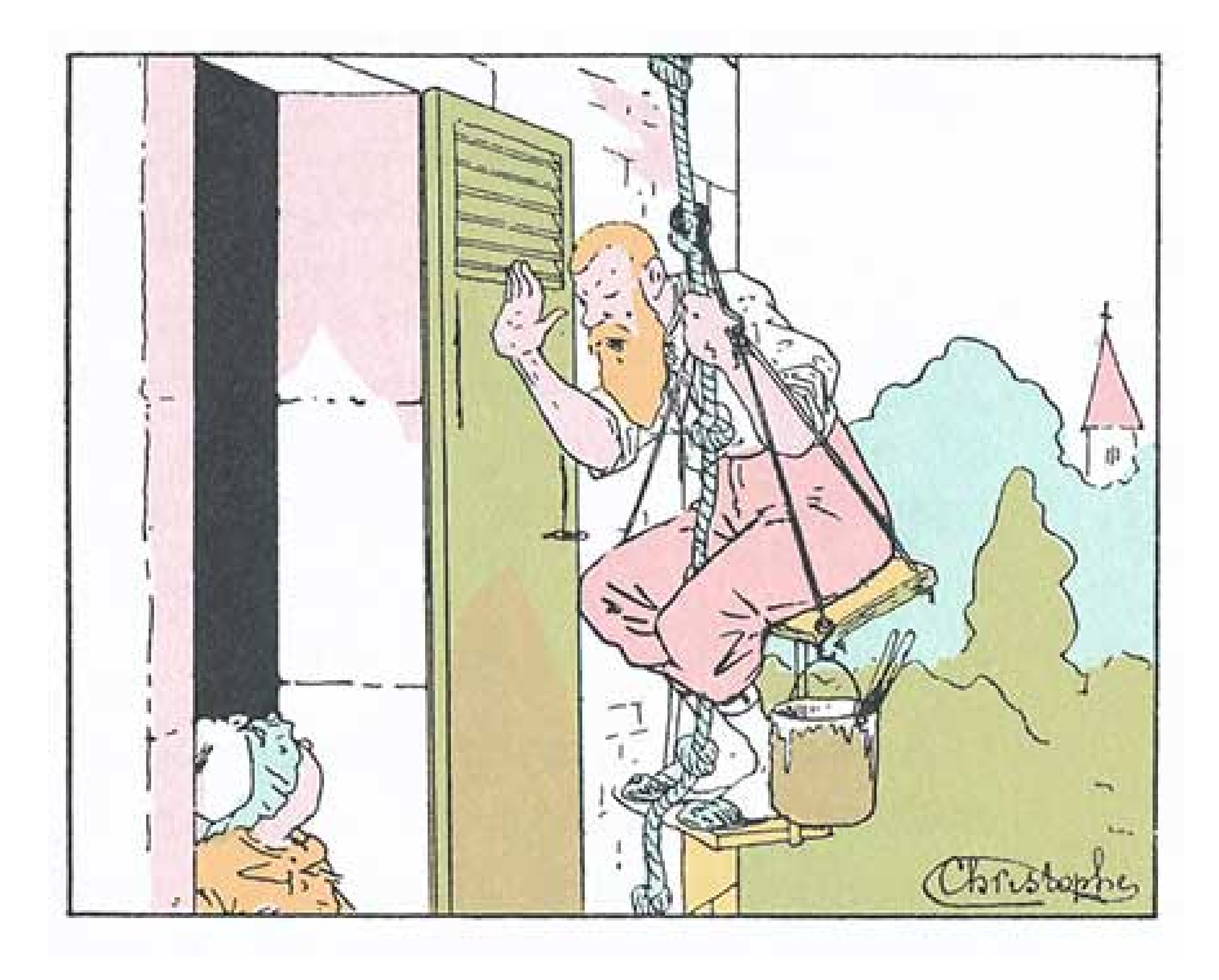


« Nom d'une bombe ! est-ce qu'il y en a encore beaucoup comme ça à faire ?... Une, deusse, troisse, quatre... ! J'arriverai jamais au bout ! Camember, mon ami, t'en as pour jusqu'au jugement dernier. Et dire que ça n'te s'rait pas arrivé si tu n'avais pas fait la bêtise de dire que t'étais cordonnier ! »



Et les hirondelles purent voir le sapeur donner les signes d'un amer découragement, et les moineaux piailleurs

l’entendirent murmurer mélancoliquement : « C’est pas pour dire ! Non ! positivement c’est pas pour dire !... »



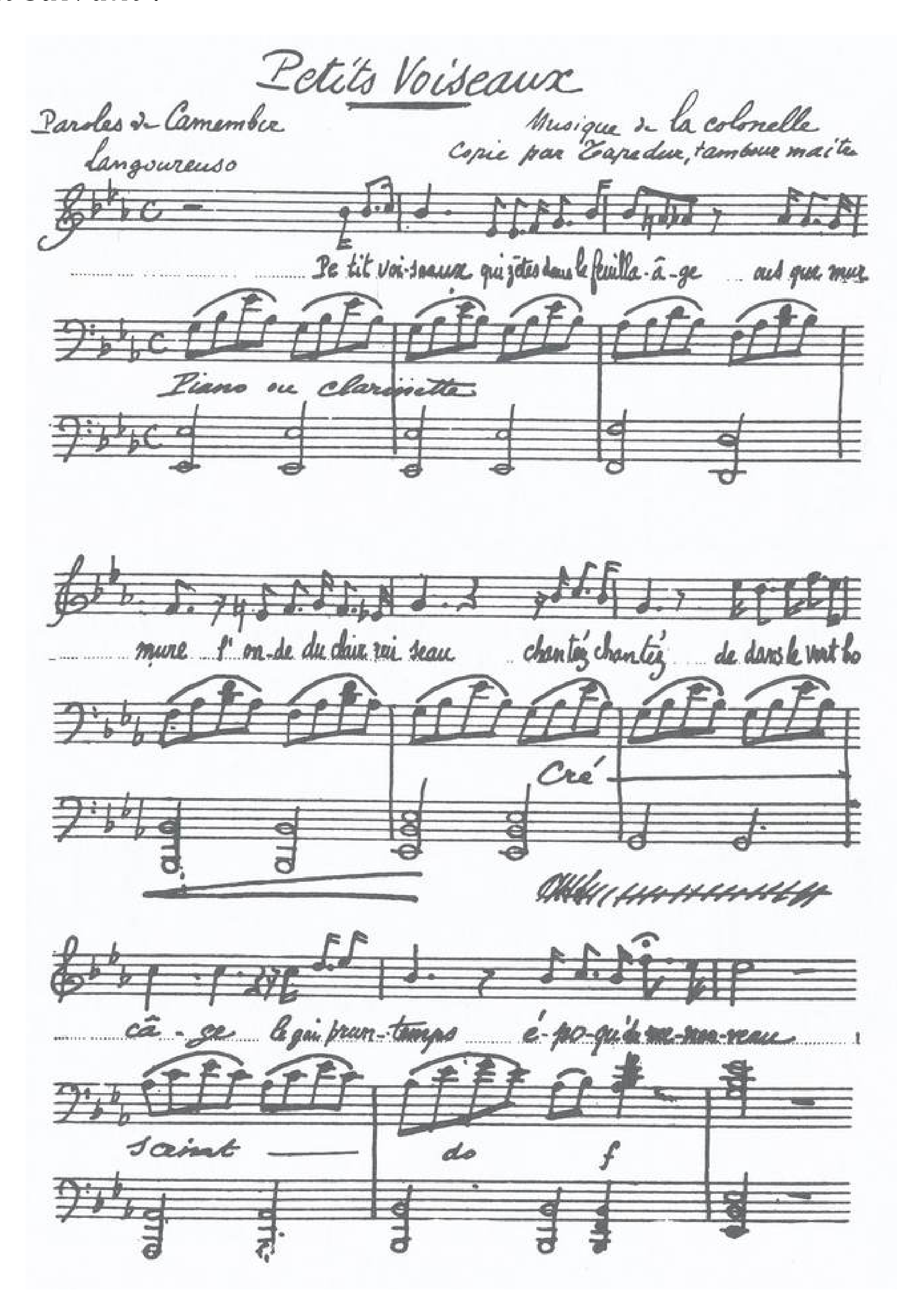
« Qu’est-ce gui n’est bas pour tire, mossieu Gamempre ! dit une voix harmonieuse.

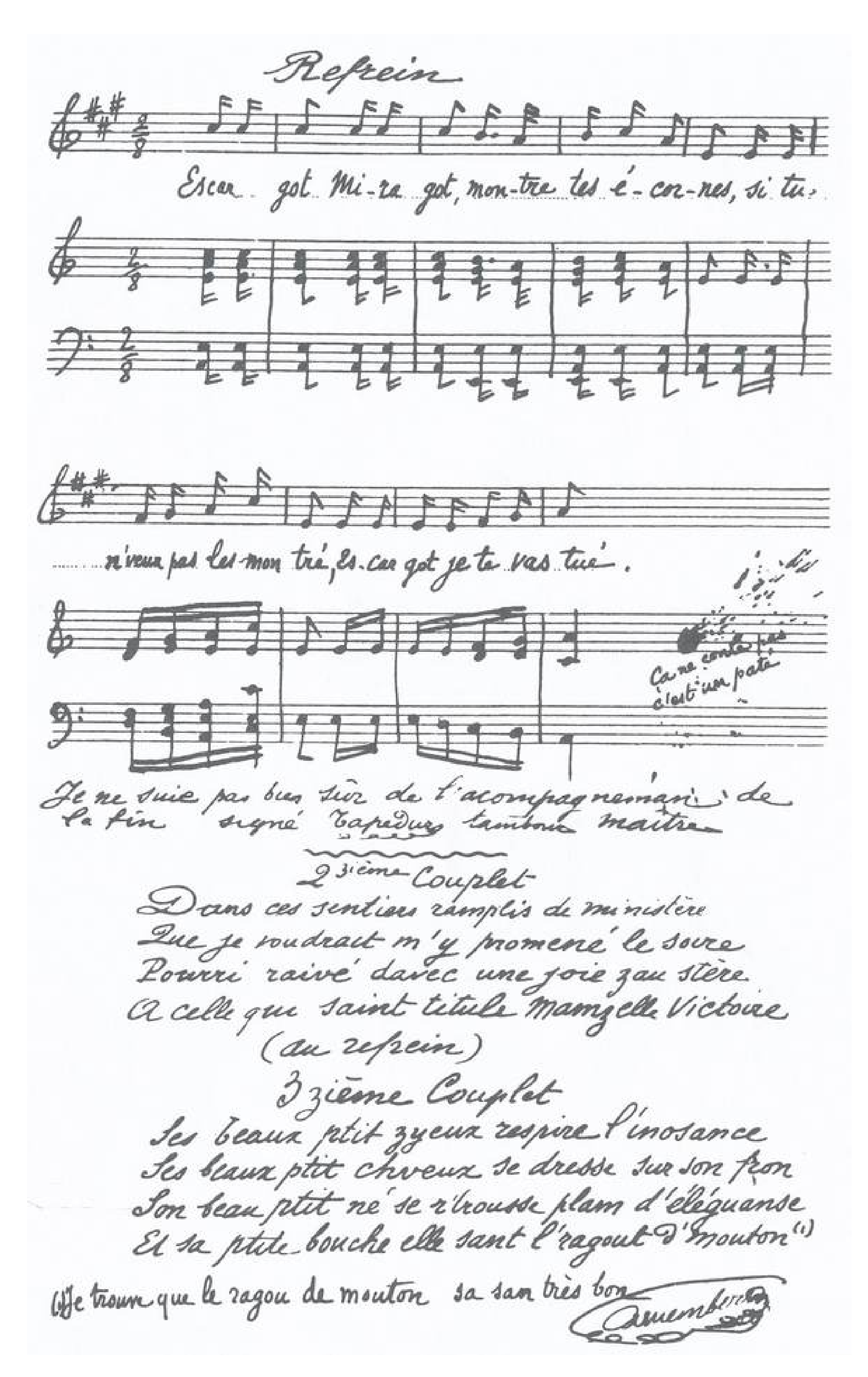
— Tiens ! Vous étiez là, mam’selle Victoire ?

— Voui ! che vous gontemplais, mossieu Gamempre ?

— Eh bien ! c’est pas pour dire ! Mais c’qu’y d’vait s’emb... nuyer quéqu’fois, l’nommé Raphaël ! »

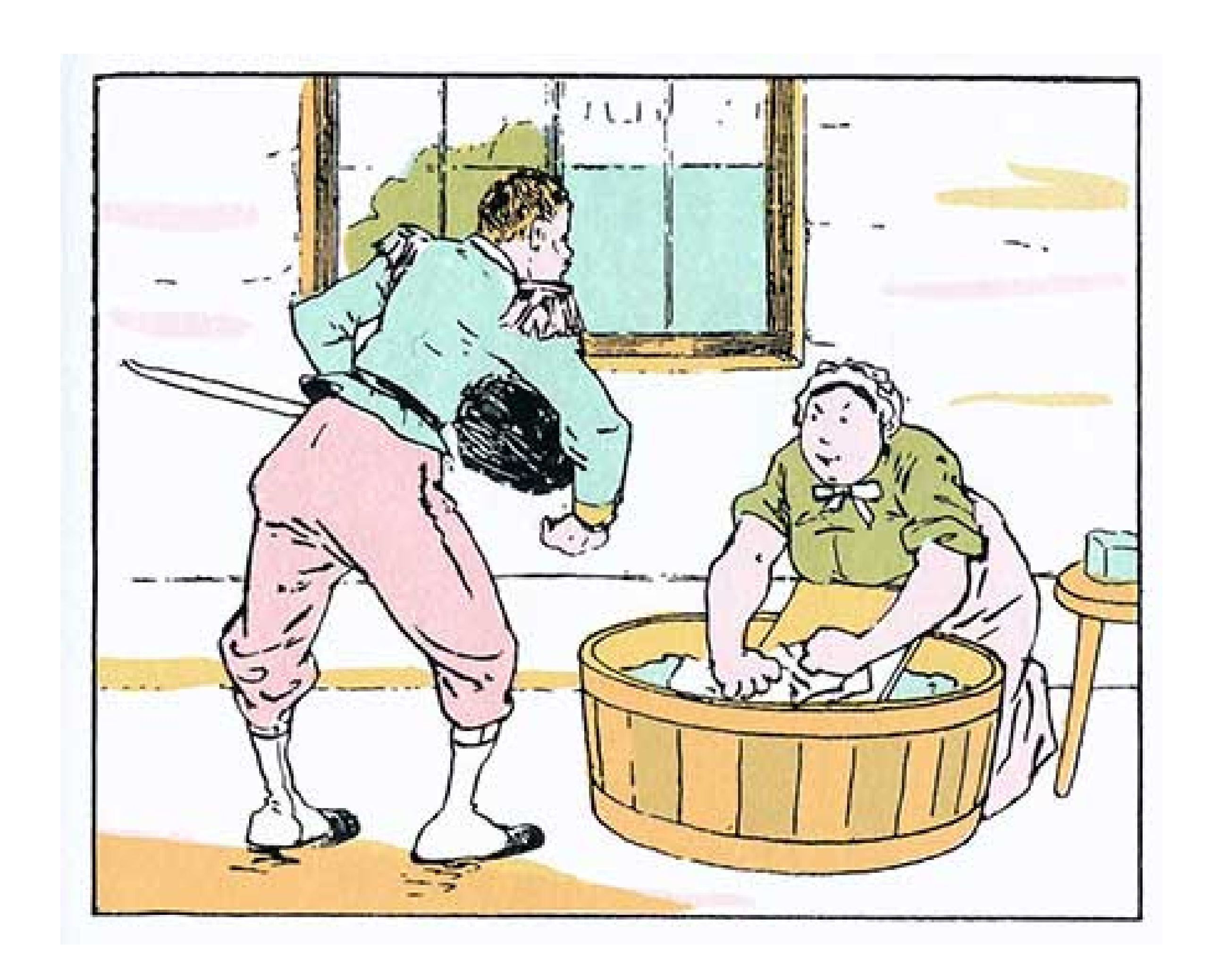
Une suite d'événements aussi bienheureux qu'imprévus – et difficiles à raconter – nous a mis en possession du manuscrit suivant :



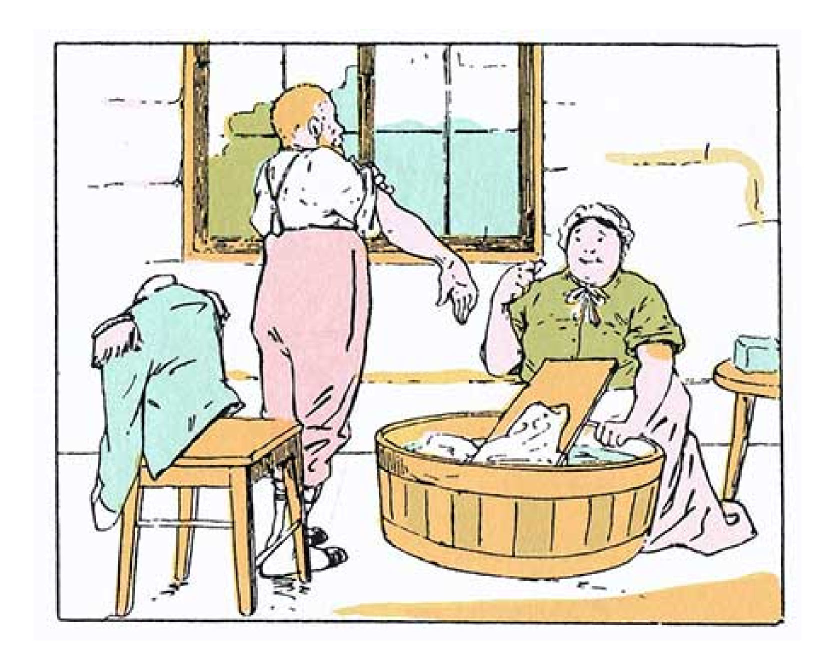


Cet effort prodigieux ayant complètement tari la veine poétique de Camember, le sympathique sapeur a dû borner là sa tentative lyrique.

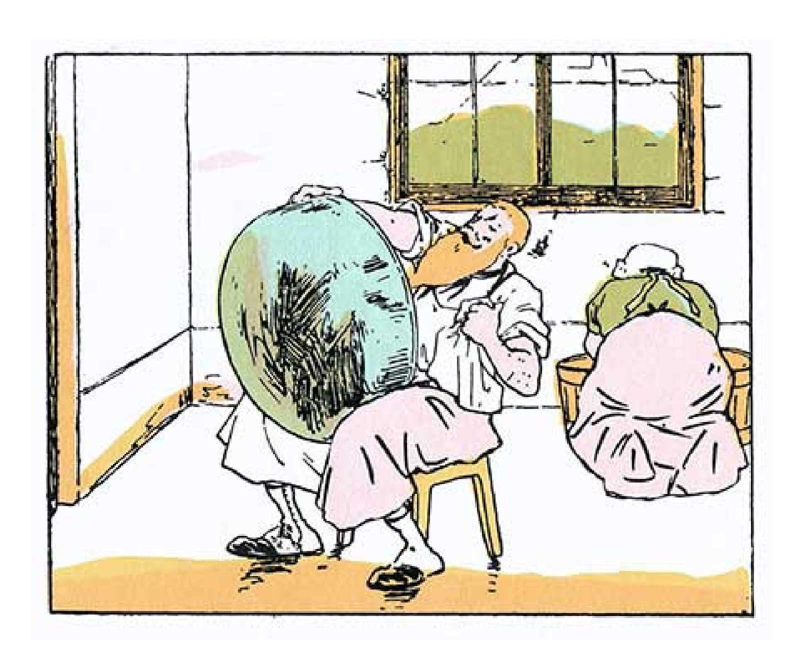
L'excès en tout est un défaut.



« Mam'selle Victoire, serai-je-t-y assez heureux si vous le feriez celui de me demander un service que je serais rudement satisfaisant d'vous obtempérer ? »



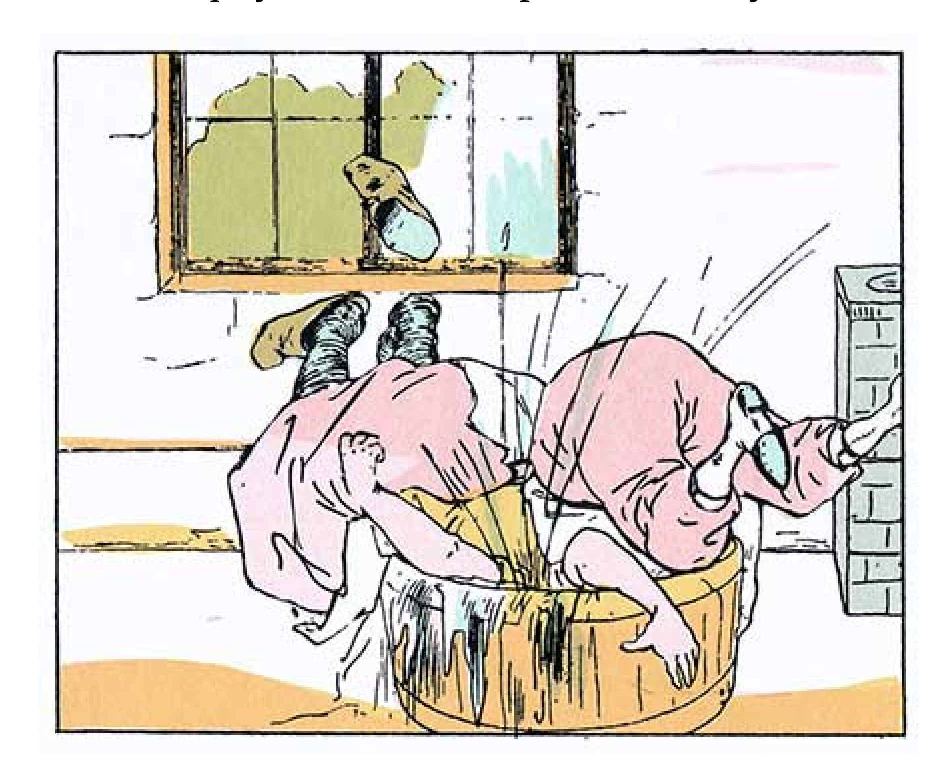
Si vous foulez, mossieu Gamempre, être tut à fais calant, brenez la crante passine à gonfitures et asdiguez-la gomme y faut ! »



« Petits voiseaux qui z'êtes dans le feuillâââge
Ousque murmure l'onde du clair ruisseau,
Chantez, chantez, dedans le vert bocââââge…
Le gai printemps, époqu' du rrrrenouveau. »



« Là ! maintenant, mam’selle Victoire, n’y a plus qu’à y mettre un peu de recul, comme y dit un peintre en bâtiments de mes amis. Paraît qu’y a rien de tel pour voir si ça fait bien ! »



L’effet produit par le recul ! Nous supposons la figure assez claire par elle-même et nos lecteurs assez intelligents pour ne pas avoir besoin qu’on leur donne de plus amples explications.



« Eh ! pien, mossieu Ga… Ga… atchouh ! mempre… C’est ce que fous ap… atchin ! pelez du recul !

— J’en… j’en… pfft !.. ai trop mis, ma… mam’selle Victoire ! J’en… ai trop mis.

Camember apprend l'orthographe.



Camember, de planton, pense que c'est très amusant de ne penser à rien, mais, qu'en somme, cet exercice manque de variété et d'imprévu.

« Salut, mam'selle Victoire ! que subséquemment vous v'là revenute du marché ?

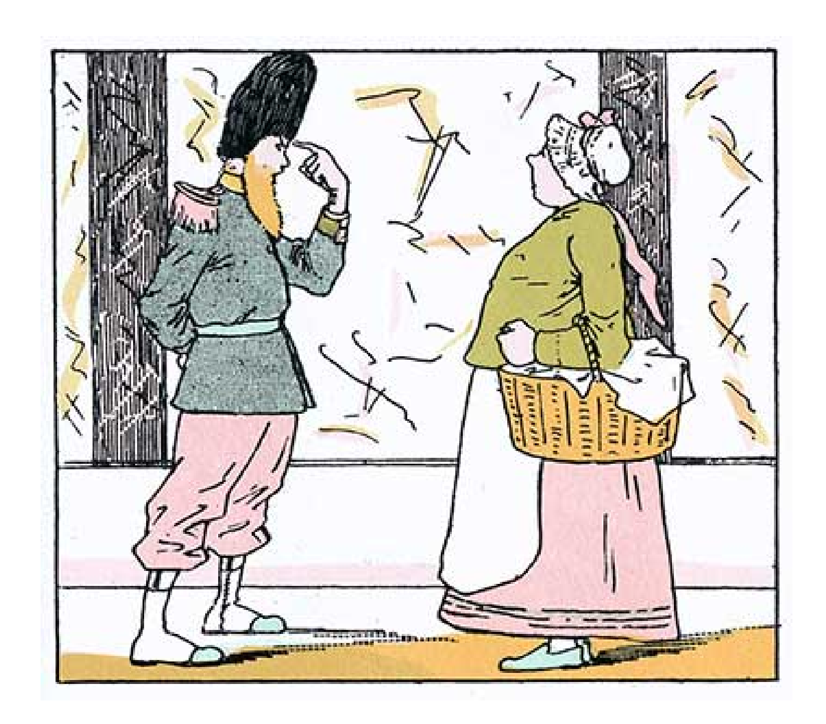


— Oui, mossieu Gamempre ! pien le ponchour. »

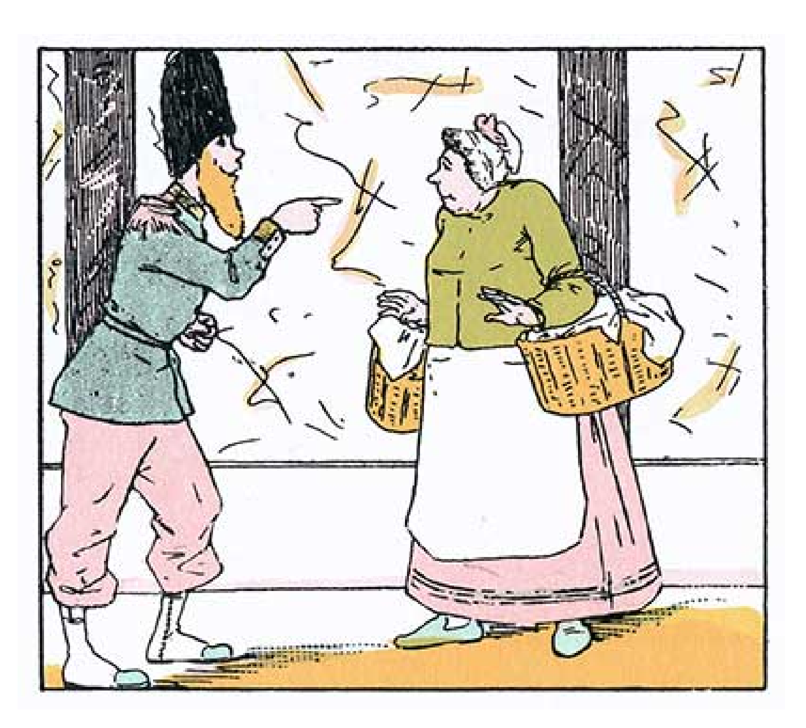


« Quoi que vous avez acheté, mam'selle Victoire ?

— Tefinez, mossieu Gamempre, c'est quéqu'chose te pon ça gommence par un C !

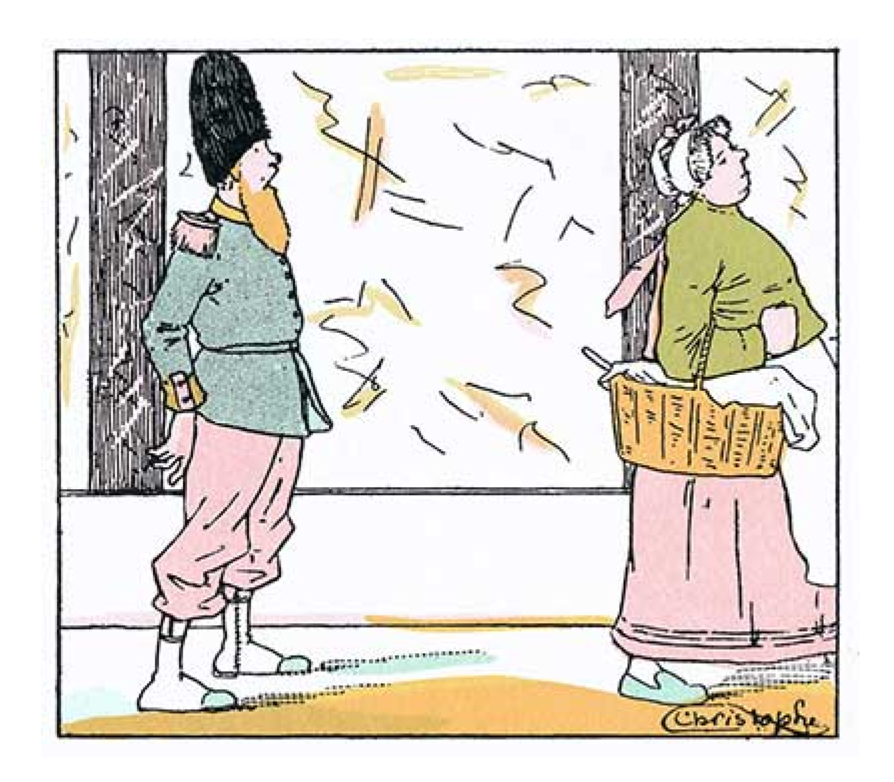


« Par un C ? voyons… par un C… Ah ! cornichon ? — Non, mossieu Gamempre. — Alors, choucroute ? — Non ! vous tefinez pas, mossieu Gamempre ! »



« Ah ! j'y suis… *çaussisse !*

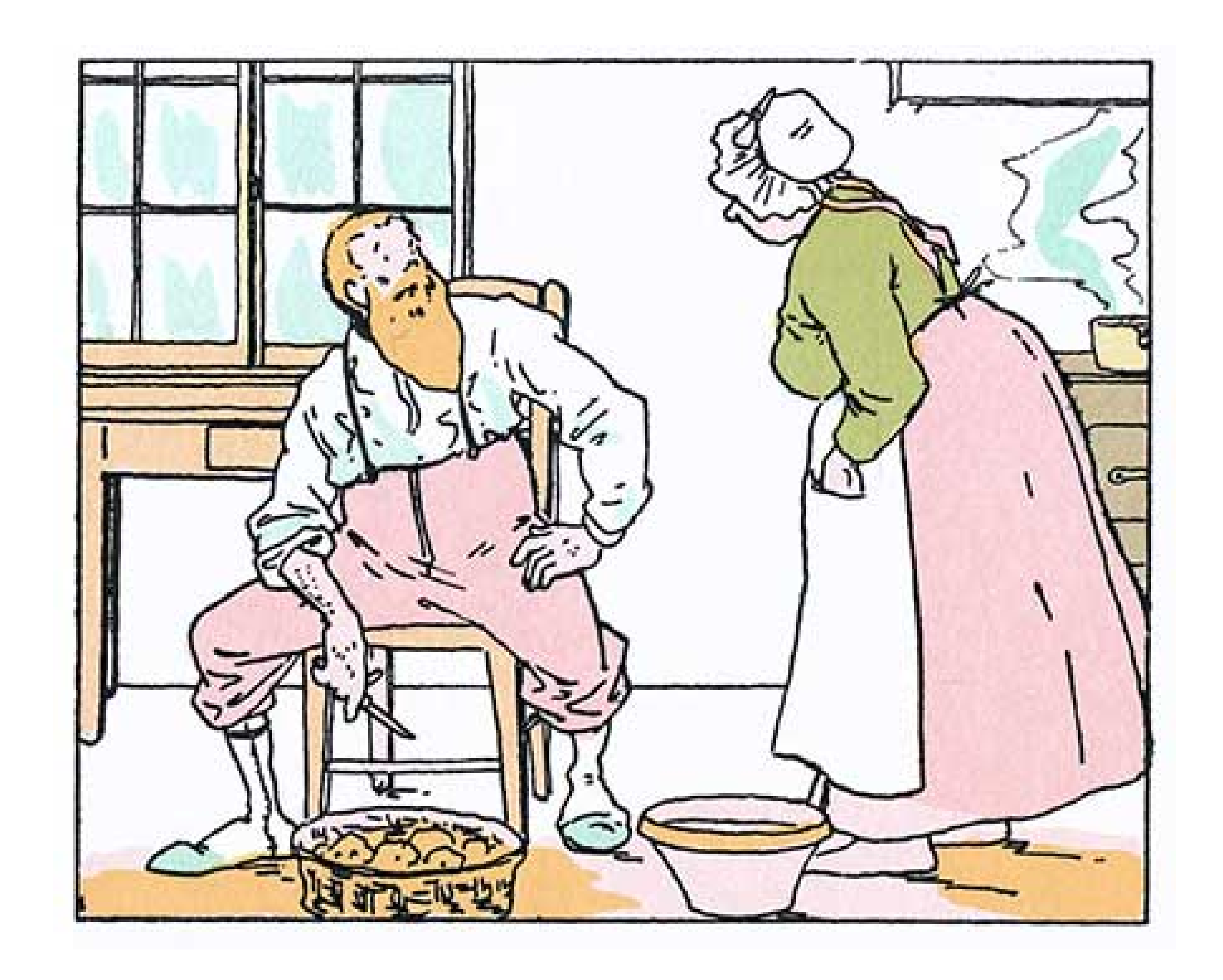
— Mais non, mossieu Gamempre ! allons, técitément, tonnez-vous fotre lanque au chat ? »



« Dame, oui, mam'selle Victoire !

— Eh ! pien ! mossieu Gamempre, puisque fous ne tefinez pas : c'est tes cuernouilles et un chigot ! »

Camember se venge.



Mlle VICTOIRE : — Fous êtes, mossieu Gamempre, un aimable cheune homme, de m'éblucher mes bommes te derre... un cheune homme tut à fait calant. (Silence...) Gomment tonc gu'on fous abèle té fotre pedit nom, mossieu Gamempre ?



CAMEMBER. — Ah ! ah ! mam'selle Victoire, que voilà une question obtempérative ! Vous m'avez fait deviner l'autre jour ce qu'il y avait dans votre panier. Eh bien ! maintenant, à votre tour ! Faut d'abord vous dire que mon nom propre, il n'est pas commun !



CAMEMBER. — Et puis comme je ne veux pas que vous serchiez dans le parmi de tous les noms de l'arc-en-ciel, mon nom y commence par un F, mam'selle Victoire. Ça va vous faciliter la trouvaison du nom dont auquel je m'parfume à votre vis-à-vis !



VICTOIRE. — Par un F, gué fous tites, mossieu Gamempre, par un F ? Est-ce que ça ne serait pas Fictor ?

CAMEMBER. — Non mam'selle Victoire, vous n'y êtes pas ! Ça n'est pas Victor !



VICTOIRE. — Cette fois ch'y suis, mossieu Camempre ! Z'est Fincent !

CAMEMBER. — Mais, mam'selle Victoire, puisque je vous réitère que ça commence par un F...



VICTOIRE. — Alors, moi aussi, che tonne ma lanque au chat, mossieu Gamempre.

CAMEMBER. — Eh bien ! mam'selle Victoire, j'suis intitulé Éphraïm, pour vous servir !

Encore une fantaisie orthographique de Camember.



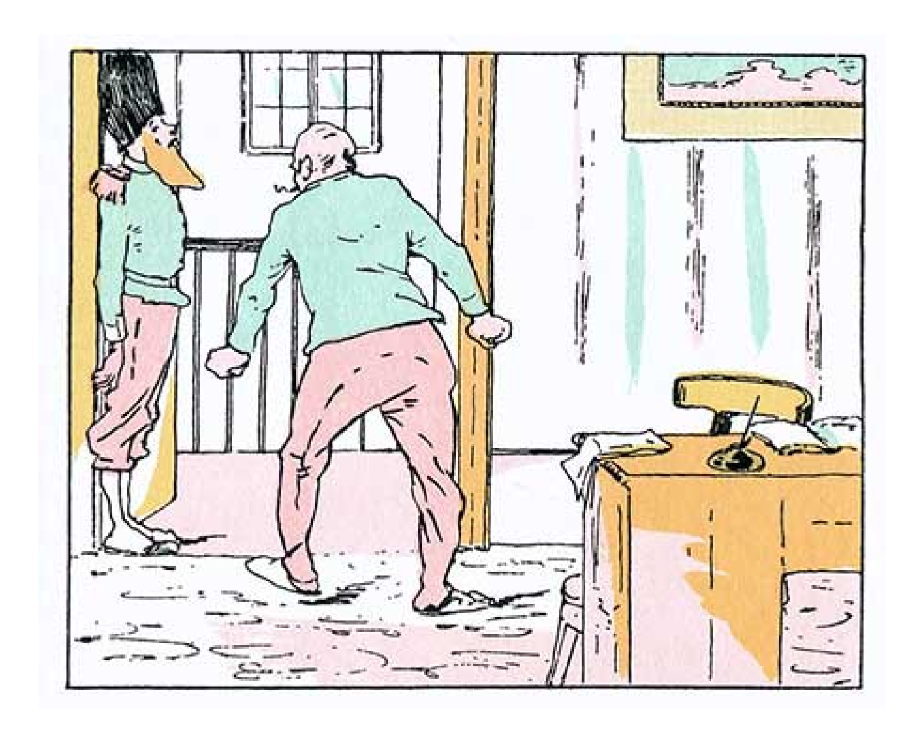
« Eh bien ! sapeur, est-ce qu'il est enfin rentré, ce concierge, depuis le temps qu'il est sorti ? — J'en ignore itérativement, mon colonel ! — Eh bien ! pour la dixième fois, vas-y voir. J'ai besoin de mon courrier, que diable ! »



Et Camember, qui ne connaît que la consigne, opère un demi-tour à droite selon les règles, et sort pour exécuter les ordres de son grand chef ; seulement il fait un détour par la cuisine afin de verser ses doléances dans le sein de mam'selle Victoire.



« Pour sûr, mam'selle Victoire, qu'il ne va pas encore y être, et alors le colo dira : Camember ! t'es t-un cruchon !... C'est toujours comme ça que ça finit, mes conversations avec le colo. — Vous s'illusionez, mossieur Gamempre ! il tit soufent : t'es-t-une puse ! »



« Mon colonel, dit Camember de retour, le pékin il se parfume encore d'absence non motivée. — Ah ! pour le coup, c'est trop fort ! dit le colonel furieux... J'y vais moi-même, et s'il n'y est pas, je lui démolis sa cassine, à ce pipelet de malheur ! »



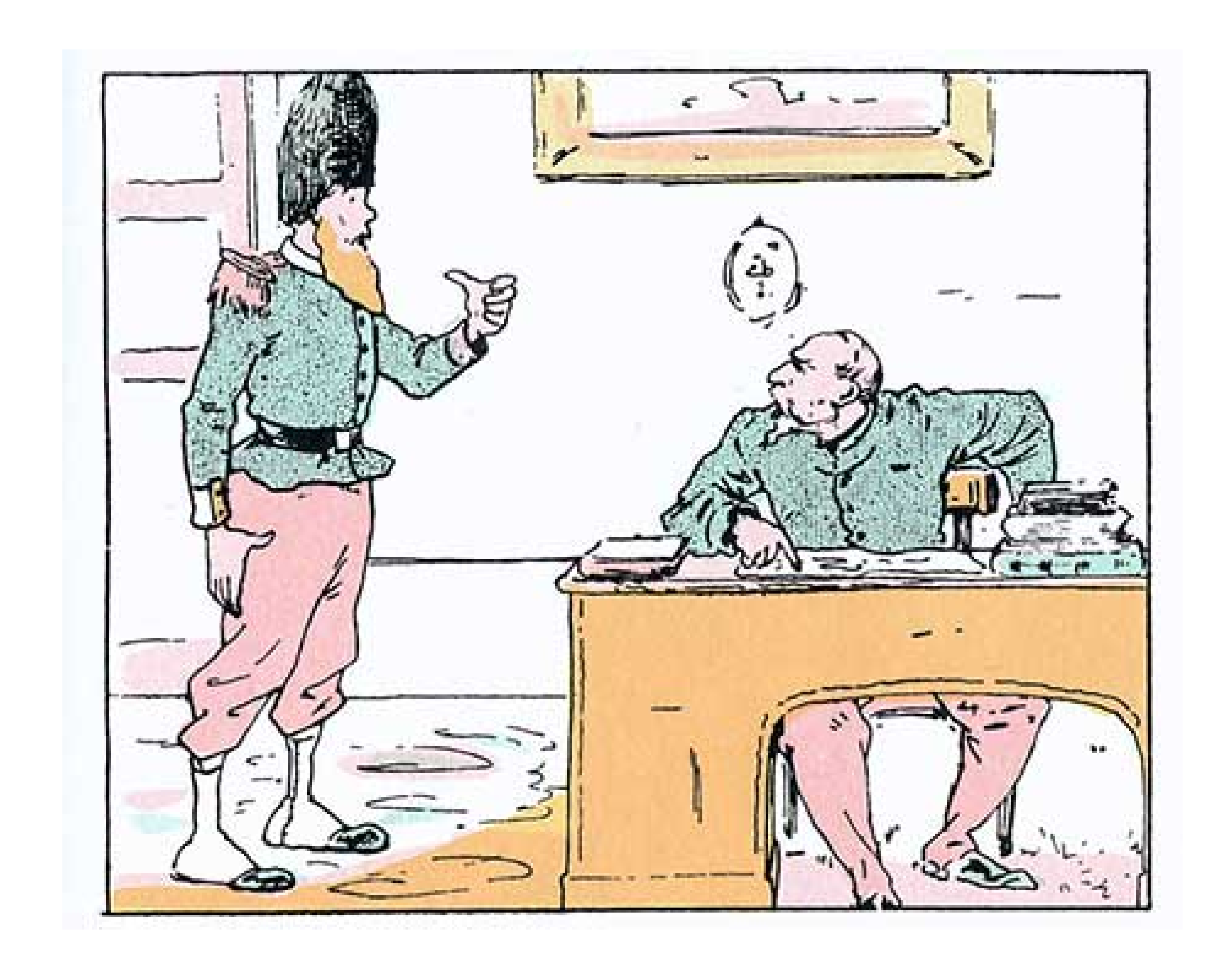
« Mon colonel peut s'ingurgiter par soi-même que le sapeur ne l'a point-z-enduit d'erreur, puisque c'est-z-écrit fort ma-

lement que le pip'let n'est point-z-ici, comme mon colonel peut se l'obtempérer lui-même par sa vue visuelle et subséquente. »

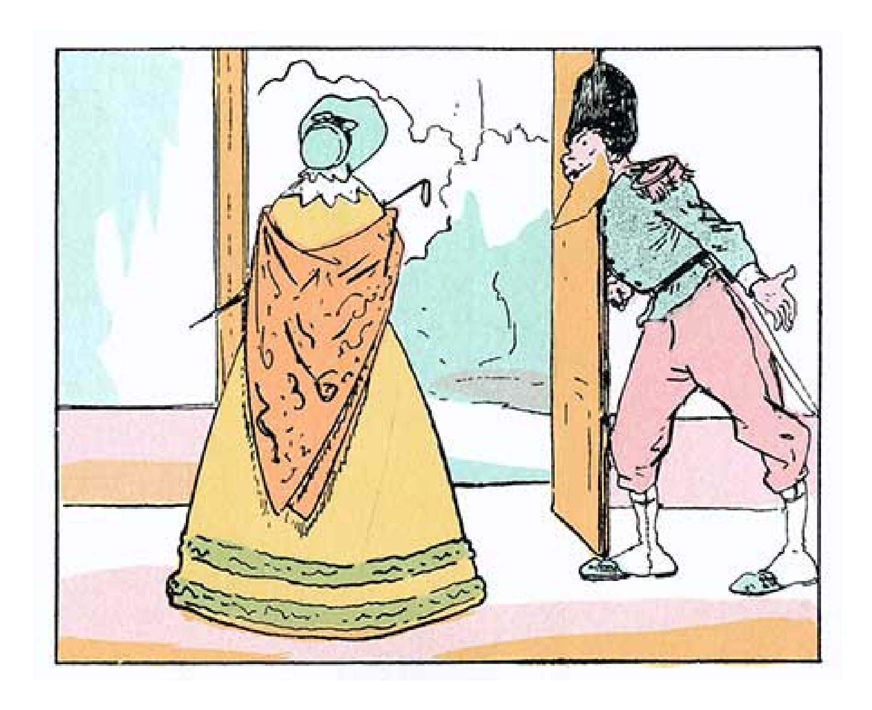


« Mam'selle Victoire, nous nous sont élusionés tous les deux, comme vous dites. Y n'm'a pas dit : t'es-t-un cruchon, ni : t'es-t-une buse. Y m'a dit : Camember, t'es-t-une huître ! J'suis c'pendant pas cause si c'pékin de concierge il s'ballade à jet continu ! »

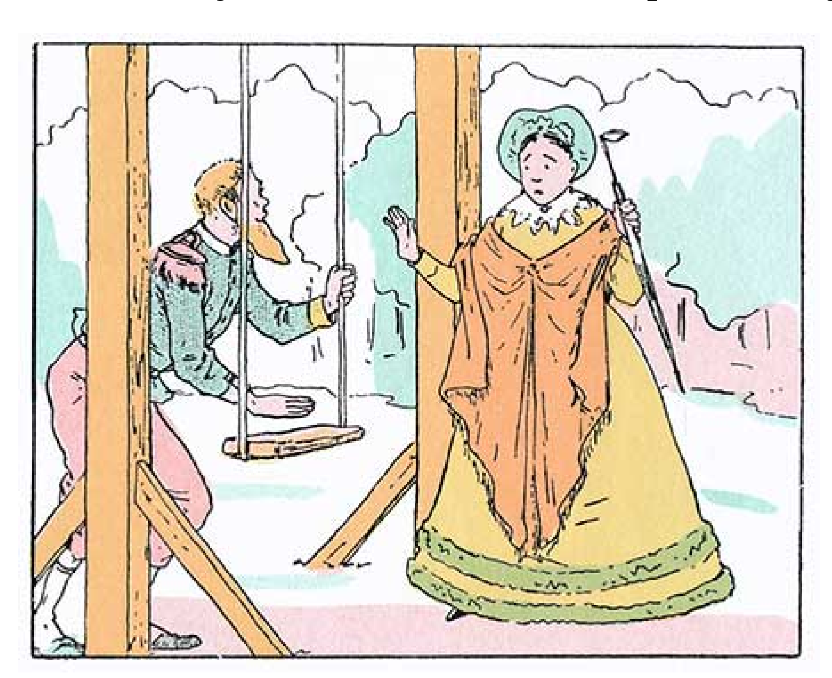
Camember victime d’une métaphore.



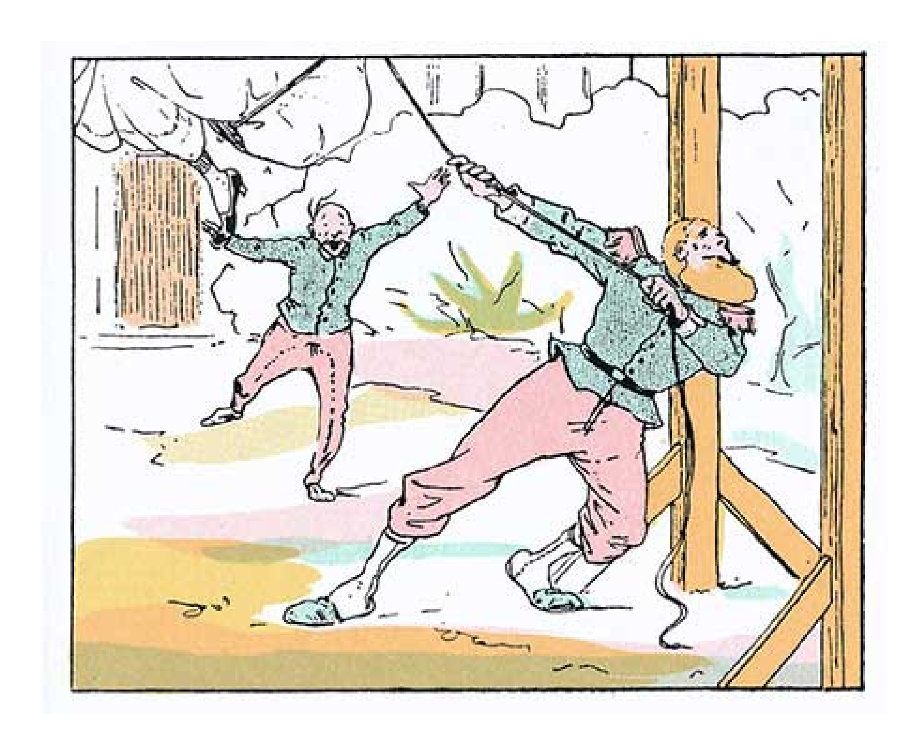
« Mon colonel ! y a là-z-une dame, qu’elle veut vous parler. — Qu’est-ce qu’elle demande ? — Elle n’a point z-eu l’honneur de me le dire. — Peuh ! quelque jeune soldat à recommander... Dis-lui... Dis-lui... qu’elle aille à la balançoire ! »



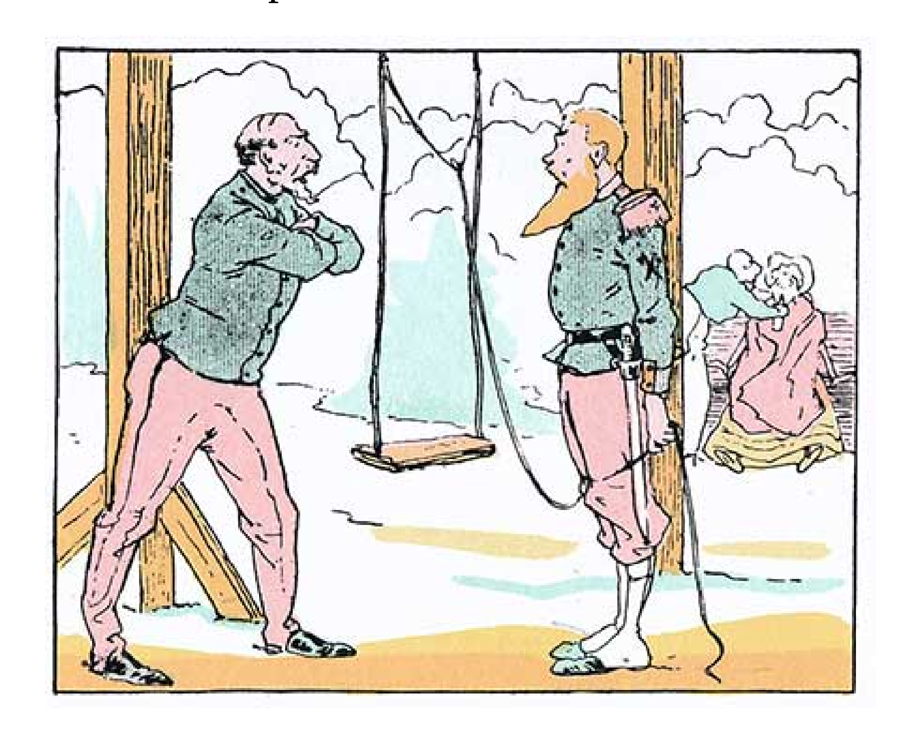
« Madame, le colonel a dit comme ça qu'il ne pouvait pas vous recevoir pour l'estant. Seurement que si vous seriez aimable, vous vous pavoiseriez de l'attendre, comme qui dirait en vous agrémentant de jeux innocents dans le parmi du jardin.



« Si madame qu'elle voudrait s'incruster sur cette mécanique balançatoire, qu'elle attendrait plus commodément que si qu'elle resterait sur ses pieds de derrière ! — Mais pourquoi faire, mon ami ? — Ça ! j'en ignore ! mais c'est la consigne ! »

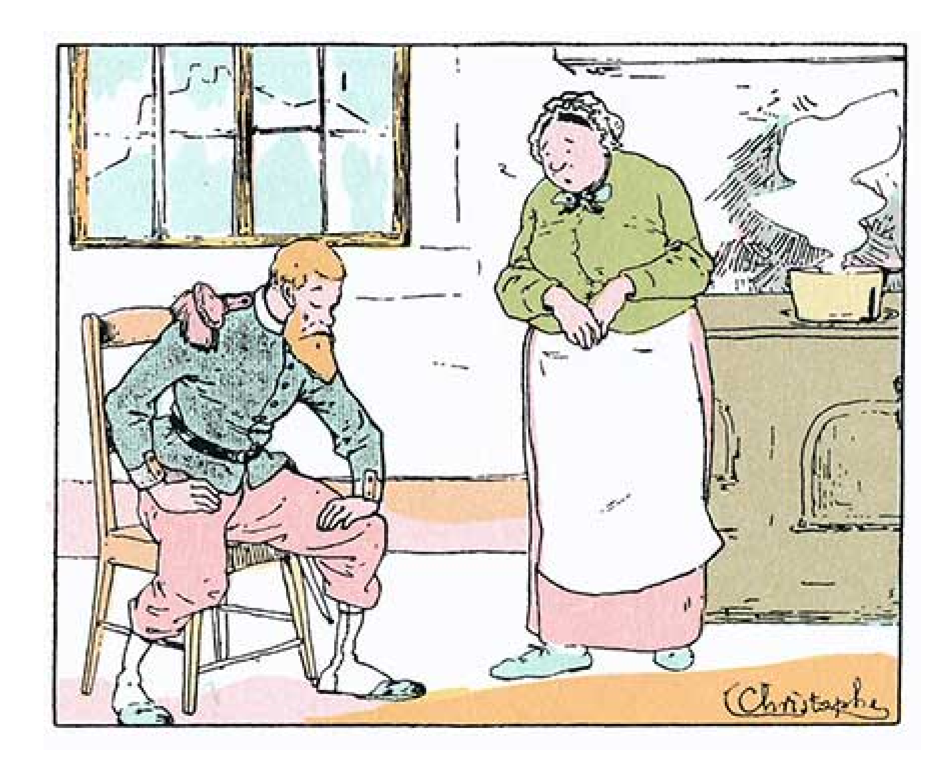


Et Camember, esclave de ladite consigne, l’exécute en conscience : « Ho ! hisse !... Ho ! hisse !... Une ! deusse !... T’nez-vous bien, la petite dame ! — Au secours ! au meurtre ! à l’assassin ! » crie la visiteuse en proie à une terreur folle.



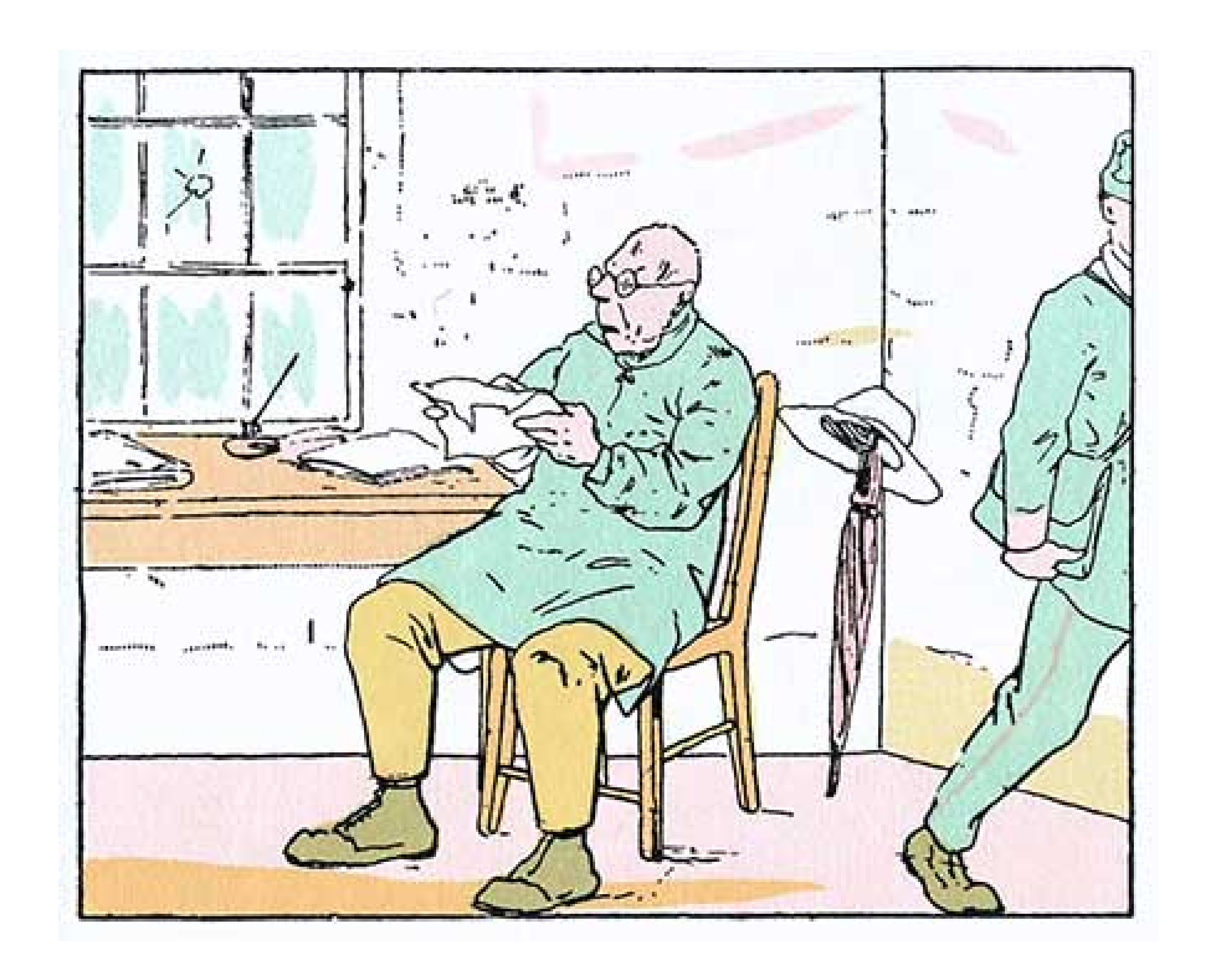
« Mais, malheureux ! s’écrie le colonel accouru au bruit, d’abruti que tu étais, tu es donc devenu complètement idiot !... Faire faire un pareil exercice à la générale ! — Mais c’est mon

colonel lui-même qui m’a dit… ! — Tais-toi ! tu me feras quinze jours ! »



« Voyez-vous, mam’selle Victoire, on raconte que l’obéissance est la base du commandement. Eh bien ! c’est pas vrai ! vu que quand le sapeur obéit, il a d’la boîte. Aussi, dors-en-avant je n’obéis plus qu’aux ordres qu’on ne me donnera pas ! »

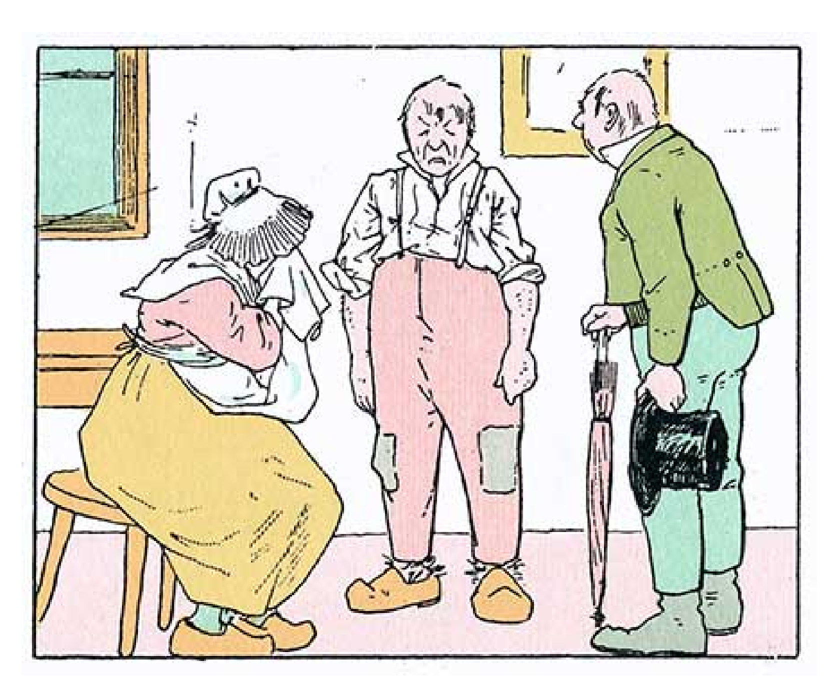
Un mot du major.



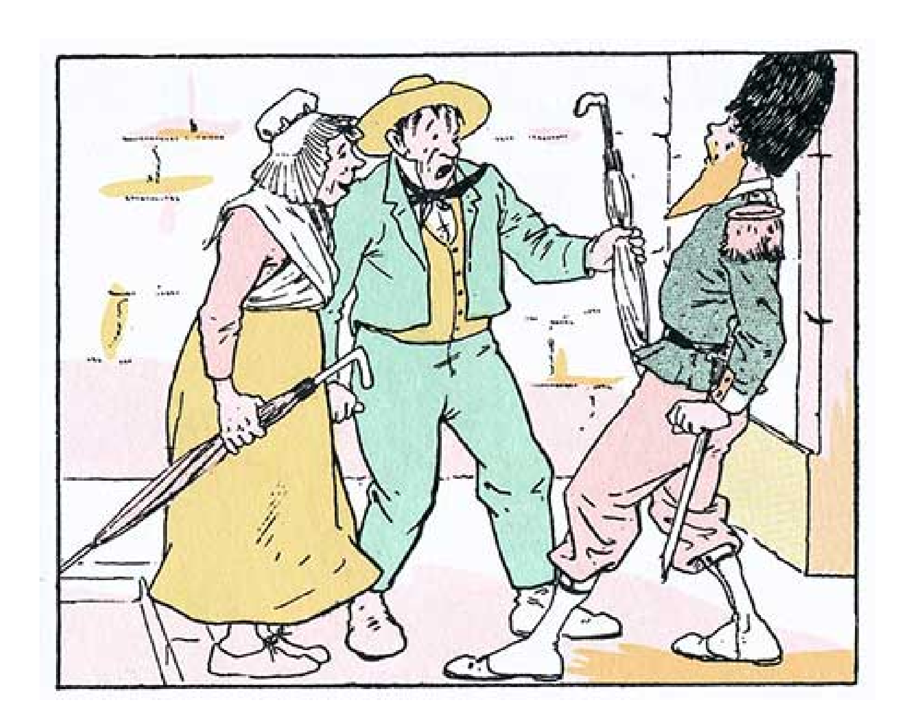
M. le Maire de Gleux-lès-Lure (Saône-Supérieure), patrie de Camember, reçoit dernièrement la dépêche télégraphique suivante : « Camember décédé hôpital militaire Besançon, prévenir famille. » Signé : Major Jean-Baptiste-Mauve.



Aussitôt M. le Maire, ayant fait un brin de toilette, se rend à pas lents chez M. Camember père, tout en ruminant son discours. « Il faut, se dit-il, trouver un moyen intelligent de les prévenir pour qu'ils apprennent la nouvelle sans s'en apercevoir. »



Ayant trouvé son moyen, M. le Maire arrive et, s'adressant aux parents du sapeur : « C'est-y pas vous, leur dit-il, *qu'étiez* les parents de *feu* le sapeur Camember ? » M. le Maire s'arrête stupéfait à la vue de l'effet produit par ces simples paroles.



M. et Mme Camember, s’étant rendus à Besançon pour assister aux obsèques de leur fils, le rencontrent à la porte de la caserne. « Tiens ! Papa ! Tiens ! Maman ! — Mais t’es donc pas mort, not’fieu ? Le major a envoyé une dépêche comme quoi t’étais décédé ! »



« Faites excuse, m’sieu le Major, mais si ce serait un effet de votre obligeance de me dire si je suis mort ou pas mort, vu la chose de la dépêche dont à laquelle vous vous êtes pavoisé.

— Attends, Camember, je vais consulter mes registres. »



« Ah ! je sais ce que c'est ! C'est une erreur du télégraphe, c'est pas toi qui es mort, c'est ton pays, Camille Ambert. Ils auront écrit en abrégé Cam. Ambert… Et maintenant, mon ami, tu peux aller rassurer ta famille.

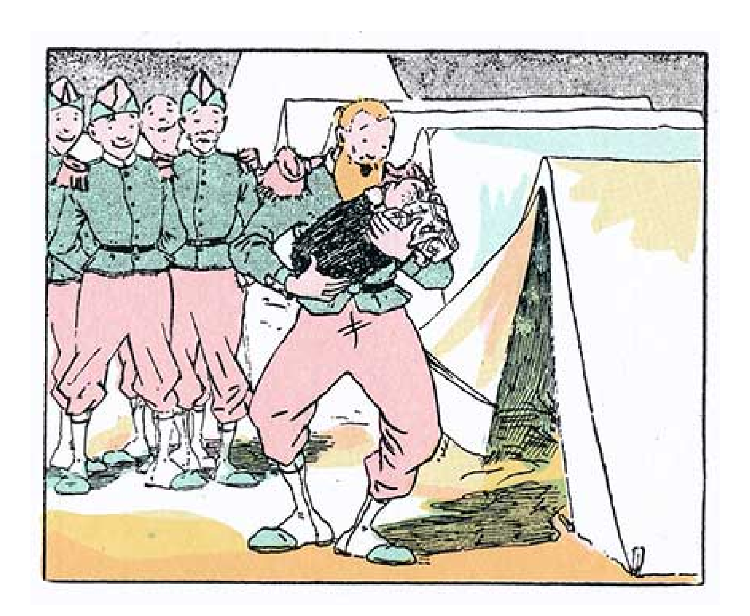
Maman Camember.



C’était en Algérie, pendant la révolte des Flittas. Camember, de grand’garde, entend dans les décombres d’une maison incendiée un bruit singulier, insolite, et même « subreptice », pour employer la propre expression du sapeur.

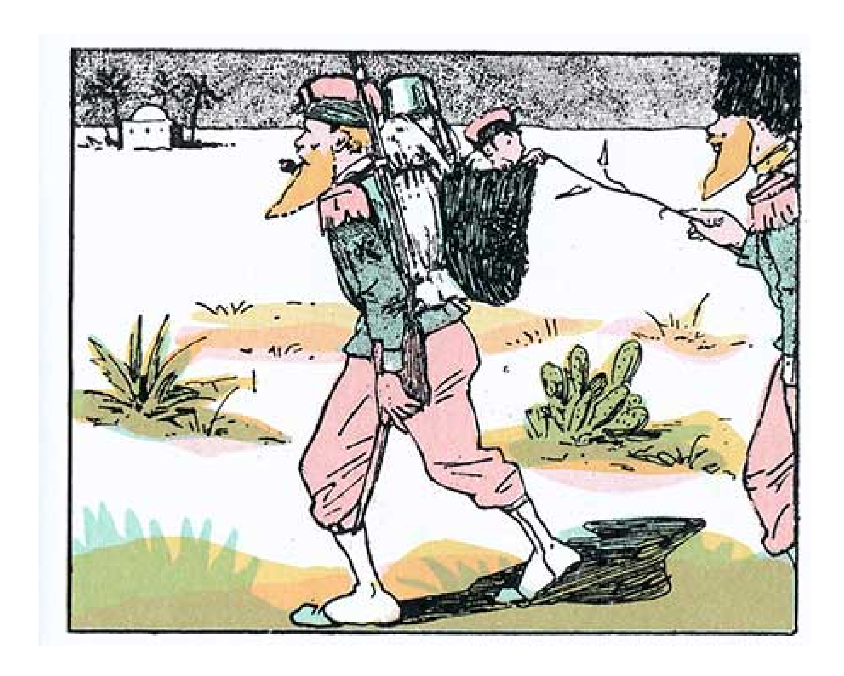


Toujours, selon sa propre narration, Camember « s'introductionne avec sa baïonnette et prudence dans la cassine, et demeure putréfié au visuel d'une petite criature naturelle qui braillait comme une tourte et gigotait des quatre pattes comme une couleuvre ».

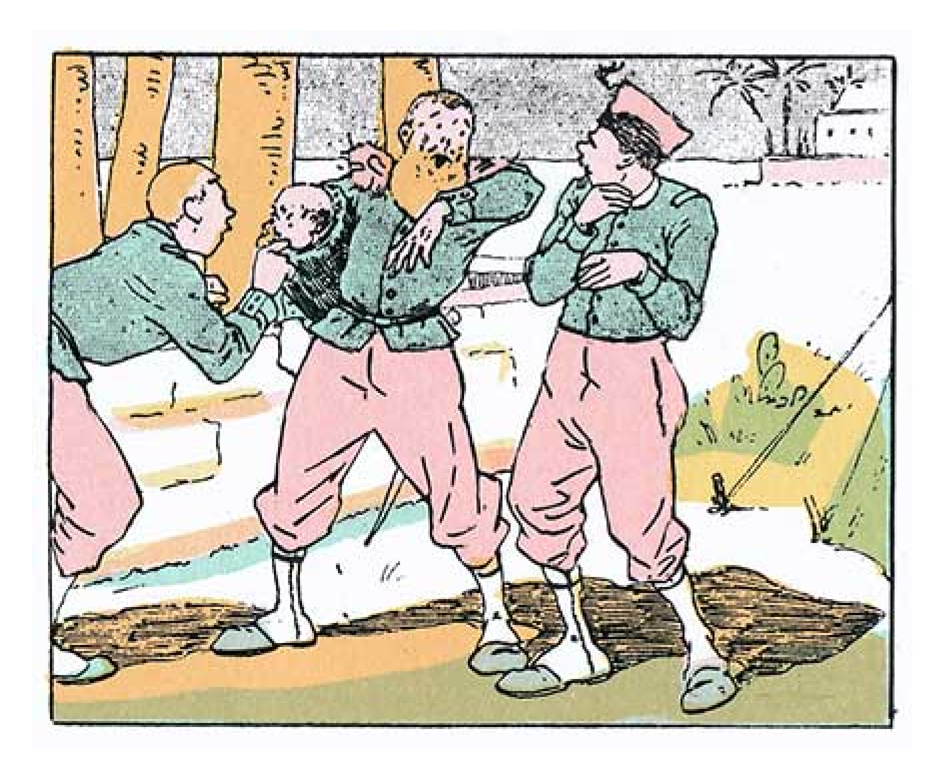


Camember ayant recueilli la « pétite criature », se sent aussitôt pour elle des entrailles de père. Il baptise le jeune homme Victorin, en souvenir de mam'selle Victoire, et l'endort au son de mélodieux accords :

« Petits voiseaux qui-z-êtes dans le feuillââââge, etc. »

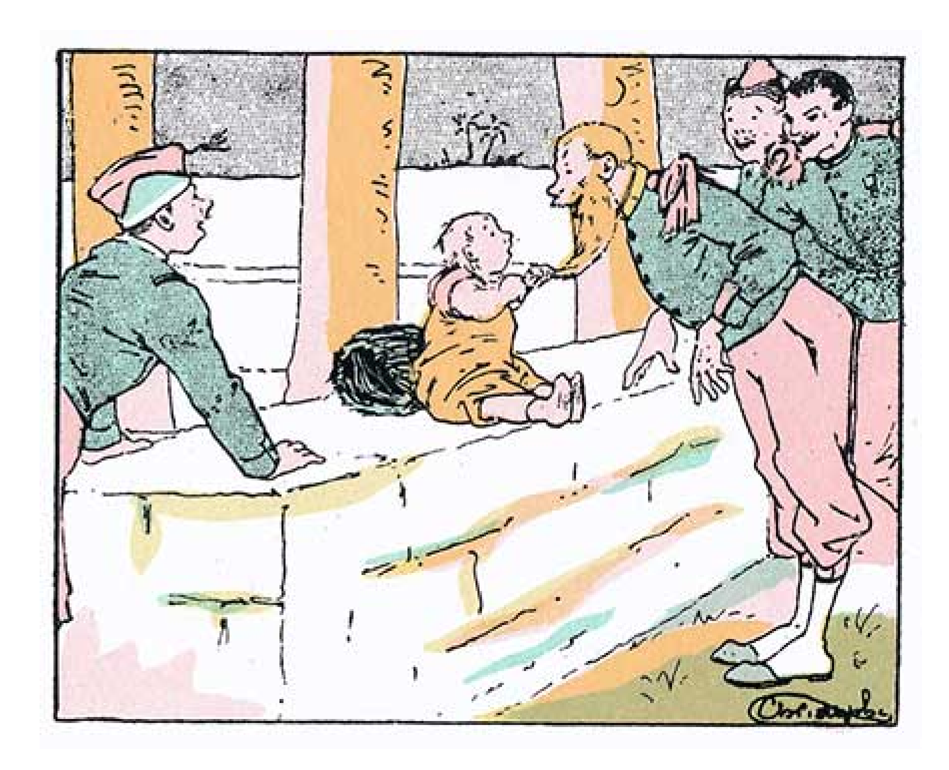


Instruit par l’exemple des femmes kabyles, Camember découvre un moyen élégant et pratique pour ne jamais quitter, même pendant les étapes les plus longues, son mômichon « pain d’épice », pour lequel il persiste à se sentir des entrailles de père.



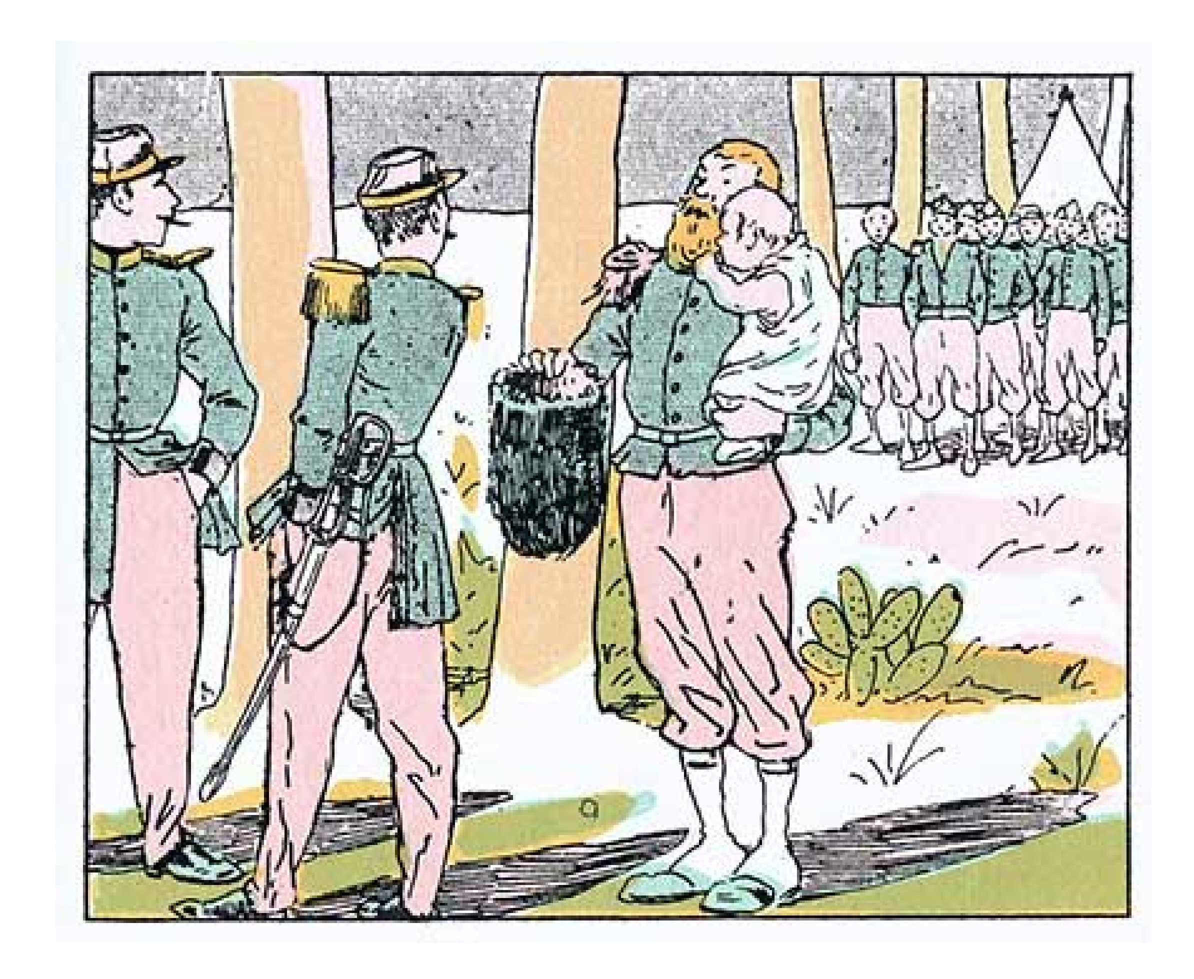
Et même Camember éprouve les tortures d’une intense jalousie à l’aspect de Cancrelat, qui tente, par des moyens « da-

loyaux », de captiver la confiance du jeune homme. « Bas les pattes ! s'écrie Camember indigné, c'est moi que je suis son paternel, j'entresuperpose ! »



« Pas ? mon garçon, que c'est moi que je suis ton papa ? » Et Victorin, qui commence à bégayer quelques mots, répond aussitôt : « Maman ! » Depuis ce temps, le bon sapeur ne fut plus désigné au régiment que sous le nom suave de « Maman Camember ».

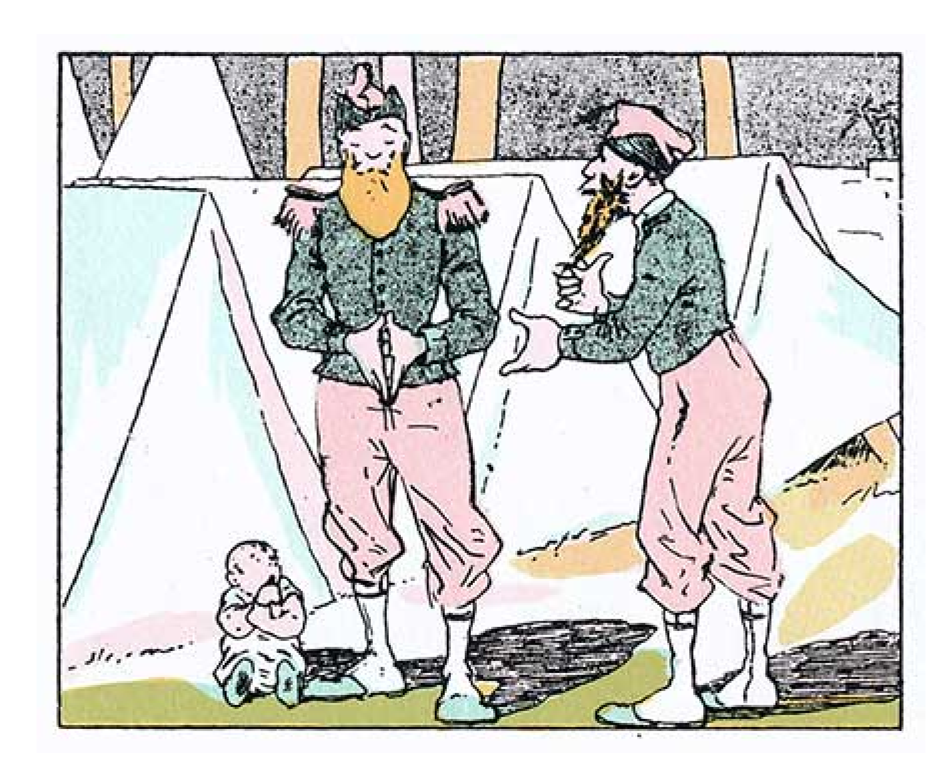
Un enfant phénomène.



Au bout de douze heures d'adoption, Victorin n'ayant rien à se mettre sous les gencives et ayant réclamé avec la dernière énergie un régime plus substantiel, Camember se décide à faire une collecte.



Ayant récolté 5 fr. 75, Camember demeure convaincu que pour ce prix, il ne pourra pas se payer une vache. Il se rabat sagement sur une bique qu'un Bédouin à court d'argent lui laisse pour 5 fr. 50.

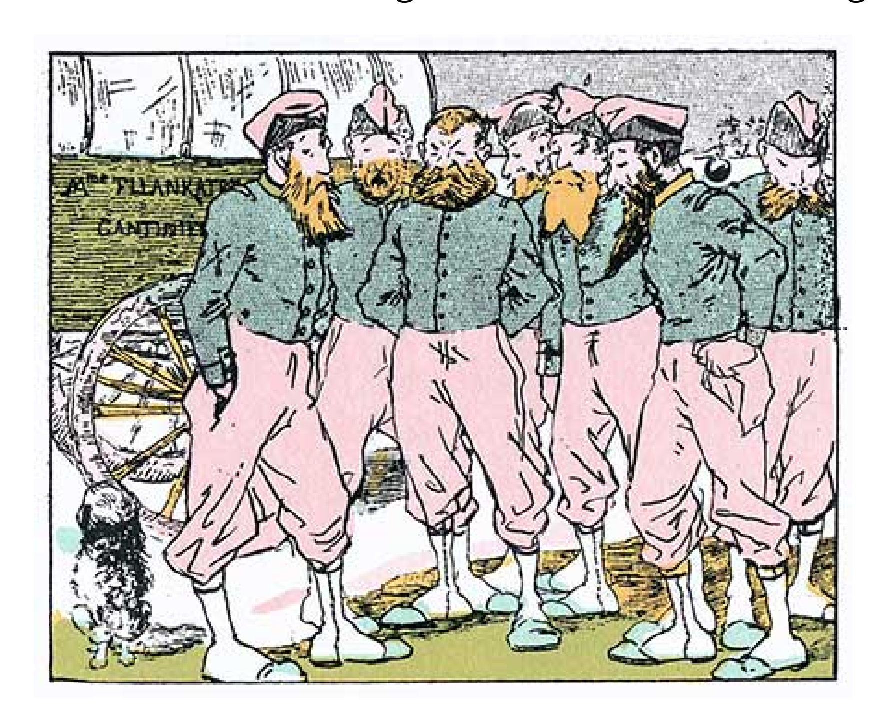


Or Victorin, ayant un jour poussé sa première dent, Camember en eut une grande joie, d'autant plus que Camember

étant devenu nourrice, les autres sapeurs projettent de le faire profiter des avantages attachés à sa nouvelle situation. Aussi…



… à chaque nouvelle dent du moutard offrent-ils au père nourricier un champoreau d’honneur chez madame Filankatre, cantinière au 12e régiment d’infanterie de ligne.



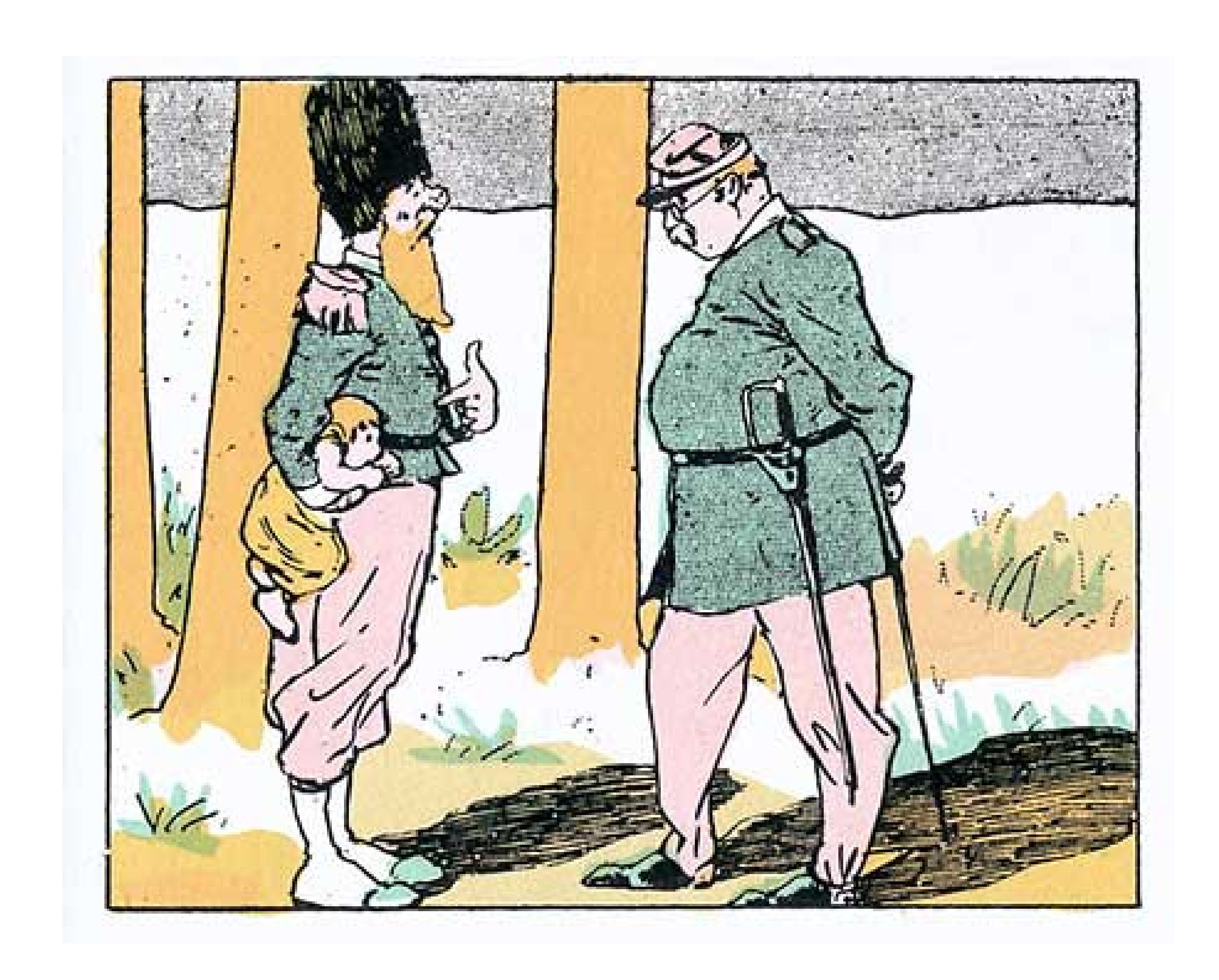
Si bien que, quand l’enfant eut toutes ses dents (si on les compte d’après le nombre des tournées chez madame Filan-

katre, Victorin devait en posséder 248 (ce qui est beaucoup pour un homme seul), le corps des sapeurs était ruiné de fond en comble.



Quant à maman Camember, père nourrice, son nez bourgeonnait avec une intensité telle qu'au printemps il aurait certainement fleuri si, voyant que le métier ne lui procurait plus de bénéfices, le sapeur n'avait, heureusement, sevré son nourrisson.

Le major perd son latin.



Le major ayant un jour rencontré le sapeur pendant qu'il bourgeonnait : « Mais, Camember, lui dit-il, où diable as-tu pêché ce rutilant appareil olfactif ? — C'est-y mon nez qu'vous voulez dire, m'sieu l'major ? Pour lors : c'est rapport à mon nourrisson. »



Voilà un cas bien singulier, pense le major ; et, rentré dans sa tente, il se met en devoir de rechercher ce qu'ont écrit les bons auteurs sur les cas analogues à celui du sapeur, et se demande quel peut bien être le traitement approprié.





Il essaye d'abord d'un traitement sympathique sous forme de cataplasmes émollients.

Résultat indécis.

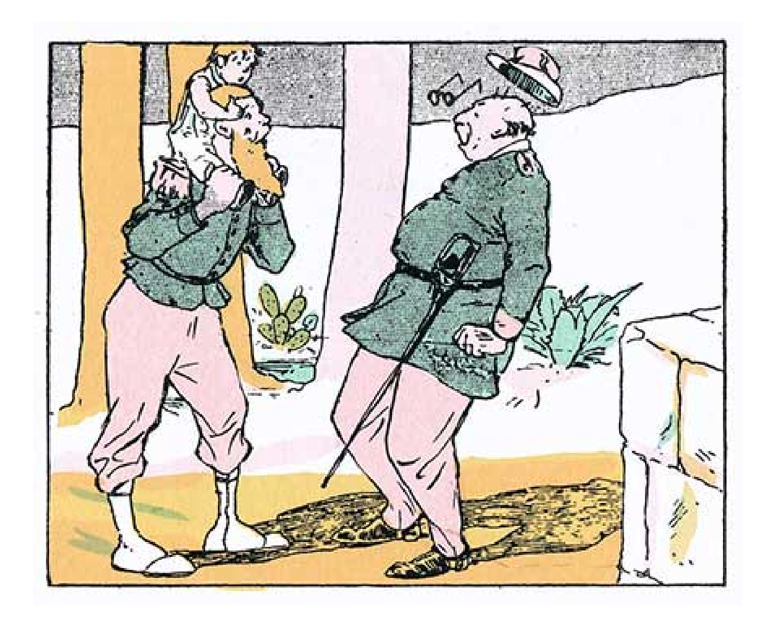
Puis d'un traitement allopathique par l'application d'une demi-douzaine. de sangsues. – Résultat nul.





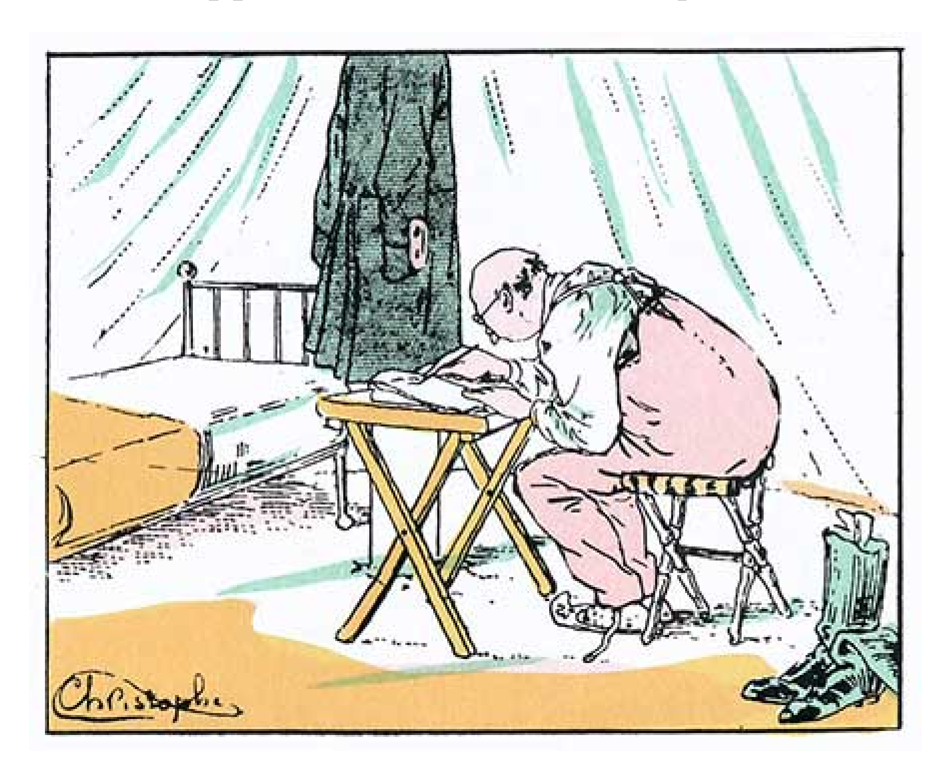
D’un traitement homéopathique, dont le résultat, facile à prévoir pour tout esprit non prévenu, est que le sapeur devient enragé.

Enfin d’un traitement hydropathique à la suite duquel le docteur, ayant perdu son latin, demande un congé pour courir à sa recherche.



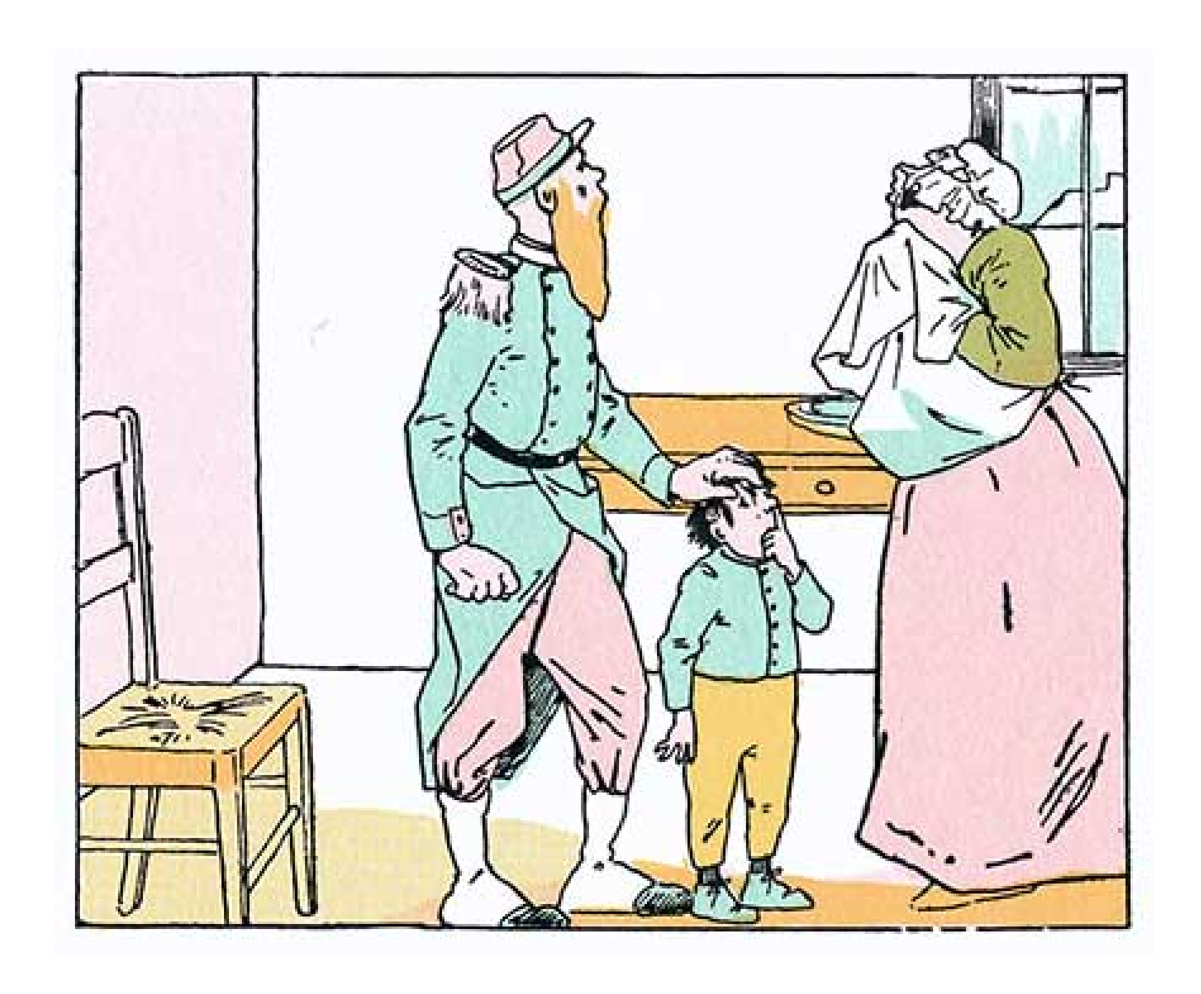
De retour, au bout d’un mois, le major rencontre Camembert dont le nez a repris ses agréments naturels et est redevenu

aussi joli que le vôtre ou le mien, pour cause de cessation de champoreaux. Le major s'informe. « — J'vas vous dire, répond le sapeur : c'est rapport à mon nourrisson qu'il est sevré. »

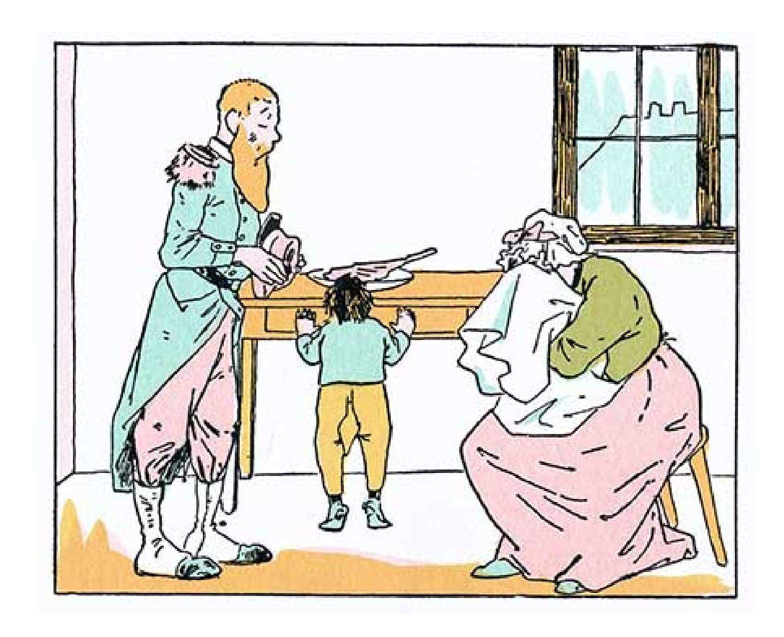


Le major est stupéfait et en même temps ravi, car il voit dans ces métamorphoses bizarres du nez du sapeur l'occasion d'une communication à l'Académie de médecine. Il entrevoit la gloire et prend quelques notes préalables : « *Nouvelle maladie des nourrices :* hypertrophie nasale ; *Traitement :* sevrer le nourrisson. »

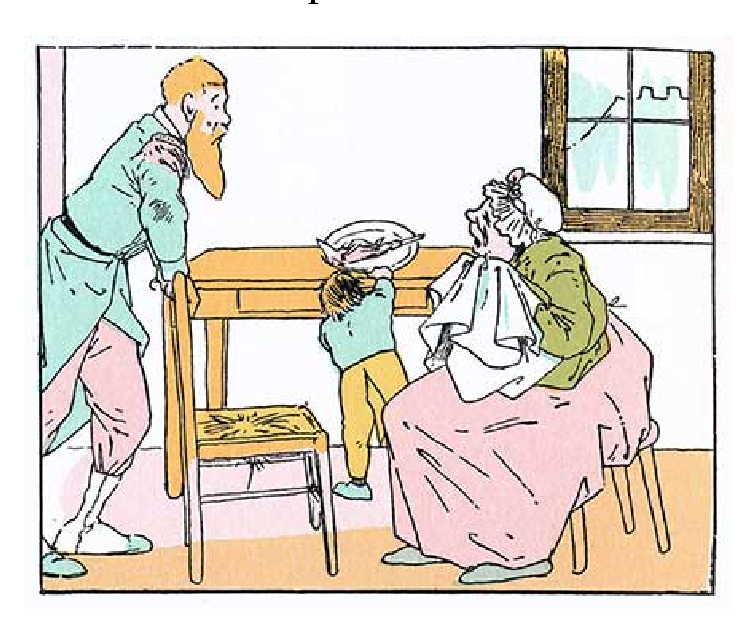
De graves événements se préparent.



« Mam'selle Victoire, la guerre est déclarée. Nous allons nous regarder dans le blanc des yeux avec les Prussiens ; je ne sais pas si j'en reviendrai... Voulez-vous servir de mère à Victorin ? — Oh... oui, mossieu Gamempre ! »



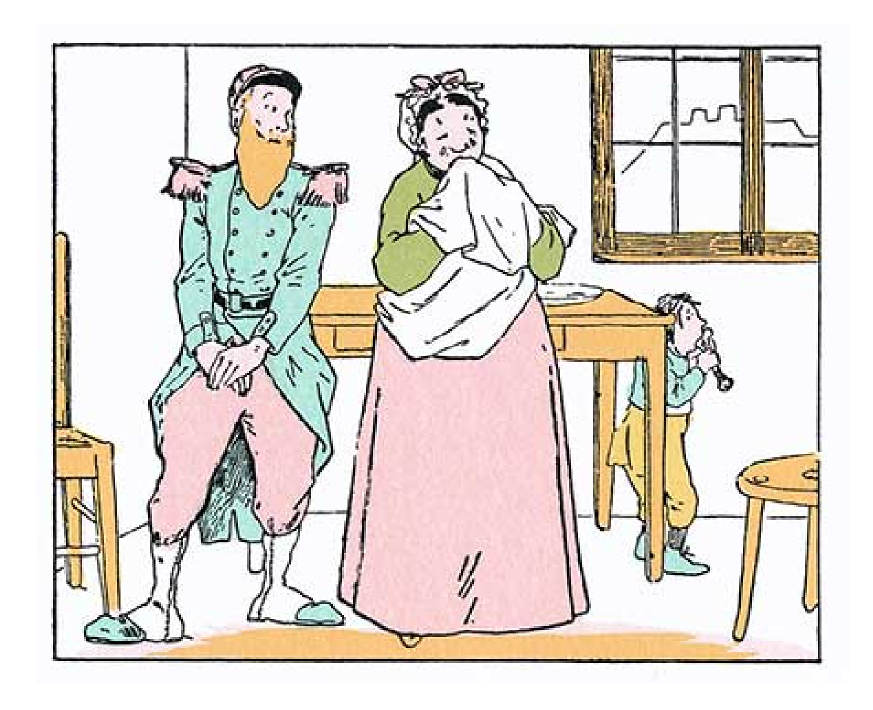
« Et maintenant, mam'selle Victoire... je ne sais pas comment vous dire ça... foi d'Camember, j'aimerais mieux me trouver tout seul au milieu d'une escouade de sapeurs prussiens... Mam'selle Victoire !... — Mossieu Gamempre ! »



« Mam'selle Victoire... je voudrais savoir si vous écoutez mes paroles d'un œil bienveillant ?

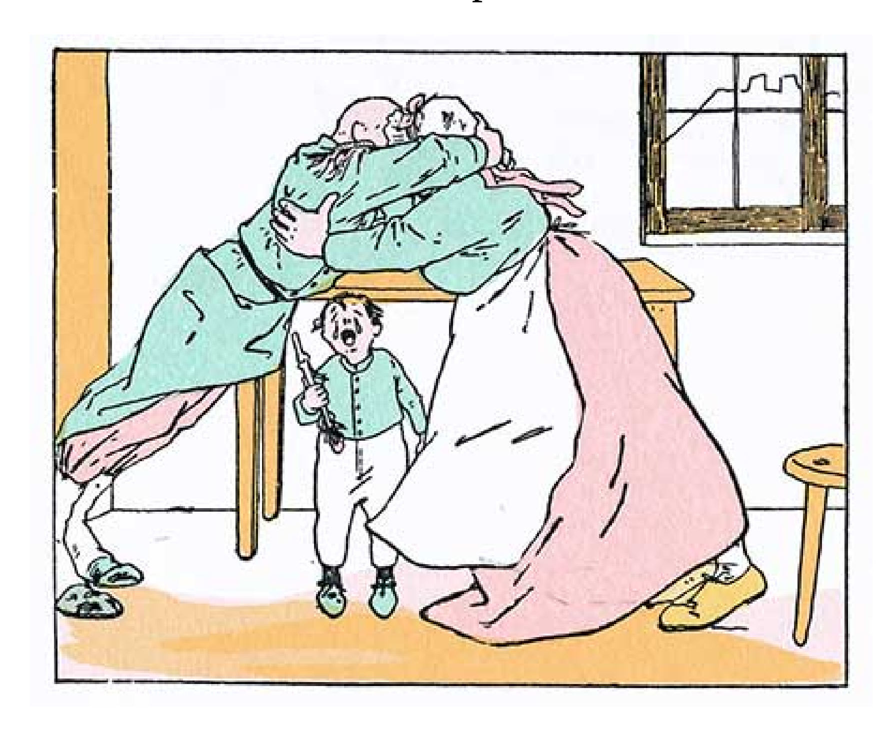
— Oh oui ! mossieu Gamempre.

— Alorssse... je consume mes faisceaux, comme y dit l'Major... »

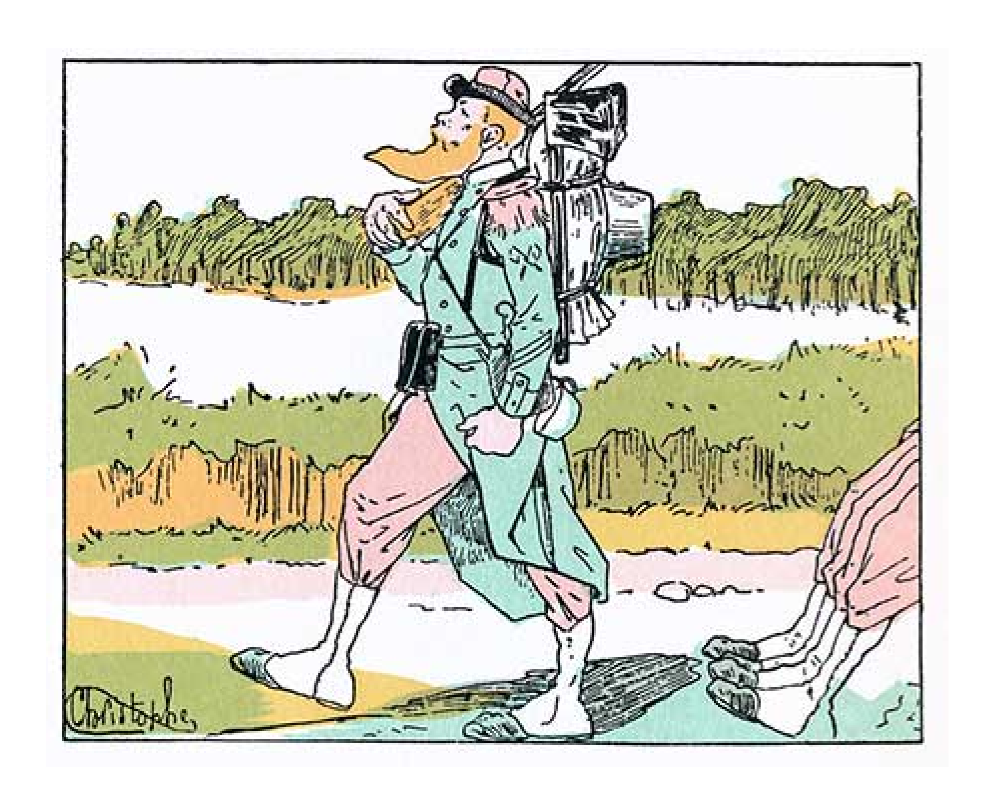


« Mam’selle Victoire, si je reviens, est-ce que vous consentiriez à devenir madame Camember ?

— Oh, oui ! mossieu Gamempre. »



« Alorssse, mam’selle Victoire, permettez-moi de déposer sous l’œil filial de Victorin et sur votre front pur, le baiser des fiançailles. »

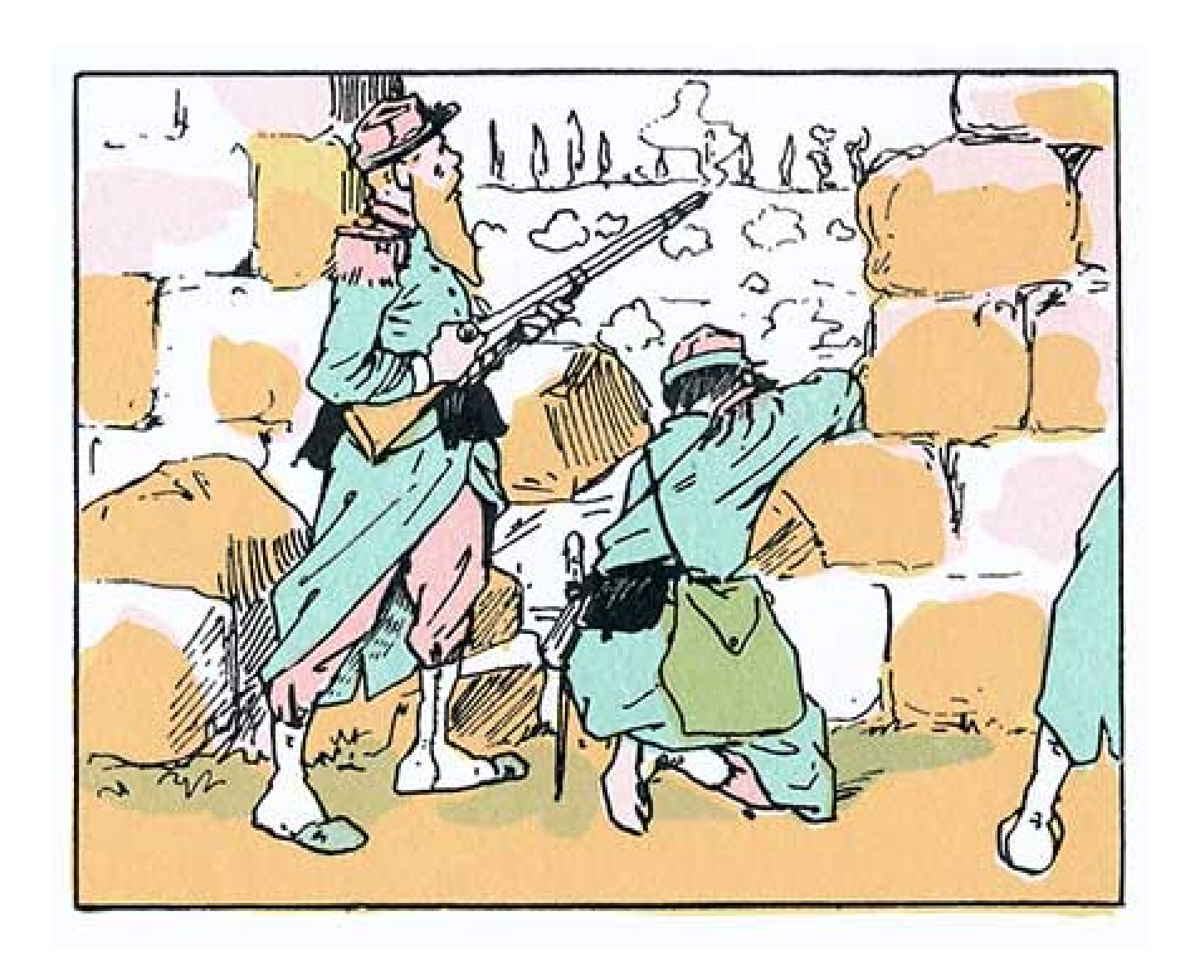


« Et en avant le 12e de ligne ! dit Camember. As pas peur, les petits agneaux : y z'a à vot'tête un caporal sapeur qu'est le fiancé de la Victoire ! »

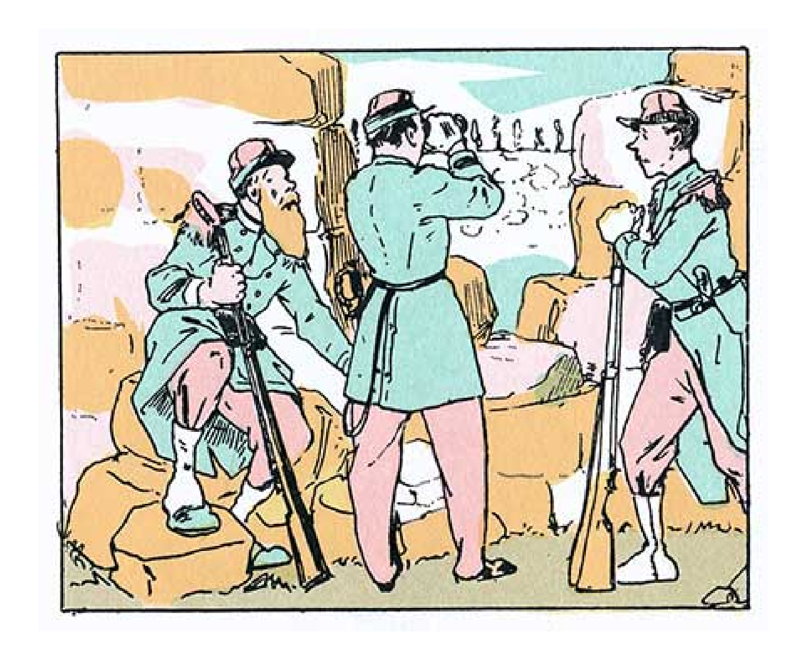
ÉPILOGUE



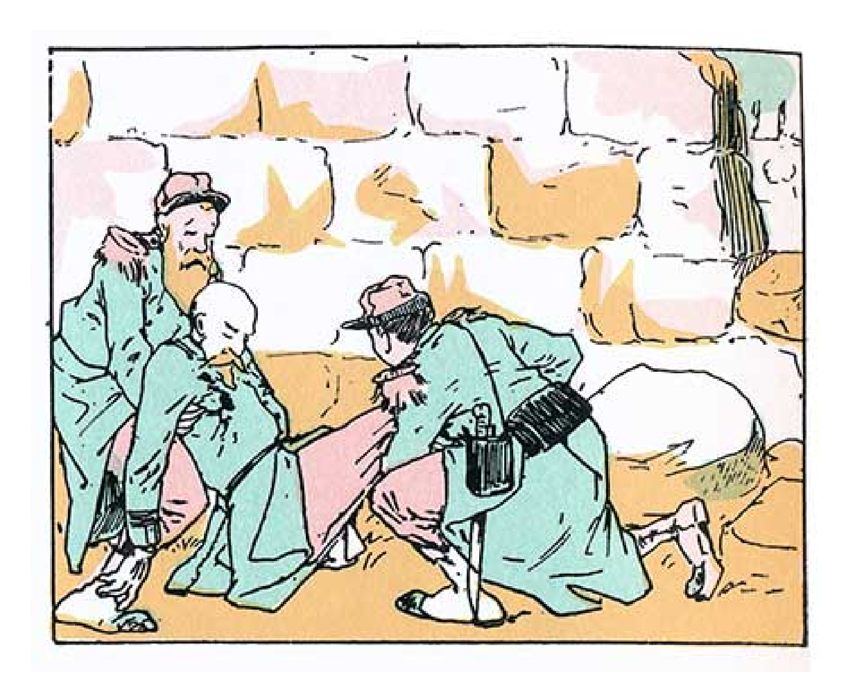
Deux héros.



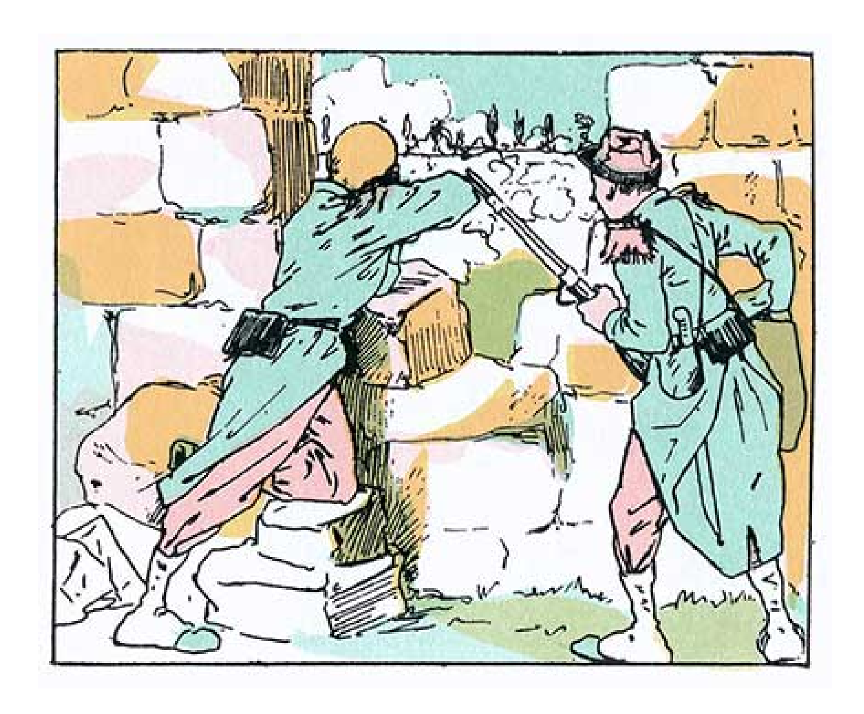
Postés à un créneau pratiqué dans un mur de jardin à Flavigny, Camember et Cancrelat s'amusent comme des bienheureux. En voilà deux dont on ne peut pas dire qu'ils ont jeté leur poudre aux moineaux et travaillé pour le roi de Prusse !



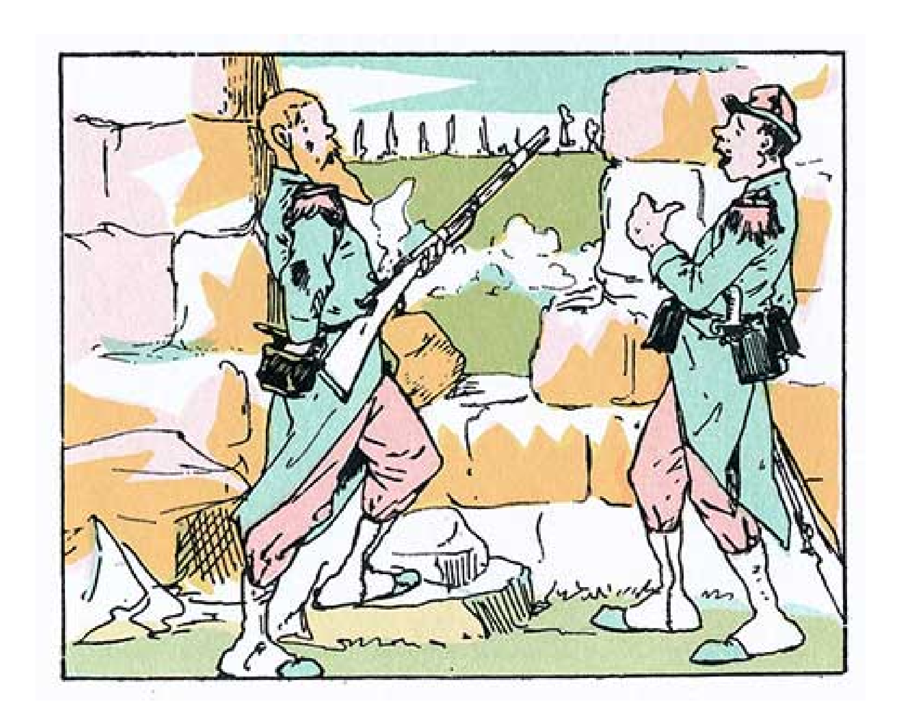
À midi, le colonel vient observer l'ennemi… « Mon colonel, dit Camember, si je serais à votre place, j'irais ailleurs ; il fait trop chaud ici et vous pourriez attraper queuque chose qui ferait moins plaisir à la colonelle que la croix d'honneur. »



« Là, Cancrelat, avais-je t'y raison ou avais-je t'y pas raison ? Le v'là propre à présent not'pauvr'colon… Allons, dépose-le là, bien doucement, et couvre-le d'une couverture ; faut cacher sa mort, parce que la mort du colon ça démoralise les hommes. »



« Et maintenant, vous autres, attention !... Ah ! vous démolissez not'colonel... eh ! ben, nous allons rire !... Tiens, Cancrelat, regarde donc un peu ce grand barbu qui se prélasse sur son cheval gris... Paf ! — Rigodon ! crie aussitôt Cancrelat. C'est leur colon à eusses ! »



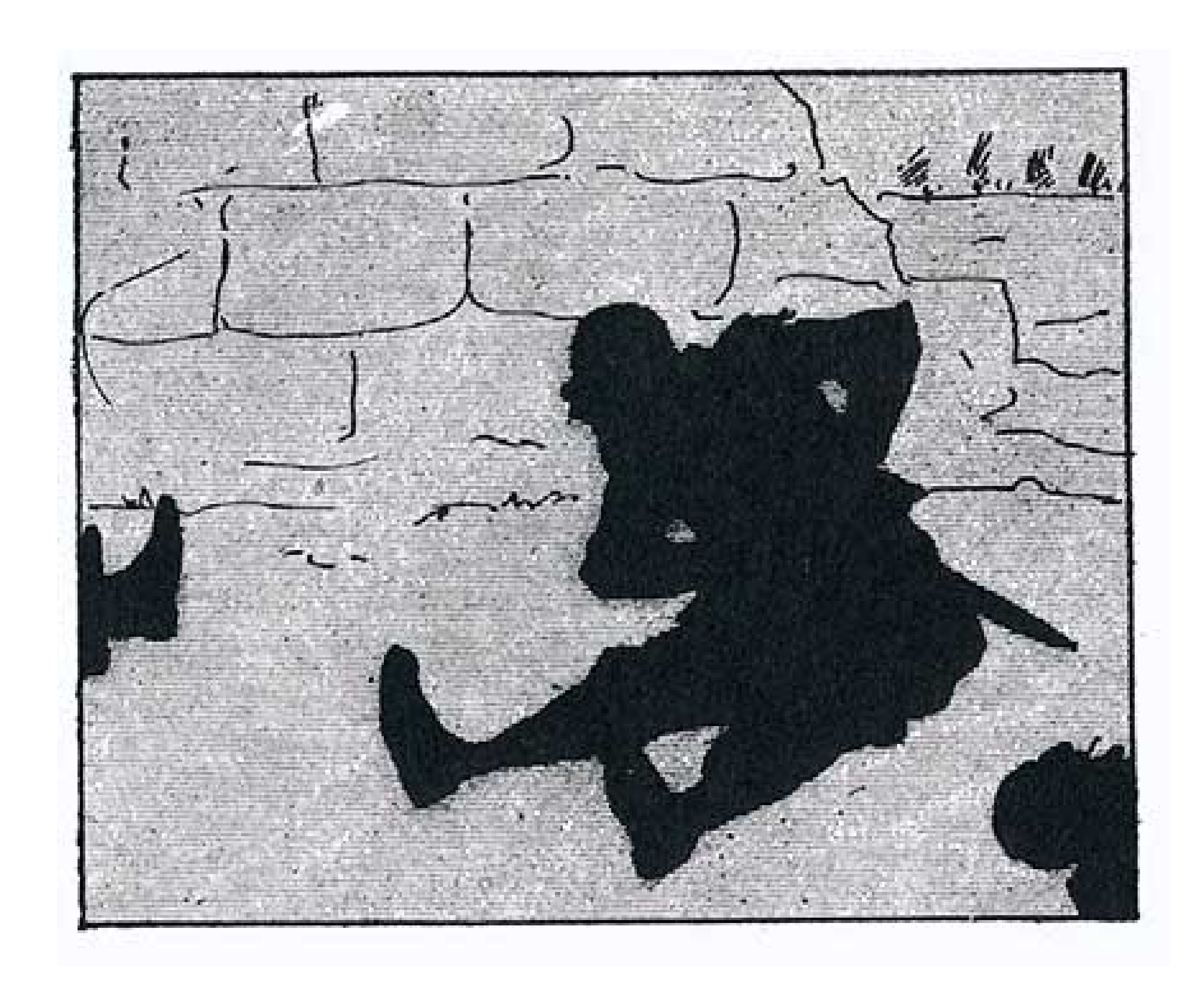
« Sapeur ! dit Cancrelat, on sonne la retraite ! — Fusilier Cancrelat, seriez-vous assez lâche pour abandonner aux Prus-

siens le corps de votre colonel ?... Apprenez, fusilier Cancrelat, que les coups de fusil m'empêchent d'entendre sonner la retraite ! »



Cela se passait à quatre heures du soir. À cinq heures moins le quart, Cancrelat a le bras cassé ; à cinq heures, il voit Camember lancer de formidables coups de baïonnettes et à cinq heures cinq minutes il ne voit plus rien, et pour cause : Cancrelat s'est évanoui.

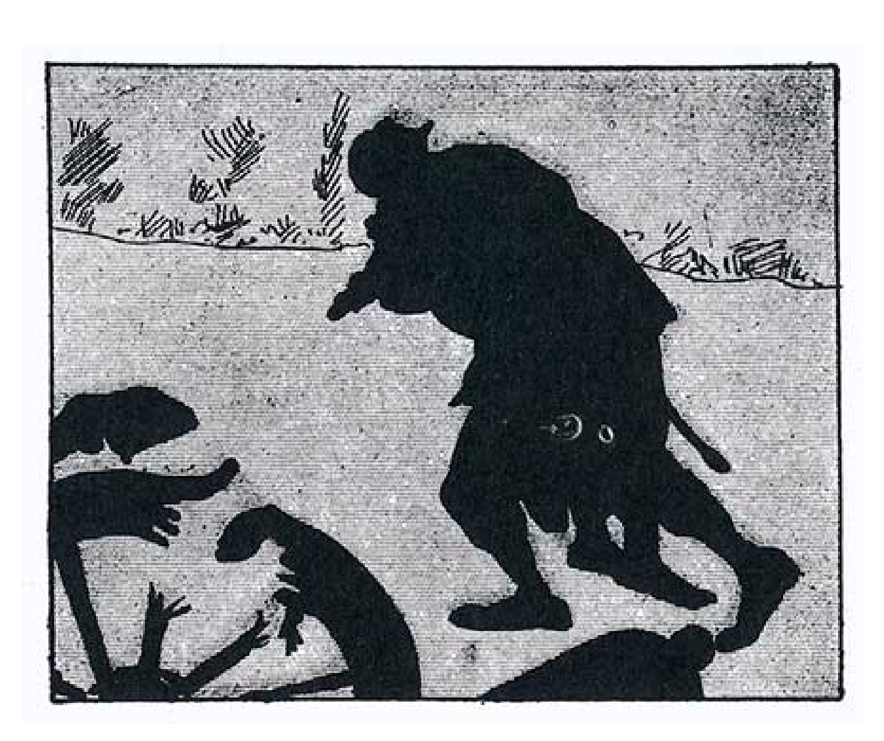
Camember sauve le colonel.



La fraîcheur de la nuit réveille Camember blessé, qui s'aperçoit avec joie qu'il n'a qu'un coup de crosse sur le crâne et un coup de baïonnette qui lui a égratigné les côtes.



Pendant qu'il cherche à reprendre le cours interrompu de ses idées, il entend un gémissement. S'étant approché, il constate avec bonheur que ce gémissement a été poussé par le colonel.



Il conclut de là avec une rare logique que le grand chef n'est pas mort puisqu'il se plaint, et se déclare à lui-même que son devoir est de le transporter à l'ambulance.

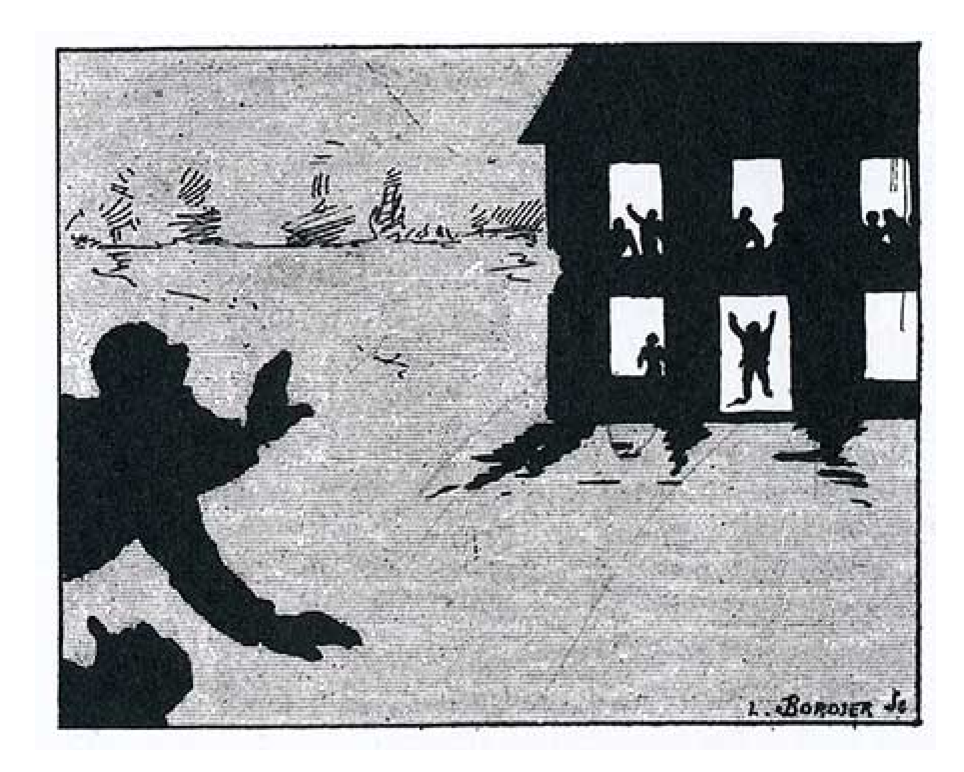


Et malgré la fatigue, malgré le sang qui coule de ses récentes blessures, Camember marche, marche, marche toujours ; il avance en dépit des obstacles qui se dressent sur sa route, et dont il se débarrasse ou qu'il évite avec quelque ingéniosité.



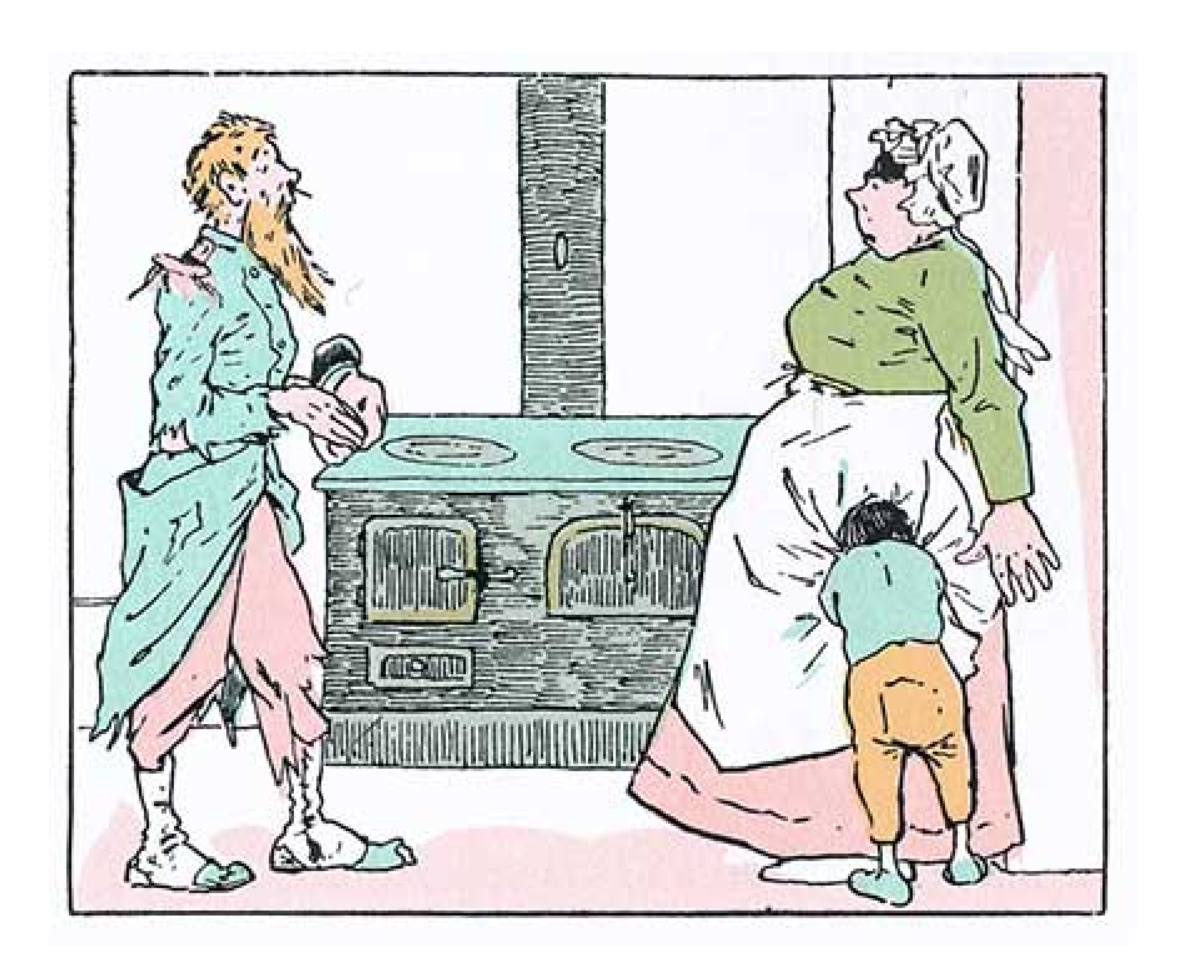
Il remarque même que trop d'ingéniosité peut être nuisible et que le moyen qui lui a servi pour traverser les lignes prus-

siennes, doit subir des modifications lorsqu'il s'agit de pénétrer dans les lignes françaises.

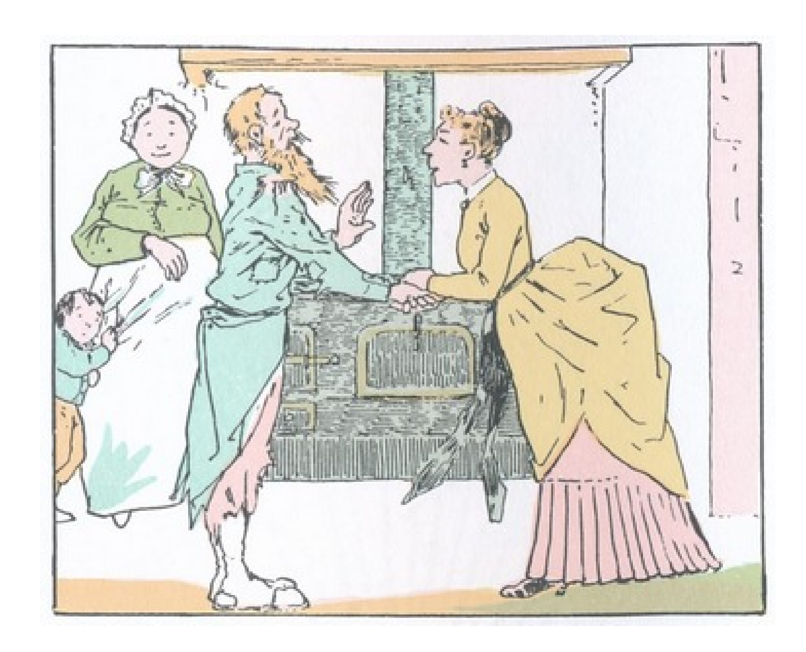


C'est à demi mort de fatigue, soutenu seulement par une énergie et une volonté de fer, que l'héroïque sapeur arrive en vue de l'ambulance. — « À moi, s'écrie-t-il dans la nuit, c'est le colonel ! » et il roule sans connaissance sur le sol !

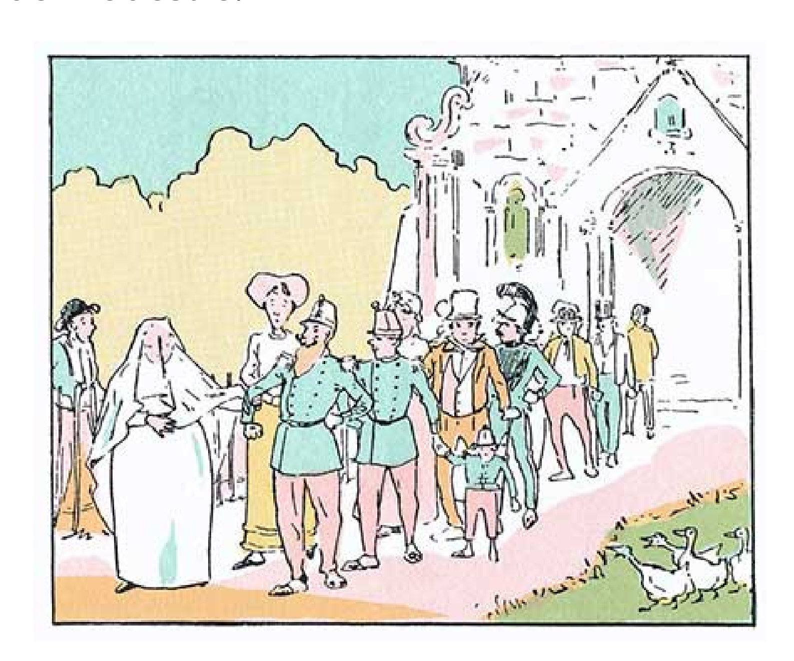
La noce de Camember.



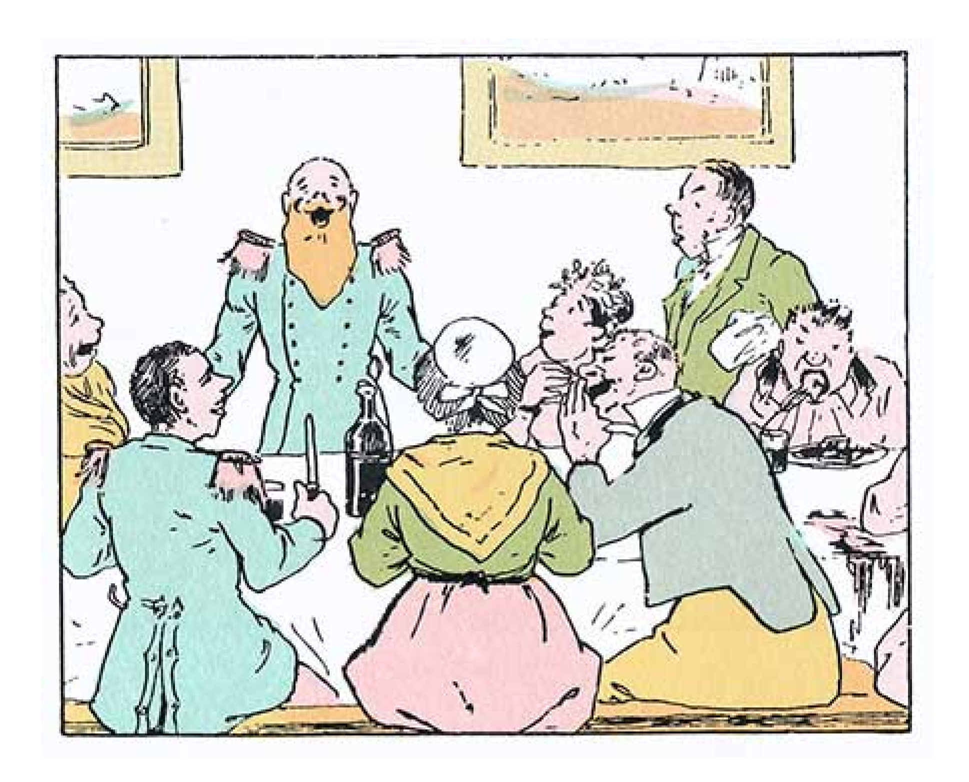
Camember s'est battu partout et n'a été tué nulle part. À la paix, il vole là où il sait devoir trouver sa douce fiancée, qui hésite à reconnaître dans ce loqueteux son beau et fidèle sapeur. Quant à Victorin, il semble sourd à la voix du sang.



La colonelle, prévenue, accourt aussitôt, et serrant entre ses mains blanches la patte velue du bon sapeur, le remercie avec des larmes d'avoir, au péril de sa vie, sauvé le colonel. « Oh ! y a pas de quoi ! ma colonelle », répond Camember avec infiniment de modestie.



Deux mois après, Camember complètement refait et remis à neuf, heureux comme un roi, beau comme un soleil, conduisait au pied des autels sa douce et timide fiancée rougissante et émue. L'inévitable et sympathique Cancrelat était garçon d'honneur.



Au dessert, et comme il convient, chacun chanta la sienne. Camember donna le signal en entonnant sa fameuse romance :

Petits voiseaux qui-z'êtes dans le feuillââââge…



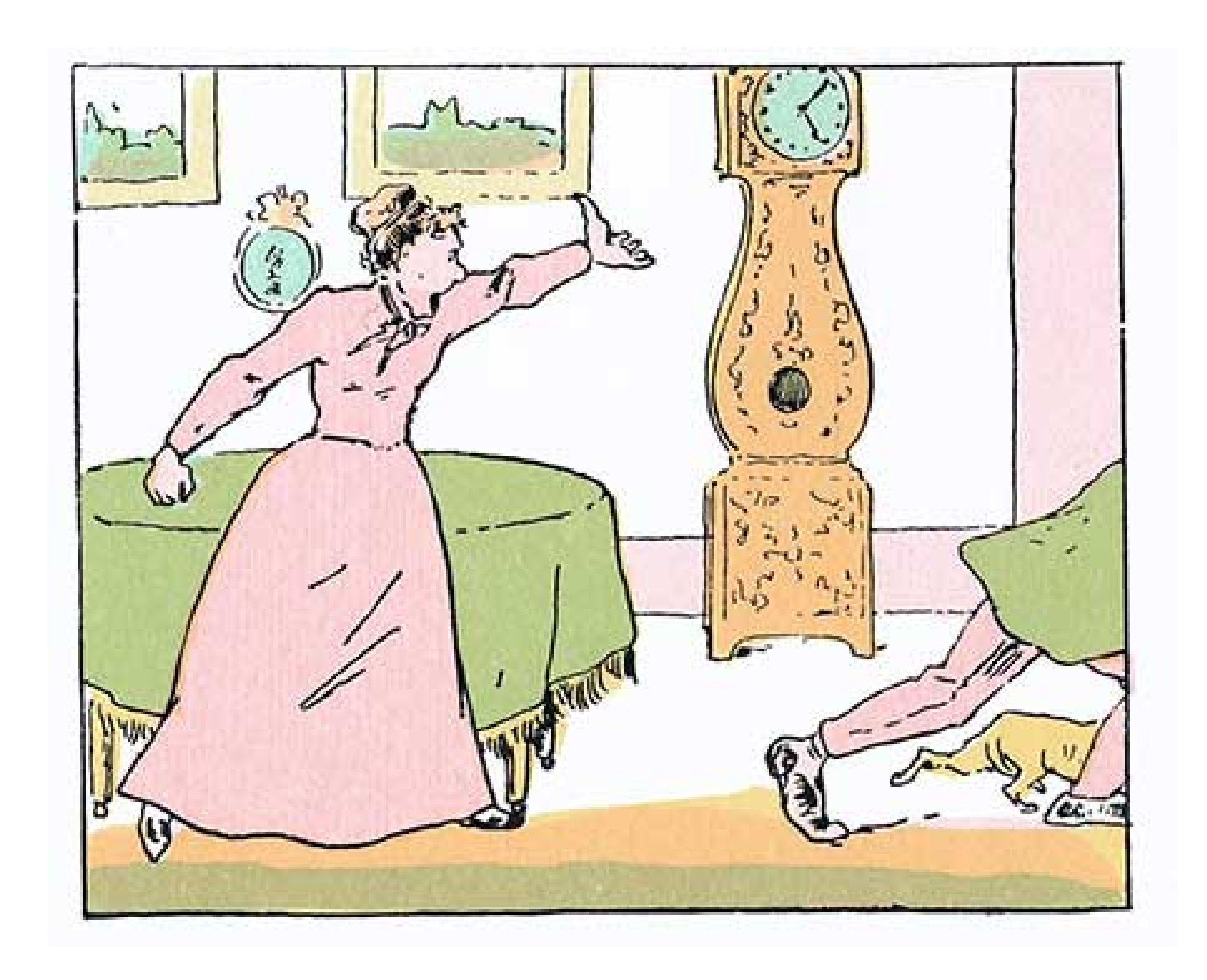
Le colonel, venu pour porter un toast à son sauveur, demande, lui aussi, à chanter la sienne. Or « la sienne », elle était

contenue dans une petite boîte et ornée d'un ruban jaune liseré de vert.

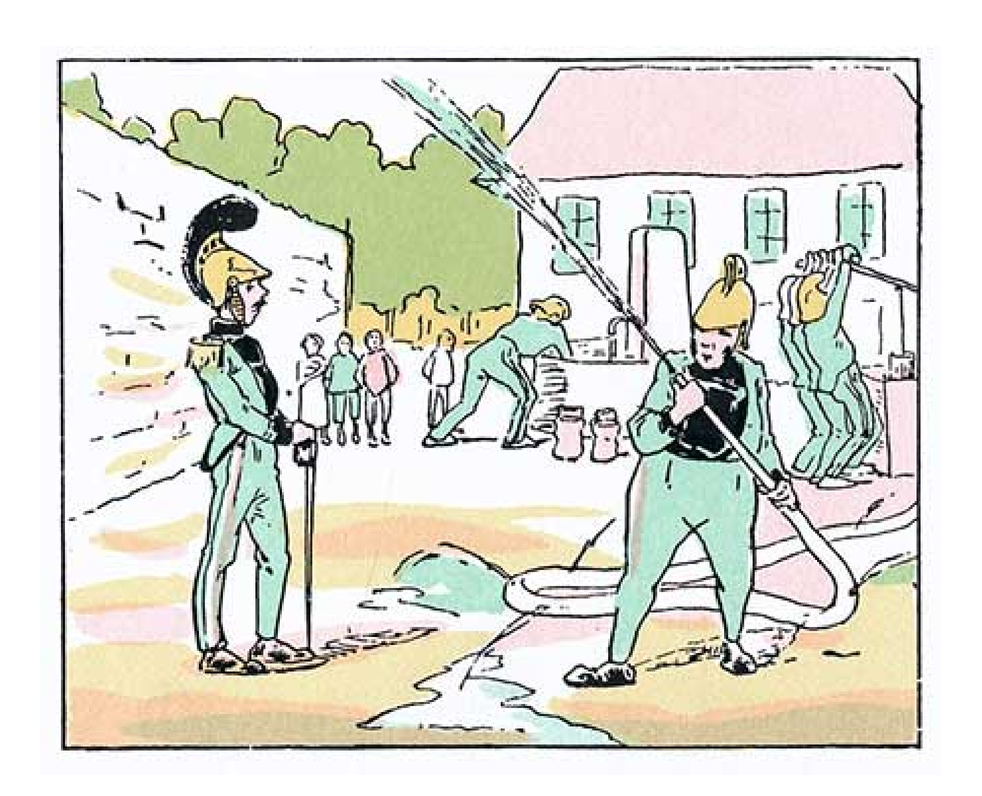


Après quoi, chacun s'en fut se coucher, en commentant avec émotion les événements de cette journée mémorable dans laquelle Victorin avait été mis en possession d'une seconde maman Camember.

All is well that ends well.



Cancrelat a épousé dans son pays Mlle Angélique Beaufils, qui avait du bien, mais qui en profite pour mener tambour battant le brave garçon, lequel, d'ailleurs, ne s'en porte pas plus mal.

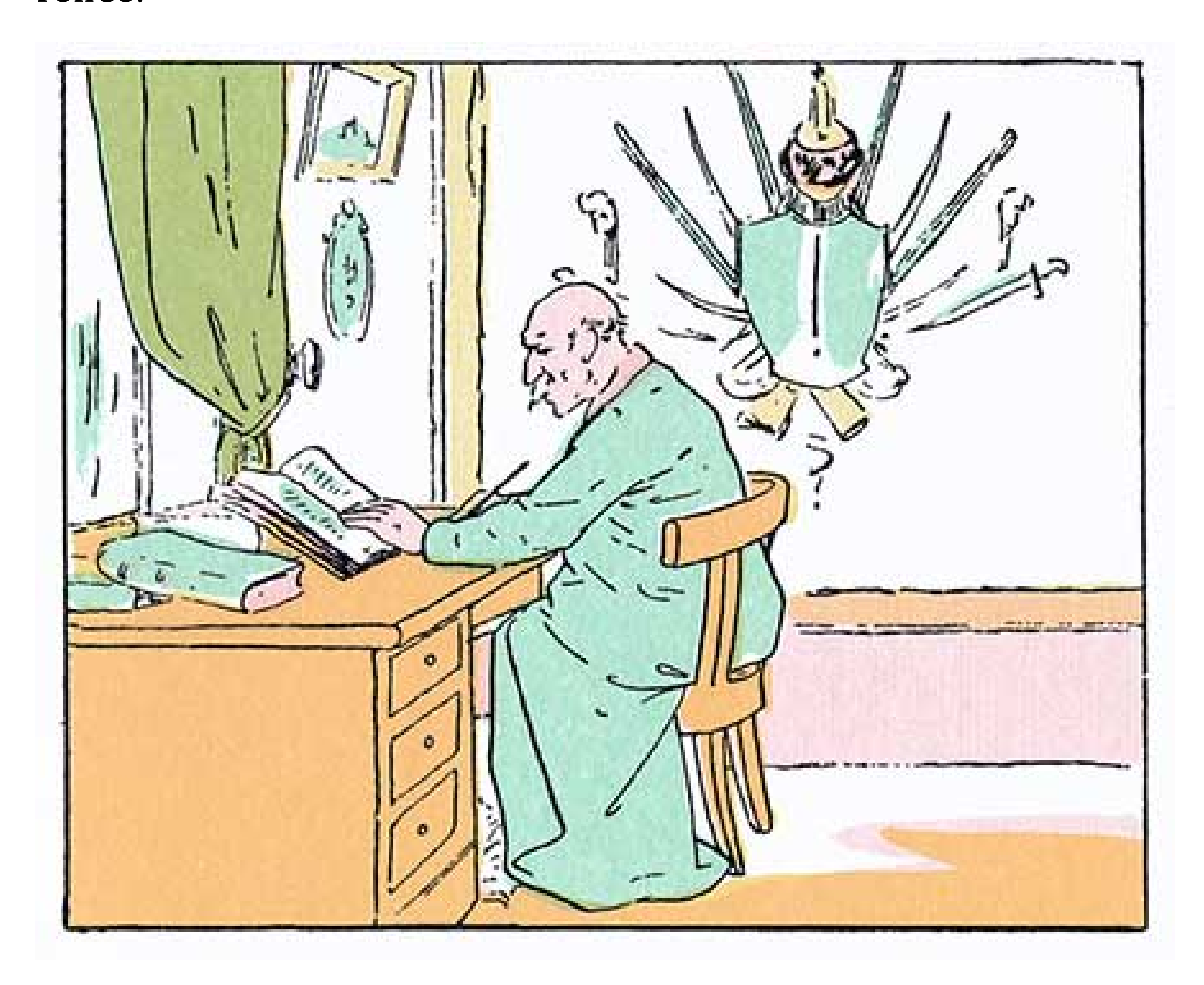


Il a été nommé capitaine des pompiers de Lantenot. C’est lui, paraît-il, qui a eu le premier l’idée géniale qui consiste à essayer les pompes la veille de chaque incendie.



Le major Mauve s’est retiré à Saint-Rémy-sur-Deule, patrie de l’illustre famille Fenouillard. Il y fait à son cher cousin, le cé-

lèbre docteur Guy Mauve, une loyale mais désastreuse concurrence.

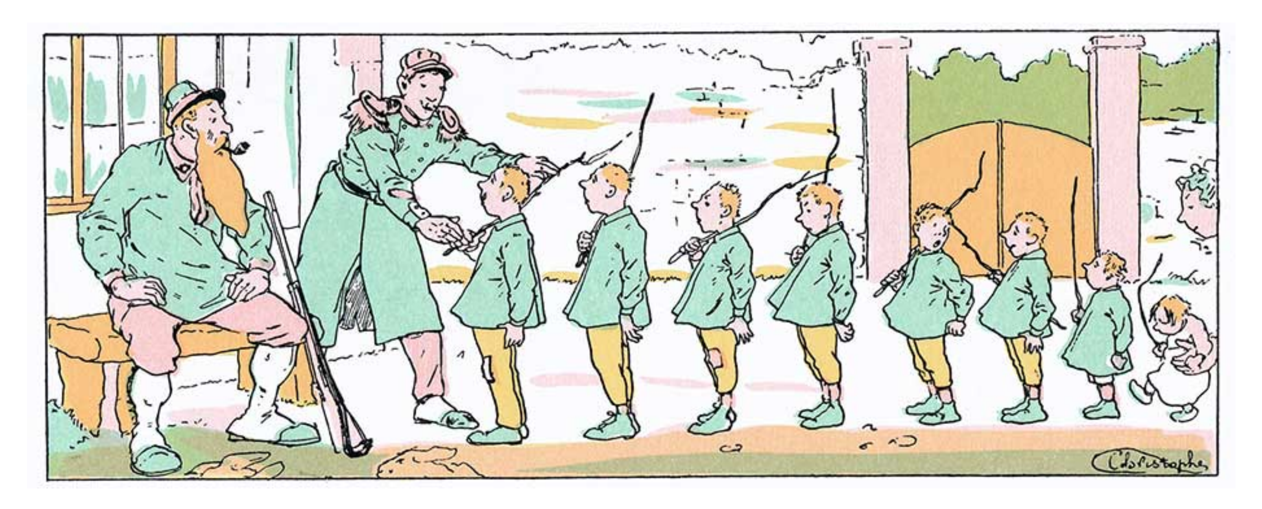


Le colonel, devenu général, et maintenant en retraite, prépare un grand ouvrage sur la cause de nos désastres. Il couronne ainsi une belle carrière par une œuvre utile et saine. Puissent nos enfants mettre à profit ses avertissements et ses conseils !

La colonelle l'aide dans cette noble tâche.

Quant à Camember, il est garde particulier dans la propriété du colonel et père d'une nombreuse famille. Il a déjà 8 garçons qu'il élève avec l'aide du sergent Victorin, dans cette idée que « la discipline est la force des armées ». Il ne commencera,

dit-il, à être à peu près satisfait que quand il aura un nombre de garçons représentant l'effectif d'une escouade sur pied de guerre.



Il a toujours pour Mme Victoire une affection et une admiration sans bornes qu'elle lui rend bien d'ailleurs. Puissent-ils goûter longtemps ensemble le bonheur qu'ils ont si bien mérité ! *All is well that ends well :* tout est bien qui finit bien !

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en avril 2016.

— **Élaboration** :

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Pierre B., Marcel, Françoise.

— **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Colomb, Georges (Christophe), *Les facéties du sapeur Camember*, *Paris*, A. Colin et Cie., 1896. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La maquette de première page a été réalisée par Pierre B.

— **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques** :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://www.ebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://www.chineancienne.fr
http://djelibeibi.unex.es/libros
http://livres.gloubik.info/,
http://eforge.eu/ebooks-gratuits
http://www.rousseauonline.ch/,
Mobile Read Roger 64,
http://fr.wikisource.org/
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits à :

http://www.alexandredumasetcompagnie.com/
http://fr.feedbooks.com/publicdomain.